



CONTINUATION

DES ESSAIS

DE MORALE.

TOME DIXIEME.

AVIS DU LIBRAIRE.

CEtte nouvelle Edition que l'on donne au Public, est la plus complete, la plus correcte & la plus exacte qui ait encore parue : les autres Editions imprimées dans les pays étrangers, ou contrefaites dans le Royaume, sont tronquées en plusieurs endroits, & même assez considérablement ; puisqu'il se trouve cent pages d'erreur dans un seul endroit : outre cela, plusieurs moitiés de Chapitres & nombre de Passages omis, sans les phrases entieres que les Libraires qui les ont imprimées, ont retranchées pour épargner les frais, & pouvoir donner leurs Editions à meilleur marché. Ainsi l'on ne peut avoir d'Editions bien exactes, que celles imprimées à Paris in-douze & in-dix-huit.

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE,

TOME DIXIEME.

Contenant des Réflexions morales sur les Epîtres & Evangiles, depuis le Dimanche de la Septuagésime jusqu'au quatrieme Dimanche de Carême.

Nouvelle Edition, augmentée des Epîtres & Evangiles en leur entier, avec une Table des Matieres.



A PARIS,

Chez G. DESPREZ, Imprimeur ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbations & Privilege du Roi.



SUR L'ÉPÎTRE
DU DIMANCHE
DE
LA SEPTUAGÉSIME.

ÉPÎTRE. I. *Cor.* 9, 14 & 10, 1.



Es Freres, ne savez-vous pas que quand on court dans la carriere, tous courent, mais un seul remporte le prix? Courez donc de telle sorte que vous remportiez le prix. Or tous les athletes gardent en toutes choses une exacte tempérance; & cependant *ce n'est que pour gagner une couronne corruptible, au lieu que nous* en attendons *une incorruptible. Pour moi je cours, & je ne cours pas au hazard; je combats, & je ne donne pas des coups en l'air: mais je traite rudement mon corps, & je le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. Or vous ne devez pas ignorer, mes freres, que nos peres ont tous été sous la nuée; qu'ils ont tous passé la mer* rouge; *qu'ils ont tous été baptisés* sous la condui-

te de Moïse dans la nuée & dans la mer; qu'ils ont tous mangé d'une même viande spirituelle, & qu'ils ont tous bu d'un même breuvage spirituel. Car ils buvoient de l'eau de la pierre spirituelle qui les suivoit, & Jesus-Christ *étoit cette pierre : mais il y en avoit peu d'un si grand nombre qui fussent agréables à Dieu.*

Explication.

I. Il n'y a point de vérité plus étonnante dans la Religion chrétienne, que celle qui nous marque le petit nombre des élus, & il n'y en a point néanmoins que le Saint-Esprit ait eu plus de soin d'exprimer en termes clairs. Jesus-Christ l'enseigne formellement dans l'Evangile, non-seulement en disant, *Qu'il y en a beaucoup d'appellés & peu d'élus;* (Matth. 20, 16.) mais aussi en s'écriant avec admiration: *Que le chemin qui mene à la vie est étroit, & qu'il y en a peu qui le trouvent!* (Ibid. 7, 14.) Saint Paul, premier interprete de l'Evangile, ayant dessein d'instruire les Corinthiens de cette même vérité dans l'Epître de ce jour, il le fait par des comparaisons étonnantes, & qui donnent lieu de concevoir le nombre de ceux qui seront sauvés, comme étrangement petit. Il compare les Chrétiens qui tendent au salut par la profession de la Religion chrétien-

ne, à des gens qui courent dans une lice, parmi lesquels il n'y en a qu'un qui obtienne le prix; & il se sert encore d'une comparaison plus forte, qui est celle des Israélites qui sortirent de la captivité d'Egypte, parmi lesquels il n'y en eut que deux qui arriverent à la terre qui leur avoit été promise.

Mais si ces vérités sont terribles en elles-mêmes, il est encore bien plus terrible que la plupart des Chrétiens en soient si peu effrayés. Ils les lisent avec indifférence. Il semble presque qu'elles ne les regardent point, & qu'ils soient tous assurés d'être celui qui obtient le prix dans la lice, ou l'un des deux qui arriverent à la terre promise. Cependant ils le sont si peu, que c'est proprement contre cette assurance que saint Paul propose la premiere de ces comparaisons; car il remarque que tous courent. Or tous ceux qui courent ont la même espérance d'obtenir le prix; & néanmoins il n'y en a qu'un qui l'obtienne. Qui nous assurera donc que nous sommes plutôt du nombre de ceux qui courent avec succès, que de ceux qui courent inutilement?

II. Il y a dans l'homme une inclination à s'assurer sans raison, ou à se faire des raisons de certaines choses extérieures, qui ne sauroient lui donner aucune assu-

rance solide. Les Juifs, comme le remarque un Prophete, s'assuroient sur le temple du Seigneur, & répétoient sans cesse: *Le temple du Seigneur, le temple du Seigneur;* comme s'ils eussent été à couvert de la colere de Dieu, parce qu'ils avoient le temple du Seigneur parmi eux. Ils s'assuroient aussi, comme dit saint Jean-Baptiste, sur la qualité d'enfans d'Abraham. Il en est de même des Chrétiens. Ils s'assurent insensiblement sur la profession extérieure du Christianisme; sur ce qu'ils sont dans le corps de la véritable Eglise; & ils s'imaginent qu'en suivant avec cela toutes leurs passions, ils ne laisseront pas d'être sauvés.

Jerem. 7, 4.

Matth. 3, 9.

Peu de personnes ont proposé cette erreur en forme de dogme: mais cependant il y en a peu qui ne la suivent en effet dans la pratique, puisqu'il y en a peu en qui on ne voie cette même sécurité, quoiqu'il n'y ait guere de différence entre la vie des Chrétiens & la vie de ceux qui ne le sont pas.

III. Si nous écoutons avec la foi & le respect que nous devons, cette étonnante vérité, le moins que nous puissions faire, est de nous informer avec tout le soin qui nous sera possible, pourquoi de tant de personnes qui courent, il y en a si peu qui obtiennent le prix,

& de tâcher ensuite de nous distinguer de ceux qui ne l'obtiennent pas. Il faut *courir ensorte qu'on remporte le prix*, dit saint Paul. Pour cela il faut atteindre le but; car il est inutile de courir si on ne l'atteint. Le souverain des malheurs est de vouloir trouver Dieu, & de ne trouver que soi-même; de tendre au salut, & d'arriver à sa perte; de s'imaginer de marcher dans le chemin du Ciel, & de ne marcher en effet que dans celui de l'enfer. Il est donc d'un devoir indispensable de s'informer pourquoi de tant de Chrétiens il y en aura si peu de sauvés, & quel droit nous avons de prétendre être plutôt du nombre de ceux qui le seront, que de ceux qui ne le seront pas. Non-seulement cette curiosité n'est pas blâmable; mais le principal but des instructions de Jesus-Christ & de saint Paul dans ce qu'ils nous enseignent du petit nombre de ceux qui seront sauvés, c'est de nous exciter à nous en instruire : & au contraire l'indifférence qui fait qu'on ne s'en met pas en peine, est une des plus grandes marques de la stupidité des hommes, & l'une des plus mauvaises dispositions pour être du nombre de ceux qui seront sauvés.

IV. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait

qu'une ſeule raiſon qui faſſe que les Chrétiens n'arrivent point au but de leur courſe. Mais entre les autres l'Apôtre nous donne lieu dans cette Epître, de faire particuliérement attention à celle qui eſt contenue dans ces paroles : *Tous les athletes s'abſtiennent de toutes choſes, & cela pour obtenir une couronne corruptible, au lieu que nous prétendons à une couronne incorruptible.* Car de cet exemple particulier on peut tirer cette concluſion générale : Que ce qui fait que les hommes n'arrivent point au ſalut, c'eſt qu'ils ne font point pour l'obtenir ce que l'on fait pour obtenir les récompenſes du monde ; c'eſt-à-dire, que le déſir que les hommes ont de ſe ſauver n'a point la même activité & la même force, que celui qu'on a dans le monde pour l'objet de ſes paſſions. Ainſi ce déſir étant foible & languiſſant, il n'eſt pas étrange qu'il ſoit facilement ſurmonté par d'autres paſſions plus actives qui viennent à la traverſe. Cela veut dire en un mot, que la foibleſſe de notre amour eſt la cauſe ordinaire de l'inutilité de notre courſe. D'autres paſſions prennent le deſſus, & ſe font ſuivre par nous ; parce que l'amour que nous avons pour notre ſalut eſt trop foible pour leur réſiſter. On court par ſes déſirs. Si l'on

désire foiblement, on court foiblement ; & l'on ne désire foiblement certaines choses, que parce qu'on en désire fortement d'autres. Ainsi la foiblesse du désir que le commun des Chrétiens a de se sauver, marque la présence d'un amour plus fort qui les possede & qui les domine ; c'est-à-dire, qu'il fait voir qu'il y a quelque chose qu'ils préferent à Dieu.

V. Nous devons d'autant plus tâcher de suivre cette ouverture de l'Apôtre, qu'en nous servant de la lumiere qu'elle nous donne, il n'y a presque rien dans le monde qui ne nous fournisse des sujets de reproches pour exciter notre lâcheté, & qui ne nous donne lieu de conclure que nous ne faisons point pour Dieu ce que l'on fait pour le monde. Rien n'est plus rare que d'exposer sa vie, son repos & son bien pour Dieu & pour son salut ; & rien n'est plus commun que de le faire pour les Rois du monde, & pour des récompenses également frivoles, difficiles & incertaines. C'est une grande charité d'aller chercher le salut des ames aux Indes & à la Chine. Aussi cette charité est-elle fort rare. C'est une espece de prodige, quand dans un siecle & dans un Royaume entier il se trouve un petit nombre de ces Prédicateurs évangéli-

ques. Mais d'y aller pour y chercher de l'or & des marchandiſes, & généralement pour y faire fortune, quoiqu'il y ait tant de peine & de dangers dans ces voyages ſi longs, c'eſt une action ſi commune, que preſque tous les peuples de l'Europe ſe preſſent à l'envi à qui aura part à ce trafic. Il y en a même qui font ces voyages par divertiſſement, & par le ſeul déſir de repaître leur imagination de nouveaux objets. Où ſont les Prêtres qui travaillent pour le ſalut des ames avec les mêmes ſoins & les mêmes fatigues, que les ouvriers du monde travaillent pour la ſubſiſtance de leur famille? Où ſont ceux qui s'appliquent à ſe perfectionner dans la vertu avec la même ardeur, que les artiſans à ſe perfectionner dans leurs arts? Où ſont ceux qui prennent par piété autant de ſoin d'étouffer leurs paſſions, que les gens de Cour en prennent par intérêt à les déguiſer? Où ſont ceux qui ont autant d'attention à ne point bleſſer le prochain, qu'ils en ont à ne point nuire à leur fortune? Où ſont ceux qui ont autant de vues, d'ouvertures & d'adreſſes pour s'avancer dans la vertu, qu'un ambitieux en a pour réuſſir dans ſes prétentions? Il n'y a pas juſqu'aux femmes mondaines poſſédées de la paſſion de ſe rendre agréa-

bles aux yeux des hommes, qui ne puissent servir à nous convaincre du peu de soin que nous avons d'embellir & d'orner notre ame pour la rendre agréable aux yeux de Dieu. Et c'est la réflexion que fit un jour un saint Evêque en voyant passer une courtisanne qui fut depuis une grande Sainte. *Saint Nonne. Sainte Thaïs.*

VI. Mais l'exemple particulier que saint Paul allegue, qui est celui des athletes qui se préparoient à combattre à la lutte devant le peuple, nous donne encore plus de lumiere que tous les autres exemples de la vie commune que nous venons de rapporter. Rien n'étoit égal à la dureté du régime qu'on leur faisoit garder. Ils renonçoient à toutes les délices de la vie. Le principal de leur nourriture étoit de la bouillie faite avec de l'eau. Tous leurs exercices étoient conformes à cette austérité. L'Apôtre veut donc nous faire conclure, que si pour un avantage de néant il se trouve des gens qui se privent ainsi de tous les biens de la vie, nous devrions à bien plus forte raison nous en priver pour acquérir la souveraine félicité. Car cette privation ne fortifie pas moins l'ame des Chrétiens, que la privation des délices fortifioit le corps des athletes. La jouissance des créatures l'affoiblit & l'amollit. Elle fait qu'elle ne peut

plus s'en passer, & qu'ainsi elle succombe à toutes les occasions où elle seroit en danger d'en être privée. Un homme accoutumé aux conversations du monde, ne sauroit plus souffrir la solitude, le repos, le silence. Celui qui a joui des aises de la vie, devient incapable de souffrir la pauvreté qui l'en prive. Ceux qui ont vécu dans l'éclat & dans la grandeur, prennent pour une extrême misere de vivre dans une condition obscure & rabaissée. Peut-on donc trouver étrange que tant de Chrétiens manquent de force & de courage dans leur course, puisqu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour affoiblir leur ame, & qu'ils ne font rien pour la fortifier ? Ils font tout ce qu'ils peuvent pour jouir des créatures ; & c'est cette jouissance qui rend leur ame foible & languissante. Ils n'ont aucun courage pour s'en priver ; & cependant cette privation est l'unique voie pour lui acquérir la force & la vigueur dont elle a besoin.

VII. Mais il faut donc, dira-t-on, que tout le monde embrasse les conseils évangéliques, & il n'y aura plus de différence entre conseils & préceptes ; puisque tout le monde étant obligé de fortifier son ame, sera obligé par conséquent de se priver de la jouissance des créatures qui

l'affoiblit. C'eſt ce qui oblige de diſtinguer deux choſes ; l'uſage des créatures, l'attache aux créatures. L'uſage n'eſt pas mauvais par lui-même ; mais l'attache aux créatures eſt mauvaiſe. Il n'eſt donc pas entiérement défendu d'uſer des créatures, mais de s'attacher aux créatures, c'eſt-à-dire, d'aimer les créatures pour elles-mêmes ; c'eſt ce qui ne peut être permis. C'eſt cette attache que l'on eſt obligé de diminuer autant que l'on peut, & on le peut quelquefois ſans ſe priver entiérement de l'uſage. Ce n'eſt pas que toute attache ſoit mortelle & criminelle ; mais elle rend toujours l'ame plus foible, & elle la diſpoſe aux chutes, ſi Dieu, par une miſéricorde particuliere, n'éloigne les occaſions où ces attaches pourroient nous faire tomber. Car le Diable qui eſt infiniment artificieux, ne manqueroit pas de diſpoſer tellement les choſes, que l'ame étant balancée par diverſes paſſions, cette attache la feroit pencher du mauvais côté ; & c'eſt ce que Dieu empêche quelquefois par une protection particuliere.

Mais comme il n'y eſt pas obligé, & qu'il ne fait pas cette grace à tout le monde, il eſt clair que toute attache rend le ſalut plus difficile & plus incertain ; & que pour l'aſſurer autant que l'on peut,

il faut tâcher de les détruire toutes. Or pour cela il est vrai que le moyen le plus naturel seroit de se priver de l'usage même. Mais si l'on ne peut pratiquer celui-là, il en faut substituer d'autres. Si l'on n'y peut renoncer entiérement, on en peut jeûner, & en restreindre l'usage : car le jeûne n'est pas une abstinence entiere ; c'est un usage plus rare & moins fréquent, & ce moyen suffit la plupart du temps.

VIII. Il y a une certaine incertitude du salut, inséparable de l'état de cette vie. Mais il y en a une autre qui n'est que l'effet de notre négligence, & qu'il faut tâcher de détruire en rendant *notre vocation certaine par les bonnes œuvres* ; comme dit saint Pierre. C'est ce que saint Paul déclare dans la suite de cette Epître, qu'il pratiquoit avec soin. *Je cours*, dit-il, *mais ce n'est pas à l'incertain*. C'est-à-dire, qu'il assuroit son salut autant qu'il pouvoit, & qu'il avoit soin de détruire en soi tout ce qui pouvoit le rendre incertain.

2. Petr. 1, 10.

Il ajoute à cela une chose fort considérable. *Je combats*, dit-il, *mais ce n'est pas en frappant l'air* inutilement. Il appelle frapper l'air, pratiquer certains exercices peu importants, en négligeant les principaux & les plus essentiels. C'est une

bonne chose que de procurer le salut des autres, de les amener à la connoissance de la vérité, & d'avoir compassion de leurs miseres spirituelles : mais c'est une mauvaise chose de faire tout cela en négligeant son propre salut, & en ne pratiquant pas envers soi-même ce qui est dit dans l'Ecriture : *Ayez pitié de votre ame propre, & tâchez de plaire à Dieu.* Eccli. 30, 24.
Pour pratiquer donc solidement la charité, il en faut pratiquer l'ordre. Or cet ordre est de commencer par soi-même, de mortifier ses passions, & d'assujettir son corps à l'esprit, & l'esprit à Dieu. Faire autrement, c'est combattre en l'air; & c'est ce que saint Paul déclare qu'il ne faisoit pas. *Je châtie*, dit-il, *mon corps, & le réduis en servitude, de peur qu'ayant prêché* la vérité *aux autres, je ne mérite moi-même d'être rejetté.*

IX. Cette conduite de saint Paul nous apprend, que quelque élevée que soit une ame dans la connoissance des mysteres & dans la contemplation des plus hautes vérités, quelque mérite qu'elle ait acquis par des travaux extraordinaires, elle ne doit point se croire à couvert des dangers & des tentations où les petits sont exposés, comme sont celles auxquelles on résiste par la mortification du corps. Ce sont à la vérité des ten-

tations de commençans : mais la perfection chrétienne consiste à croire qu'on est toujours du nombre de ceux qui commencent. S'il y eut jamais des raisons de se dispenser de la mortification, on peut dire que c'étoient celles que saint Paul pouvoit alléguer. Il étoit sans cesse engagé à des voyages pénibles, dans des temps où il n'y avoit point de voitures publiques établies, & où il en falloit faire une grande partie à pied. Quand il étoit arrêté en quelque lieu, ou il y travailloit de ses mains, ou il s'employoit à la prédication de la parole de Dieu, ce qui n'est pas moins pénible. Que de raisons pour s'exempter des mortifications volontaires, puisque son état par lui-même lui en fournissoit tant d'inévitables! Cependant il ne s'en dispense point ; & le soin qu'il avoit de son salut le porte à ne pas se contenter des fatigues de son ministere, & à en ajouter encore d'autres à celles qui en naissoient. Etrange leçon pour les Prédicateurs délicats, qui renoncent à la mortification pour la prêcher aux autres ; & instruction terrible pour le monde! Car si l'on ne peut pas se dispenser des œuvres de pénitence en servant si utilement le prochain, combien le peut-on moins quand on ne sert de rien à personne?

SUR L'ÉVANGILE DU DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 20, 1.

EN ce temps-là Jesus *dit cette parabole à ses disciples : Le royaume des Cieux est semblable à un pere de famille, qui sortit dès le grand matin, afin de louer des ouvriers* pour travailler *à sa vigne ; & étant convenu avec les ouvriers d'un denier pour leur journée, il les envoya à sa vigne. Il sortit encore sur la troisieme heure* du jour, *& en ayant vu d'autres qui se tenoient dans la place sans rien faire, il leur dit : Allez-vous-en aussi vous autres à ma vigne, & je vous donnerai ce qui sera raisonnable ; & ils s'y en allerent. Il sortit encore sur la sixieme & sur la neuvieme heure* du jour, *& fit la même chose. Enfin étant sorti sur la onzieme heure, il en trouva d'autres qui étoient là* sans rien faire, *auxquels il dit : Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans travailler ? Parce que, lui dirent-ils, personne ne nous a loués. Et il leur dit : Allez-vous-en aussi*

vous autres en ma vigne. Le soir étant venu, le maître de la vigne dit à celui qui avoit le soin de ses affaires: Appellez les ouvriers, & payez-les, en commençant depuis les derniers jusqu'aux premiers. Ceux donc qui n'étoient venus à la vigne *que vers la onzieme heure, s'étant approchés, reçurent chacun un denier. Ceux qui avoient été loués les premiers venant à leur tour, crurent qu'on leur donneroit davantage; mais ils ne reçurent non plus qu'un denier chacun; & en le recevant, ils murmuroient contre le pere de famille, en disant: Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure, & vous les rendez égaux à nous qui avons porté le poids du jour & de la chaleur. Mais pour réponse il dit à l'un d'eux: Mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier* pour votre journée? *Prenez ce qui vous appartient, & vous en allez; pour moi je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il donc pas permis de faire ce que je veux? Et votre œil est-il mauvais parce que je suis bon? Ainsi les derniers seront les premiers, & les premiers seront les derniers; parce qu'il y en a beaucoup d'appellés, mais peu d'élus.*

EXPLICATION.

I. L'Evangile que l'Eglise nous propose aujourd'hui pour notre instruction, nous représentant les diverses manieres dont Dieu appelle les hommes à son service, les divers temps de cette vocation, & les conditions avec lesquelles il les appelle, nous donne lieu d'abord de considérer tous les hommes divisés en deux parties, dont l'une comprend ceux qui sont appellés, & l'autre ceux qui ne le sont pas. Ce n'est pas qu'on ne puisse concevoir qu'en un certain sens tous les hommes sont appellés, au moins ceux qui ont l'usage de la raison; parce que Dieu comme vérité luit jusqu'à quelque dégré dans les esprits de tous les hommes, & qu'il seroit très-disposé à augmenter ces lumieres & à agir plus fortement sur leurs cœurs, s'ils n'étoient point rebelles à ces premieres graces qu'il leur communique. Mais comme ils ne manquent point d'en arrêter l'impression par leur infidélité, & qu'ils ne parviennent point par ces seules lumieres jusqu'à connoître l'Eglise & la voie du salut, on doit les regarder comme privés de cette vocation plus particuliere par laquelle Dieu fait connoître son Eglise à plusieurs, & les y appelle pour travailler à leur pro-

pre ſanctification. Cependant on peut tirer quelques inſtructions importantes, des qualités qui conviennent à cette partie des hommes qui ne ſont pas appellés, & qui ſont hors de *la vigne*, c'eſt-à-dire, hors de l'Egliſe & du nombre de ceux
Epheſ. 2, 12. que ſaint Paul appelle *étrangers à l'égard des alliances* divines, *& ſans Dieu en ce monde*.

II. Le pere de famille ne les ayant pas appellés, il ne leur promet aucune récompenſe, & ils n'en ont aucune à eſpérer tant qu'ils demeurent dans cet état. Tous leurs travaux ſont ſtériles. Ils ont beau s'agiter, ſe tourmenter, courir de toutes leurs forces, faire des actions éclatantes d'honnêteté & de juſtice : tout ce qu'ils font leur eſt inutile; c'eſt une courſe ſans fruit. Leur travail n'eſt point diſtingué de l'oiſiveté; & il vaudroit autant, dit ſaint Auguſtin, qu'ils paſſaſſent leur vie à dormir, qu'à travailler de cette maniere infructueuſe. Car Dieu ne compte pour rien les vaines récompenſes qu'ils peuvent obtenir, comme les louanges des hommes, les grandeurs temporelles, les biens de ce monde. Tout cela ne les rend que plus vuides des vrais biens, & ne fait qu'augmenter leur pauvreté. Il n'y a point de véritables richeſſes que celles qu'on peut gagner dans

la vigne du pere de famille, & obtenir de sa bonté. Le reste n'est que misere & un vuide effroyable de toutes sortes de biens, quoique ce vuide soit quelquefois joint à des royaumes & à des richesses temporelles, qui loin de le remplir, ne font qu'empêcher que l'ame ne s'en apperçoive & ne se mette en peine d'y remédier. Et c'est encore par la même raison que l'Evangile nous représente ces gens comme *oisifs* dans tout le temps qui précede leur vocation ; ce qui est marqué dans ces paroles : *Pourquoi demeurez-vous là tout le jour sans travailler?* Parce que soit qu'ils se remuent, soit qu'ils ne se remuent pas, leur travail & leur repos sont également inutiles.

III. Voilà quel est l'état qui précede la vocation à l'Eglise. Il faut considérer maintenant ce que notre Evangile nous dit de ceux qui y sont appellés, soit dans ce qu'il y a de commun, soit dans ce qu'il y a de particulier.

Ce qu'il y a de commun, est que le pere de famille promet à tous une même récompense, & qu'il les envoie tous travailler dans sa vigne à quelque heure qu'il les appelle. Cela veut dire que tous les Chrétiens sont appellés à la possession de Dieu ; que cette récompense est promise à tous, & que Dieu ne dispense

aucun de travailler dans sa vigne pour l'obtenir.

Mais si cette vigne est l'Eglise, il ne faut pas conclure delà que tous les Chrétiens soient obligés de travailler au salut des autres, au moins par des instructions. Il suffit à la plupart de travailler à leur propre salut; & chacun y travaillant, toute la vigne se trouveroit cultivée. L'ame de chacun est donc la vigne du pere de famille, puisqu'elle lui appartient par tant de titres. Il veut non-seulement recueillir le fruit de cette vigne spirituelle, mais aussi y *habiter* & s'y *promener*, comme dit l'Ecriture. Il veut qu'on arrache les épines, les mauvaises herbes, & tout ce qui peut en diminuer l'ornement & la beauté. Il rend tous les Chrétiens dépositaires de leur propre ame. Il leur en confie le soin & la garde. Voilà leur principal emploi. Il les oblige à y travailler assidument; & c'est à ce travail qu'il promet la récompense après la fin du jour, c'est-à-dire, après la fin de cette vie.

Lev. 26, 12. 2. *Cor.* 6, 16.

IV. Pour expliquer plus particuliérement ce travail, on peut dire que tous ceux qui sont appellés, sont obligés par le pere de famille à travailler dans sa vigne & à sa vigne. Ils sont obligés de travailler dans sa vigne, parce que la vie chré-

tienne est par elle-même une vie sérieuse & une vie de travail, & non de divertissement, de jeu & de plaisir; & que c'est assez pour être convaincu de ne pas mener une vie chrétienne, de ne pas mener une vie laborieuse. Ce n'est pas que ce travail qui est prescrit généralement à tous, doive être par nécessité un travail corporel. Bien des gens n'en sont pas capables. Mais il faut au moins que la vie d'un Chrétien ne soit point une vie d'amusemens, d'entretiens inutiles, de dissipation & de divertissement. Il faut qu'elle soit remplie de quelque occupation utile, sérieuse, & conforme à l'état où l'on est. Voilà ce que c'est que de travailler dans la vigne. Mais il faut de plus que chacun des appellés travaille à la vigne, c'est-à-dire, à sa propre ame; & ce travail consiste à la nourrir de la vérité, & à ne pas permettre qu'elle tombe dans la faim & dans la langueur spirituelle; à prévenir ce qui peut lui nuire, & à s'appliquer à la guérir de ses maladies, qui sont les passions qui lui restent.

V. Le pere de famille ne commande pas le travail à ceux qu'il appelle, pour une certaine heure, mais jusqu'à la fin du jour. C'est-à-dire, que depuis le temps de sa vocation jusqu'à la fin de sa vie, il faut qu'un Chrétien mene dans

l'Eglise une vie sérieuse, & qu'il travaille à sa propre sanctification. Il n'y a point pour cela de dispense, ni d'âge, ni d'incommodité, ni de maladie; parce que rien de tout cela n'empêche de travailler à son ame, & tout cela tient lieu de cette occupation sérieuse que Dieu nous ordonne. C'est une bonne occupation que d'être malade & de souffrir. Tout ce que Dieu nous impose nous tient lieu de travail. Mais ce qu'il veut, est que nous ne nous relâchions point volontairement, & que nous ne nous imaginions point qu'après un certain temps, il nous soit permis de mener une vie de négligence & d'oisiveté.

VI. Outre cette maniere générale de travailler dans la vigne & à la vigne du pere de famille, il est vrai qu'il y en a une autre plus particuliere, & c'est celle de ceux qui sont appellés à cultiver, non-seulement leur ame, mais celles de plusieurs autres; & ce sont proprement les Ministres de l'Eglise, & les Supérieurs ou Supérieures des sociétés de l'Eglise: mais ce n'est jamais qu'avec trois conditions, sans lesquelles ils ne peuvent réussir dans cette vocation.

La premiere, qu'ils aient, avant tout, travaillé solidement à leur propre sanctification. Car il n'appartient qu'aux forts

de fortifier les autres. Il n'appartient qu'à ceux qui sont dans quelque dégré de santé & de vigueur, de s'employer à guérir les autres. Il n'appartient qu'à ceux qui ont de la lumiere pour leur propre conduite, d'entreprendre d'éclairer & de conduire les autres. Le renversement de cet ordre est ce qui remplit l'Eglise de guides aveugles & de Ministres déréglés.

La seconde condition est, que le soin qu'ils prennent de l'ame des autres, ne leur fasse pas quitter celui qu'ils doivent avoir de leur ame propre; qu'ils ne travaillent pas moins à leur propre sanctification qu'à celle des autres; & qu'ils ne s'épuisent pas tellement pour autrui, qu'ils demeurent vuides & dépourvus d'huile & d'onction pour eux-mêmes. Autrement ils ressembleront à ces vierges folles, qui ayant consumé inutilement leur huile, se rendirent incapables d'être reçues aux noces de l'époux.

Et enfin la troisieme condition est, qu'ils doivent mettre une extrême différence entre la vocation générale qui oblige chaque Chrétien à travailler à son propre salut, & celle qui oblige quelques-uns à travailler à celui des autres. Il faut désirer la premiere, l'embrasser avec joie, & y demeurer sans scrupule toute sa vie. Quiconque satisfait à ce

qu'elle prescrit, n'y est jamais mal appellé. Mais il n'en est pas de même de la vocation à conduire les autres. On ne la doit, ni désirer, ni rechercher: & quand on y est, si on s'en acquitte avec fidélité, ce ne doit pas être néanmoins sans crainte & sans un désir secret d'être réduit à la vocation générale de tous les Chrétiens, qui est de travailler à leur propre salut, & de n'être point obligé de prendre part à la conduite des autres.

VII. Il paroît par la parabole de l'Evangile, qu'il importe peu à quelle heure on soit appellé à travailler dans la vigne, à la premiere heure, à la troisieme, à midi, à la neuvieme heure, à la onzieme, qui approche du soir. Le pere de famille promet à tous une même récompense, pourvu que depuis leur vocation ils travaillent fidélement jusqu'à la fin de la journée: & c'est ce qui contient une instruction très-consolante pour les pécheurs & pour ceux qui ne sont appellés qu'aux dernieres heures. Car ils doivent conclure delà que leur unique soin doit être de passer tout ce qu'il leur reste de vie, dans les exercices de la pénitence. Dieu est si bon, qu'il compte pour rien tout le temps de leur oisiveté, c'est-à-dire, toute leur vie précédente, & tous les crimes qu'ils peuvent y avoir commis,

pourvu

pourvu qu'ils mettent tout l'ordre qu'ils peuvent au temps qui suit leur conversion. Ils n'ont qu'à dire avec l'Apôtre saint Pierre, *qu'il doit leur suffire de s'être* 1. Petr.
abandonnés aux mêmes passions que les 4, 3.
païens dans le temps de leur premiere vie ; mais qu'ils veulent *employer tout ce qui* Ibid. v. 2.
leur reste de temps à passer dans ce corps mortel, à mener une vie réglée par la volonté de Dieu, & non *à suivre les inclinations* corrompues *des hommes.*

Il n'est point question de se ronger de scrupules sur sa vie passée, ni de douter de l'étendue & de la grandeur de la miséricorde de Dieu. Elle surpasse infiniment toutes les iniquités des hommes. Elle exige seulement d'eux, lorsqu'elle les appelle, & qu'elle leur fait la grace de les toucher, qu'ils emploient tout le reste de leur vie dans des œuvres de justice proportionnées à leurs péchés & aux forces de leur corps & de leur esprit. En pratiquant cette regle jusqu'à la fin de leur vie, ils doivent espérer que Dieu ne manquera pas de leur donner la récompense de la vie éternelle, aussi-bien qu'à ceux qui l'auroient servi depuis le commencement de leur vie.

VIII. Pour les en assurer pleinement, la parabole représente le murmure de ceux qui ayant été appellés à la premiere

heure, & ayant ainsi porté le poids du jour & de la chaleur, prétendoient avoir droit à une plus grande récompense que celle qu'on donnoit à ceux qui n'avoient travaillé qu'à la derniere heure; & elle nous déclare que le pere de famille s'opposa à cette injuste prétention; qu'il fit voir à ces murmurateurs qu'il ne leur faisoit point de tort, si leur payant *le prix convenu*, il lui plaisoit de traiter plus favorablement les autres. Cette partie de la parabole nous fait voir non-seulement que Dieu ne rejette point le travail de ceux qu'il appelle dans un âge avancé; mais qu'il y en aura plusieurs de ceux-là qu'il préférera à ceux qui auront travaillé beaucoup plus long-temps, & qui les précéderont dans le royaume de Dieu, où il se réserve d'exercer ses graces & ses faveurs, en ne suivant pas toujours dans la distribution de ses récompenses le temps du travail, ni de la vocation de chacun. Ce n'est pas qu'il ne procede dans cette distribution avec une exacte justice; mais ce sera avec une justice fondée sur l'examen du fond des cœurs & de l'état où chacun se trouvera en mourant. Un pénitent plus humble & plus touché de l'amour de Dieu, sera préféré aux innocens plus relâchés & plus froids. Dieu ne compte pour rien la longueur des ser-

vices, s'ils ne se terminent à rendre l'ame plus humble & plus pénétrée d'amour pour lui. Si ces premiers ouvriers eussent pu dire contre les derniers, non qu'ils avoient travaillé plus long-temps, mais qu'ils avoient plus d'humilité & de charité qu'eux, le pere de famille leur auroit donné une plus grande récompense. Il ne les rebute que parce qu'ils se fondoient uniquement sur la longueur de leur travail sans aucune autre raison.

IX. Mais le rebut que fit le pere de famille de la plainte de ceux qui avoient travaillé si long-temps, renferme de plus quantité d'instructions importantes.

La premiere est, qu'il ne faut jamais agir avec Dieu dans une confiance de sa propre justice, & sans avoir recours à sa miséricorde. » Malheur, dit saint Augus- *Aug. Conf. lib. 9, c. 13, n. 34.*
» tin, à la vie même louable des hommes,
» si Dieu l'examine à la rigueur & sans
» mélange de miséricorde : « *Væ etiam laudabili vitæ hominum, si remotâ misericordiâ discutias eam.* Il ne faut jamais prétendre que Dieu nous en doive de reste, ni que nous puissions mériter par la longueur de nos travaux la persévérance dans la justice. Il faut reconnoître qu'il est toujours le maître de cette grace; qu'il peut la refuser sans injustice, & que quoiqu'au dernier jour il ne refuse ja-

mais la couronne de la gloire à ceux qui l'auront méritée par leur bonne vie; c'est néanmoins plutôt sur ses promesses, sur la bonté qu'il a eue de souffrir nos imperfections, & de nous continuer ses miséricordes malgré nos infidélités, que sur une justice rigoureuse & sur une proportion exacte de nos œuvres avec la récompense, qu'il faut se fonder. Ces gens qui demandoient au pere de famille plus qu'il ne leur avoit promis, étoient injustes; puisqu'ils prétendoient à cette récompense sur un autre titre que sur celui de sa promesse, qui est le seul titre légitime sur lequel nous devons l'espérer.

X. La seconde instruction qui nous est donnée par le discours du pere de famille à ces ouvriers qui avoient travaillé tout le jour, est que ce n'est point un sujet de nous préférer à qui que ce soit d'avoir pratiqué long-temps les exercices de la vie chrétienne, sans nous sentir coupables d'aucun crime. Car premiérement, nous ne savons quel est le jugement que Dieu portera de ces actions, & s'il n'y découvrira point par sa lumiere des défauts essentiels.

2. Nous ne savons pas combien il faut rabattre de ces prétendus mérites, à cause des imperfections, des lâchetés, des

péchés, des ingratitudes que nous y mêlons, & qui font peut-être que nous sommes bien plus redevables par nos fautes à la justice de Dieu, qu'elle ne nous est redevable pour nos bonnes actions.

3. Si nous avons pratiqué quelques bonnes œuvres, ce sont des graces que nous avons reçues de Dieu, dont nous sommes redevables à sa bonté. Nous n'avons donc aucun sujet de nous en élever sur qui que ce soit. C'est un don qui doit nous être précieux, que celui d'avoir été de bonne heure au service de Dieu, & de n'avoir pas vieilli parmi ses ennemis. Mais c'est un don qui nous oblige à une reconnoissance particuliere, & qui, bien loin de nous donner lieu de nous élever au-dessus des autres, nous donne de grands sujets de nous humilier; parce que nous avons tout sujet de craindre de n'avoir pas fait profiter un si grand talent, & de ne pouvoir rendre à Dieu l'usure que nous lui devons d'un si grand bienfait.

XI. La troisieme instruction que nous pouvons tirer de ce que le pere de famille dit à ces ouvriers injustes & intéressés, c'est qu'encore que tout Chrétien doive s'efforcer de servir Dieu avec le plus de fidélité qu'il lui est possible, il doit être bien aise qu'il soit encore ser-

vi plus fidélement par d'autres. Il doit leur souhaiter de plus grandes graces qu'à soi-même, & approuver au moins que Dieu leur en fasse. Son désir doit être que Dieu soit glorifié, que sa miséricorde soit bénie & louée, puisque tous les élus sont destinés à la louange de la grace. Si donc il ne contribue qu'imparfaitement à la louange de la miséricorde de Dieu, il doit être bien aise qu'elle éclate davantage dans les autres. Une autre disposition ne pourroit naître que d'une cupidité maligne. Ainsi ceux qui seront assez heureux pour avoir place dans la céleste Jérusalem, n'auront aucune peine de n'être pas dans les premiers rangs de ce bienheureux séjour. Ils posséderont ces premiers rangs en la personne des autres; & étant parfaitement contens de leur sort & de leur partage, ils seront ravis que les autres en aient un plus grand & un plus élevé qu'eux; parce qu'ils verront clairement que la volonté de Dieu est d'être glorifié en cette maniere. Cette volonté de Dieu sera leur joie, leur plaisir, leur honneur, leur gloire; & ils ne se plairont même dans leur propre bonheur, que parce qu'ils le tiendront de cette divine volonté.

XII. Enfin on peut apprendre des paroles de ce pere de famille, que Dieu ju-

ge du mérite des justes, non par le nombre des années, mais par l'état où il lui plaît de mettre leur ame par la grace. Il y a une jeunesse qui parvient bientôt à la sagesse des vieillards. De vieux pécheurs nouvellement convertis, peuvent surpasser en fort peu de temps le mérite de ceux qui ont vécu dans l'innocence ; des courtisannes peuvent devenir plus pures que des vierges ; des publicains plus désintéressés que ceux qui auroient distribué d'abord tous leurs biens aux pauvres. Le dessein de Dieu est de tenir par-là tous les hommes dans l'humilité & dans la dépendance de sa grace, & de leur ôter toute sorte de confiance en eux-mêmes. Leur pente est de trouver des raisons pour se préférer à leur prochain ; & lorsqu'ils n'en ont point d'autres, ils en cherchent dans le temps qu'il y a qu'ils servent Dieu. Et c'est par ce faux principe que souvent dans l'Eglise, il s'est trouvé des gens qui ont prétendu qu'on leur faisoit tort de ne pas les élever selon le temps de leur réception, aux charges qu'il y avoit à remplir. Mais Dieu a voulu apprendre aux hommes qu'il ne garde point cette fausse regle ; qu'il n'a égard qu'au mérite réel & à la sainteté effective. C'est pour cela qu'il nous avertit que *les premiers*

seront les derniers, & les derniers les premiers; afin de nous apprendre que le moyen d'être mis au dernier rang, est de s'attribuer les premiers, & que les premiers rangs ne sont donnés qu'à ceux qui se croiront sincérement du dernier.

SUR L'ÉPÎTRE DU DIMANCHE *DE* LA SEXAGÉSIME.

ÉPÎTRE. 2. *Cor.* 11, 19 & 12, 1.

MEs Freres, étant sages comme vous êtes, vous souffrez sans peine les imprudens; vous souffrez même qu'on vous asservisse, qu'on vous mange, qu'on vous prenne votre bien, *qu'on vous traite avec hauteur, qu'on vous frappe au visage. C'est à ma confusion que je le dis, puisque nous passons pour avoir été trop foibles en ce point. Mais puisqu'il y en a qui sont si hardis* à parler d'eux-mêmes, *je veux bien faire une imprudence en me rendant aussi hardi* qu'eux. *Sont-ils Hébreux? je le suis aussi. Sont-ils Israélites? je le suis aussi. Sont-ils de la race d'Abraham? j'en suis aussi. Sont-ils ministres de* Jesus-*Christ? quand je devrois passer pour imprudent,*

j'ose dire que je le suis encore plus qu'eux: j'ai plus souffert de travaux, plus reçu de coups, plus enduré de prisons; je me suis souvent vu tout près de la mort; j'ai reçu des Juifs cinq différentes fois trente-neuf coups de fouet; j'ai été battu de verges par trois fois; j'ai été lapidé une fois; j'ai fait naufrage trois fois; j'ai passé un jour & une nuit au fond de la mer; j'ai été souvent dans les voyages, dans les périls sur les fleuves, dans les périls des voleurs, dans les périls de la part de ceux de ma nation, dans les périls de la part des païens, dans les périls au milieu des villes, dans les périls au milieu des déserts, dans les périls sur la mer, dans les périls entre les faux-freres; j'ai souffert toutes sortes de travaux & de fatigues, de fréquentes veilles, la faim, la soif, beaucoup de jeûnes, le froid & la nudité. Outre ces maux qui ne sont qu'extérieurs, le soin que j'ai de toutes les Eglises m'attire une foule d'affaires dont je suis assiégé *tous les jours. Qui est foible, sans que je m'affoiblisse* avec lui? *Qui est scandalisé, sans que je brule? Que s'il faut se glorifier de quelque chose, je me glorifierai de mes peines & de mes souffrances. Dieu qui est le pere de notre Seigneur* Jesus-Christ, *& qui est béni dans tous les siecles, sait que je ne mens point. Etant à Damas, celui qui étoit*

Gouverneur de la Province pour le Roi Arétas, faisoit faire garde dans la ville pour m'arrêter prisonnier; mais on me descendit dans une corbeille par une fenêtre le long de la muraille, & je me sauvai ainsi de ses mains. S'il faut se glorifier, (quoiqu'il ne soit pas avantageux de le faire) je viendrai maintenant aux visions & aux révélations du Seigneur. Je connois un homme en Jesus-*Christ, qui fut ravi il y a quatorze ans; (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait) qui fut ravi,* dis-je, *au troisieme ciel; & je sais que cet homme, (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je n'en sais rien, Dieu le sait)* que cet homme, dis-je, *fut ravi dans le Paradis, & qu'il y entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. Je pourrois me glorifier* en parlant *d'un tel homme; mais pour moi je ne veux me glorifier que dans mes foiblesses* & *dans mes afflictions. Que si je voulois me glorifier, je pourrois le faire sans être imprudent, car je dirois la vérité; mais je me retiens, de peur que quelqu'un ne m'estime au-dessus de ce qu'il voit en moi, ou de ce qu'il entend dire de moi. Ainsi de peur que la grandeur de mes révélations ne me causât de l'élévement, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon, qui est l'ange & le ministre de*

Satan, pour me donner des soufflets. C'est pourquoi j'ai prié trois fois le Seigneur, afin que cet ange de Satan *se retirât de moi; & il m'a répondu : Ma grace vous suffit, car ma puissance éclate davantage dans la foiblesse. Je prendrai donc plaisir à me glorifier dans mes foiblesses, afin que la puissance de* Jesus-*Christ réside en moi.*

EXPLICATION.

I. TOut est permis à la charité, excepté ce qui est essentiellement mauvais. Elle peut faire un bon usage de tous les moyens dont la malice des hommes abuse ordinairement. Il est odieux de se louer soi-même, & il semble qu'il n'y a rien de plus contraire à l'humilité. Cependant saint Paul pour détruire dans l'esprit des Corinthiens la créance pernicieuse que les faux apôtres y avoient acquise, entreprend ici de se relever lui-même. La charité nous éloigne naturellement de la moquerie, & néanmoins saint Paul ne fait pas difficulté de l'employer pour faire honte aux Corinthiens de leur crédulité imprudente. On peut donc apprendre de ce procédé de saint Paul, à ne pas condamner les gens de bien, lorsque la nécessité les oblige d'user de certains moyens dont ils ont par eux-mêmes de l'aversion. Saint Paul étoit

humble en se louant, charitable & tendre en se moquant : & plusieurs Peres, comme saint Jérôme & saint Grégoire de Nazianze, ont pu être doux & modérés en confondant par des paroles fortes l'insolence des méchans; & ils ont exercé la charité envers certaines personnes en leur procurant le mépris des hommes; parce qu'il leur étoit utile de perdre une fausse réputation qui ne servoit qu'à les tromper.

II. Les Corinthiens s'étoient laissés gagner par de faux apôtres Juifs, qui leur avoient persuadé qu'il étoit encore nécessaire d'observer la loi de Moïse, & qui cependant avoient tiré d'eux des sommes considérables pour se faire bien traiter, & avoient agi parmi eux avec une hauteur bien différente de la modération de saint Paul. Le principe de l'illusion des Corinthiens étoit une trop grande crédulité & une timidité indiscrete. Ces gens avoient pris à leur égard un air de fierté & d'ascendant, & cet air est très-capable d'imposer aux ames foibles. Il couvre les défauts de ceux qui l'emploient. On craint de s'opposer à la vérité en s'opposant à eux; & l'on ne se sert point de son discernement pour en juger, parce que l'esprit, par une fausse humilité, fait conscience d'en user.

On souffre même dans ces gens autorisés, des défauts visibles, parce qu'on n'en juge point ; & cependant en suivant ainsi aveuglément cette fausse autorité, l'on s'engage dans des erreurs grossieres, & on laisse corrompre la pureté de sa foi. Cela fait voir que l'obéissance ne doit point être si aveugle, qu'elle nous prive entiérement de discernement. Il faut toujours voir qui sont ceux qui commandent, ce qu'ils disent, ce qu'ils font : & s'il ne faut pas juger d'eux sur des preuves incertaines, il ne faut pas renoncer à celles qui sont certaines & palpables. Autrement on ne pourroit en aucun cas pratiquer ce que Jesus-Christ prescrit, de se *garder des faux prophetes, qui viennent à nous couverts de peaux de brebis, & qui sont intérieurement des loups ravissans* : & ce seroit une marque fort inutile pour les reconnoître que celle que Jesus-Christ donne *de les discerner par les œuvres*, puisqu'on ne pourroit jamais y avoir égard.

Matth. 7, 15.

III. Il semble que cette crédulité, quoiqu'imprudente, soit un principe moins mauvais que la présomption & l'orgueil. Cependant elle a à peu près les mêmes effets ; & ce qui est étrange, c'est qu'elle est capable d'engager ceux qui s'y laissent aller, à des jugemens pleins de pré-

ſomption & d'orgueil. C'eſt par foibleſſe qu'on ſe livre à ces eſprits fiers, qui ſe rendent maîtres de la créance des peuples par un air d'autorité : mais quand on s'y eſt une fois livré, on emprunte leur jugement, & on traite les autres avec la même hauteur qu'on les a vu traiter par ces directeurs. Combien de gens ſe donnent la liberté d'en décrier d'autres, dont ils ne voudroient pas juger par eux-mêmes, ſeulement parce qu'ils en ont oui parler à ceux qui les conduiſent ? Il ne leur plaît jamais de conſidérer que ces directeurs pouvant ſe tromper, c'eſt une grande imprudence à eux, que de ſe mettre en danger d'avancer des calomnies en ſuivant leur jugement, au lieu qu'ils pourroient demeurer en ſureté en ne jugeant point & en ſe taiſant. Cependant la crédulité l'emporte. Les ignorans parlent avec la même confiance que les Savans. Les Corinthiens, foibles & crédules, ne faiſoient pas difficulté de condamner ſaint Paul, & de ſe mettre ainſi au-deſſus de lui. Des femmes ignorantes & ſéduites croyoient peut-être avoir plus de lumieres que ce grand Apôtre ; tant les hommes ſont inégaux dans leur conduite, en s'élevant quelquefois avec d'autant plus de témérité au-deſſus des uns, qu'ils ont té-

moigné plus de foiblesse en se soumettant à d'autres.

IV. Saint Paul rapporte simplement, pour se relever auprès des Corinthiens, ce que Dieu lui avoit fait souffrir dans son ministere. Il omet une infinité de choses qu'il auroit pu dire à son avantage, & sur-tout il ne parle point de ses miracles, quoiqu'il en eût fait une infinité, & que ce fussent des preuves que Dieu autorisoit sa prédication. Comme les louanges ne sont point naturelles à l'humilité, elle se les épargne autant qu'elle peut. Les personnes orgueilleuses trouvent moyen de se rehausser, lors même qu'il semble qu'elles ont dessein de s'humilier, & les personnes humbles s'humilient, lors même qu'il semble qu'elles veulent se relever. Saint Paul ne conclut autre chose de ce grand dénombrement de ses souffrances, sinon qu'il avoit plus travaillé que ces faux apôtres dans le ministere de Jesus-Christ. Mais nous avons droit d'y considérer de quelle maniere Dieu traite ceux qu'il aime particuliérement comme saint Paul. Car c'est un des plus admirables exemples qu'on puisse proposer, pour faire voir que l'amour de Dieu envers les ames, produit en ce monde & en l'autre deux sortes d'effets bien différens.

Dans l'autre vie il produit une joie & une gloire ineffable ; mais dans celle-ci il ne produit qu'une multitude de souffrances qui est proportionnée à cet amour. La raison en est, que le bonheur de cette vie consiste dans l'augmentation des vertus. Or les vertus ne s'augmentent que par les épreuves, les tentations & les souffrances. Une vertu non éprouvée n'est ordinairement que comme une teinture légere & superficielle : mais l'épreuve & la souffrance la rendent forte & intérieure, & l'enracinent profondément dans l'ame. Il faut donc concevoir l'âme de saint Paul remplie de vertus dans un excellent dégré ; puisque Dieu l'avoit conduit par une voie si pleine de tribulations & de souffrances. La vie lui étoit indifférente. Il étoit prêt à tout moment de l'exposer pour Dieu ; & il y avoit autant de différence entre sa disposition & celle des autres, qu'entre celle d'un soldat aguerri, accoutumé aux plus grands périls, & celle d'un jeune soldat qui n'a encore rien vu.

V. Dieu, en conduisant saint Paul par cette étrange route, avoit dessein de faire voir combien la vertu chrétienne est au-dessus de toutes celles qui n'ont que la raison humaine pour principe, & combien elle surpasse en effet celle de

tous ces héros suscités par le Diable pour frapper les esprits des hommes. Qu'est-ce que la vie de Socrate, de Diogene, de Zénon, & de tous ceux qui ont passé pour sages parmi les païens, en comparaison de celle de saint Paul? C'étoient des discoureurs, qui demeurant en repos dans leur pays, & y jouissant de la conversation de leurs amis, ne hasardoient ordinairement rien en débitant leurs fantaisies. Si quelques-uns sont morts, comme Socrate, pour avoir dit certaines vérités, ç'a été un accident rare qu'ils ne devoient pas prévoir. Il a tâché de plus de relever sa mort par toutes les circonstances qui pouvoient la rendre illustre. Mais saint Paul devoit y être continuellement préparé. Il y étoit exposé tous les jours. Il étoit tous les jours au hasard de mourir d'une maniere qui n'eût rien qui pût contenter la vanité. Qu'est-ce que la vie d'Alexandre, de César & des autres Conquérans? Ç'a été véritablement une vie étrangement agitée, & ils se sont vu souvent exposés à de grands périls; mais ils y étoient soutenus par une ambition démesurée de dominer. Ils faisoient beaucoup souffrir les autres, & ils ne souffroient guere eux-mêmes. S'ils exposoient quelquefois leur vie, ils faisoient périr celle de millions

d'hommes. Ils marchoient toujours avec de grandes armées qui leur donnoient de la confiance. Leur but étoit de se rendre les maîtres & d'exercer leurs passions, qui se terminoient souvent à de grands excès de luxe, de débauches & de cruauté. Voilà quels ont été les héros du Diable. Mais que saint Paul est différent de cette image trompeuse de grandeur, & qu'il fait bien voir que Dieu se connoît bien mieux en qualités héroïques que les hommes & les Démons! C'est un homme qui va seul attaquer tout le monde, non pour se l'assujettir, mais pour le retirer de ses erreurs & de ses déréglemens. Il n'a dessein d'acquérir, ni honneurs, ni richesses, ni puissance; mais seulement de mettre les hommes dans la voie de leur salut. Il sait que pour cela il faut s'exposer à toutes sortes d'injures, de souffrances & de maux, & il s'y expose avec un courage invincible. Rien ne le rebute, rien ne l'arrête. Les autres ont été persévérans à faire souffrir les hommes, & celui-ci à souffrir pour le bien des hommes. Sa vie particuliere ne se dément en rien. Il est aussi tranquille dans ses plus grands maux, que s'il étoit sans aucun mal avec ses amis. Ce ne sont qu'inégalités dans ces héros du monde; mais on n'en voit pas la moindre trace dans

la vie de saint Paul. Que ces héros ont donc bien l'air de gens qui sont le jouet de leurs passions ! Et que saint Paul conserve au contraire admirablement le caractere d'un homme plein de l'amour de la vérité, qui la connoît & qui est destiné de Dieu pour la faire connoître aux autres !

VI. Enfin ce nombre effroyable de souffrances par lesquelles Dieu a voulu que saint Paul passât dans l'exercice de son ministere, est encore une preuve illustre de la vérité qu'il annonçoit. Qu'on cherche tant qu'on voudra des exemples de ce que peut faire l'entêtement opiniâtre d'une fausse opinion, on ne trouvera point qu'il y en ait eu, soit parmi les hérétiques, soit parmi les infideles qui aient soutenu quelqu'un dans une vie semblable à celle de saint Paul. Le mêlange des intérêts & des passions y est toujours visible. Un homme qui n'est possédé que de passions humaines, n'en a pas une ; & ainsi il ne résiste pas si uniformément par cette unique passion à toutes les autres. Quoi qu'il en soit, qu'on cherche, comme j'ai dit, toutes sortes d'exemples, & l'on verra qu'ils sont si étrangement différens de celui de saint Paul, qu'on aura honte de les avoir comparés. Il n'y a que Dieu qui puisse produire cette immobilité d'ame parmi cet-

te variété infinie d'accidents & de dangers, & une immobilité jointe à la pratique de tous les devoirs de la vertu, sans se démentir jamais en aucun. C'est ce qu'on n'a jamais vu dans les hommes, & que l'on n'y verra jamais, que lorsque Dieu s'emparera de leurs cœurs pour les rendre l'instrument de ses desseins.

VII. Saint Paul, après le dénombrement de ses souffrances particulieres, ajoute celles que pouvoit lui causer *le soin* qu'il avoit *de toutes les Eglises*, & la part qu'il prenoit à tout ce qui arrivoit aux particuliers : & cette addition ne nous fait pas seulement voir la charité de saint Paul, qui comprenoit dans son étendue toute l'Eglise en général & en particulier; mais elle releve d'une maniere admirable les souffrances dont il avoit parlé auparavant. Car l'effet ordinaire des souffrances dans les autres hommes, est de les appliquer à eux-mêmes, & de leur ôter en quelque sorte la compassion des maux des autres. Tout autre que saint Paul n'auroit songé qu'à soi & à se procurer enfin quelque sorte de repos. Ce n'est nullement une situation favorable pour être appliqué aux soins des autres, que d'être toujours en danger de sa vie, & d'avoir à souffrir *la faim & la nudité.* Cependant la charité de saint Paul

surmonte tous ces obstacles. Il est occupé du soin des autres. Il compatit à leurs besoins parmi tous ces maux. Il ressent toutes leurs peines parmi les plus grandes agitations de sa vie, & lorsque tout autre que lui n'auroit songé qu'à soi-même. C'est ce qui fait voir qu'il falloit qu'il y eût une cause toute divine, qui alliât ensemble ces mouvemens incompatibles selon la nature. Il souffroit ses propres maux, & il étoit touché des maux des Eglises & appliqué à leurs besoins par la charité que Dieu répandoit abondamment dans son cœur: & cette charité abondante étoit également la cause de sa patience dans ses maux particuliers, & de son application à ceux d'autrui.

VIII. Saint Paul déclare à la fin de cette Epître, qu'*il ne veut se glorifier que dans ses maux & dans ses infirmités*, en comprenant sous ce terme, non-seulement ce grand nombre de souffrances qu'il avoit marquées, mais aussi cette peine humiliante qu'il appelle du nom d'*ange de Satan qui le souffletoit*. Il fait bien une mention passagere *de ses révélations*, & du ravissement par lequel *il avoit été enlevé au troisieme ciel;* afin que les Corinthiens ne regardassent pas ses souffrances comme toutes humaines;

mais il revient incontinent à ses infirmités; & l'on voit qu'il en parle bien plus volontiers que de tout le reste. Ce n'est pas qu'il ne regardât ses souffrances comme de très-grands dons de Dieu, & qu'il n'en connût le prix: mais il les regardoit comme des dons humilians, qui portent la créature à connoître son néant, qui lui ôtent toute confiance en soi-même, & qui lui font sentir bien plus vivement la dépendance qu'elle a de Dieu. Il faut craindre l'orgueil dans les autres dons; mais l'effet naturel du don des souffrances est d'humilier l'ame sous la main de Dieu, & de faire paroître Dieu grand & l'homme petit. Ainsi, comme celles de saint Paul avoient été presque continuelles, il avoit presque toujours été occupé des pensées de son néant & de la grandeur de Dieu. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il ait reçu ces souffrances avec une fierté philosophique. Il les avoit reçues avec un esprit chrétien; & s'il y avoit reconnu les marques de l'amour de Dieu envers lui, il avoit été touché en même-temps de celles de la rigueur de sa justice, & il s'étoit profondément humilié sous elle. Ce sont ces dispositions si humbles, dans lesquelles il avoit toujours vécu, qui lui rendent ses souffrances si précieuses, & qui

ſont qu'il aime beaucoup mieux s'en ſouvenir & en parler en particulier, que des autres dons de Dieu. Ainſi dans ce diſcours même où il veut ſe relever par néceſſité, il fait voir quelle eſt l'inclination & la pente de l'humilité.

IX. C'eſt par le même eſprit que voulant ſe relever à l'égard des Corinthiens, pour les détourner de la créance qu'ils avoient à ces faux apôtres qui abuſoient de leur ſimplicité, il trouve moyen de ſe rabaiſſer & de s'avilir devant eux ſelon les ſentimens humains qu'ils pouvoient avoir. Toutes ces ſouffrances de ſaint Paul ſont admirables. Rien n'eſt plus divin que la force & la patience qu'il y a témoignées. Mais tout cela n'eſt point du gout de l'amour propre. Il n'aime point ces héros qui ne ſe ſignalent que par les coups de fouet qu'ils ont ſupportés, & par la faim & la nudité qu'ils ont ſouffertes. Toute cette vie lui paroît baſſe & vile, & il lui eſt impoſſible de ne pas concevoir des ſentimens de mépris pour ceux qu'on lui repréſente en cet état. C'eſt pourquoi ſaint Paul eſt bien aiſe de ſe montrer par cet endroit aux Corinthiens, afin que s'il avoit dit quelque choſe qui l'élévât à leur égard, il y eût quelque choſe qui le ravilît & qui le rabaiſſât. C'eſt-à-dire, qu'il veut qu'ils

conçoivent en lui la grandeur de Dieu & la bassesse de l'homme. C'est ainsi que se louent ceux qui étant pénétrés de sentimens d'humilité, sont obligés de parler d'eux-mêmes plus avantageusement qu'ils ne voudroient; de sorte qu'on peut dire qu'il n'y a guere d'endroits de saint Paul où son humilité paroisse davantage, que celui où sa charité l'a obligé de se louer, en s'éloignant, comme il le dit lui-même, des regles ordinaires de la sagesse.

SUR L'ÉVANGILE DU DIMANCHE *DE* LA SEXAGÉSIME.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 8, 4.

En ce temps-là, le peuple s'assemblant en foule, & se pressant de sortir des villes pour venir vers Jesus, *il leur dit en paraboles : Celui qui seme est allé semer son grain, & une partie de la semence qu'il semoit est tombée le long du chemin, où elle a été foulée aux pieds, & les oiseaux du ciel l'ont mangée. Une autre partie est tombée sur des pierres; & ayant levé, elle s'est séchée, parce qu'elle n'avoit point d'humidité.*

d'humidité. Une autre est tombée au milieu des épines ; & les épines croissant avec la semence, l'ont étouffée. Une autre partie est tombée dans de bonne terre ; & ayant levé, elle a porté du fruit, & a rendu cent pour un. En disant ceci, il crioit : Que celui-là l'entende qui a des oreilles pour entendre. Ses Disciples lui demanderent ce que vouloit dire cette parabole, & il leur dit : Pour vous, il vous a été donné de connoître le mystere du royaume de Dieu ; mais pour les autres, il ne leur est proposé qu'*en paraboles, afin qu'en voyant ils ne voient point, & qu'en écoutant ils ne comprennent point. Voici donc ce que veut dire cette parabole : La semence, c'est la parole de Dieu. Ceux qui sont* marqués *par ce qui tombe le long du chemin, sont ceux qui écoutent la parole : mais le Diable vient ensuite qui enleve cette parole de leur cœur, de peur qu'ils ne croient & ne soient sauvés. Ceux qui* sont marqués *par celle qui tombe sur des pierres, sont ceux qui écoutant la parole, la reçoivent avec joie ; mais ils n'ont point de racine, parce qu'ils croient seulement pour un temps, & qu'au temps de la tentation ils se retirent. Ce qui tombe dans les épines, marque ceux qui ont écouté* la parole ; *mais en qui elle est ensuite étouffée par les inquiétudes, par les richesses & par les plaisirs de cette vie : de sorte qu'ils ne*

portent point de fruit. Enfin ce qui tombe dans la bonne terre, marque ceux qui ayant écouté la parole avec un cœur bon & excellent, la retiennent & la conservent, & portent du fruit par la patience.

Explication.

I. Il y a comme deux écueils à craindre dans l'explication de cet Evangile. L'un seroit de concevoir que la dureté du cœur de l'homme & sa mauvaise disposition, puissent empêcher Dieu de le convertir, quand il veut exécuter par cette conversion son élection éternelle.

L'autre seroit de s'imaginer que les hommes ne sont pas coupables, lorsque la dureté de leur cœur, leur malice, leur négligence, leur attache aux épines de ce monde qu'ils laissent croître dans leur ame, empêchent la semence de l'Evangile de germer, ou l'étouffent & la font sécher avant qu'elle porte du fruit. Il faut donc allier ces deux vérités de la puissance absolue de Dieu dans la conversion des hommes, & de leur résistance effective & criminelle aux graces de Dieu, non-seulement aux extérieures, mais aussi aux intérieures. Car on ne peut nier que la semence reçue dans les lieux pierreux, ou entre les épines, qui ne laissoit pas d'y prendre racine, quoi-

qu'elle n'y portât point de fruit, ne fût accompagnée de graces intérieures, & l'on en peut dire de même de celle qui fut semée sur le chemin, & qui en fut aussi-tôt ravie par le Démon. Car cela n'empêcha pas qu'elle ne fit une impression superficielle, qui fut arrêtée par la dureté des cœurs qui la reçurent : ce qui donna moyen au Diable de l'anéantir bientôt dans leur mémoire.

II. On doit même tirer de cet Evangile une conclusion importante, qui est que ce n'est pas toujours la diversité de la grace considérée en elle-même, & l'efficace plus grande de l'une au-dessus de l'autre, qui fait que l'une est reçue & l'autre rejettée; mais que cet effet peut venir uniquement de la différente disposition de ceux qui la reçoivent. Si le cœur est plein de passions qui l'endurcissent, ou d'épines qui l'occupent & l'attachent fortement, il rendra souvent inutile le même dégré de grace qui fructifie dans les ames mieux préparées. Cela paroît clairement renfermé dans la parabole, qui attribue uniquement, ou aux pierres, ou aux épines, l'extinction & l'inutilité de la grace, & non à la diversité de la grace même; & c'est par le même principe qu'on peut supposer que les Sidoniens & les Tyriens étant mieux dis-

posés que les Corozaïtes & ceux de Bethsaïde, auroient été convertis actuellement par les mêmes graces que ces villes de Judée rendirent inutiles. Tous ceux qui entendront bien la maniere dont la grace agit sur les cœurs, & qui est assez marquée dans cette parabole même, ne feront aucune difficulté d'admettre cette conséquence.

III. Mais ces vérités étant supposées, il est d'une extrême importance de bien comprendre les divers empêchemens que la grace trouve dans les cœurs; parce que Dieu opere souvent le salut des ames, non en augmentant les graces, mais en leur faisant remédier à ces obstacles, & en préparant par divers moyens la terre qui reçoit cette semence divine. Il y emploie souvent les afflictions & les disgraces, les maladies, les rebuts du monde, la perte des biens, la malice des autres hommes. Souvent certaines passions contraires à d'autres, déracinent des épines plus dangereuses par d'autres moins durables & moins fortes. Il y en a en qui le travail, les voyages, la séparation des objets des passions diminuent, les attachent, & rendent les mauvaises inclinations moins agissantes; & tous ces divers moyens préparant diversement les cœurs, les rendent plus ou moins suf-

ceptibles de la grace, c'est-à-dire, plus ou moins disposés à la recevoir, ou à la rejetter. Desorte qu'on ne sauroit avoir trop de soin d'affoiblir ses passions, & de pratiquer certains moyens qui rendent l'ame plus calme, moins agitée, plus disposée à recevoir la vérité, & moins portée à la rebuter sans examen. On croit ne pas faire grand mal à son ame en lisant des romans ou des comédies, en se trouvant dans les lieux de divertissement & de jeu, en s'engageant en des parties de plaisir, en allant au cours & à l'opéra; parce que, dit-on, l'on ne sent point que cela fasse d'impression sur soi. Mais on ne considere pas que toutes ces choses dont on se remplit l'esprit, seront peut-être la cause que la semence de la vérité n'y entrera pas, que le Diable la ravira plus facilement, & que les pierres & les épines y feront plus de résistance. Une tête pleine des objets dont on se remplit dans le monde, est peu disposée à écouter & à gouter les vérités de la Religion. Une imagination égarée ne demeure guere long-temps attachée à ces vérités. On pourroit, dit-on, surmonter tous ces obstacles. On ne nie pas qu'on ne le puisse, mais on ne le fait point; & les choses arrivent toujours en la maniere décrite pas Je-

ſus-Chriſt dans ſon Evangile, qui eſt que la parole de Dieu ne fructifie point dans ces ames, à cauſe des obſtacles qu'elle y trouve, & qui ſont marqués dans cet Evangile.

IV. Le premier obſtacle à la parole de Dieu, marqué dans la parabole, c'eſt d'être ſemée ſur des chemins où cette ſemence ne pénetre point, & d'où elle eſt incontinent ôtée par les oiſeaux du ciel, c'eſt-à-dire, par les Démons; & cet état marque manifeſtement, ou la diſſipation de l'ame, qui l'empêche de s'appliquer aux vérités néceſſaires à ſon ſalut, ou ſa forte application aux objets de ſes paſſions, qui la rend ſourde à la voix de Dieu. Un cœur enivré de bonne fortune, enflé de louanges, rempli d'amuſemens & de folies, ou au contraire occupé d'affaires pénibles & attachantes dont il eſt vivement touché, n'eſt guere diſpoſé à recevoir les impreſſions de la parole de Dieu. Elle y entre peu, & s'en efface bientôt. L'agitation du monde en confond bientôt les idées, & le Démon en détruit bientôt les traces. On ne compte pour obſtacles réels à la converſion que les crimes; & il y a une infinité d'occupations auxquelles on ne donne point ce nom, qui produiſent le même effet, parce qu'elles détruiſent l'impreſſion de

la vérité, qui est l'appareil nécessaire à nos plaies intérieures. Il faut guérir ces plaies lorsqu'elles sont mortelles; & par conséquent tout ce qui empêche cette guérison, tend directement à faire mourir l'ame.

V. Le second obstacle de la semence sont les pierres qui se trouvent dans la terre. Ces pierres n'empêchent point la semence de lever & de prendre racine; mais si-tôt que cette racine les rencontre, n'en pouvant tirer de nourriture, il faut par nécessité qu'elle seche & qu'elle soit brûlée par l'ardeur du soleil. Ces pierres nous représentent donc les passions fortes auxquelles l'ame s'est volontairement attachée, & qu'elle ne veut pas quitter. Ces passions n'empêchent pas la parole de Dieu d'être reçue dans l'ame, d'y germer & de pousser même quelques vertus qui paroissent sur la surface, parce que ces passions ne sont pas contraires à toutes les actions de piété. On peut être exact aux Offices de l'Eglise, faire quelques aumônes, observer les loix extérieures, sans que la piété soit commise avec les passions. On veut bien faire composition avec Dieu jusqu'à un certain point. Mais s'il s'agit de négliger pour Dieu quelque grand intérêt, de renoncer à sa fortune & à son établissement, de s'ex-

poser à quelque disgrace ; c'est alors que l'on voit quelle est l'attache la plus forte. Si c'est celle qu'on a pour les passions, il faut que la piété cede. On se range au nombre de ceux dont la foi n'est que pour un temps ; parce que ces passions font alors abandonner Dieu, pour faire ce qui est nécessaire afin d'être en paix avec le monde.

VI. Ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'il est aisé de voir si une terre est pierreuse, & par conséquent d'y remédier ; mais les pierres intérieures des passions ne font connoître leur force & leur dureté, que quand il n'est presque plus temps d'y remédier. Cela veut dire qu'on ne connoît point le dégré de ces attaches, que lorsqu'il s'agit de les rompre. On les nourrit, on les entretient, on s'y plaît, en supposant néanmoins que s'il falloit y renoncer pour Dieu, on n'hésiteroit pas. Mais c'est qu'on ne connoît quelle est la force d'une passion, & quel effort elle fait sur l'esprit, que lorsqu'il s'agit d'y renoncer actuellement. C'est que l'on ignore combien ce renoncement effectif est plus pénible qu'un renoncement conçu & imaginé. Ainsi le vrai secret pour surmonter ses passions, c'est de les mortifier hors des occasions, de les dompter, de les affoiblir, de ne rien faire qui puis-

ſe les fortifier. C'eſt de les craindre, & de demander ſouvent à Dieu qu'il nous en délivre. Sans cela il eſt difficile que dans les tentations un peu violentes elles ne faſſent ſécher la piété, & ne nous rendent la parole de Dieu infructueuſe.

VII. Les épines qui ſont une autre ſorte d'obſtacle qui rend inutile la bonne ſemence, lorſqu'elle ſemble prête à porter du fruit, marquent certaines néceſſités & certains embarras de la vie du monde, qui dans un certain dégré peuvent compatir avec la bonne ſemence, qui croiſſent avec elle, & qui n'enferment, ſelon l'apparence, rien de criminel; mais qui occupant fortement l'ame, la détournent tellement de Dieu, qu'enfin elle en devient toute terreſtre, toute ſéculiere & toute mondaine. Il faut pourvoir des enfans, conſerver ſa famille, ſe maintenir. On ne peut nier qu'il ne faille avoir quelque ſoin de toutes ces choſes : mais il eſt fort difficile de s'y donner ſans s'y abandonner entiérement. Ces ſoins augmentent; l'ame s'en remplit; les ſemences des vertus qui y avoient pris racine en ſont étouffées, & la charité refroidie ne ſuffit plus pour les conduire juſqu'à la maturité. On prend le train du monde; on commence à ſuivre ſes maximes & ſes coutumes; on s'en fait

une néceſſité ; & on ne conçoit plus qu'on puiſſe vivre autrement.

VIII. Les ſeules diſtractions de la vie du monde ſuffiſent pour étouffer la ſemence de la parole de Dieu. Car ces ſemences ont beſoin d'être arroſées, d'être cultivées, d'être nourries. Un eſprit diſſipé, qui ne ſe nourrit point de la vérité par la lecture & par la priere, en perd peu à peu le gout. Cependant à meſure que ce gout ſpirituel diminue, le gout des choſes du monde augmente. On vient à regarder les vérités chrétiennes comme des idées. Il ſemble qu'on n'ait point d'intérêt à ce qu'on en dit ; que ce ne ſoient que des penſées de Prédicateurs ; que rien ne doive s'y prendre à la lettre, & l'on s'accoutume par-là à l'écouter ſans ſentiment. Ainſi ce qui peut reſter d'amour pour la vérité eſt tellement foible, qu'il ne faut pas prétendre qu'il balance les grands intérêts qui ont jetté de profondes racines dans le cœur, & qui pouſſent des inclinations fortes & agiſſantes qui s'emparent de l'ame & en demeurent maîtreſſes.

IX. Il faut donc que cette divine ſemence, pour porter du fruit, tombe ſur une terre ſans pierres & ſans épines ; c'eſt-à-dire, qu'il faut que Dieu y ait préparé nos cœurs ; qu'il en ait ôté les

passions fortes ; & qu'il en ait arraché les épines inutiles & embarrassantes. Il a divers moyens pour cela. Souvent il se sert de la contrariété des passions pour les détruire les unes par les autres. Souvent il nous force par les disgraces & par les injustices des hommes, à sentir vivement le néant & l'instabilité des biens du monde. Il nous cause quelquefois par divers accidens un tel dégout de l'injustice des hommes, qu'il nous porte à nous en séparer entiérement. Il y a des semences qui servent de préparation à d'autres semences, des vérités qui préparent à d'autres vérités, des vertus qui disposent à d'autres vertus. Il y a même des défauts qui affoiblissent d'autres défauts. Il faut user de toute la lumiere & de toute la force que Dieu nous donne, pour préparer ainsi la terre de notre cœur, & pour éviter ce qui empêche l'accroissement de la semence de Dieu. Mais il faut reconnoître en même-temps que c'est Dieu qui est auteur de cette préparation, & qui pour faire profiter ses paroles dans les ames qu'il veut favoriser, en ôte les empêchemens ; & qu'ainsi nous ne lui avons pas moins d'obligation de la grace qu'il nous fait en préparant notre cœur à sa vérité, que des fruits qu'il en fait naître.

X. Jesus-Christ remarque que la bon-

ne terre ne produit pas également, soit parce qu'elle n'est pas également bonne, & que cette bonté a divers dégrés, soit parce qu'il a divers desseins sur les ames, & qu'il veut tirer plus de service des unes que des autres. Il y en a entre ces bonnes terres qui ne produisent que trente fois autant qu'on y a semé; d'autres soixante fois autant; d'autres enfin qui produisent le centuple. Entre les cœurs animés de la charité, il y en a de plus ardens les uns que les autres. Entre ceux qui aiment la vérité, il y en a qui l'aiment plus purement. Entre ceux qui sont touchés de l'amour du prochain, il y en a de plus tendres & de plus agissans que les autres. Voilà ce qui fait cette différence dans les fruits. Mais il faut remarquer que nous devons toujours tendre à la plus grande abondance, parce qu'elle est plus éloignée de la stérilité. Dieu se contente de la moindre fertilité; mais il ne veut pas que nous nous en contentions, ni que nous nous y bornions, sans aspirer à rien davantage. Car c'est un précepte, & non pas un conseil, de tendre toujours à l'accroissement de l'amour, soit envers Dieu, soit envers le prochain, & par conséquent d'aspirer à l'accroissement des fruits qui en sont la marque.
Matth. 5, 6. C'est cette *faim & cette soif de la justice*

qui fait une des béatitudes, & sans laquelle on ne sauroit être heureux.

XI. L'un des principaux fruits que l'on doit tirer de cet Evangile, c'est celui de nous humilier profondément devant Dieu. Car non-seulement nous pouvons avoir les qualités de quelques-unes de ces mauvaises terres qu'il décrit; mais nous avons en quelque dégré toutes celles qui y sont marquées. Combien de vérités demeurent absolument inutiles, & sont enlevées de nôtre cœur par le Démon; parce que nous n'y faisons point de réflexion, & que nous les laissons échapper par l'application trop grande que nous avons à des choses temporelles! Combien avons-nous de passions secretes qui empêchent le fruit des semences mêmes que nous recevons avec joie, & qui les mettent en danger de se sécher! Combien avons-nous de prétendues nécessités qui nous amusent, nous dissipent, nous rendent tout charnels & tout séculiers dans plusieurs de nos pensées, de nos occupations & de nos desseins! Nous savons que nous avons des défauts; mais nous ne savons pas en quel dégré nous les avons, ni l'obstacle qu'ils font dans notre cœur à la semence de Dieu. Nous avons toujours sujet de craindre qu'il n'arrive quelque occasion où ces défauts nous

faſſent périr. Car qui peut s'aſſurer de n'avoir point dans le cœur quelque pierre, c'eſt-à-dire, quelque attache ſecrete à la créature, dont il ne connoiſſe pas la force & la dureté, & qui venant à ſe trouver contraire à quelques-uns de ſes devoirs eſſentiels, l'emportera dans le cœur & le détournera de Dieu? Qui peut s'aſſurer que la diſſipation qui naît des affaires du monde, qu'il croit ne pouvoir abandonner, n'étouffera point entiérement les ſemences de la vérité? Tout cela eſt fort obſcur, & par conſéquent doit tenir l'ame dans une grande humiliation devant Dieu, & dans une priere continuelle, pour obtenir de ſa bonté qu'il détruiſe continuellement en nous ce qui s'oppoſe à la vérité.

XII. Mais ſi nous ne connoiſſons pas juſqu'à quel point nous participons aux défauts des mauvaiſes terres, nous ignorons encore plus ſi nous ſommes de ces bonnes terres qui rendent trente, ſoixante & cent fois autant que ce qu'on y a ſemé. Car il n'en faut pas juger par la multitude & l'abondance des bonnes actions extérieures, ni par celle des prieres vocales ou des oraiſons mentales. Il y a des eſprits actifs & remuans, qui ne laiſſent pas d'être ſtériles, & à qui l'abondance même de certaines actions exté-

rieures ôte le sentiment de la stérilité de leur ame. Il ne suffit pas que le fruit soit en quantité, il faut qu'il soit bon. Une multitude de mauvaises herbes ne fait pas une moisson abondante. Il y a des ames pures, qui, sans multiplier leurs actions, ne laissent pas de porter le centuple, parce que ce centuple se regle sur le prix & le mérite des actions, & non sur le nombre. Une terre qui porte des pierres précieuses, ou qui contient des mines d'or, est de plus grand prix que celles qui ne portent que du grain. Il n'y a donc que Dieu qui puisse juger de la fertilité de ces terres, c'est-à-dire, qu'en cette vie nous n'en devons point juger, & nous devons toujours craindre de trouver en nous au Jugement de Dieu, un grand vuide & une grande stérilité de bonnes actions; puisqu'il est certain qu'il n'y aura que celles que la charité aura produites en nous, qui feront partie de notre moisson.



SUR L'ÉPÎTRE DU DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

ÉPÎTRE. 1. *Cor.* 13, 1.

MEs Freres, si je parle toutes les langues des hommes & le langage des Anges, & que je n'aie point la charité, je ne suis que comme un airain sonnant & une cymbale retentissante; & quand j'aurois le don de prophétie, que je pénétrerois tous les mysteres, & que j'aurois une parfaite science de toutes choses; quand j'aurois encore toute la foi possible, *jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. Et quand j'aurois distribué tout mon bien pour nourrir les pauvres, & que j'aurois livré mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, tout cela ne me sert de rien. La charité est patiente, elle est douce & bienfaisante: la charité n'est point envieuse; elle n'est point téméraire & précipitée; elle ne s'enfle point d'orgueil; elle n'est point dédaigneuse; elle ne cherche point ses propres intérêts; elle ne se pique & ne s'aigrit de rien; elle n'a point de mauvais soupçon; elle ne se ré-*

jouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle tolere tout ; elle croit tout ; elle espere tout ; elle souffre tout. La charité ne finira jamais. Les prophéties n'auront plus de lieu ; les langues cesseront, & la science sera abolie : car ce que nous avons maintenant de science & de prophétie est très-imparfait ; mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli. Quand j'étois enfant, je parlois en enfant, je jugeois en enfant, je raisonnois en enfant ; mais lorsque je suis devenu homme, je me suis défait de tout ce qui tenoit de l'enfant. Nous ne voyons maintenant que comme en un miroir & en des énigmes ; mais alors nous verrons Dieu *face à face. Je ne connois maintenant Dieu qu'imparfaitement ; mais alors je* le *connoîtrai comme je suis moi-même connu* de lui. *Or ces trois* vertus, *la foi, l'espérance & la charité demeurent, mais la charité est la plus excellente des trois.*

Explication.

I. Il n'y a point dans l'Ecriture de vérité plus terrible, ni plus humiliante que celle qui fait le sujet de cette Epître ; savoir, que *qui n'a pas la charité n'est rien.* Elle fait disparoître aux yeux des hommes tout ce qui sert de nourriture à leur vanité, & les réduit à ne sa-

voir s'ils ne ſont point dans un néant de toute vertu & de tout bien. Qu'un homme ait tous les talens intérieurs & extérieurs, toutes les grandeurs temporelles & ſpirituelles ; qu'il y ajoute les actions des vertus les plus éclatantes ; qu'il attire par-là l'admiration des hommes ; qu'il ait ſouffert le martyre, ou qu'il ſoit prêt de le ſouffrir ; qu'il ait donné tout ſon bien aux pauvres, il ne peut prendre confiance en tout cela, parce qu'il peut avec toutes ces choſes être un néant de vraies vertus & un abyme de miſeres. Etre tout, ou n'être rien, dépend d'un fonds inconnu, & dont nous ne ſaurions avoir une entiere aſſurance ; & par conſéquent toute vanité, toute eſtime de nous-mêmes, toute élévation de cœur, toute confiance en nos talens, toute vue d'eſprit qui nous repréſente à nous-mêmes comme quelque choſe, tout cela ne ſuppoſant point la connoiſſance certaine qu'on a la charité, eſt téméraire & rempli d'incertitude.

II. La ſituation naturelle d'une ame chrétienne dans ce monde-ci eſt donc de ſe regarder comme un néant ; non qu'elle ſoit aſſurée de n'être rien, mais parce qu'elle ne ſait pas ſi elle eſt effectivement quelque choſe ; & cette ſeule penſée doit lui ſuffire pour rejetter tou-

tes les louanges des hommes. Elle doit voir un néant attaché à toutes les qualités qui y servent de matiere. Quoi qu'on lui dise, on ne l'assure point qu'elle ne soit pas dans une privation totale de tout bien réel & solide, tant qu'on ne l'assure pas qu'elle ait la charité. Or il est clair, selon l'Apôtre, que toutes ces qualités ne l'en assurent pas, quand même elles seroient solides & effectives. Que ces qualités soient estimables & louables en elles-mêmes, comme l'on dit, il ne s'ensuit pas que celui qui les a soit loüable & estimable. Car il n'est pas louable s'il en abuse, & il en abuse s'il n'a point de charité. Cette disposition doit donc rendre l'ame insensible à tout l'éclat extérieur & à tous les jugemens des hommes. Elle doit l'appliquer uniquement à chercher cet unique bien de la charité, non pour se repaître d'une assurance inutile, & qui la tire de la vue de son néant qui lui est avantageuse; mais parce que Dieu veut que n'y ayant point d'autre bien solide, on fasse tout ce qu'on peut pour l'avoir. Voilà la conclusion que saint Paul nous oblige de tirer, après avoir détruit tous les fondemens de la vanité des hommes.

III. La description qu'il fait ensuite des inclinations, des qualités & des ca-

racteres de la charité, nous jette dans de grandes perplexités. S'il suffisoit de manquer de quelqu'un de ces caracteres, & de faire quelques actions qui parussent contraires aux qualités qu'il décrit, il faudroit conclure que personne ne l'a. S'il suffisoit d'avoir aussi quelques mouvemens & de faire quelques actions où l'on en pût remarquer quelques traits, il faudroit conclure que tout le monde l'a. Cependant l'une & l'autre conclusion seroit certainement téméraire. Les justes dans cette vie ayant un double esprit, celui de Dieu, qui est la charité même, qui a les caracteres que saint Paul décrit; celui du vieil homme, qui est la concupiscence, & qui combat par ses désirs corrompus ceux de l'esprit; il paroît par nécessité dans leurs actions des marques de ces deux principes différens. Car il ne faut pas croire que l'homme suive toujours dans cette guerre les impressions de l'esprit de Dieu. Il arrive au contraire très-souvent qu'il consent aux désirs de la chair; parce que, dit saint Augustin, l'esprit ne la combat point alors, ou qu'il ne la combat point assez fortement: *Spiritu adversùs carnem aut non concupiscente, aut non fortiùs concupiscente.* Il est certain d'ailleurs aussi qu'il y a certaines actions incompatibles avec la charité,

comme ce que rapporte l'Apôtre ſaint Jean, *d'être riche des biens du monde, & de fermer ſes entrailles à ſes freres* qui en ont beſoin; ce qui lui fait conclure nettement, que ceux qui ont cette dureté, *n'ont point en eux la charité & l'amour de Dieu.* Mais excepté certains défauts certainement alliables avec la charité, & d'autres qui ſont certainement inalliables avec elle, il y a dans le reſte une grande obſcurité, & par conſéquent un grand ſujet de ſe tenir devant Dieu dans un profond rabaiſſement. Ce qui peut y donner quelque lumiere, & nous donner auſſi plus ou moins de confiance, c'eſt que cette diſpoſition de charité que décrit ſaint Paul, n'eſt point certainement une diſpoſition morte & ſtérile: c'eſt une diſpoſition vive & agiſſante, & qui doit même regner & dominer dans l'ame. On peut donc en juger comme des autres paſſions dominantes, qui ſont que nous appellons les uns ambitieux, les autres avares, les autres voluptueux. Un ambitieux n'agit point toujours par ambition, ni un avare par avarice. Cependant ces paſſions ſe marquent par tant d'actions particulieres, qu'elles ſont que perſonne n'héſite à donner à ceux qui en ſont poſſédés, les noms d'avares & d'ambitieux. C'eſt une impreſſion qui

1 Joan. 3. 17.

rejaillit du gros de leur vie & de l'amas de leurs actions particulieres, quoiqu'il y en ait plusieurs qui ne portent pas ce caractere. Il doit en être de même de la charité, quand elle est véritablement dans le cœur. Elle doit porter dans l'esprit des autres, l'impression de tous ces caracteres que saint Paul lui attribue, & faire passer ceux qui l'ont pour des gens patiens & débonnaires, qui aiment la vérité, qui sont toujours disposés à la recevoir, qui sont désintéressés pour eux-mêmes, & qui cherchent effectivement le bien des autres. Enfin on peut dire que cette image qu'en fait saint Paul nous représente l'impression que la charité forme dans l'esprit des autres, & que cette impression est un rejaillissement du gros de la vie & des actions de ceux qui ont effectivement la charité dans le cœur. Je laisse à juger combien il y a peu de personnes dont la vie forme cette impression.

IV. L'Apôtre, en marquant certains dons qui ne s'étendent pas au-delà de cette vie, & d'autres qui nous suivent jusques dans l'autre, nous donne lieu de considérer la vie que nous passons en ce monde-ci, comme un voyage qui nous mene en un pays étranger où nous devons demeurer pour toujours, & pour lequel nous devons faire provision de ce qui peut nous y être utile.

Tous les hommes sont des voyageurs : ils vont tous dans ce pays étranger, ils y vont indispensablement, nécessairement, incessamment. Ils y arriveront tous, non pour y faire une demeure passagere & revenir ensuite, mais pour y demeurer éternellement & sans retour. Quel est donc le devoir & l'intérêt de ces voyageurs, sinon d'employer tous leurs soins à se préparer à ce voyage si important, & à faire provision de ce qui leur sera nécessaire en ce pays-là ? On n'y vit que de ce qu'on y porte ; & qui n'y porte rien, y demeure dans une effroyable pauvreté, & dans une faim & une indigence éternelle de toutes choses. Cependant les hommes sont si insensés, qu'ils ne s'occupent que des provisions qui se consument pendant le voyage, sans rien réserver pour ce lieu où ils doivent faire une demeure éternelle. Quel soin ne prennent-ils point pour se procurer des biens & des honneurs pour cette vie, & à eux, & à leur famille ? Il semble qu'ils n'en auront jamais assez. Mais quelles provisions font-ils pour le terme où ils tendent nécessairement? Hélas! on ne voit rien dans ce qu'ils amassent qui soit propre en ce pays-là ! Tout est pour ce monde. Ainsi ils arrivent à l'autre, nuds, misérables, affamés, pour demeurer éternellement dans l'état où ils y sont entrés.

V. Il y en a qui semblent faire des provisions pour cette autre vie, & amasser des trésors qui y pourront leur servir. Ils font quantité d'œuvres qui paroissent bonnes. Ils prêchent, ils instruisent, ils amassent des connoissances de quantité de vérités qui regardent les choses de Dieu. Il semble que ce soient de grands marchands qui aient un extrême désir de faire fortune en l'autre monde ; mais ils se trompent misérablement dans le choix de ce qu'ils amassent. Ils se chargent de marchandises de contrebande, de monnoies qui n'ont point de cours en ce pays-là, de choses inutiles que l'on ne permet point d'y faire passer ; parce qu'ils ont, dans toutes leurs œuvres, un désir secret de s'avancer dans le monde & d'établir leur réputation. C'est qu'ils ne comprennent pas assez qu'il n'y a qu'une marchandise qui soit bonne pour l'autre monde ; & c'est celle que l'Apôtre nous marque, quand il nous dit : *La charité ne finira jamais*. Il n'y a que la charité, & ce qui a pour principe la charité, qui soit reçu en l'autre vie, & qui y ait cours. Quand on en a fait provision, on est riche pour jamais. On achete avec elles toutes sortes de biens sans la perdre & sans la diminuer. Elle suffit pour toutes sortes de besoins ; ou plutôt, elle fait qu'on

qu'on n'a jamais de besoins, & que l'on possede en abondance toutes sortes de biens : *Caritas nunquam excidit.*

VI. Heureux ceux qui auront fait provision de cette marchandise, vivante & éternelle, qui ne périt point ! Mais malheureux ceux qui n'auront amassé que de ces œuvres éclatantes par la surface, qui n'ont pour principe que des motifs d'intérêt, de vanité, de passion ! Quand leurs magasins seront déployés à la mort, quand leurs œuvres seront pesées au poids du sanctuaire, elles seront toutes rebutées par le défaut du principe qui les a produites. Car enfin Dieu qui n'est que charité, est incapable d'approuver autre chose que la charité. Craignons cette pauvreté qui naît du choix des provisions, autant que la pauvreté de ceux qui n'en font aucune ; & en effet c'est presque la même chose : car ceux qui agissent par des motifs humains dans leurs bonnes œuvres, peuvent avoir l'éternité dans l'esprit ; mais ils ne l'ont point dans le cœur. Il y a toujours en eux quelque désir secret de quelque bien temporel dont ils désirent la jouissance : mais il n'y a que la charité qui cherche purement le royaume de Dieu & sa justice : *Caritas sola vult bonum.*

VII. *Quand j'étois enfant, je parlois comme un enfant.* v. 11.

Saint Paul pour nous faire comprendre combien les connoiſſances que nous avons de Dieu & des choſes de Dieu dans cette vie, ſont différentes de celles que nous en aurons dans l'autre, compare les premieres aux foibles connoiſſances d'un enfant, & les autres aux lumieres d'un homme parfait. La comparaiſon eſt forte ; mais l'on peut dire que la diſproportion de l'autre vie à celle-ci, eſt telle que l'Apôtre n'en repréſente encore qu'une petite partie. Pour ſuivre l'idée qu'il nous fournit, nous devons en conclure que les Anges & les Saints, en voyant agir les hommes, même les plus ſenſés & les plus raiſonnables, ne les regardent que comme des enfans. En effet toutes les penſées des hommes ſont des penſées d'enfans, & toute leur conduite n'eſt qu'une conduite d'enfans. Les plus grandes choſes leur paroiſſent petites & les touchent peu ; les petites leur paroiſſent grandes & les touchent beaucoup. Ils voltigent de penſée en penſée, parce qu'ils ne pénetrent rien à fond. Ils ne connoiſſent des choſes que de légeres ſurfaces, & n'approfondiſſent rien. Ils ne ſavent, ni s'affliger, ni ſe réjouir, ni craindre, ni ſe raſſurer. Ils tremblent pour des cho-

ſes de néant, & ils ſont inſenſibles aux plus grands périls. Ils n'ont aucun ſentiment quand ils perdent ce qu'ils ont de plus précieux; & ils s'abattent quand on ne leur ôte que ce qui leur eſt inutile, ou même ce qui leur nuit. Ils marchent au hazard & ſans lumiere dans le chemin de la vie; & ſi Dieu ne prenoit ſoin de les empêcher de ſe jetter dans des précipices, ils s'y jetteroient à tout moment. Toutes les connoiſſances qu'ils ont de l'autre vie & des choſes éternelles, ſont ſombres, vacillantes, ſuperficielles & infiniment éloignées de leur réalité: & quoique Dieu communique ſa lumiere aux Saints durant le temps de cet exil en divers dégrés, les uns plus clairs & plus élevés que les autres; néanmoins la plus grande clarté des connoiſſances de cette vie, n'eſt encore qu'une nuit obſcure en comparaiſon du jour de l'éternité.

VIII. Voilà l'état de tous les hommes, même des plus éclairés. Cependant ce qui eſt étrange, c'eſt que ce ſont ces connoiſſances, ſi imparfaites, ſi petites, ſi obſcures, qui ſont l'objet de leur vanité. La connoiſſance claire que les Bienheureux ont des choſes divines, en eſt incapable, parce qu'elle eſt toujours jointe avec une connoiſſance égale du néant de la créature. Mais la grande mi-

ſere des hommes dans cette vie, eſt que ce qu'ils connoiſſent le moins, c'eſt leur foibleſſe & leur ignorance. C'eſt ce qui les rend capables de s'élever de leurs connoiſſances, quelque étroites & quelque obſcures qu'elles ſoient. Ce ſont des pauvres & des miſérables enflés de l'opinion de leurs richeſſes, & des malades languiſſans pleins de confiance dans leurs forces. Car toute leur vanité a ſa ſource dans une double ignorance : ignorance de l'imperfection des connoiſſances humaines qu'ils eſtiment, & pour leſquelles ils s'eſtiment : ignorance des vraies lumieres & des vraies connoiſſances, qui ſont celles que nous aurons en l'autre vie. Si nous ne les avons pas en celle-ci, nous pouvons connoître au moins combien elles ſurpaſſent celles que nous y avons. Nous pouvons y aſpirer par nos déſirs : nous pouvons dire avec ſaint Bernard : » O vérité, la patrie des exilés & la fin » de leur exil ! je vous vois de loin ; mais » je ne ſaurois entrer en vous, étant re- » tenu par ma chair, & n'étant pas digne » d'être admis en vous par le poids de » mes péchés. « *O veritas exulum patria, exilii finis ! video te, ſed intrare non ſinor carne retentus, ſed nec dignus admitti peccatis ſordens.* Si nous étions bien pleins de ces ſentimens, nous ne ſerions pas ſi

faciles à nous élever pour les foibles lumieres que nous pouvons avoir en cette vie, ſoit ſur les choſes divines, ſoit ſur les choſes du monde.

IX. Il eſt vrai que ces foibles connoiſſances peuvent être des dons de Dieu, & des rayons de la lumiere éternelle; qu'elles nous ſont données pour nous conduite dans cette vie, & qu'en cette qualité, bien loin d'être mépriſables, elles ſont dignes d'être recherchées avec ſoin, & doivent être l'objet de notre reconnoiſſance, quand Dieu nous en fait part. Mais il y a bien de la différence entre regarder ces dons & ces lumieres de Dieu comme des guides de notre chemin, qui ſervent à nous découvrir où nous devons mettre nos pieds, afin de parvenir aux lumieres de l'autre vie; & de les regarder en elles-mêmes & ſans ce rapport, en s'élevant de leur excellence. Les regarder en cette maniere, c'eſt les corrompre. Elles ne nous ſont pas données pour nous y arrêter, mais pour nous conduire plus loin. Elles ne ſont pas notre fin, mais des moyens pour y arriver. Elles ne doivent point borner nos déſirs, mais nous montrer où ils doivent tendre. C'eſt ce que l'Apôtre nous apprend par cette Epître, en nous faiſant voir que toutes les lumieres que nous pouvons avoir en

D 3

ce monde, doivent être anéanties; qu'ainsi nous devons aspirer à une autre lumiere, qui est celle de l'éternité : *Car ce que nous avons maintenant de science & de prophétie*, dit-il, *est très-imparfait; mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli.*

SUR L'ÉVANGILE DU DIMANCHE *DE* LA QUINQUAGÉSIME.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 18, 31.

En ce temps-là, Jesus prenant à part les douze Apôtres, *leur dit : Nous allons à Jérusalem; & tout ce qui a été écrit par les Prophetes touchant le Fils de l'homme va y être accompli : car il sera livré aux Gentils, il sera moqué, il sera fouetté, on lui crachera au visage : & après qu'ils l'auront fouetté, ils le feront mourir, & il ressuscitera le troisieme jour. Mais ils ne comprirent rien à tout ceci : ce discours leur étoit caché, & ils n'entendoient point ce qu'il leur disoit. Lorsqu'il étoit près de Jéricho, un aveugle se trouva assis le long du chemin, qui demandoit l'aumône; & entendant le bruit du peuple qui passoit, il de-*

manda ce que c'étoit. On lui répondit que c'étoit Jesus de Nazareth qui passoit par-là. En même-temps il se mit à crier: Jesus, fils de David, ayez pitié de moi. Et ceux qui alloient devant le reprenoient, en lui disant qu'il se tût; mais il crioit encore beaucoup plus fort: Fils de David, ayez pitié de moi. Alors Jesus s'arrêta, & commanda qu'on le lui amenât. Et comme il se fut approché, il lui demanda: Que voulez-vous que je vous fasse? L'aveugle répondit: Seigneur, faites que je voie. Jesus lui dit: Voyez, votre foi vous a sauvé. Il vit au même instant, & il le suivoit en rendant gloire à Dieu. Ce que tout le Peuple ayant vu, il en loua Dieu.

EXPLICATION.

I. L'Eglise qui connoît les déréglemens étranges qui regnent en ce temps-ci parmi plusieurs de ses enfans, & qui a dessein d'y opposer toutes les barrieres dont elle peut s'aviser, a jugé que c'en étoit une fort convenable, que de leur proposer l'Evangile où Jesus-Christ allant à Jérusalem, avertit ses disciples de sa mort prochaine, & de tous les outrages qu'il devoit souffrir. Elle a supposé avec raison qu'il y en auroit qui seroient détournés de se laisser aller aux emportemens des autres, par l'idée

qu'elle leur présente de la mort de Jesus-Christ, & de la vie qu'il a menée dans la vue de cette mort. Car il paroît par cet Evangile, qu'il avoit toujours cet objet devant les yeux, qu'il marchoit dans la vue de la mort, & que ç'a été sa disposition perpétuelle durant sa vie. Les autres hommes s'aveuglent facilement dans la pensée de leur mort : & comme ils ne la voient précisément en aucun temps, ils font en sorte que cette pensée vague, qu'ils doivent un jour mourir, ne les touche point. Mais Jesus-Christ n'en pouvoit pas faire de même. Il voyoit précisément le temps & toutes les circonstances de sa mort; & le désir qu'il avoit d'accomplir cet ordre de son Pere, l'y tenoit continuellement appliqué. N'est-il pas juste de conclure, que rien ne peut être plus honteux à des Chrétiens, que de s'occuper des folies du monde, eux dont la profession est d'imiter un chef qui a toujours eu la mort, la croix & les souffrances dans l'esprit & dans le cœur? La vie chrétienne c'est d'avoir *par la foi* Jesus-*Christ habitant dans le cœur*, dit saint Paul. Or on ne sauroit l'y avoir qu'en y ayant sa croix & ses souffrances; & l'on ne sauroit y avoir sa croix & ses souffrances, & s'occuper en même-temps des extravagances de ce

Ephes. 3, 17.

temps-ci. Il faut oublier Jesus-Christ pour y prendre plaisir : & il n'y a qu'à se souvenir, comme il faut, de Jesus-Christ mourant, pour en concevoir de l'horreur.

II. L'Eglise suppose encore que la considération de la mort de Jesus-Christ & de sa vie crucifiée, pourra porter les Chrétiens à la pensée de leur propre mort. Car si Jesus-Christ y étoit condamné par l'ordre de son Pere pour les crimes des hommes, les hommes y sont condamnés par sa justice pour leurs propres crimes. Il est vrai qu'ils n'en savent pas le temps ; mais ils en savent l'arrêt : & cet arrêt peut s'exécuter en tout temps. Il n'y en a point où ils n'en soient menacés, & où ils soient assurés qu'il ne sera pas exécuté. Il leur est d'ailleurs si important de mourir comme il faut, que pour peu de raison qu'ils aient, ils doivent conclure qu'ils n'ont pas trop de temps pour se disposer à sacrifier leur vie à Dieu, comme Jesus-Christ lui a sacrifié la sienne ; qu'ils doivent donc vivre comme il a vécu, & avoir continuellement leur propre mort dans l'esprit, comme Jesus-Christ y a eu la sienne.

III. Un Chrétien ne doit point séparer la pensée & le souvenir de ces deux objets, de la mort de Jesus-Christ & de la

ſienne : & l'on peut dire qu'il doit marcher à la lumiere de l'un & de l'autre. La mort de Jeſus-Chriſt lui fait voir la néceſſité qu'il a de mourir lui-même, & de ſacrifier ſa vie à Dieu : & l'indignité qu'il trouve dans ſa vie pour être ſacrifiée à Dieu, l'oblige de s'unir à la mort de Jeſus-Chriſt, qui peut ſeule faire recevoir la ſienne. Toute ſa vie ne doit être qu'une oblation continuelle de cette double mort; & il doit principalement la pratiquer en aſſiſtant & coopérant au ſacrifice de l'autel, afin d'obtenir de Dieu la grace de la pratiquer au dernier moment de ſa vie, lorſqu'il l'obligera de la lui ſacrifier effectivement. C'eſt la penſée dont nous devons être occupés toutes les fois que nous offrons Jeſus-Chriſt avec les Prêtres ; & ſi nous le faiſions comme il faut, il ne ſeroit pas poſſible que nous alliaſſions avec ces penſées, celles des folies & des divertiſſemens du monde, & nous ne pourrions avoir que de l'horreur pour tous les déréglemens de ce temps, qui peuvent ainſi ſervir de preuve, que parmi les Chrétiens il y en a bien qui n'en ont que le nom.

IV. On doit ajouter que les Chrétiens ne doivent pas ſeulement s'occuper de la mort de Jeſus-Chriſt, ni de celle qu'ils doivent ſouffrir un jour, mais qu'ils doi-

vent ſe croire obligés à une mort préſente & continuelle. Car la mort à laquelle ils ſont condamnés, n'eſt pas ſeulement la mort de leur corps, mais la privation de toutes les choſes du monde. Il faut que l'homme meure à toutes les créatures, parce qu'il eſt condamné à les perdre toutes. Cette mort ſpirituelle doit néceſſairement précéder celle de leur corps. Car c'eſt une trop grande affaire que d'avoir tout à la fois à mourir à la vie du corps, & à l'affection de toutes les créatures. Il faut donc que l'ame, pour éviter ce danger, répande cette mort ſur tous les temps de ſa vie, & qu'elle s'accoutume à mourir à tout & à ſe priver de tout, afin de n'avoir qu'à achever ſon ſacrifice en mourant à la vie du corps. Il faut qu'elle ſacrifie chaque jour tantôt une choſe & tantôt une autre : & ſi elle entre bien dans ces penſées de mortification & de mort, on ne ſera pas en peine de la faire renoncer aux vains divertiſſemens de ce temps-ci, puiſqu'elle ſe croira obligée de mourir & de renoncer aux plus légitimes, & qu'elle regardera comme un grand bien cette diſpoſition continuelle de mourir à tout.

V. Il eſt vrai que cette philoſophie de mort eſt entendue de peu de perſonnes. Les Apôtres dans l'état imparfait où ils

étoient encore, *ne comprirent rien* à ce que Jesus-Christ leur annonçoit de la sienne : & la plupart des Chrétiens ne songent de même qu'à vivre, & bannissent tant qu'ils peuvent de leur esprit, l'idée de cette double mort. C'est qu'ils ne comprennent pas, non plus que les Apôtres, la nécessité de cette mort corporelle & spirituelle. Ils sont aveugles à cet égard; & c'est peut-être par cette raison que l'Eglise, ensuite de ce qui est dit de la mort de Jesus-Christ, nous propose encore le miracle que Jesus-Christ fit en la personne d'un aveugle de Jéricho; afin de porter ses enfans qui sont aveuglés par l'amour du monde, à désirer de recouvrer la vue de l'ame, avec la même ardeur que cet aveugle désira de recouvrer la vue du corps. Il est l'image des mauvais Chrétiens par son aveuglement; mais il ne l'est pas par le désir qu'il avoit d'en sortir. Il est au contraire par-là leur modele, & il leur montre ce qu'ils devroient faire. L'Eglise emploie donc le récit qui est fait dans l'Evangile de la guérison de cet aveugle, pour marquer aux Chrétiens que s'ils sont si malheureux que d'être privés de la vue spirituelle, comme cet aveugle l'étoit de la corporelle, ils doivent imiter son empressement à la recouvrer, & dire comme lui à Jesus-

Christ : *Jesus, Fils de David, ayez pitié de moi ;* afin d'obtenir par-là que Jésus-Christ jette les yeux sur eux, & qu'il leur dise comme il fit à cet homme : *Voyez, votre foi vous a sauvé.*

VI. Les troupes qui suivoient Jesus-Christ, s'opposerent à cet aveugle, & voulurent le faire taire, parce que ses cris les importunoient ; mais ils n'en cria que plus haut. Les gens du monde de même ne manquent guere de s'opposer à ceux qui veulent se convertir, & qui se considérant comme aveugles, tâchent d'obtenir de Dieu qu'il les éclaire. Tout cela les importune. Ils ne veulent pas que d'autres changent de vie, parce qu'ils n'en veulent pas changer eux-mêmes. Ils craignent de s'y croire obligés ; & ainsi ils vont au-devant de cette pensée, en détruisant autant qu'ils peuvent dans les autres, ces mouvemens de conversion. L'unique remede est de se mettre au-dessus de leurs jugemens & de leurs discours, & de ne s'adresser à Jesus-Christ qu'avec plus d'instance. C'est à quoi la contradiction des hommes doit nous porter. Il faut qu'elle nous fasse faire de nouveaux efforts, afin de surmonter cet obstacle ; & c'est le seul moyen d'être entendu & exaucé de Jesus-Christ. Cette persévérance fait taire le monde ; & il est con-

traint de louer dans la suite ce qu'il désapprouvoit au commencement, comme ceux qui virent que cet aveugle avoit recouvré la vue, le louerent sans doute de n'avoir point cessé de crier.

VII. L'Eglise désire cette même guérison à ses enfans aveuglés ; & en attendant qu'ils crient pour eux-mêmes, elle commence à crier pour eux, en disant à Dieu : *Seigneur, faites que je voie.* Faites connoître à mes enfans, Seigneur, la folie de ces plaisirs qui les transportent. Faites-leur connoître combien les objets qui les occupent sont indignes de leur état. Faites-leur voir les démons qui se moquent d'eux en les engageant dans ces excès & dans ces déréglemens. Découvrez-leur les précipices & les abymes où ils sont poussés, la mort qui les presse, l'enfer qui s'ouvre pour les engloutir.

Isaï, 5. 14. DILATAVIT *infernus animam suam, & aperuit os suum absque ullo termino :* L'ENFER *a étendu ses entrailles, & il a ouvert sa gueule jusqu'à l'infini.*

Ouvrez leurs yeux pour reconnoître que ces compagnies déréglées où ils croient trouver leur bonheur, sont des compagnies d'aveugles & d'insensés, qui se tiennent par la main pour s'abymer tous ensemble dans l'enfer. Qu'ils connoissent, Seigneur, leur état & leur mise-

re, & qu'ils tâchent d'en sortir en recourant à vous qui êtes l'unique lumiere qui peut éclairer les aveugles spirituels, en leur découvrant où ils sont, & ce qui se passe autour d'eux. Voilà ce que l'Eglise souhaite pour ses enfans : & ses souhaits sont souvent exaucés par la guérison de quelques-uns de ces aveugles volontaires, comme les désirs de cet aveugle le furent par Jesus-Christ.

VIII. Mais ces désirs de l'Eglise ne sont exaucés, qu'en tant qu'ils obtiennent pour ces aveugles la connoissance de leur aveuglement, & le désir d'en sortir. Quiconque étant aveugle, ne le connoît point, est incapable d'être guéri. C'est ce que Jesus-Christ disoit aux Pharisiens par ces paroles : *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché : mais maintenant vous dites que vous voyez,* Joan. 9. 41. *&* c'est cela même qui fait que *votre péché demeure* toujours en vous. Si vous étiez aveugles, c'est-à-dire, si vous reconnoissiez votre aveuglement, votre péché ne subsisteroit pas ; mais il subsiste, parce que vous croyez voir clair. La premiere lumiere que Dieu donne à une ame pour la ramener à lui, est celle qui la convainc de son aveuglement & de sa misere, & qui lui fait désirer d'en sortir ; & c'est ce qui est marqué dans cet

Evangile par cette demande, que Jesus-Christ fit à cet aveugle, *Que voulez-vous que je vous fasse?* & par la réponse de l'aveugle : *Seigneur, faites que je voie :* DOMINE, *ut videam.*

Il connoissoit donc son aveuglement, il désiroit sincérement d'en sortir; & c'est ce qui manque à la plupart de ceux qui veulent passer pour pénitens. Ils n'ont point une vraie connoissance de l'effroyable état où l'ame est réduite par le péché. Ils ne le regardent pas comme l'extrêmité de la misere. Ils ne connoissent point ce qu'ils doivent à Dieu, & ce qu'ils se doivent à eux-mêmes. Ils ne veulent pas même qu'on les éclaire sur beaucoup de choses qu'ils ne veulent point faire; & ils résistent aux lumieres qu'on voudroit leur donner. En un mot, ils sont aveugles, & désirent peu d'être éclairés. Ainsi ils ne disent point à Jesus-Christ du fond du cœur avec cet aveugle : *Domine, ut videam.* C'est la raison pour laquelle il y a si peu de pénitens qui obtiennent d'être déli rés de leur aveuglement, quoique Jesus-Christ soit plus disposé à les en guérir, s'ils le désiroient comme il faut, qu'à guérir, comme il fit, cet aveugle de l'aveuglement du corps.

IX. Jesus-Christ attribue la guérison de cet aveugle à sa foi : *Fides tua te sal-*

vum fecit. Ce n'est pas qu'outre la foi, il n'eût encore besoin d'une opération miraculeuse qui lui redonnât la vue : mais le principal des miracles de Jesus-Christ, étoit toujours le don de la foi qu'il faisoit intérieurement à ceux qu'il devoit guérir, & par lequel il leur faisoit mériter d'obtenir la guérison extérieure. Tout étoit fait en quelque sorte pour eux, quand ils étoient parvenus à ce dégré de foi. Ainsi c'étoit à quoi ils devoient principalement tendre. On ne voit que trop de malades spirituels qui s'empressent d'être guéris par l'absolution des Prêtres; mais ils ne pensent pas assez que comme l'effet de l'absolution est certain, en supposant, & une vraie foi, & une vraie conversion dans les pénitens; aussi n'a-t-on pas droit de l'attendre, à moins que le Ministre de Jesus-Christ ne puisse dire : *Votre foi vous a sauvé :* Fides *tua te salvum fecit;* non pour attribuer aux dispositions du pénitent l'effet de l'absolution, mais pour marquer seulement la nécessité de ces dispositions, & la certitude de l'effet de la guérison, supposé que ces dispositions se trouvent. Ce doit donc être là le principal objet & le principal soin des véritables pénitens; c'est à quoi ils doivent travailler. Ils doivent se mettre en état qu'on puisse leur dire : *Fides*

tua te salvum fecit : & si l'on differe de les absoudre pour les y mieux disposer, ce retardement leur est salutaire & avance leur guérison effective; parce qu'il avance ce qui l'obtient, & sans quoi on ne la peut obtenir; c'est-à-dire, la conversion véritable.

POUR
LE MERCREDI
DES CENDRES.

ÉVANGILE. *S. Matth. 6, 16.*

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites; car ils affectent de paroître avec un visage défiguré, afin que les hommes connoissent qu'ils jeûnent. Je vous dis & je vous en assure qu'ils ont reçu leur récompense. Mais vous, lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête & lavez votre visage, afin de ne pas faire paroître aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Pere qui est présent à ce qu'il y a de plus secret; & votre Pere qui voit ce qui se passe *dans le secret, vous en rendra la récompense. Ne vous faites point de trésors dans la terre, où la rouille & les vers les mangent, & où les voleurs les déterrent*

& les dérobent ; mais faites-vous des tré-ſors dans le ciel, où, ni la rouille, ni les vers ne les mangent point, & où il n'y a point de voleurs qui les déterrent & qui les dérobent : car où eſt votre tréſor, là eſt auſſi votre cœur.

EXPLICATION.

I. S'Il n'eſt pas permis de jeûner pour s'attirer la réputation de piété, il n'eſt permis d'avoir cette intention dans aucune de ſes autres actions. Ainſi ce précepte particulier de ne rapporter l'action du jeûne qu'à la gloire de Dieu, comprend le précepte général de ne rien faire que pour la gloire de Dieu. La réputation, les honneurs, les plaiſirs, les richeſſes, ſont des biens de même nature. S'il étoit permis d'en aimer quelqu'un pour lui-même, il ſeroit permis de les aimer tous ; & la défenſe que Dieu nous fait de rapporter nos actions à l'un de ces biens, comprend celle de les rapporter à tous les autres. L'homme eſt ſi grand, qu'il s'avilit en aimant pour elle-même quelque créature que ce ſoit. Dieu ne ſauroit ſouffrir cet amour, non qu'il ait beſoin de nos hommages, ni qu'il tire aucun avantage de ce que nous lui rapportons nos actions ; mais parce qu'ayant créé l'homme pour lui, & l'ayant rendu

capable de ſon amour, c'eſt un déſordre & une injuſtice, que l'homme ſe prive lui-même de ſa dignité, qu'il s'abaiſſe au-deſſous des créatures auxquelles Dieu l'a rendu, ou égal, ou ſupérieur, & qu'il défigure, ou en tout, ou en partie l'image de Dieu, en dérobant à Dieu quelque partie de ſon amour.

II. Ainſi Dieu ne condamne & ne punit les hommes, que parce qu'ils ſe rendent miſérables en ſe dépouillant de la dignité & des biens qu'il leur a donnés. Il ne veut que l'avantage de ſes créatures, & il ne peut ſouffrir qu'elles y renoncent, ni qu'elles ſe dégradent. Leur péché eſt de ſe priver du bonheur qui leur étoit deſtiné. L'homme en péchant n'ôte proprement rien à Dieu; mais il s'ôte Dieu à ſoi-même: & ce larcin eſt une injuſtice horrible, & envers ſoi-même, & envers Dieu. Ainſi le devoir & le bonheur de l'homme ſont inſéparables; & autant qu'il manque à l'accompliſſement de ſon devoir, il diminue autant ſon bonheur. C'eſt ce qui fait voir qu'il n'y a point de péché léger, & que les moindres péchés véniels que nous comptons pour ſi peu de choſe, ſont d'une effroyable conſéquence, puiſqu'ils nous privent de quelque partie de la participation de Dieu, & que nous y préférons toujours en quel-

que forte le fini à l'infini, la créature au Créateur.

III. Le précepte général de n'avoir point pour but dans nos jeûnes la réputation des hommes, ne comprend pas précisément le précepte particulier de jeûner; mais le précepte général de n'aimer aucune créature pour elle-même, & de n'y rapporter aucune de nos actions, contient le principe & le fondement du jeûne. Car de ce qu'il n'est pas permis d'aimer les créatures pour elles-mêmes, il s'ensuit qu'il faut s'en priver souvent, & en retrancher l'usage autant que l'on peut; parce que dans l'état d'infirmité où l'homme est réduit, s'il ne se retranche souvent cet usage, il s'attachera aux créatures, & les aimera pour elles-mêmes. L'usage qui n'est pas joint à de fréquentes privations, fait que l'ame se colle à l'objet dont elle use, & vient à le regarder comme nécessaire à son repos & à son bien. Ainsi l'usage se change en jouissance & en amour de repos pour son objet.

Il faut que nous ayons toujours dans l'esprit que nous sommes malades, que notre devoir est de nous guérir, & que c'est pour cela que la vie nous est donnée. Ce doit être notre principale occupation; & si l'on nous demandoit ce

que nous avons à faire en ce monde, nous ne pourrions répondre plus juste qu'en disant que nous avons à nous y guérir. Dieu nous a ressuscités par le Baptême ou par la Pénitence; mais la grace de l'un ou de l'autre Sacrement nous laisse encore infirmes & languissans: & celui qui néglige cette infirmité qui reste, celui qui ne travaille pas à se fortifier, retombe infailliblement dans la mort. Cette maladie qui reste à l'homme, lors même qu'il a recouvré la vie, consiste dans une pente violente vers les biens créés, qui est ce que l'on appelle la concupiscence. Il faut donc détruire & diminuer cette inclination par la séparation & la privation des créatures. C'en est le principal remede. Qui aime le plaisir, doit se priver du plaisir; qui aime les richesses & les honneurs, doit se priver des richesses & des honneurs. Cette séparation en affoiblit les idées, en dégage l'ame, lui donne lieu de s'attacher à d'autres objets. Il n'y a point en cela d'acception, de sexe, d'état, de conditions. Comme on ne dit pas qu'un Prince, une Dame de qualité, qui a la fievre, n'a point besoin de remede, parce que c'est un Prince ou une Dame de qualité; on ne doit point dire aussi que ces personnes étant malades dans l'ame par

l'amour des créatures, puissent s'exempter sur leur condition, de la mortification qui est le remede de cette maladie.

IV. Ce devoir devient encore plus pressant & plus nécessaire par une autre raison. C'est que nous avons tous fait une infinité de fautes par l'amour des biens créés; & ainsi nous devons les réparer en nous en privant. Car ces fautes nous obligent à la pénitence, & il n'y a point de pénitence sans un désir sincere de satisfaire à la justice de Dieu d'une maniere proportionnée à nos péchés. Or il n'y en a point de plus proportionnée, que de punir par la privation des créatures les péchés commis dans la jouissance des créatures. Ainsi le jeûne général qui consiste dans cette privation, est nécessaire à l'homme, & comme satisfaction pour les péchés passés, & comme remede aux foiblesses qui lui en restent par les habitudes vicieuses qu'il a contractées.

V. Et qu'on ne dise pas qu'à la vérité on est obligé en général de satisfaire à Dieu, mais qu'il ne s'ensuit pas qu'on doive le faire de telle & telle maniere. Car il est bien vrai qu'on peut satisfaire à Dieu par une pénitence d'un autre genre, pour des péchés qui n'y ont aucun rapport, lorsque c'est l'impuissance qui nous y réduit : mais lorsque les forces ne

manquent point, on ne peut avoir une volonté ſincere de remédier à une paſſion, ſi on ne veut pas employer les moyens propres pour affoiblir cette paſſion. Celui qui eſt malade d'intempérance, ne guérira jamais que par des actions oppoſées à l'intempérance. Celui qui eſt malade de l'amour de l'argent, ne guérira jamais que par des actions de libéralité & par des aumônes. Chacun eſt donc obligé de mortifier ſes paſſions : car il ne nous eſt pas permis de demeurer volontairement dans cette maladie, & de ne faire aucun effort pour la diminuer.

VI. Le jeûne eccléſiaſtique que l'Egliſe nous impoſe, n'eſt donc qu'une détermination du jeûne général que la loi naturelle nous preſcrit, & un moyen de l'obſerver plus facilement. Il ne regarde en particulier qu'une eſpece de jeûne, qui eſt celui de certains alimens & en certains temps : mais l'Egliſe ne nous le preſcrit qu'afin de nous engager par-là dans ce jeûne général, qui conſiſte à nous ſéparer de tous les objets de nos paſſions. On peut dire même que c'eſt une eſpece de remede général. Car le jeûne des alimens affoiblit les paſſions, & il prépare l'ame à la priere, en la dégageant du poids du corps qui l'appeſantit. Bien loin donc de nous plaindre de ce précepte de l'Egliſe

l'Eglise, nous devons être touchés de sa charité. Elle ne nous l'impose pas pour nous charger d'un nouveau joug ; mais c'est au contraire pour nous soulager dans l'obligation indispensable que nous avons de nous séparer des objets de nos attaches. Et cette obligation indispensable même n'est point un joug qui nous rende malheureux ; puisqu'elle n'est fondée au contraire que sur ce que nous sommes obligés d'éviter notre malheur éternel, & de nous procurer un véritable bonheur. L'amour du monde, c'est-à-dire, l'amour des plaisirs, des richesses, des honneurs, est la grande misere des hommes. Ils ne sont obligés d'en jeûner & de s'en séparer, que parce qu'ils sont obligés de rétablir leur ame dans l'état heureux dont elle est déchue.

VII. Nous sommes obligés de nous séparer du monde, parce que nous sommes obligés de mourir au monde. Faisons ce que nous voudrons, vivons de quelle maniere il nous plaira ; nous sommes condamnés par le juste arrêt de Dieu, à être privés de toutes les créatures par la mort : car ces créatures n'étant pas notre bien, & n'étant pas faits pour elles, nous n'y pouvons être éternellement unis. Mais s'il faut y mourir totalement par la mort, il faut donc tâcher de s'en séparer & de

s'en détacher avant la mort : car malheur à ceux en qui la mort trouvera ces attaches dominantes & toutes vivantes ; parce que les privant des créatures, elle laissera subsister les attaches qu'ils y auront, qui deviendront les instrumens de leur supplice par l'union terrible d'un désir éternel, & d'une privation éternelle. L'Eglise craignant donc que ces attaches ne s'emparent de notre ame, veut prévenir ce malheur en nous portant à nous en séparer. Quand même elles ne seroient pas dominantes, il suffit qu'elles subsistent pour nous causer après la mort des douleurs inconcevables. L'Eglise désire de nous les épargner, & de nous faire faire dès cette vie ce que nous voudrions alors certainement avoir fait. Car il est bien certain que l'unique regret d'une ame qui meurt avec des attaches qui retardent son bonheur, & la retiennent dans les flammes du Purgatoire, c'est de ne s'en être pas purifiée avant sa mort, & de n'être pas morte à toutes choses avant que de mourir à son corps.

VIII. Ce que Jesus-Christ ajoute, de n'amasser point de trésors dans la terre, mais de s'en faire dans le ciel, est une autre conséquence de cette même vérité, que nous devons nous détacher de toutes les choses temporelles, & ne désirer

que les éternelles : *Avertere animum à temporalibus, & eum mundatum convertere ad æterna.* Et c'eſt en même-temps la marque la plus claire que l'on puiſſe avoir, ſi l'on a ou ſi l'on n'a pas cette vérité dans le cœur. Car il eſt clair qu'ayant à vivre éternellement dans l'autre monde, & ne devant faire qu'un ſéjour paſſager dans celui-ci, ſi l'on eſpéroit quelque bien dans l'autre vie, & ſi l'on en faiſoit le lieu de ſon bonheur; on feroit tout ce qu'on pourroit pour y envoyer par avance ſon tréſor, afin d'en jouir éternellement. S'il faut avoir quelque bien pour ſubſiſter dans la vie préſente, & n'y être pas réduit à une honteuſe pauvreté, Jeſus-Chriſt nous apprend qu'il eſt encore plus néceſſaire d'avoir quelque tréſor dans l'autre pour y éviter une pauvreté éternelle. Nous n'y poſſéderons que ce que nous y aurons envoyé par avance; mais auſſi nous l'y poſſéderons ſûrement. Ce tréſor aura Dieu même pour gardien. Il ne ſe conſumera jamais, & il nous fournira éternellement des richeſſes inépuiſables. Il y a même cela d'avantageux, que tout eſt propre à être mis en réſerve dans ce tréſor, jeûnes, aumônes, prieres, œuvres de miſéricorde, de juſtice : tout y eſt mis en réſerve, pourvu qu'il ſoit donné à Dieu; & Dieu s'en rend le dépoſi-

taire pour nous en tenir un compte fidele. Quiconque donc néglige de se faire cette sorte de trésor, & qui n'a pour but que de s'établir sur la terre, d'y rendre son pélerinage plus commode ou plus illustre, fait voir clairement qu'il n'a d'amour, ni d'espérance que pour la terre, & qu'il n'en a point pour le ciel; c'est-à-dire, qu'il fait voir qu'il n'a point de part à la vie future, & qu'il est un pur citoyen du monde, qui n'a rien à attendre en l'autre vie que des supplices. C'est la regle que Jesus-Christ nous propose; c'est celle sur laquelle il nous jugera, & sur laquelle nous nous devons juger par avance dès cette vie. Nous n'avons pour cela qu'à examiner quel partage nous faisons de nos biens, de notre temps, & des autres choses dont nous pouvons disposer entre l'autre vie & celle-ci, entre Dieu & le monde. C'est notre cœur qui fait ce partage. Il envoie son trésor au lieu dans lequel il met son bien. S'il le met dans l'autre vie, il y transporte le plus qu'il peut de ce qui lui appartient. S'il le met en celle-ci, il ne pense qu'à s'y établir, parce que son cœur y est. Voilà ce qui fera le discernement des justes & des injustes, des élus & des réprouvés. Le cœur demeurera éternellement attaché au trésor où on l'aura mis dans cette vie;

mais avec cette terrible différence, que ſi on l'a mis dans les biens du monde, en même-temps qu'il y demeurera attaché, il en demeurera privé; au lieu que ſi on l'a mis dans les biens éternels, il les poſſédera éternellement avec une ſureté parfaite.

IX. Jeſus-Chriſt y ajoute une autre raiſon, qui eſt que dès cette vie même, rien n'eſt plus incertain que les biens dont on prétendroit ſe faire un tréſor pour ce monde-ci, qu'ils ſont expoſés à mille accidens, & qu'on en peut être privé par une violence étrangere; au lieu que ceux que nous envoyons dans le ciel, nous y ſont conſervés avec une entiere ſureté; que perſonne ne nous les ſauroit ravir; & que de temporels & périſſables qu'ils ſont, ils y deviennent incorruptibles & éternels. Ces raiſons ſont ſi preſſantes, qu'il faut un aveuglement incompréhenſible pour n'en n'être pas touché. Et ſi l'on conſultoit la raiſon, il ſemble qu'elle ſuffiroit pour nous faire prendre le parti de travailler pour le ciel, & de mépriſer le monde. Mais on a beau tirer ces concluſions & en être perſuadé, le poids du cœur nous entraînera toujours; & nous n'avons point d'autre voie pour ſuivre ces vérités dont nous ſommes convaincus, que de demander à Dieu un

cœur pur & uniquement attaché aux biens de l'autre vie, qui seul peut nous y faire établir notre trésor.

SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI D'APRÈS LES CENDRES.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 8, 5.

EN ce temps-là, Jesus étant entré dans Capharnaüm, un Centenier vint le trouver, & lui fit cette *priere : Seigneur, mon serviteur est couché* & *malade de paralysie dans ma maison, & il souffre extrêmement. Jesus lui dit : J'irai, & je le guérirai. Mais le Centenier lui répondit : Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole, & mon serviteur sera guéri : car quoique je ne sois moi-même qu'un homme soumis à la puissance* d'un autre ; *ayant* néanmoins *des soldats sous moi, je dis à l'un, Allez* là, *& il y va ; & à l'autre, Venez* ici, *& il y vient ; & à mon serviteur, Faites cela, & il le fait. Jesus entendant ces paroles, en fut dans l'admiration, & dit à ceux qui le suivoient :*

Je vous le dis & je vous en assure, que je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi je vous déclare, que plusieurs viendront d'Orient & d'Occident, & auront place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac & Jacob : mais que les enfans du royaume seront jettés dans les ténebres extérieures. Il y aura là des pleurs & des grincemens de dents. Alors Jesus dit au Centenier : Allez, & qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. Et son serviteur fut guéri à la même heure.

EXPLICATION.

I. LA piété du Centenier, à laquelle Jesus-Christ donne de si grands éloges, qu'il témoigne n'en avoir point trouvé de semblable dans tout Israël, consistoit principalement selon l'Evangile :

1. Dans le soin charitable qu'il avoit de ses domestiques, pour lesquels les gens du monde n'ont ordinairement que de la dureté.

2. Dans la foi vive qu'il avoit que Jesus-Christ pouvoit le guérir par une seule parole : ce qui marquoit qu'il le reconnoissoit pour Dieu.

3. Dans la persuasion où il étoit d'être indigne de recevoir Jesus-Christ chez soi : *Domine, non sum dignus ut intres sub*

tectum meum, par laquelle il mérita, dit saint Augustin, de recevoir Jesus-Christ dans son cœur en se déclarant indigne de le recevoir dans sa maison. Voilà ce que l'Eglise propose aujourd'hui à méditer aux Chrétiens, en leur proposant cet Evangile. Mais comme on en a parlé ailleurs, on s'arrêtera seulement à ce que Jesus-Christ ajoute aux éloges qu'il donne à ce Centenier, savoir, que *plusieurs viendroient d'Orient & d'Occident, qui auroient place avec Abraham, Isaac & Jacob* au festin du ciel, *& que les enfans du royaume seroient jettés dans les ténebres extérieures.* Ce seroit une vérité consolante, si par ces enfans du royaume il ne falloit entendre que les Juifs, qui par leur infidélité ont donné lieu aux Gentils d'Orient & d'Occident d'occuper leur place. Mais il y en a bien d'autres que les Juifs, qui sont menacés ici de cette funeste exclusion, & il faut les chercher parmi les Chrétiens, & même parmi ceux qui se promettent le salut. Par conséquent ce ne sont point, ni les Chrétiens qui violent manifestement les loix de Dieu, ni les pécheurs manifestement impénitens, qui sont désignés ici par ces *enfans du royaume;* puisque renonçant visiblement à la qualité d'enfans de Dieu, qui y donne droit, il est bien clair qu'ils

Sur l'Evang. du 3. Dim. après l'Epiph.

ne prétendent point en être héritiers. Ce sont des Chrétiens qui se flattent de cette espérance. Et comme il ne peut y en avoir que de deux sortes, d'innocens ou de pénitens, & que ce ne sont pas sans doute les vrais innocens & les vrais pénitens; on peut dire que ces enfans du royaume qui en seront exclus, sont les faux innocens & les faux pénitens. Ainsi, comme on a grand intérêt d'éviter d'être de ce nombre malheureux, on ne sauroit assez examiner qui sont ceux à qui l'on peut donner ces noms.

II. Il semble qu'il n'y a rien de plus favorable pour se promettre sûrement le salut, que d'avoir toujours vécu dans l'innocence, & d'avoir part à ces paroles du Prophete : *Bienheureux l'homme qui aura porté le joug du Seigneur dès sa jeunesse.* Cependant comme Dieu ne veut point qu'il y ait d'état au monde qui soit entiérement exempt de dangers, il permet qu'il y en ait de fort grands dans celui-ci. *Jerem. Thren. 3, 27.*

Il est certain que, selon l'ordre & la coutume de baptiser les enfans peu de temps après leur naissance, établis depuis long-temps dans l'Eglise pour de très-justes raisons, on ne peut douter que les enfans n'aient été tous justifiés, & qu'ils ne demeurent dans l'innocence tant qu'ils

n'ont pas encore l'usage de la raison. C'est une erreur impie des prétendus Réformés, de dire que les Sacremens n'operent la grace que dans les prédestinés. Mais après qu'ils sont venus à user de leur liberté, rien n'est plus incertain, ni plus difficile à décider, que de savoir s'ils ont conservé ou n'ont pas conservé la grace de leur Baptême.

Je ne me fonde point ici sur le sentiment de plusieurs Docteurs très-considérables, qui n'ont pas craint d'enseigner que les enfans commettent un péché mortel, lorsque dans le premier usage qu'ils font de leur liberté, ils ne se rapportent pas à Dieu par un acte d'amour, & ne le prennent pas pour derniere fin. Mais ce que je dis, c'est que, sans s'arrêter à cet instant précis qui reçoit de grandes difficultés, on ne peut nier au moins que dans une certaine étendue de temps, un enfant jouissant de sa raison, ne soit obligé d'aimer Dieu sur toutes choses, de vivre pour lui, & de lui rapporter sa vie & ses actions. Il faut que l'amour de Dieu domine en lui; & pour y dominer, il faut qu'il soit le principe du corps de ses actions. Or quelle marque voit-on de cette disposition dans la plupart des enfans depuis l'âge de neuf ou dix ans, jusqu'à quinze

ou seize ? Que remarque-t-on en ceux même que Dieu préserve des actions criminelles, qu'une vie toute conduite par les sens, qu'un désir d'exceller, une curiosité inquiete, un oubli de Dieu, une froideur pour la priere & pour les livres & les exercices de piété ? De quelle maniere reçoivent-ils les Sacremens ? Et enfin, quelles marques donnent-ils que ce soit l'esprit de Dieu qui les fasse agir ? Est-ce que ce que dit l'Apôtre, que *ceux-là sont de Dieu, qui agissent par l'esprit de Dieu;* & que *celui qui n'a pas l'esprit de Jesus-Christ n'est point à lui*, ne les regarde pas? Rom. 8, 14. Ibid. v. 3.

En vérité, si Dieu conserve sa grace dans quelques-uns parmi une infinité de défauts qu'on y remarque & que l'on tolere, il est bien à craindre que la plupart ne la perdent par l'omission des devoirs essentiels de la créature envers son Dieu, comme de l'aimer, de l'adorer, de le prier, de faire pénitence ; & que l'indévotion & le libertinage qui succede souvent à l'état de l'enfance, ne naisse de l'extinction de la grace en eux dans les temps où on les regardoit comme innocens. Bien des gens regrettent de n'être pas morts dans cet âge ; mais je ne sais si ce souhait est bien raisonnable, dans quelque exemption de crimes gros-

ſiers que l'on puiſſe l'avoir paſſé. Car ſi l'on en juge ſelon la foi, il n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de le regarder comme un temps de ténebres très-épaiſſes, & qui ne doive dire à Dieu avec des ſentimens d'une componction ſin-
Pſ. 24, 7. cere : *Seigneur, ne vous ſouvenez point des péchés de ma jeuneſſe & de mon ignorance :* DELICTA *juventutis meæ & ignorantias meas ne memineris.*

III. Que s'il y a de l'incertitude dans ce temps même que l'on regarde d'ordinaire comme un temps d'innocence, combien y en a-t-il plus encore dans les âges plus avancés, lors même qu'on fait quelque profeſſion de piété, & qu'on évite les actions que tout le monde reconnoît pour criminelles ? Car combien y a-t-il de fauſſes regles de morale qui trouvent des approbateurs, & qui ne laiſſent pas de rendre coupable, parce que c'eſt la corruption du cœur qui rend ſuſceptible de ces opinions fauſſes & relâchées, & qui fait qu'on ne cherche pas d'autres lumieres que celles qui ſemblent les favoriſer ? Combien y en a-t-il qui entrent dans les charges de l'Égliſe & du monde ſans vocation, & avec des incapacités qui rendent leur entrée & leur vie criminelles aux yeux de Dieu ? Combien y a-t-il de devoirs dans

chaque profeſſion, qui ſont d'une obligation eſſentielle, & auxquels on ne penſe point? On ne s'examine d'ordinaire que ſur certains crimes groſſiers & ſur des péchés d'action. On ne fait point de ſcrupule des péchés que l'on peut appeller de diſpoſition, d'état, d'habitude. On vit dans l'oubli de Dieu & dans l'oiſiveté. On mene une vie d'amuſement, de molleſſe, de divertiſſement, de curioſité, d'entretiens & de viſites inutiles. On ne donne preſque aucune part à Dieu dans ſes actions : & la part qu'on lui donne eſt remplie d'une infinité de négligences, de diſtractions & d'irrévérences. Il y a même quantité de préceptes auxquels on ne fait point attention, & ſur leſquels on ne s'examine point.

C'eſt un précepte que de mener une vie de travail & de pénitence. C'eſt un précepte que de faire effort pour s'avancer dans la piété, & pour ſe corriger de ſes défauts. C'eſt un précepte que de veiller ſur ſes actions, afin d'éviter, & les tentations du Diable & les ſurpriſes de notre amour propre. C'eſt un précepte que de prier Dieu, & de le prier à proportion de ſes beſoins. C'eſt un précepte que d'être reconnoiſſant des bienfaits de Dieu. C'eſt un précepte que d'aimer le

prochain, de lui rendre des aſſiſtances ſpirituelles & temporelles. Toutes les vertus ſont de même de précepte, la tempérance, la juſtice, la prudence, l'humilité, la douceur, la modeſtie, le ſupport du prochain. Il n'y en a aucune dont on ne ſoit obligé d'avoir l'habitude dans le cœur. Qui fait réflexion à tout cela? Et combien y en a-t-il qui perdent la grace ſans la connoître, par des fautes, ou d'omiſſion, ou de commiſſion, dont, ſans le ſavoir, ils ſe rendent coupables contre ces préceptes?

IV. Il y a un grand nombre de péchés & de défauts qui ſont criminels dans un certain dégré, & qui ne le ſont pas dans un autre, & qui ſont néanmoins d'une telle nature, que quoiqu'on n'en puiſſe être entiérement exempt, on ne ſauroit pourtant diſcerner avec aſſurance en quel dégré on en eſt coupable. L'orgueil eſt certainement un péché mortel dans un certain dégré. Cependant il n'y a perſonne qui puiſſe dire avec vérité qu'il n'a point d'orgueil, ni qui puiſſe diſcerner préciſément la meſure & le dégré de ſon orgueil.

L'envie & la jalouſie ſont dans un certain dégré des péchés mortels. Or qui peut dire qu'il eſt totalement exempt d'envie & de jalouſie? & qui connoît le dégré de celle qu'il a?

L'averſion contre le prochain eſt criminelle dans un certain dégré. Cependant perſonne n'eſt exempt d'averſion à l'égard de quelqu'un, & n'en connoît le dégré; car elle eſt ſouvent bien plus grande qu'on ne penſe.

En combien de manieres peut-on abuſer des Sacremens? Cependant qui connoît avec une entiere certitude la grandeur de ces abus, & quels ſont ceux qui ſont capables de nous faire perdre la grace de Dieu? On peut la perdre, & ſe rendre criminel par une parole, par une penſée, par un mouvement du cœur qui ſe dérobe enſuite à notre recherche. Ainſi il n'y a perſonne, quelque innocente qu'ait été ſa vie en apparence, qui n'ait beaucoup de ſujet de craindre, & qui puiſſe s'aſſurer de n'être pas du nombre de ces faux innocens qui ſeront bannis du feſtin de l'Agneau, & exclus de ſon royaume.

V. Mais s'il y a à craindre pour tout le monde, & même pour les ames les plus ſaintes, il y a infiniment plus à craindre pour certaines perſonnes, qui étant exemptes des crimes groſſiers, ſe contentent de cela, & ont peu de ſoin de s'avancer dans la piété; qui affrontent les périls & les tentations de la vie du monde par une confiance téméraire dans

leurs propres forces; qui font peu touchées des fautes qu'elles commettent; & travaillent peu à s'en corriger; qui se permettent tout ce qui n'est pas absolument défendu; qui font presque continuellement dissipées & occupées des pensées du monde; qui prient peu, & qui prient avec peu d'attention & de ferveur lorsqu'elles prient, & ont peu de soin de soutenir leurs prieres par la mortification de leurs passions; qui ont peu de crainte des jugemens de Dieu, & évitent même d'y penser; qui mettent leur confiance dans certaines bonnes œuvres apparentes, qui font plutôt des effets de la coutume ou de considérations humaines, que d'une charité intérieure; qui donnent une grande liberté à leur imagination, à leurs pensées & leurs jugemens, & qui font peu de réflexion sur
Jacq. 1, 26. ce que dit saint Jacques: *Que si quelqu'un se croit religieux, & qu'il ne retienne pas sa langue comme avec un frein, sa religion est vaine & infructueuse.*

VI. Ces faux innocens dont le monde est plein, font la pépiniere d'une foule de faux pénitens. Car les péchés spirituels dont ils font coupables, éloignant d'eux les graces de Dieu, les disposent souvent à plusieurs péchés grossiers qu'ils ne peuvent se dissimuler, & qui les obli-

gent de recourir aux remedes de la pénitence. Mais comme leur pénitence n'a pour objet que ces péchés extérieurs, & ne va presque jamais jusqu'à la source qui les a produits, ils se croient pleinement justifiés lorsqu'ils ont renoncé à ces sortes de péchés : ce qui arrive souvent par des considérations purement humaines. Pour ces autres vices dont nous avons parlé, ils ne font partie, ni de leur confession, ni de leur pénitence. Ils leur demeurent toujours également inconnus; & leur prétendue conversion contribue même à leur cacher davantage leur état, parce que ce changement extérieur passe dans leur esprit pour un changement entier, & qu'ils n'ont point d'autre idée d'une conversion solide, que celle de ce changement extérieur qu'ils trouvent en eux.

VII. On peut juger combien cela s'étend, & par conséquent combien il y a de faux pénitens, si l'on fait réflexion que presque tout le monde perd la grace du Baptême par des plaies visibles & mortelles; & cependant qu'il y en a peu dont on puisse juger solidement qu'ils l'aient recouvrée. On voit, à la vérité, quelque changement extérieur. Quantité de personnes qui ont été déréglées, se lassent des vices & renoncent à la vie licencieuse. Ils se dégoutent des passions

de la jeunesse. Ils veulent acquérir la réputation de gens d'honneur & de probité. Il s'y mêle même quelque crainte de l'enfer. Ils trouvent donc bon d'assurer leur salut par des moyens aussi faciles, que le sont la confession & la participation des Sacremens. Ils deviennent plus exacts à certains devoirs extérieurs de Religion; mais ils n'en sont pas moins attachés à leurs intérêts & à leur fortune; ils n'en sont pas moins remplis de l'amour des choses du monde; ils n'en sont pas plus appliqués à la priere & à la mortification; & ils font consister toute leur pénitence dans la cessation des vices grossiers.

VIII. Comme la plupart des gens sont engagés dans des déréglemens qui les mettent au-dessous des Juifs & des païens, leur pénitence ne fait que les rétablir dans ce qu'on peut appeller une honnêteté païenne, ou une vertu pharisaïque. Comment iroient-ils plus avant, puisqu'ils n'ont point d'autre idée du Christianisme que celle-là? Ils ne savent ce que c'est que tout le reste, & n'ayant jamais eu soin de s'en instruire, ils regardent tout ce qu'on en dit comme des imaginations. Ils croient même qu'il leur seroit hônteux de commencer à apprendre les élémens d'une Religion dont ils ont fait profession toute leur vie. Ils

aiment donc mieux ſuppoſer qu'ils en ſont inſtruits, & prendre tout ce qu'ils ne ſavent pas pour des ſpéculations non néceſſaires. Ainſi ils n'ont aucune penſée de ſe détacher du monde, de ſe priver de la jouiſſance & de la poſſeſſion des créatures, de s'abaiſſer & de s'humilier. Eſtimer heureux ceux qui ſouffrent, qui ſont mépriſés ou opprimés, être prêt de tout perdre pour la juſtice, mortifier ſes paſſions, ſont des vertus auxquelles ils n'aſpirent pas, même par les déſirs, & auxquelles ils ne s'imaginent point être obligés. Ainſi ce n'eſt jamais le ſujet de leur examen. Cela n'entre jamais dans leurs réflexions, ni dans les deſſeins qu'ils forment quelquefois de corriger leur vie.

IX. Ce genre de fauſſe pénitence eſt encore accompagné d'un autre défaut, qui ſuffiroit ſeul pour la rendre vaine & trompeuſe. C'eſt qu'on s'imagine qu'il ſuffit d'abandonner les vices & les emplois criminels, & qu'on n'eſt point obligé de réparer le paſſé, autrement qu'en s'en confeſſant, & en accompliſſant ces légeres pénitences qu'on impoſe dans le tribunal. Mais c'eſt une illuſion très-dangereuſe. Je ne dis pas que l'accompliſſement actuel de la ſatisfaction, avant ou après l'abſolution, ſoit eſſentiel à la réconciliation, & je demeure d'accord

qu'un homme vraiment converti, qui meurt après l'absolution, sans avoir accompli ce qui lui avoit été ordonné, ni y avoir rien ajouté, meurt dans la voie du salut. Mais ce que je dis, c'est qu'il n'y a point de conversion sincere sans un désir effectif de satisfaire à Dieu par de dignes fruits de pénitence, & que si ce désir est réel, il produit dans la suite son effet, & engage à une vie pénitente proportionnée à nos forces. Si la coutume, l'ignorance, ou la juste condescendance des Confesseurs, dispense les pécheurs des satisfactions laborieuses, un vrai pénitent ne s'en croit pas dispensé pour cela. Ce qu'il ne peut faire en une maniere, il le fait en une autre. S'il n'est pas capable de faire des œuvres extrêmement pénibles, il répare ce défaut en substituant des mortifications d'esprit aux mortifications du corps. Enfin il entre sans peine dans cette maxime : que Dieu n'étant pas moins juste en ce temps-ci que dans les premiers siecles de l'Eglise, il ne demande pas moins des pécheurs une volonté effective de satisfaire à sa justice, ou d'une maniere ou d'une autre ; que plus on les dispense des austérités, plus ils doivent récompenser cette dispense par d'autres sortes de pénitences & de bonnes œuvres ; que

jamais le Sacrement de Pénitence ne peut changer de nature, ni se confondre avec le Baptême; qu'il doit toujours être jusqu'à la fin du monde un Baptême laborieux; & que la vie, l'esprit & le cœur d'un pénitent qui revient à Dieu après de grands crimes, doivent toujours être fort distingués de la disposition des innocens qui ont conservé la sainteté de leur Baptême. Ce sont là les principaux défauts qui rendent la pénitence fausse & trompeuse, & qui attirent sur les hommes qui se laissent séduire par cette illusion, cette horrible exclusion du festin de l'Agneau, marquée par ces paroles terribles: *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores:* MAIS *les enfans du royaume seront jettés dans les ténebres extérieures.*

SUR L'ÉVANGILE
DU VENDREDI
D'APRÈS
LES CENDRES.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 5, 43, & 6, 1.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses disciples: Vous avez appris qu'il a été dit: Vous aimerez votre prochain, & vous haï-

rez votre ennemi ; & moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, & priez pour ceux qui vous persécutent & qui vous calomnient ; afin que vous soyez les enfans de votre Pere qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons & sur les méchans, & fait pleuvoir sur les justes & sur les injustes. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense en *aurez-vous ? Les Publicains ne le font-ils pas aussi ? Et si vous ne saluez que vos freres, que faites-vous en cela de plus* que les autres ? *Les païens ne le font-ils pas aussi ? Soyez donc vous autres parfaits comme votre Pere céleste est parfait. Prenez garde de ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être regardés ; autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Pere qui est dans les cieux. Lors donc que vous donnerez l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues & dans les rues pour être honorés des hommes. Je vous dis & je vous en assure, qu'ils ont reçu leur récompense : mais lorsque vous ferez l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite, afin que votre aumône soit dans le secret : & votre Pere qui voit* ce qui se passe *dans le secret, vous en rendra la récompense.*

EXPLICATION.

I. JEſus-Chriſt n'eſt pas ſeulement admirable dans la hauteur & la ſainteté de ſes préceptes, mais auſſi dans la maniere dont il les propoſe, & dans la ſageſſe avec laquelle il ménage toutes les lumieres, & même toutes les préventions qu'il trouve dans ceux à qui il parle, pour les conduire à la vérité. Les Juifs avoient une extrême averſion pour deux ſortes de perſonnes, les Gentils & les Publicains. Ils les regardoient comme des gens maudits de Dieu & plongés dans toutes ſortes de crimes. Ils ne pouvoient donc pas être choqués qu'on leur propoſât d'être plus parfaits & plus vertueux, que ceux qu'ils regardoient comme les plus méchans hommes. C'eſt néanmoins par-là que Jeſus-Chriſt les conduit au plus difficile des préceptes, qui eſt l'amour des ennemis. Il leur fait voir que les Gentils & les Publicains aimoient leurs amis; qu'ainſi ce ne ſeroit pas les ſurpaſſer que de n'aimer que leurs amis: & par-là il les conduit à conclure qu'il faut donc aimer ſes ennemis, puiſque ſans cela ils n'auroient aucun avantage ſur les Gentils, ni ſur les Publicains. Et comme les Juifs avouoient que ces gens ne méritoient aucune récompenſe pour l'affec-

tion qu'ils portoient à leurs amis, il en conclut qu'ils n'avoient pas lieu d'en attendre davantage,s'ils se contentoient de les imiter. C'est par ce dégré qu'ils les conduit à vouloir être parfaits comme le Pere céleste, qui fait luire son soleil sur les justes & sur les injustes. Et quoique par la maniere dont il propose ce point, il semble que ce soit plutôt un conseil qu'un précepte, toutes les circonstances de ce discours obligent néanmoins de le prendre pour un commandement exprès. C'est un précepte de ne pas haïr ceux que Dieu aime, & de faire du bien à ceux à qui il en fait. Puis donc que la bonté de Dieu embrasse encore les méchans durant cette vie, comment les hommes pourroient-ils avec justice les exclure des effets de leur amour? Ainsi l'exemple de Dieu est une raison décisive qui nous oblige à l'amour des ennemis, parce qu'il ne peut être permis d'avoir la volonté opposée à celle de Dieu.

II. Mais si l'on pousse cette raison plus loin, & qu'en prenant la conduite de Dieu pour modele & pour regle de la nôtre, nous considérions celle qu'il a tenue à notre égard, nous serons aisément convaincus que la justice & notre propre intérêt nous obligent indispensablement à aimer nos ennemis. Car toute l'espé-

rance

rance que nous pouvons avoir de notre salut, est uniquement fondée sur l'amour que Dieu porte aux hommes devenus ses ennemis par le péché. S'il n'avoit pour eux que des mouvemens de haine, leur perte seroit assurée; & ils seroient privés de toutes les graces qu'il leur fait, soit temporelles, soit spirituelles; puisqu'elles ont toutes pour source cet amour qu'il leur a porté en les trouvant dans ce malheureux état. On peut mériter de nouvelles graces par ses prieres & ses bonnes œuvres; mais ces prieres & ces bonnes œuvres naissent de la grace de la foi que Dieu nous a donnée lorsque nous étions ses ennemis. Quiconque donc refuse d'aimer ses ennemis, se rend indigne de cette grace. Il dit à Dieu par ses actions, qu'il ne veut pas imiter sa conduite. Ainsi il s'oppose aux miséricordes de Dieu sur lui, & il en tarit la source autant qu'il lui est possible. Car par cette disposition de haïr ses ennemis, il est incapable d'aimer en Dieu la miséricorde qu'il pratique à son égard; & ainsi il est nécessairement ingrat. On n'aime point la justice de Dieu quand on pratique l'injustice envers les hommes: on n'aime donc point aussi sa miséricorde quand on n'en a point pour ses ennemis. Ce sont deux mouvemens op-

posés & incompatibles, que l'amour pour un Dieu plein de miséricorde envers ses ennemis & la haine du prochain. Ainsi la haine des ennemis détruit l'amour de Dieu, & par conséquent elle ôte la vie de l'ame qui consiste dans cet amour; & l'on devient par cette haine, meurtrier de sa propre ame.

III. Cependant les hommes sont si ennemis de leur salut, qu'ils ne se contentent pas de haïr ceux qui les ont réellement offensés; mais ils se font même des ennemis imaginaires pour avoir le plaisir malin d'exercer contre eux leur haine & leur animosité. Qu'on examine bien toutes les aversions qu'on nourrit dans son cœur, & l'on trouvera que la plupart n'ont point d'autre cause que la témérité & l'injustice de nos jugemens. On conçoit des soupçons sans fondement; on s'arrête à toutes sortes de rapports; on envenime toutes sortes d'actions & de paroles; on releve tout, & on attribue à un fonds de malignité des discours que le hasard a produits, & qui n'ont aucune racine dans le cœur: de sorte qu'il suffiroit presque pour régler les hommes sur ce point, de les réduire à ne haïr que leurs véritables ennemis, & à condamner en eux-mêmes toutes les aversions qu'ils réconnoîtront manifestement injustes ou

téméraires; & c'eſt ce qu'il eſt utile de repréſenter ici pour les convaincre de leur injuſtice par des raiſons même toutes humaines.

IV. Il eſt clair d'abord qu'ils doivent mettre au nombre des haines & des averſions injuſtes, celles qu'ils conçoivent contre ceux qui remarquent en eux de véritables défauts, ou qui les font remarquer aux autres. Car le jugement de ces perſonnes étant vrai, ne peut être un fondement légitime de les haïr. On ne hait pas ceux qui nous diſent que nous avons la fievre, quand nous l'avons effectivement. Pourquoi ſerons-nous plus délicats quand on nous avertira d'un défaut d'eſprit ou de mœurs? Eſt-il juſte de prétendre que tous les hommes doivent être aveugles & muets ſur notre ſujet, & qu'ils ne doivent pas découvrir en nous des défauts qui y ſont effectivement? N'eſt-ce pas une vanité baſſe & injuſte de vouloir paſſer dans l'eſprit des autres, pour autres que nous ne ſommes? Il eſt d'autant moins juſte de s'en offenſer, que ceux qui nous avertiſſent que nous avons la fievre, ne nous donnent par-là aucun moyen d'y remédier; mais ceux qui nous reprochent un défaut ſpirituel & volontaire, nous donnent lieu par leur reproche même de nous en gué-

rir en nous en corrigeant. Qui ne se trouveroit heureux qu'on lui dît qu'il a la peste, s'il suffisoit qu'il ne voulût plus l'avoir pour en être délivré ? Or la volonté sincere de se corriger, est un remede efficace pour tous les défauts volontaires; & l'avertissement aide l'ame à former cette volonté. Il faut quelque chose qui l'excite pour rendre cette volonté plus vive & plus forte ; & c'est l'effet des reproches que nous font les autres, quand nous savons nous en servir comme la raison nous l'ordonne.

V. Mais si l'on nous attribue des défauts que nous n'ayons pas, & qu'on nous décrie sur des soupçons téméraires, notre aversion n'aura-t-elle pas alors un fondement légitime ? Non; car il est clair qu'en ce cas celui qui nous attribue ces défauts est trompé, en nous prenant pour autres que nous ne sommes. Il a raison de condamner ce fantôme qu'il s'est formé par son imagination. Nous haïrions aussi-bien que lui un homme qui auroit les qualités qu'il conçoit en nous; & ainsi il convient avec nous dans le jugement qu'il se forme de ce fantôme. Mais il a tort, dira-t-on, de nous en revêtir & de nous l'attribuer. Il est vrai qu'il se trompe dans ce jugement; mais qui nous a dit qu'il se trompe par mali-

ce? Ne lui faisons-nous point plus d'injustice qu'il ne nous en fait, en attribuant son erreur à un si mauvais principe? Car combien d'autres causes peut-elle avoir? Les hommes ne sont pas toujours sur leurs gardes. Ils n'examinent pas si précisément les conséquences des choses. Ils se laissent aller à de fausses apparences & à de légeres conjectures. Il ne nous arrive que trop souvent de nous tromper en cette maniere; & nous serions bien fâchés qu'on prît toutes nos surprises pour des effets de malice. Souvent même nous donnons lieu à ces jugemens, faute de circonspection: ainsi nous nous plaignons de ce que nous devons nous imputer à nous-mêmes. Il faut donc retrancher encore du nombre de nos ennemis, ces personnes simplement prévenues, qui se trompent sur notre sujet sans une malignité certaine & connue.

VI. Il ne restera donc qu'une sorte d'ennemis que nous croirons pouvoir haïr, qui sont ceux qui par malice haïssent en nous les vrais biens de la justice & de la vertu; mais ces personnes ne nous haïssant que parce qu'ils haïssent Dieu, c'est-à-dire, la justice, il est clair que la haine qu'ils ont pour Dieu, est ce qui doit nous déplaire, & que nous n'en devons être touchés qu'en la maniere

que Dieu l'eſt. Or la haine qu'ils ont pour la juſtice, n'empêche pas que Dieu qui eſt cette juſtice, ne veuille ſincérement leur converſion, qu'il ne les *appelle à la pénitence*, comme dit ſaint Paul, par ſa bonté & par ſa patience, & qu'il ne leur faſſe diverſes graces. Nous devons donc entrer dans ces mêmes ſentimens à leur égard, & nous ne pouvons leur refuſer en conſidération de nous-mêmes, ce que la juſtice même, qu'ils attaquent directement, ne leur refuſe pas. Nous y ſommes d'autant plus obligés, que nous devons reconnoître en nous, ou la même averſion de la juſtice, ou une pente très-prochaine à la haïr. Car la concupiſcence qui vit ou qui regne en nous, eſt naturellement ennemie de la juſtice ; & c'eſt le ſens de cette parole de ſaint Jacques : *Amicitia hujus mundi inimica eſt Dei :* QUICONQUE *voudra être ami de ce monde, ſe rend ennemi de Dieu.* Ainſi l'amour que nous nous portons à nous-mêmes, nonobſtant cette injuſtice naturelle, doit nous adoucir envers ceux qui ne nous haïſſent que parce qu'ils n'aiment pas la juſtice. Ils ne font en cela que ce que nous faiſons nous-mêmes, ou ce que nous ferions ſi Dieu nous abandonnoit à nous-mêmes. Il faudroit, pour avoir quelque droit apparent de ne pardonner pas

Rom. 2, 4.

Jac. 4, 4.

à ceux qui nous haïssent injustement, être incapables de ce défaut; mais pendant que nous y sommes sujets, c'est établir une loi que nous condamnons nous-mêmes, que de pratiquer cette dureté envers les autres.

VII. La seule mutabilité inséparable de l'état de cette vie, & l'incertitude des jugemens de Dieu, & sur nous,& sur les autres, nous ôtent tout droit de haïr les hommes, quelque injustes qu'ils puissent être à notre égard. Car nous ne saurions être assurés, ni que nous ne tomberons point dans les mêmes désordres, ni que Dieu ne fera point la grace à ceux qui y paroissent engagés, de les en retirer. Nous leur faisons donc nous-mêmes injustice, si nous les regardons comme étant immuablement attachés au mal; puisque leur volonté ne cessera jamais d'être flexible tant qu'ils seront encore dans cette vie. Nous ne savons quels sont les desseins de la miséricorde de Dieu sur eux. Peut-être que celui que nous regardons comme notre ennemi, est destiné pour participer avec nous au royaume de Dieu, qui est le royaume de la charité. Il ne peut être permis de haïr dans le temps, celui qu'il sera peut-être nécessaire d'aimer dans l'éternité; & si nous le haïssons, il pourroit fort bien se faire que nous en se-

rions exclus, & qu'il participeroit sans nous à cette éternité bienheureuse.

VIII. Qui hait son prochain à cause de son injustice, ou réelle, ou présumée, est lui-même injuste; car l'injustice, même véritable, ne détruit pas en cette vie tout ce qu'il y a d'aimable & d'estimable dans le prochain. Elle ne le rend pas incapable de se convertir, & d'être l'objet des miséricordes de Dieu. Peut-être que celui qu'on regarde comme un méchant, est un saint dans la prédestination de Dieu, & qu'il est l'objet éternel de son amour,
Jerem. 31, 3. selon qu'il est dit : *In caritate perpetua dilexi te.* Il faut de plus considérer que l'injustice en ce monde y est toujours jointe à la misere : car c'est la souveraine misere de cette vie que d'être dans le péché, dans la privation des biens de Dieu & dans un état digne de l'enfer. Le jugement que nous portons de nos ennemis, qu'ils sont injustes, enferme donc celui qu'ils sont souverainement misérables. Or la misere de cette vie n'étant pas encore irrémédiable, doit exciter, selon l'ordre de Dieu, notre compassion, & non pas notre haine; & cette compassion doit nous presser de procurer à nos ennemis, autant que nous le pouvons, la délivrance de l'état du péché, afin de les aimer, ou plutôt parce que nous les ai-

mons, non dans l'état du péché où ils ſont, mais dans l'état de juſtice où ils peuvent être. Il n'y aura que les réprouvés qu'il ſera permis de haïr, parce que leur injuſtice ſera immuable & ſans retour : mais comme nous ne ſavons de perſonne qu'il le ſoit, il ne nous eſt pas permis de haïr perſonne.

IX. Il ſemble que Jeſus-Chriſt faſſe tant d'état de l'amour des ennemis, qu'il ne compte pour rien l'amour des amis ; puiſqu'il en fait une vertu de Païens & de Publicains, & qu'il déclare aux Juifs qu'ils n'en doivent point attendre de récompenſe. Eſt-ce donc qu'il n'eſt d'aucun mérite d'aimer ſes amis ? Mais il faut remarquer que Jeſus-Chriſt ne dit pas que d'aimer ſes amis, ſoit une action qui ne mérite aucune récompenſe : c'eſt de n'aimer que ſes amis ; ce qui eſt bien différent. Car en n'aimant que ſes amis, on fait voir qu'on n'agit que par les ſentimens de la nature & de l'intérêt. Or ce ne ſont pas des actions dont on doive attendre des récompenſes, que celles qui ſe font par une inclination toute naturelle. Mais l'amour des amis joint à celui des ennemis, & procédant d'un même principe, ne ſera nullement privé de ſa récompenſe. Ainſi ceux qui aimeront leurs ennemis, ſeront récompenſés d'ai-

mer leurs amis ; parce qu'il paroît par-là que c'est la charité & la vue de Dieu qui agit en eux. Mais ceux qui n'aiment point leurs ennemis, aiment inutilement leurs amis ; parce qu'il est clair qu'il n'y a que l'amour-propre & la nature qui les font agir. La vie chrétienne est une vie essentiellement surnaturelle. Tout ce qui n'a pour principe que l'esprit humain, n'appartient point à la vie chrétienne. Dieu ne récompense que ce que son esprit opere en nous ; & il est bien éloigné de récompenser ce que la seule nature y produit, parce qu'elle n'a jamais pour but que la recherche de ses propres intérêts.

SUR L'ÉVANGILE DU SAMEDI D'APRÈS LES CENDRES.

ÉVANGILE. *S. Marc, 6, 47.*

EN ce temps-là, le soir étant venu, la barque étoit au milieu de la mer, & Jesus étoit seul à terre ; & voyant que ses Disciples *avoient grande peine à ramer, parce que le vent leur étoit contraire ; vers la quatrieme veille de la nuit, il vint à eux*

marchant sur la mer, & il vouloit les devancer; mais eux le voyant marcher ainsi *sur la mer, crurent que c'étoit un fantôme,* & *ils jetterent un grand cri : car ils l'apperçurent tous, & en furent épouvantés; mais aussi-tôt il leur parla, & leur dit : Rassurez-vous; c'est moi, ne craignez point. Il monta* ensuite *avec eux dans la barque, & le vent cessa; ce qui augmenta encore beaucoup l'étonnement où ils étoient : car ils n'avoient pas fait* assez *d'attention sur* le miracle *des pains, parce que leur cœur étoit aveuglé. Ayant passé l'eau, ils vinrent au territoire de Génézareth, & y aborderent. Et* ceux de ce lieu-là *l'ayant aussi-tôt reconnu au sortir de la barque, ils coururent toute la contrée, & commencerent à lui apporter de tous côtés les malades dans des lits par-tout où ils entendoient dire qu'il étoit. Et dans quelques bourgs, villes ou villages qu'il entrât, on mettoit les malades dans les places publiques, & on le prioit de permettre qu'ils pussent seulement toucher le bord de son vêtement; & tous ceux qui le touchoient étoient guéris.*

EXPLICATION.

I. IL est remarquable que les Apôtres ne s'étoient mis dans cette barque que par l'ordre exprès de Jesus-Christ, & par un commandement si précis, que

Marc, 6, 45. l'Evangile l'appelle une contrainte : *Coegit Discipulos suos ascendere navim, ut præcederent eum trans fretum : Il pressa ses Disciples de monter dans la barque, & de passer avant lui à l'autre bord.* Cependant ils éprouverent d'étranges difficultés dans cette navigation : ce qui fait voir que les difficultés qu'on éprouve dans les emplois, ne sont pas toujours des marques qu'on n'y est pas appellé, comme les bons succès ne sont pas des marques certaines de vocation. Les difficultés peuvent être des épreuves de la foi, & des moyens dont Jesus-Christ se sert pour la faire croître ; & les bons succès peuvent être des effets de la miséricorde de Dieu sur certaines ames qu'il attire à lui par des Pasteurs mal appellés, & des sujets d'illusion pour ces Pasteurs, qui en prennent une vaine confiance que Dieu les approuve, & s'en servent pour appaiser leurs remords. Ainsi la vocation légitime doit nous soutenir dans les difficultés que nous trouvons en notre chemin : mais les bons succès ne sont pas suffisans pour nous assurer de cette vocation.

II. Dieu a divers desseins dans la vocation des hommes au ministere de l'Eglise. Il a quelquefois en vue la conversion de tout un peuple, & quelquefois celle de peu de particuliers, ou présens,

ou futurs : quelquefois il n'a point d'autre dessein que de sanctifier le Pasteur. Ainsi l'on ne doit pas s'étonner qu'il ne calme pas les vents ; qu'il ne seconde pas les bons desseins de ceux qu'il envoie, & qu'il laisse agir la malice des hommes contre eux, comme il laissa agir les vents contre la barque de ses Apôtres. Son dessein est d'éprouver les Pasteurs comme il éprouva ses Apôtres ; & souvent cette épreuve des Pasteurs, est ce qui attire ensuite le secours de Jesus-Christ pour faire réussir leurs travaux dans le temps de Dieu, & alors ils regagnent en peu de temps ce que l'opposition des hommes leur avoit fait perdre : de même que la barque des Apôtres, après avoir été retardée par le vent contraire, se trouva tout d'un coup à l'autre bord, lorsque Jesus-Christ y fut entré. *Joan. 6, 21.*

III. Il ne faut pas s'imaginer que ce ne fut point par le secours de Jesus-Christ, que les Apôtres ramerent contre le vent contraire, & que ce secours n'ait commencé que lorsque la barque fut portée à l'autre bord. Il n'agissoit peut-être pas moins en eux, en les soutenant dans ce travail, que lorsqu'il leur rendit le travail facile, & qu'il poussa lui-même la barque pour la faire arriver où il voulut. Dieu secourt les ames en deux ma-

nieres,ou en les ſoutenant dans les difficultés, ou en les leur ôtant : & ſouvent la premiere n'eſt pas la moins utile. On s'imagine qu'on eſt abandonné de Dieu quand on ſe trouve accablé de tentations, quand on ſe trouve ſec dans ſes prieres, & ſans conſolation dans ſes exercices, & qu'on ſent ſi vivement les mouvemens de ſes paſſions, qu'il ſemble qu'on recule au lieu d'avancer : mais l'on ne penſe pas que de ce qu'on n'eſt pas ſubmergé & emporté tout-à-fait, c'eſt un effet de la grace, qui nous ſoutient, qui nous fait connoître notre foibleſſe & la force de nos ennemis intérieurs & extérieurs, & qui nous oblige de recourir à Dieu. Or cela n'arrive pas lorſqu'on ne trouve point de difficulté dans ſon voyage, & que tout le favoriſe ; ce qui n'eſt peut-être pas plus avantageux à l'ame.

IV. Les divers événemens qui arrivent aux Apôtres embarqués ſans Jeſus-Chriſt ſur le lac de Génézareth, nous repréſentent parfaitement les divers états par où Dieu permet que les ames paſſent dans la ſuite de la vie chrétienne. Ils rament toute la nuit & avancent peu, parce que le vent leur étoit contraire. Jeſus-Chriſt vient à eux marchant ſur les eaux. Ils le méconnoiſſent, & le prennent pour un fantôme. Jeſus-Chriſt en-

tre dans la barque, appaise les flots : cela ne suffit pas encore pour le faire reconnoître par ses Disciples. Il fait arriver la barque en un moment au lieu où ils tendoient, & ce ne fut qu'après être arrivés au rivage, que l'obscurcissement de leurs yeux & de leurs esprits se dissipa. De même, Dieu ne veut pas que dans la suite de la vie chrétienne, on éprouve une égale force & la même fermeté. Il veut qu'il y ait une vicissitude de lumieres & de ténebres. Il ne se fait connoître qu'à demi. C'est lui qui appaise les vents & les flots ; mais on ne s'en apperçoit pas toujours. C'est lui qui fait arriver au port ; mais ce ne sera que sur le rivage, c'est-à-dire, à la fin de cette vie, qu'on reconnoîtra bien les secours qu'il nous a donnés. Souvent dans le cours de ce voyage & de cette navigation, les pensées qu'il nous inspire & les mouvemens qu'il nous donne, ne nous paroissent que des pensées humaines & des mouvemens humains ; mais il ne laisse pas d'agir en nous, quoique nous ne discernions pas son action. On marche dans la nuit, on ne sent point la présence de Jesus-Christ ; mais on ne laisse pas d'arriver au port. Dieu veut qu'on éprouve ces ténebres, afin d'humilier l'esprit, & de l'empêcher d'entrer dans une con-

fiance présomptueuse. Tout consiste donc dans le cours de la vie chrétienne, à ne point perdre courage, & à ne pas s'étonner des difficultés qu'on y trouve. Tout cela est dans l'ordre de Dieu. C'est pour cela, dit saint Augustin, que chacun de nous, à l'égard des choses qu'il faut faire, en ignore quelquefois quelques-unes, & quelquefois ne les ignore pas. Il y est quelquefois attiré par un saint plaisir, & quelquefois il n'y est pas attiré; afin qu'il sache que c'est la grace de Dieu, & non sa propre force, qui lui fait connoître le bien, & qui l'y attire par ce plaisir.

De pecc. meritis, l. 2, c. 17, n. 27.

V. Une des choses qu'il faut observer dans ces ténebres & ces obscurcissemens, est de se tenir dans les bornes de sa lumiere & de sa force, & de ne pas entreprendre des choses extraordinaires avec une foi foible & chancelante. Il y a des gens qui n'ayant qu'une vertu très-médiocre, ne veulent pas se contenter des exercices du lieu où ils sont. Ils aiment les choses singulieres. Il leur faut des austérités particulieres; la vie chrétienne commune ne leur suffit pas. Ils forment donc des entreprises plus relevées; ils se distinguent des autres, & ils s'appliquent à eux-mêmes ce que Dieu ne dit que pour ceux qui ont une foi &

une charité au-dessus du commun. Ainsi entreprenant de marcher sur les eaux, c'est-à-dire, de faire des actions au-dessus de leur foi, ils s'enfoncent dans l'eau & en sont presque submergés, & le seroient en effet, si Dieu n'avoit pitié d'eux par une miséricorde extraordinaire. C'est ce qui nous est représenté par l'exemple de saint Pierre. Il eût été en sûreté, s'il fût demeuré dans la barque avec les autres Apôtres; mais ayant voulu marcher sur les eaux avec une foi chancelante, il se mit en danger d'être submergé.

VI. Jesus-Christ secourant saint Pierre, & l'empêchant d'être submergé, le reprit de son peu de foi : *Modicæ fidei, quare dubitasti?* HOMME *de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?* C'est-à-dire, qu'il n'avoit été en danger d'être submergé, qu'à cause de son peu de foi. La plupart de nos entreprises ne manquent de succès, que parce qu'on manque de confiance en Dieu, & que l'on n'espere que dans les hommes. Il ne faut point chercher ailleurs la cause de la plupart des malheurs qui nous arrivent. Dieu ne nous tend pas la main, parce qu'il ne voit en nous que de la défiance pour lui. Nous croyons que tout est perdu, quand nous ne voyons plus de ressources humaines; & c'est par cette raison même

Matth. 14, 31.

que Dieu permet que nous enfonçons dans la mer. Ainsi notre principal devoir est de bannir cette défiance, unique cause de nos chutes. Avec la confiance en Dieu, la mer même sera ferme sous nos pieds. Sans la confiance en Dieu, les plus solides soutiens fondront sous nous. Car la solidité n'est pas dans la terre; elle est dans la puissance de Dieu qui l'affermit; & cette même puissance peut affermir les eaux aussi facilement que la terre, pourvu que ce soit lui qui nous engage à marcher dessus.

VII. L'Evangile remarque que quoique Jesus-Christ fût monté dans la barque avec ses Disciples, & qu'il eût appaisé les vents & les flots, ils ne le connurent pas encore, parce que leurs yeux & leurs esprits étoient obscurcis. Ils avoient toutes les lumieres nécessaires pour le connoître, & néanmoins ils ne le reconnoissoient pas, parce qu'ils ne joignoient pas ces lumieres & ces connoissances, & que leur esprit étoit occupé de certaines pensées qui les embarrassoient & les empêchoient de trouver la vérité. C'est une excellente image de la foiblesse de l'esprit humain, & une grande preuve du peu de confiance qu'il doit avoir en ses lumieres & en ses connoissances, & du besoin qu'il a que Dieu

l'éclaire en chaque action particuliere. Nous pouvons avoir dans l'esprit toutes les connoissances nécessaires pour nous conduire, & ignorer néanmoins ce que nous devons faire, parce que notre esprit n'y fera pas de réflexion. Il ne joindra point les divers principes qui font connoître la vérité par leur union. Il n'en verra point les suites, & il demeurera tout occupé d'une bagatelle qui l'empêchera de penser à tout le reste. Ainsi le plus savant homme abandonné à ses fantaisies, est capable des plus grandes ignorances ; le plus prudent, des plus grandes imprudences ; & il n'y a point d'autre voie aux ignorans & aux savans, aux imprudens & aux prudens, pour éviter de s'égarer dans la conduite de leur vie, que d'être toujours devant Dieu dans un état de rabaissement & d'humilité, par l'aveu de leurs ténebres & du besoin où ils sont de sa lumiere & de son secours.

VIII. La cause ordinaire de ces ténebres est l'impureté du cœur, qui n'aime pas les choses selon leur prix, & qui s'y attache, non selon qu'elles le méritent, mais selon le dégré de son amour. Ainsi aimant certains objets avec une ardeur déréglée, il s'y applique trop, & ne regarde dans les autres que ce qui favorise la passion qui le domine. La vivacité

avec laquelle il se porte vers l'objet de son amour, fait que toutes les connoissances qu'il a des autres objets, sont foibles, obscures & languissantes. Ainsi il tire des conséquences, non selon la vérité des choses, mais selon la maniere dont il les sent. Ces fausses conséquences lui servent ensuite de principes. Il les suppose bien tirées, & ne les examine plus de nouveau; & c'est ce qui remplit le monde d'erreurs & de jugemens faux, qui passent ensuite d'esprit en esprit par le commerce du langage. On ne peut être délivré de toutes ces illusions que par la connoissance de la vérité qui est Jesus-Christ: mais cette connoissance ne sera parfaite que dans l'autre vie, & lorsque nous serons sortis de la mer de ce monde, & que nous serons arrivés à la terre solide & immobile de l'éternité. Pendant tout le temps de notre voyage, nous aurons toujours à soutenir les flots de nos passions & l'agitation de nos pensées, qui nous causeroient un naufrage infaillible, si Jesus-Christ, sans être connu, n'étoit avec nous, & ne conduisoit notre ame par sa puissance au lieu où il veut la faire arriver.

IX. Nous ne saurions distinguer par notre raison de quelle sorte il éclaire

nos esprits dans cette vie; comment il les applique à certaines vérités qui doivent leur servir de regle, & les détourne de certaines pensées trompeuses qui les jetteroient dans l'égarement; comment il les prévient, les munit, les fortifie, afin qu'ils ne soient pas emportés par certaines vues, qui les détourneroient du droit chemin; comment il se sert de nos fautes mêmes pour nous en faire éviter de plus dangereuses; comment il ménage pour notre salut toutes les impressions que nous recevons, ou des objets extérieurs, ou des discours des hommes: mais nous savons bien en général que c'est par tous ces secours joints à sa grace, que nous pouvons éviter les dangers infinis de ce voyage. Nous savons bien que nous avons besoin qu'il nous éclaire, qu'il nous conduise, qu'il nous fortifie sans cesse; & ainsi nous en savons assez pour lui demander continuellement son secours, & pour y mettre toute notre confiance; pour compter pour rien nos efforts, nos pensées, nos lumieres, sans la conduite, la protection, la direction & la lumiere de Jesus-Christ.



SUR L'ÉPÎTRE
DU I DIMANCHE
DE CARÊME.

ÉPÎTRE. I. *Cor.* 6, I.

MEs Freres, nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grace de Dieu. Car il dit lui-même : Je vous ai exaucé au temps favorable, & je vous ai aidé au jour du salut. Voici maintenant le temps favorable ; voici maintenant le jour du salut. Et nous prenons garde aussi nous-mêmes de ne donner en quoi que ce soit aucun sujet de scandale, afin que notre ministere ne soit point déshonoré. Mais agissant en toutes choses comme des ministres de Dieu, nous nous rendons recommandables en toutes choses par une grande patience dans les maux, dans les nécessités pressantes *& dans les extrêmes afflictions, dans les plaies, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes; par la pureté, par la science, par une douceur persévérante, par la bonté, par* les fruits du *Saint-Esprit, par une charité sincere, par la parole de vérité, par la force de Dieu, par les armes de la justice,* pour combattre *à droite & à*

gauche, parmi l'honneur & l'ignominie, parmi la mauvaise & la bonne réputation; comme des séducteurs, quoique sinceres & véritables; comme inconnus, quoique très-connus; comme toujours *mourans, & vivans néanmoins; comme châtiés, mais non jusqu'à être tués; comme tristes & toujours dans la joie; comme pauvres, & enrichissant plusieurs; comme n'ayant rien, & possédant tout.*

EXPLICATION.

I. L'Apôtre saint Paul nous conjurant dans cette Epître de ne pas recevoir en vain la grace de Dieu, nous marque par-là, & qu'on peut la recevoir en vain, & que quoiqu'on la reçoive en vain, elle ne laisse pas d'être grace. On peut recevoir en vain, & les lumieres de Dieu qui nous manifestent sa vérité, & les bons mouvemens qu'il y joint, qui nous excitent à la pratiquer, & que l'on appelle pour cela des graces excitantes, & même la grace justifiante, parce qu'on peut la perdre après l'avoir obtenue. Le temps de la loi nouvelle, est proprement ce temps favorable, dans lequel il nous communique abondamment toutes ces graces. Car au lieu que dans les temps qui ont précédé, *il avoit laissé*, comme dit saint Paul, *toutes les nations marcher* *Act.* 14. 15.

dans leurs voies, il fait annoncer dans celui-ci à toutes les nations ses voies & ses volontés d'une maniere infiniment plus expresse qu'il ne les avoit fait annoncer aux Juifs. Il leur propose une infinité de bons exemples. Il leur ouvre son Eglise. Il les exhorte à y entrer. Il y a mis des sources de graces, savoir des Sacremens efficaces & faciles. Il déclare qu'il est prêt d'exaucer tous ceux qui auront recours à lui. Les hommes jouissent donc dans la loi nouvelle d'une infinité d'avantages, dont ils étoient privés avant que Jesus-Christ l'eût établie dans le monde. Ainsi *c'est là le temps favorable, ce sont là les jours du salut.* Ce ne peut être que la malice & la négligence des hommes qui les en prive : & afin qu'elle n'ait pas cet effet, Dieu nous met devant les yeux ces avantages, pour nous exciter à vaincre notre négligence, & nous appliquer à faire un bon usage de tant de moyens.

II. Mais il ne faut pas regarder seulement tout le temps de la loi nouvelle, comme un temps favorable pour obtenir les graces de Dieu ; il faut encore distinguer dans son cours certains temps, comme plus favorables que les autres, & s'appliquer particuliérement à les ménager. Ceux, par exemple, où l'Eglise célebre

célebre ses grandes fêtes & ses grands mysteres, sont de ce nombre. Dieu y répand ses bénédictions avec plus de profusion ; & toute l'Eglise étant unie pour les attirer par des prieres particulieres, ceux qui entrent dans cette dévotion commune, peuvent en espérer légitimement une part plus abondante. On doit s'y disposer avec plus de soin. On doit y faire plus de bonnes œuvres & plus de prieres. Ce sont comme des temps de moisson pour les ames bien préparées. Et comme Dieu s'accommode dans la distribution de ses graces, avec ce partage du temps qu'il a inspiré à son Eglise, ceux qui négligeroient ces saisons de graces, espéreroient pour l'ordinaire inutilement de les recevoir en d'autres. Il faut donc que chacun applique l'exhortation de l'Apôtre, *de ne pas recevoir la grace en vain*, à ces temps que j'ai marqués ; & c'est aussi l'usage que l'Eglise en fait en assignant cette Epître au premier Dimanche de Carême, & nous donnant ainsi lieu de regarder le Carême comme un temps favorable pour fléchir la miséricorde de Dieu. La pénitence à laquelle elle le destine, est ce qui le rend favorable ; puisqu'il n'y a rien que Dieu soit moins capable de mépriser qu'une ame humiliée & péniten-

Psal. 50, 19. te, selon qu'il est dit : *Vous ne mépriserez point*, Seigneur, *un cœur brisé* de douleur & *humilié* devant vous : & ainsi c'est en entrant dans cet esprit de componction & de pénitence, qu'on doit user de ce temps selon l'intention de l'Eglise.

III. Outre ces temps favorables à tous les Chrétiens, qu'il leur est si important de bien ménager, on peut encore en remarquer d'autres, que l'on peut aussi appeller, selon l'Apôtre, des temps de grace & des jours de salut ; parce que l'ame y en reçoit plus souvent qu'en d'autres, ou est plus disposée à en bien user.

De ce genre sont les temps des disgraces, du mauvais succès des affaires temporelles, les pertes, les ruines, les renversemens de fortune ; tout ce qui abat & humilie l'esprit, & qui le frappe d'une vive image de sa foiblesse & de sa misere ; tout ce qui nous fait concevoir l'instabilité des choses du monde, & le peu d'appui qu'on trouve dans les créatures ; tout ce qui trouble & rompt nos desseins, qui mêle de l'amertume avec nos plaisirs, qui nous frappe de l'idée d'une mort prochaine, qui nous sépare des objets de nos attaches ; tout cela est favorable pour nous rapprocher

de Dieu. Nous ſommes ſi enivrés de l'amour des choſes du monde, que tant que nous avons moyen d'en jouir en paix, les penſées du ſalut, ou ne trouvent point d'entrée dans nos eſprits, ou y ſont auſſi-tôt étouffées par l'enchantement des plaiſirs. Quelque diſproportion qu'il y ait du monde à Dieu, l'ame ne va pas même juſqu'à en faire la comparaiſon; & elle ſe laiſſe preſque toujours entraîner à ſes paſſions, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de les arrêter par les traverſes, les dégouts & les amertumes qu'il lui fait trouver dans le monde. C'eſt par-là qu'il commence ordinairement à nous en détacher. Ainſi bien loin de regarder ces accidens pénibles, ou aux ſens, ou à l'eſprit, comme des effets de la colere de Dieu, nous devons les regarder au contraire comme des viſites ſalutaires, comme des temps de bénédiction & de grace, comme des temps où Dieu nous marque ſa bonté & le ſoin charitable qu'il a de nous; ce qui nous oblige à coopérer fidélement à ces intentions de Dieu.

IV. Nous devons regarder de la même ſorte le temps de notre jeuneſſe. Car il n'y en a point de plus favorable que celui-là pour opérer notre ſalut; & l'accroiſſement de l'âge, & ſur-tout la vieil-

lesse, y apporte de très-grands obstacles.
Lament. *Heureux celui qui a porté le joug du Sei-*
3, 27. *gneur dès sa jeunesse*, dit le Prophete : car il surmonte sans peine mille difficultés d'imagination, qui s'augmentent dans la suite de l'âge, & deviennent comme invincibles. Il évite les mauvaises habitudes, dont on ne se délivre qu'avec des violences extrêmes. Il plie son esprit & son corps à l'obéissance à la loi de Dieu ; au lieu que la vie déréglée, & même la vie de fantaisie, remplit l'esprit d'une infinité de fausses idées & de faux jugemens, qui étant souvent réitérés, deviennent en quelque sorte invariables, parce que l'esprit n'y fait plus de réflexion ; qu'il les suppose vrais sans les examiner ; que l'ame s'endurcit, & devient, en quelque sorte, inflexible ; & que si elle conçoit quelquefois le dessein de se corriger, elle retombe dans sa maniere d'agir ordinaire, par la pente violente qui l'y entraîne.

V. Enfin il y a des temps plus favorables les uns que les autres par la disposition même de Dieu, qui donne en certains temps une bien plus abondante mesure de son secours, comme l'expérience le fait voir. Avec quelle profusion ne répandit-il point ses graces du temps de saint Bernard, dans ce grand nombre de

Monasteres qu'il fit établir par ce saint Docteur ? Et combien de pécheurs y trouverent un refuge contre l'impénitence & les désordres du monde !

Les personnes vigilantes & qui ont les yeux ouverts à leurs avantages spirituels, épient avec soin ces occasions de faire fortune pour l'autre monde : & c'est même une grace particuliere de Dieu de les discerner, au lieu que les autres se les rendent inutiles par leur négligence.

VI. Il est certain que Dieu veut que les hommes se servent de tous ces moyens & de toutes ces occasions de salut qu'il leur donne, qu'il leur reprochera de ne point s'en être servi, & qu'ils sont coupables s'ils les négligent, parce que c'est par leur faute & par l'impression de quelque passion qu'ils les négligent. Et ainsi ces mêmes temps qui doivent nous donner des espérances favorables quand nous avons soin de nous en servir, doivent nous être un grand sujet de crainte & de tremblement lorsque nous les laissons passer inutilement. Nous ne saurions donc nous dire trop souvent à nous-mêmes ces paroles de saint Paul : *Nous vous exhortons à vous conduire de telle sorte, que vous n'ayez point reçu en vain la grace de Dieu.* Nous ne saurions

trop appréhender les reproches que Dieu nous fera, de n'avoir point discerné tant d'occasions de salut qu'il nous a présentées. Nous ne saurions trop trembler dans la vue de ces terribles jugemens, par lesquels il sépare souvent les moyens du salut, du salut même, & ne donne pas toujours à ceux à qui il fait des graces, la persévérance dans la bonne vie & dans la grace.

VII. C'est bien en vain que l'on appréhende que cette crainte ne porte les hommes au découragement & au désespoir : car avec tout le soin que l'on prend pour leur mettre devant les yeux tous les sujets qu'ils ont de vivre dans le tremblement, ils ne sont encore que trop portés à se mettre dans un faux repos, & à vivre comme s'ils étoient assurés de leur salut. Le faux repos & la fausse assurance sont la grande pente de la nature corrompue. Elle aime le présent, & elle le préfere presque toujours aux plus justes sujets de crainte qui ne regardent que l'avenir, & sur-tout une autre vie; & ainsi c'est la plus rare des tentations que celle d'une crainte excessive. Elle n'est pas même de longue durée. Le temps la modere naturellement; mais il augmente au contraire la négligence & l'oubli de son salut, qui sont les causes

ordinaires de la perte des hommes.

VIII. L'Apôtre saint Paul, après avoir instruit tous les fideles, en les exhortant à ménager les temps favorables pour opérer leur salut, entreprend ensuite d'instruire tous les Pasteurs par l'exemple de ce qu'il pratiquoit lui-même. Et il ne se contente pas pour cela de dire, qu'*il ne donnoit aucun sujet de scandale à personne*, ce qui renferme déja une très-grande vertu, puisqu'on ne peut éviter de blesser les hommes en quelque chose, que par la suppression de toutes ses passions, & par une charité très-abondante & très-éclairée, qui nous rende tout à tous pour les gagner tous; mais il descend de plus au particulier des vertus chrétiennes qui conviennent à ce ministere : *Agissant*, dit-il, *comme ministres de Dieu, nous nous rendons recommandables en toutes choses par une grande patience dans les maux*. Ce n'est donc pas agir en ministre de la loi nouvelle, que de ne pas se rendre recommandable en toutes choses. Il suffit à un particulier d'avoir les vertus dans un plus bas dégré; mais cela ne suffit pas à un Ministre de l'Evangile : il faut qu'il soit recommandable en toutes les vertus, & qu'il les possede en un dégré éminent. » Il faut, dit saint Grégoire de Nazian- *Orat.* 1.

» ze, que celui à qui ce miniſtere eſt
» confié, non-ſeulement ne ſoit pas mé-
» chant, mais qu'il ſoit autant au-deſſus
» des autres par ſa piété que par ſon rang.
Ibid. » Avant que d'être arrivé, dit encore
» ce même Saint, à une mortification
» parfaite, d'avoir purifié ſon eſprit, &
» de s'être beaucoup plus avancé vers
» Dieu que le commun des Chrétiens,
» il eſt très-dangereux de ſe charger du
» ſoin des ames, & de ſe rendre média-
» teur entre Dieu & les hommes : ce qui
» eſt proprement l'office d'un Prêtre «.

IX. Pluſieurs des ſaints Peres ont tâché d'imprimer une terreur ſalutaire à ceux qui recherchent par ambition les dignités de l'Egliſe. C'eſt en particulier le deſſein de ſaint Grégoire de Nazianze dans ſa premiere Oraiſon, de ſaint Chryſoſtome dans ſes livres du Sacerdoce, de ſaint Grégoire le Grand dans ſon Paſtoral. Mais je ne ſais s'il y a rien dans tout ce qu'ils ont écrit, de plus preſſant & de plus terrible que ce qui eſt contenu dans ce chapitre de ſaint Paul. Son deſſein eſt de faire voir aux Corinthiens ce qu'il ſe croyoit obligé de faire en qualité de Miniſtre de l'Evangile, & comme coopérateur de Dieu; ce qui convient à tous ceux qui participent au ſacerdoce. Il ne prétend point

ſe relever par des graces ſingulieres, mais par des qualités eſſentielles à ſon état ; & c'eſt pourquoi il commence par celles de ne donner à qui que ce ſoit des ſujets de ſcandale, & de ne point déshonorer ſon miniſtere, qui ſont des devoirs néceſſaires à tout le monde. On doit porter le même jugement de toutes les autres qualités qu'il marque enſuite. Ainſi il eſt permis de faire des regles de ce que ſaint Paul s'attribue ici, puiſque ce n'eſt que pour cela qu'il ſe l'attribue. On peut donc dire généralement, qu'un Miniſtre de l'Evangile doit ſe rendre recommandable par une grande patience dans les maux, dans les néceſſités, dans les extrêmes afflictions, dans les plaies, dans les priſons, dans les ſéditions, dans les veilles, dans les jeûnes, & par toutes les autres qualités dont ſaint Paul fait mention. Voilà ſur quoi tout Miniſtre de l'Egliſe doit s'examiner, & ſur quoi il doit faire ſon compte. S'il eſt dans la réſolution de pratiquer toutes ces choſes, & s'il a lieu de croire par quelque épreuve, qu'il eſt dans ce dégré de force ; à la bonne-heure, qu'il s'engage dans le miniſtere, ou plutôt qu'il ſouffre qu'on l'y engage : mais s'il ne reconnoît en lui rien de tout cela, c'eſt une étrange témérité que

d'entrer dans cet engagement ; & il ne faut pas dire, qu'il n'y a plus de plaies à souffrir, de séditions à craindre pour les Ministres de l'Eglise. Si les périls qu'un Ministre de l Eglise court en ce temps-ci, sont d'un autre genre que ceux que l'Apôtre décrit, ils n'en sont pas moins grands, & ils ne demandent pas une moindre patience. Les passions prennent diverses formes selon les temps, & produisent différents effets ; mais elles sont les mêmes dans le fond, & elles font les mêmes impressions sur l'esprit & sur le cœur. Il faut donc à peu près la même force & la même patience pour en soutenir l'effort.

SUR L'ÉVANGILE
DU I DIMANCHE
DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 4, 1.

EN ce temps-là, Jesus fut conduit par l'esprit dans le désert, pour y être tenté du diable : & ayant jeûné quarante jours & quarante nuits, il eut faim ensuite ; & le tentateur s'approchant de lui, lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres deviennent des pains. Mais Jesus lui

répondit : Il est écrit, l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Le diable alors le transporta dans la ville sainte; & le mettant sur le haut du temple, il lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, jettez-vous en bas, car il est écrit : Qu'il a ordonné à ses Anges d'avoir soin *de vous, & qu'ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne vous heurtiez le pied contre quelque pierre. Jesus lui répondit : Il est écrit aussi: Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. Le diable le transporta encore sur une montagne fort haute; & lui montrant tous les royaumes du monde, &* toute *la gloire qui les accompagne, il lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses, si en vous prosternant* devant moi, *vous m'adorez. Mais Jesus lui répondit : Retire-toi, satan; car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, & vous ne servirez que lui seul. Alors le diable le laissa, & en même-temps les Anges s'approcherent de lui, & le servoient.*

EXPLICATION.

I. JEsus Christ tenté dans le désert immédiatement après son Baptême, est un objet auquel nous devons d'autant plus nous appliquer, qu'il est clair qu'il n'a été tenté que pour nous instruire. Il étoit incapable d'être ébranlé par aucu-

ne tentation. Pourquoi donc a-t-il voulu permettre au démon de le tenter, sinon pour nous montrer premiérement, que la tentation est inévitable à tout Chrétien; qu'il doit s'y préparer, & que le moyen d'y résister, n'est pas de supposer qu'il ne sera point tenté, mais d'apprendre de Jesus-Christ les moyens propres pour surmonter les tentations? C'est ce que le Sage nous avoit déja marqué très-ex-
Eccli. 2, 1. pressément en ces termes: *Mon fils, en embrassant le service de Dieu, tenez-vous ferme dans la justice & dans la crainte, & préparez votre ame à la tentation:* Et *præpara animam tuam ad tentationem.* C'est une loi générale qu'il propose à tous les hommes, & un ordre inviolable de Dieu qu'il leur déclare; sa volonté étant, qu'excepté les enfans qui meurent avant l'âge de la raison, aucun ne se sauve que par le combat & la victoire sur le démon.

II. Cette volonté de Dieu sur les hommes, est une suite du dessein qu'il a de cacher ses graces sous l'apparence des voies ordinaires, par lesquelles ils s'affermissent & se fortifient dans certaines habitudes; afin qu'on ne vît pas clairement ce qu'il opere intérieurement dans les ames. Or il n'y a que l'épreuve des difficultés, qui affermisse ordinairement les bonnes résolutions. On ne de-

vient intrépide que dans les périls. On n'acquiert la fermeté & la constance que dans les tempêtes, les agitations & les traverses. L'ame ne résiste fortement, que lorsqu'elle se sent fortement pressée. Ses actions deviennent languissantes, par le repos, par le calme & par l'uniformité; l'habitude & la coutume prenant la place de la raison. Si l'ame n'étoit donc réveillée par la nécessité de résister aux tentations, elle tomberoit par le poids de la nature, dans la plus dangereuse des tentations, qui est celle de faire ses actions sans mouvement intérieur & par une pure coutume. Bien loin de se fortifier par cette paix, elle contracteroit une foiblesse, qui la rendroit incapable de toutes les actions chrétiennes tant soit peu pénibles. Tous les Chrétiens seroient comme de nouveaux soldats, qui n'ayant jamais vu l'ennemi, succomberoient à ses premiers efforts. Car les nouveaux objets, soit attirans, soit terribles, ont d'ordinaire une très-grande force sur l'ame; & il n'y a que l'accoutumance qui puisse en diminuer l'impression.

Il faut considérer de plus, que l'ame a une pente naturelle à s'attribuer les dispositions qu'elle sent en soi, & à croire qu'elles naissent de son fonds, & qu'el-

le peut se les donner quand elle veut. Une paix parfaite l'attacheroit donc insensiblement à elle-même, & lui feroit oublier sa foiblesse & le besoin qu'elle a de Dieu. Elle prendroit pour naturel ce qu'elle feroit sans peine, sans contradiction & sans combat. Ainsi la voie de la tentation que Dieu a choisie pour perfectionner les ames, & les faire passer comme les corps par divers âges & divers dégrés de force, est d'une part une voie très-efficace pour tenir l'ame dans la disposition d'humilité où elle doit être à l'égard de Dieu, & de l'autre un moyen très-propre à cacher la conduite de Dieu & son action sous l'apparence de la nature. Le diable même y est souvent trompé, & n'y soupçonne rien que de naturel. C'est pourquoi il attaque les élus comme les autres hommes, dans l'espérance de les renverser. Ainsi le grand ouvrage de la sanctification des élus s'opere dans un secret merveilleux. Dieu permet au démon d'user de ses artifices pour les tromper. Il croit ses pieges inévitables. Il réussit en ceux que Dieu lui abandonne; mais malgré tous ses efforts, il voit à l'égard des élus tous ses desseins renversés & tous ses efforts anéantis, sans qu'il sache souvent comment ces ames, qu'il croyoit tenir, lui sont échappées.

III. C'est un secret impénétrable à tous les hommes, que la justice par laquelle Dieu a voulu que l'homme pécheur ait été assujetti aux démons qui l'ont fait tomber dans le péché, & que cet ordre inconcevable que Dieu met dans l'empire des ténebres, en ordonnant que les natures inférieures, qui se sont portées au mal par l'impression d'une nature supérieure, en demeurassent esclaves. Mais supposé cet ordre & cette loi, il est clair que l'homme n'étant pas encore entiérement délivré dans ce monde-ci de l'empire du démon, & y demeurant assujetti à diverses peines de son péché, le diable peut user pour le tenter de ce qui n'est pas encore guéri. Or l'imagination n'est pas encore guérie, parce qu'elle n'est pas assujettie à la raison. La volonté est encore sujette à diverses passions qui préviennent son consentement. Le corps conserve encore les impressions du péché. Toutes ces maladies étant donc des effets de la malice des démons, sont de leur jurisdiction. Oter aux démons tout droit de s'en servir, ce seroit avancer leur jugement, & les renfermer dans l'abyme avant le dernier jour; ce seroit détruire l'état de la vie voyagere des hommes, & les faire arriver au terme avant le temps ordonné

de Dieu ; ce feroit établir la paix dans un temps destiné à la guerre ; enfin ce feroit prescrire à Dieu un nouvel ouvrage tout différent de celui que sa sagesse a choisi, où les démons, ni les Anges n'auroient point de part, & où il se contenteroit d'agir sur les cœurs des hommes, sans leur faire surmonter aucunes difficultés ; ce feroit même anéantir la plupart des vertus & des dispositions chrétiennes. Il ne faudroit plus de vigilance pour éviter les pieges du démon. On ne feroit point excité à avoir recours à Dieu pour en être préservé. On ne feroit point humilié par ses fautes. On ne feroit point effrayé par la vue de ses foiblesses & de ses dangers, & par les ébranlemens qu'on éprouveroit : & ainsi les vertus & la piété feroient d'une nature toute différente de celles par lesquelles Dieu a voulu que les hommes opérassent leur salut.

IV. Nous pouvons connoître avec certitude ce que l'on appelle des tentations, parce que consistant, ou dans des pensées de l'esprit, ou dans des mouvemens du cœur, c'est-à-dire, dans des idées qui nous représentent certains objets, ou dans des passions à l'égard des choses qui nous sont représentées, il est aussi facile en ce sens de connoître ses tentations,

que ses pensées & ses passions. Mais ce qui est inconnu au commun des hommes, c'est la cause de ces pensées & de ces mouvemens; & sur ce point il y a, non-seulement de l'ignorance dans les hommes, mais une pente à l'incrédulité. Ils croient avoir beaucoup gagné, en se persuadant que ce commerce d'esprits étrangers avec les nôtres, est une pure chimere; & ils font vanité de ne reconnoître en eux-mêmes, que des mouvemens tout humains auxquels le diable n'a point de part. La source secrete de cette vanité, est qu'ils s'imaginent par-là en être beaucoup plus forts & plus indépendans. Ils se persuadent qu'ils seront bien plus maîtres de leurs propres mouvemens, lorsqu'ils ne naîtront que de leur fonds, & qu'ils ne dépendront point d'une nature étrangere. Ils s'imaginent que par ce moyen ils les exciteront & les appaiseront comme ils voudront; mais c'est une illusion visible. Toute la peine & tout le danger consiste à résister à ces mouvemens intérieurs qui sont certains par l'expérience. La cause de ces mouvemens n'ajoute rien au danger. Ils ne gagnent donc rien en l'ignorant, ou en se la dissimulant; mais ils y perdent beaucoup. Car ignorant leur véritable ennemi, ils ne le crai-

gnent point, & ne prennent point les voies naturelles pour lui résister. Ils ne sont point excités à recourir à Dieu pour en être délivrés. Ils diminuent l'idée qu'ils devroient avoir de leurs dangers & de leur foiblesse. Ils s'imaginent qu'ils viendront facilement à bout de leurs passions, au lieu qu'ils n'ont pas la même confiance de surmonter des ennemis invisibles, par qui leur concupiscence est excitée en un temps plus qu'en un autre; & c'est pourquoi ils prennent plaisir à ne pas les croire. C'est donc une faveur singuliere que nous avons reçue de Dieu, de nous les avoir découverts par la foi. Et l'une des principales raisons pour laquelle Jesus-Christ a voulu lui-même être tenté, c'est de confirmer cette foi.

V. L'exemple de Jesus-Christ tenté après son baptême, est donc suffisant pour persuader à tous les Chrétiens, que les tentations leur sont inévitables dans le cours de la vie chrétienne. Mais il ne suffit pas de croire qu'on n'évitera pas la tentation; il faut encore apprendre de Jesus-Christ de quelle sorte il faut se disposer à y résister, & quels préparatifs il faut faire contre un ennemi si dangereux. Il nous en marque deux par son exemple, le jeûne & la retrai-

t & ces deux moyens ſont tous deux très-naturels.

Pour concevoir de quelle ſorte le jeûne ſert de préparation à réſiſter aux tentations, il faut conſidérer que le diable n'eſt pas proprement l'auteur des tentations qu'il emploie contre nous. Ce ſont nos paſſions qui lui ſervent d'armes. Il les trouve en nous, & les tourne contre nous. Il en repréſente vivement les objets à notre eſprit. Il le porte à les regarder & à s'y livrer. Pour affoiblir donc les tentations, il faut pratiquer tout ce qui diminue nos paſſions. Or rien ne le fait mieux que le jeûne, c'eſt-à-dire, la privation de la jouiſſance des créatures : car le jeûne des alimens n'eſt que le modele du jeûne général où Jeſus-Chriſt veut nous faire entrer. En ſe privant de la jouiſſance des créatures, on apprend que l'on ſe prive de peu de choſe, qu'il n'eſt pas ſi difficile que l'on penſe de s'en paſſer, & que l'on acquiert en s'en privant une liberté qui vaut infiniment mieux que cette jouiſſance. De ſorte que quand le démon emploie les images qui ſont dans l'imagination, il les trouve infiniment affoiblies par l'idée que l'on y a jointe de leur petiteſſe & de leur inutilité. Il eſt vrai que ce jeûne peut diverſement ſe pratiquer ; que les uns peuvent le pouſ-

ser plus loin que les autres, & qu'il y en a même qui y sont plus obligés que d'autres, parce qu'ils ressentent plus de foiblesse à l'égard de certains objets. Mais enfin, puisque Jesus-Christ le propose à tous, il l'a cru nécessaire à tous.

On peut résoudre par-là cette question qu'on forme quelquefois : Si le Carême est d'institution divine, & si le jeûne que Jesus-Christ á pratiqué lui-même, oblige tous les Chrétiens à l'imiter. Car si le jeûne n'est pas un précepte formel que Jesus-Christ nous ait donné, c'est un moyen ordinairement nécessaire pour surmonter les tentations ; & il n'y a pas lieu d'espérer de pouvoir y résister, que par ce moyen dont Jesus-Christ nous a donné l'exemple par son jeûne. C'est la raison pour laquelle l'Eglise en a fait un de ses préceptes ; afin de donner lieu aux Chrétiens de pratiquer ce qui leur étoit d'ailleurs nécessaire comme un moyen pour surmonter les tentations. On peut donc juger par le petit nombre de ceux qui pratiquent, ou le jeûne général, ou même le particulier, quel ravage le démon fait dans le monde, & quelle facilité il trouve à s'emparer des ames qui ont si peu de soin de pratiquer ce moyen.

VI. La retraite, qui est le second

moyen de résister aux tentations, & dont Jesus-Christ nous donne l'exemple en ce jour, n'est qu'une espece de jeûne & une partie de cette privation générale des créatures à laquelle il a voulu nous porter. Car par la retraite on sépare l'ame du commerce des hommes, qui fait entrer dans nos esprits l'image de leurs pensées & de leurs mouvemens, & on lui donne lieu de s'appliquer aux vérités qui en découvrent l'illusion, & aux objets auxquels elle doit s'attacher. L'amour des créatures naît des idées que nous en avons; & comme ces idées se renouvellent & deviennent plus fortes en s'y appliquant, elles s'affoiblissent & s'effacent, lorsqu'en appliquant l'ame à d'autres objets, on cesse de les renouveller. Car la capacité de l'ame est étroite & bornée en cette vie. Peu de choses suffisent pour la remplir. Ainsi l'application aux objets du monde bannit le souvenir de Dieu; & en s'appliquant au contraire aux vérités de Dieu, on affoiblit l'idée des choses du monde. Il faut vuider le cœur pour le remplir; & rien n'est plus propre à le vuider que la retraite & la solitude. C'est un grand bien que de pouvoir s'en procurer une réelle; mais ceux qui sont dans l'impuissance de le faire, doivent y remédier en se

faisant au moins une retraite dans leur cœur parmi le tumulte des affaires. Il est vrai que cela est difficile, & c'est ce qui fait la difficulté de se sauver dans le monde; parce qu'il est nécessaire de faire de grands efforts pour se séparer de l'application aux créatures, & pour s'appliquer à Dieu : or peu de personnes ont cette force ; & il est bien plus aisé de se séparer entiérement du monde, que de vivre dans cette violence continuelle.

VII. Jesus-Christ nous instruit donc par son exemple de ces deux moyens de nous préparer aux tentations. Mais il ne faut pas croire que cette préparation suffise, si l'on n'emploie encore d'autres moyens dans le temps de la tentation ; & c'est pourquoi il nous apprend encore par son exemple ce qu'il faut faire lorsque l'on est effectivement tenté. L'Evangile de ce jour fait voir qu'il a repoussé les trois attaques que le démon lui fit, en lui opposant la parole de Dieu. Il n'appartient en effet qu'à la lumiere de dissiper les ténebres, & à la vérité de repousser le mensonge. C'est pourquoi
Ephes. 6, 16. saint Paul veut que l'on soutienne *tous les traits enflammés du démon par le bouclier de la foi*, c'est-à-dire, par la persuasion vive & forte des vérités qu'elle nous

enseigne. Ce sont là les armes par lesquelles on peut repousser le diable. Mais pour cela il faut en avoir fait provision, & avoir par avance l'esprit pénétré des vérités de la foi, & principalement de celles qui sont directement opposées aux illusions que le diable emploie pour nous tromper. Il n'est plus temps d'y avoir recours dans la tentation même, quand on ne les trouve pas dans son esprit & dans son cœur. Tout ce que l'on peut faire est d'entendre ces vérités dans le trouble que le diable excite; mais il ne faut pas prétendre les concevoir de nouveau, si on ne les a jamais conçues.

VIII. Jesus-Christ, qui est lui-même cette parole, cette lumiere, cette vérité, n'a pas voulu confondre le démon par de nouvelles paroles auxquelles il donnât autorité par lui-même, comme il avoit droit de le faire. Il a voulu emprunter les paroles dont Dieu s'étoit déja servi, & qu'il avoit déja employées, comme étant plus terribles au démon que celles qu'il auroit dites de lui-même, parce que son autorité n'étoit pas encore reconnue par les démons, qui marquoient par la hardiesse même qu'ils prenoient de le tenter, qu'ils ne le connoissoient pas; & c'est ce qui fait voir que nous devons avoir un respect parti-

culier, non-seulement pour les vérités de Dieu, mais aussi pour les paroles de l'Ecriture qui les renferment, & qu'elles sont particuliérement terribles au démon, parce qu'elles contiennent l'arrêt de sa condamnation. Ainsi rien n'est plus avantageux aux Chrétiens que de se rendre ces paroles familieres, & par la lecture, & par la méditation. On doit les regarder comme les instrumens ordinaires de la sanctification des ames, & le canal ordinaire des lumieres par lesquelles nous sommes sauvés. Il faut se servir de ces divines paroles, pour purifier notre mémoire de toutes les idées vaines dont elle est remplie. Il faut qu'elles soient le plus ordinaire objet de notre esprit, & que notre cœur ne cesse point de s'en nourrir. Ça été la pratique la plus universelle de tous les Saints, & rien ne fait plus voir combien on s'est éloigné de la piété des premiers siecles, que le peu d'application que l'on remarque présentement à ce saint exercice. On veut des pratiques relevées, des oraisons passives & sans action; & l'on regarde presque comme une dévotion grossiere, de s'entretenir de la parole de Dieu & de la méditer jour & nuit. Cependant les saints Peres n'en ont point su d'autre, & ils n'en ont

point

point conseillé d'autre à ceux qu'ils ont conduits. Ils ont cru que c'étoit au Saint-Esprit à porter les ames, quand il lui plaît, à la contemplation ; mais ils n'ont point prescrit de regles & de méthodes pour les y élever. Toute leur spiritualité a consisté à les obliger de lire & de méditer sans cesse l'Ecriture-sainte, & sur-tout les Pseaumes & le Nouveau Testament, & à chercher continuellement la nourriture de leur ame & les regles de leur conduite dans ces divines paroles, en suivant ce que dit David : *Votre* Ps. 118, 105.
parole, Seigneur, est la lampe qui éclaire mes pas, & la lumiere qui luit dans les sentiers où je marche.

IX. Mais pour employer comme il faut la parole de Dieu à repousser les attaques du démon, il faut y joindre la priere, & imiter Jesus-Christ, qui en fit son exercice continuel dans le désert pour nous en montrer l'exemple. La seule connoissance de la vérité ne suffit pas pour résister au démon ; il faut que cette vérité soit écrite dans le cœur par l'Esprit de Dieu. Ainsi il faut avoir recours à la priere pour implorer le secours de cet Esprit. C'est une chose étrange combien toutes nos lumieres sont foibles & s'obscurcissent facilement, quand ce sont de simples lumieres, & que le cœur n'y

a point de part. Le cœur dispose de l'esprit. Il l'applique à quoi il veut. Il lui fait voir comme grand tout ce qu'il aime, & comme petit tout ce qui ne le touche point. Afin donc que la vérité nous serve, il faut que le cœur nous y applique & nous la fasse aimer. Or c'est à l'Esprit de Dieu à le remuer, & c'est par la priere qu'on l'attire. La priere contient un aveu de notre impuissance & de la force de Dieu. Or Dieu n'assiste que ceux qui sont convaincus de leur foiblesse & de sa puissance. La priere est un désir de ce que nous demandons à Dieu, & Dieu ne donne rien qu'à ceux qui le désirent. La priere abaisse l'ame par la connoissance de ses besoins. Or *Dieu ne donne sa grace qu'aux humbles.* *Jac.* 4, 6.

SUR L'ÉVANGILE DU LUNDI DE LA I SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 25, 31.

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Quand le Fils de l'homme viendra dans sa majesté accompagné de tous ses Anges, il s'asseiera sur le trône de sa

gloire ; & toutes les nations étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs ; & il placera les brebis à sa droite, & les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui avez été bénis par mon Pere, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : car j'ai eu faim, & vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, & vous m'avez donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, & vous m'avez logé ; j'ai été nud, & vous m'avez revêtu ; j'ai été malade, & vous m'avez visité ; j'ai été en prison, & vous m'êtes venu voir. Alors les justes lui répondront : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, & que nous vous avons donné à manger ; ou avoir soif, & que nous vous avons donné à boire ? Quand est-ce que nous vous avons vu sans logement, & que nous vous avons logé ; ou nud, & que nous vous avons revêtu ? Et quand est-ce que nous vous avons vu malade ou en prison, & que nous sommes venus vous visiter ? Et le Roi leur répondra : Je vous dis, & je vous en assure, qu'autant de fois que vous l'avez fait à l'égard de l'un de ces plus petits de mes freres, c'est à moi-même que vous l'avez fait. Il dira ensuite à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous

de moi, maudits, allez *au feu éternel qui a été préparé pour le diable & pour ses anges : car j'ai eu faim, & vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, & vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai eu besoin de logement, & vous ne m'avez pas logé ; j'ai été sans habits, & vous ne m'avez pas revêtu ; j'ai été malade & en prison, & vous ne m'avez pas visité. Alors ils lui répondront aussi : Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou avoir soif, ou sans logement, ou sans habits, ou malade, ou dans la prison, & que nous avons manqué à vous assister ? Mais il leur répondra : Je vous dis & vous en assure, qu'autant de fois que vous avez manqué à rendre ces assistances à l'un de ces plus petits, vous avez manqué à me les rendre à moi-même. Et* alors *ceux-ci iront dans le supplice éternel, & les justes dans la vie éternelle.*

EXPLICATION.

I. L'Eglise sachant que la crainte est le commencement de la pénitence, pour y porter ses enfans par les plus justes & les plus puissans motifs qu'elle puisse leur en proposer, leur met aujourd'hui devant les yeux l'image du dernier jugement, dans les paroles de l'Evangile qu'elle leur fait lire. Tout est

terrible dans ce jugement pour les méchans : la qualité du Juge, l'état des réprouvés, l'appareil du jugement, l'arrêt qui y sera prononcé. Jesus-Christ est ce Juge ; & il y paroît, non revêtu d'infirmité comme dans son premier avénement, mais dans l'éclat, la grandeur, la majesté & la puissance d'un Dieu. Il y paroît environné de tous ses Anges, & même de toutes les créatures, armées & animées à tirer vengeance des violateurs de ses loix. Les méchans qui y seront jugés, y comparoissent sans force, sans secours, sans support, sans aucun moyen de se soustraire à la puissance du Juge irrité ; & de quelque côté qu'ils jettent les yeux, ils ne voient qu'abandonnement, impuissance, désespoir. Qu'un homme soit entre les mains d'un autre homme, quelque disposé qu'il soit à exercer contre lui tout ce qu'il a de rage & de cruauté, il reste néanmoins à cet homme, tout misérable qu'il soit, un grand nombre de ressources qu'on ne sauroit lui ôter. Ceux qui tiennent son corps entre leurs mains, n'y tiennent pas son esprit ; & il demeure ainsi maître de la plus grande partie de soi-même. Tous les tourmens qu'on peut lui faire souffrir, ne pouvant s'étendre au-delà de la mort, hâtent & avancent par leur

violence même la fin de ses maux. Mais il n'en sera pas de même des méchans. Ce Juge, au pouvoir duquel ils se trouveront soumis, domine sur leurs esprits aussi-bien que sur leurs corps. Il pénetre les plus secrets replis de leur ame, & il n'y aura aucune partie de l'être de l'homme qui puisse être soustraite à sa justice. Si l'ame pouvoit mourir, la terreur de cet étrange spectacle lui causeroit sans doute la mort; mais sa nature l'en rendant incapable, elle ne subsistera que pour le voir éternellement, sans que la longueur du temps y apporte aucun adoucissement. Car le temps peut bien adoucir les maux qui sont moindres en effet que l'imagination ne les représente; mais elle ne sauroit adoucir ceux qui sont réellement plus grands que l'imagination ne le sauroit concevoir.

II. Cependant il semble que, suivant les ouvertures que donne l'Evangile, il y ait lieu de concevoir encore quelque chose de plus terrible dans ce jugement, que ce que nous venons de représenter, & c'est ce qu'il est important de développer ici. Il y est dit que Jesus-Christ ayant reproché aux réprouvés qu'il avoit eu faim, & qu'ils ne lui avoient pas donné à manger; qu'il avoit eu soif, & qu'ils ne lui avoient pas donné à boire;

qu'il avoit été nud, & qu'ils ne l'avoient pas revêtu ; qu'il avoit été sans maison, & qu'ils ne l'avoient pas logé; ils s'en excusent le mieux qu'ils peuvent, en lui demandant : *Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim, ou soif, ou sans logement & sans habits, ou malade, ou prisonnier, & que nous avons manqué à vous assister?* Et il est étonnant que les élus mêmes semblent confirmer cette excuse, puisque Jesus-Christ, en leur déclarant de la part de son Pere, qu'il leur donnoit son royaume éternel, parce qu'ils lui avoient donné à manger & à boire, qu'ils l'avoient logé, revêtu, visité, ou malade, ou en prison, ils lui répondent de même : *Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu avoir faim ou soif? Quand est-ce que nous vous avons vu sans logement & sans habits, ou malade ou en prison?* Il semble donc que ces états de Jesus-Christ soient demeurés également inconnus aux élus & aux réprouvés, & que si les élus lui ont rendu ces devoirs, ç'a été sans le connoître; comme les réprouvés ont manqué de les lui rendre, parce qu'ils ne l'ont pas connu.

Cela fait donc voir qu'en une certaine maniere Jesus-Christ demeure inconnu, & aux bons, & aux méchans, & que néanmoins la vie ou la mort éternelle se-

ront la récompenſe ou la punition de la maniere dont on aura traité Jeſus-Chriſt dans cet état inconnu.

III. Or ſi l'on veut ſavoir quel eſt cet état inconnu de Jeſus-Chriſt, on peut répondre que c'eſt celui dans lequel on le regarde comme vérité, comme lumiere, comme juſtice, comme ſageſſe & comme loi éternelle. Rien ne paroît moins réel aux hommes que ce qu'on exprime par ces termes. Il ſemble que ce ne ſoient que des idées qui ne ſubſiſtent que dans notre entendement & par notre entendement. On peut bien avoir appris par la foi que Dieu eſt la juſtice, la vérité & la lumiere; mais on conçoit cela ſi obſcurément, que l'on peut dire en un ſens, que non-ſeulement les injuſtes & les méchans, mais les juſtes mêmes ne le ſavent pas. On ne ſauroit s'empêcher de s'imaginer que ces grands corps que nous voyons, ces hommes à qui nous parlons, ſont quelque choſe de fort réel dans leur être, & dans les qualités par leſquelles ils nous ſont ſenſibles; & l'on n'eſt au contraire preſque point frappé de ces idées ſpirituelles dont nous avons parlé. Les méchans qui ne les aiment point du tout, n'y font preſque point d'attention: & ſi les juſtes les aiment en quelque dé-

gré, puiſque c'eſt en cela que leur juſtice conſiſte, la connoiſſance qu'ils en ont eſt encore ſi obſcure, qu'elle peut paſſer pour une eſpece d'ignorance.

Cependant les choſes ſont bien autrement que nous ne les concevons. Tous ces corps dont l'ame s'occupe, & de l'idée deſquels elle ſe remplit, & généralement tous ces êtres créés, ſont peu de choſe en effet. Ils ont peu d'être, de réalité & de vérité. Ils tiennent bien moins de l'être que du néant. Ils n'ont en eux-mêmes aucune cauſe de leur ſubſiſtance. Ils n'ont aucune force, ni aucune puiſſance pour agir indépendamment de Dieu. Et au contraire, cette vérité, cette juſtice, cette ſageſſe, cette lumiere, cette loi éternelle, ont une réalité, une force, une puiſſance infinie; parce qu'elles ſont Dieu même & le Verbe de Dieu, & par conſéquent Jeſus-Chriſt même.

IV. Comme elles ſont Dieu même, elles ſont par-tout, parce que Dieu eſt par-tout. Cette lumiere *éclaire tout homme venant au monde*, comme dit S. Jean. *Joan.* 1. 9.
Cette ſageſſe ſe fait entendre par tout. L'homme ne ſauroit rien faire dont elle ne ſoit la regle immuable; ou elle l'approuve, ou elle le condamne. Tout étant fait ſelon la juſtice ou contre la juſtice,

selon la vérité ou contre la vérité, selon la loi éternelle ou contre la loi éternelle, selon la sagesse ou contre la sagesse, tout est fait pour Dieu ou contre Dieu, pour Jesus-Christ ou contre Jesus-Christ. Et comme il est l'objet de toutes les bonnes actions, il est aussi attaqué, méprisé, outragé par tous les crimes des hommes. Les bons & les méchans, en lui obéissant & en l'outrageant, ne le connoissent que très-foiblement. Et c'est pourquoi l'Evangile fait dire aux uns & aux autres qu'ils ne l'ont pas vu : *Quando te vidimus esurientem?* Ils auroient pu dire de même qu'ils ne l'ont point vu dans tous ses autres préceptes, parce qu'ils ne l'y ont vu que de cette maniere foible & obscure. Car comme Jesus-Christ est dans ceux qui ont besoin d'assistance, parce qu'il commande la charité ; il est de même dans tous les autres objets des vertus & des vices, parce qu'il commande ou qu'il défend ce que l'on fait à l'égard de ces objets.

V. Le changement qui arrivera donc dans les esprits des hommes en l'autre vie, & principalement au jour du Jugement général, qui fera le commencement de l'état immuable de toutes choses, est que Dieu comme vérité, comme sagesse, comme justice, y reprendra

ſes droits & le rang qu'il doit avoir dans l'eſprit des hommes. Les méchans verront avec un étonnement incroyable, que cette vérité & cette juſtice dont ils n'avoient tenu aucun compte, & qu'ils avoient traitée de néant & de chimere, eſt non-ſeulement quelque choſe de grand, mais que c'eſt la ſouveraine grandeur, la ſouveraine force, puiſque c'eſt Dieu même. Ces loix qu'ils ont violées, ſe préſenteront à eux dans une grandeur & une réalité inconcevables. Ils ſeront contraints de les voir éternellement. Ils y verront cette juſtice qu'ils ont mépriſée comme la plus vile choſe du monde. Ils y verront leur crime & leur condamnation ; & cette vue ſera une grande partie de leur ſupplice.

VI. Les loix humaines ont beſoin d'inſtrumens & de miniſtres ſéparés d'elles, pour exécuter leurs arrêts, & ſans cela elles ne ſeroient que le jouet des méchans. Mais les loix de Dieu n'en ont pas beſoin ; elles exécutent elles-mêmes ce qu'elles ordonnent. Car ces loix étant Dieu même & ſa volonté toute-puiſſante, elles n'ont pour punir les hommes qu'à ſe faire connoître à eux dans leur rigueur inflexible. Par cela ſeul elles ſont comme autant d'épées tranchantes, qui percent & qui pénetrent toutes les

parties de l'ame des réprouvés, & comme des rayons brûlans qui les embrasent sans les consumer.

Jesus-Christ outragé, manifestant aux méchans sa justice violée par tous leurs péchés particuliers, sera donc pour eux le plus terrible de tous les spectacles dont ils seront frappés. Il leur fera voir que c'est lui-même qu'ils ont outragé; parce qu'il étoit lui-même cette justice qu'ils n'ont voulu, ni connoître, ni suivre, & pour laquelle ils n'ont eu que du mépris : & cette vue, dont ils seront frappés de tous côtés, sera le plus grand de tous leurs supplices. Ils ont sans cesse fermé les yeux durant leur vie à la vérité; & ils ne verront pour toute l'éternité que la vérité qui leur reprochera leur crime. Ils n'ont jamais voulu écouter sa voix; & ils n'entendront dans toute l'éternité, que la voix de la vérité qui leur prononcera l'arrêt irrévocable de leur condamnation.

VII. C'est là ce que l'Eglise exhorte tous les Chrétiens à méditer en ce jour, afin que devant tous indispensablement être présens à ce grand spectacle, ils puissent y paroître avec la paix & la sécurité des élus, & non avec l'effroi & le désespoir des réprouvés. Mais afin que cette méditation leur soit plus utile, ils

doivent y en ajouter une autre ; c'eſt que ce dernier Jugement ſi terrible, ne ſera que la manifeſtation d'un autre qui s'exerce préſentement en ſecret, & auquel on ne penſe point. La juſtice de Dieu n'eſt pas moins préſente aux hommes qu'elle le ſera alors. Elle voit, elle obſerve toutes leurs démarches. Elle leur preſcrit ce qu'ils doivent faire en chaque action ; elle juge de tout ce qu'ils font ; elle approuve tout le bien ; elle condamne tout le mal ; elle forme tous ſes arrêts, & ces arrêts s'écrivent dans le livre de la vérité de Dieu avec des caracteres ineffaçables. Elle fait tout cela durant cette vie d'une maniere ſecrete & comme muette ; mais tous ces jugemens éclateront en l'autre vie comme des tonnerres épouvantables.

VIII. Il n'y a qu'un ſeul moyen pour éviter les effets de ces jugemens, lorſqu'ils ſont donnés & qu'ils nous condamnent ; c'eſt d'oppoſer vérité à vérité, juſtice à juſtice, jugement à jugement. S'il eſt vrai que nous avons péché ; qu'il ſoit vrai auſſi que nous avons obtenu la rémiſſion de nos péchés. S'il eſt vrai que nous avons outragé & violé la juſtice ; qu'il ſoit vrai auſſi que nous avons obtenu par notre pénitence l'application du ſang de Jeſus-Chriſt, qui a ſatisfait

à cette juſtice outragée. S'il eſt vrai que nous avons donné lieu à Dieu de nous condamner; qu'il ſoit vrai que Dieu nous a abſous & nous a pardonnés. S'il eſt vrai que nous nous ſommes ſouillés; qu'il ſoit vrai auſſi que Dieu nous a purifiés. Ces vérités ne ſont point contraires, quoique les ſecondes empêchent l'effet des premieres. Il eſt juſte de condamner un coupable impénitent; mais il ne ſeroit pas juſte de condamner un coupable pénitent, à qui Dieu auroit pardonné, & pour qui Jeſus-Chriſt auroit donné le prix de ſon ſang. Ayons ſoin ſeulement que l'un ſoit auſſi certain que l'autre. Il n'y a rien de plus certain que nos péchés. Employons tous nos ſoins à faire que notre pénitence ſoit certaine, en vivant toujours dans un eſprit de pénitence qui doit durer autant que la vie.

IX. Mais le plus ſûr encore eſt d'empêcher que ces arrêts ne ſe prononcent en ſecret, en n'y donnant pas lieu par ſes actions. Or pour cela, il n'y a point d'autres voies que d'avoir toujours devant les yeux, ce que Dieu nous a découvert par ſes Ecritures de cette juſtice qui les prononce; que de ſonder & d'approfondir ces *commandemens*, qu'elle appelle *éternels*; que d'en demander ſans ceſſe à Dieu l'intelligence & la pratique;

Eccli. 1, 5.

que de tâcher d'en concevoir l'idée véritable, c'eſt-à-dire, de regarder cette juſtice qui nous y eſt manifeſtée non comme une idée ſans réalité, ſans force, ſans ſubſiſtance, mais comme n'étant autre choſe que Dieu même plein de juſtice, ou plutôt la juſtice même & la regle ſouveraine de toutes nos actions. C'eſt là l'eſprit de l'Egliſe, la pratique de l'Egliſe, la ſpiritualité de l'Egliſe, l'oraiſon de l'Egliſe. Elle ne preſcrit point à ſes enfans certaines ſpiritualités nouvelles; d'écarter de ſon eſprit toutes ſortes de penſées bonnes & mauvaiſes; de ne point penſer à l'humanité de Jeſus-Chriſt, ni à ſes myſteres. Elle veut qu'ils méditent ſa loi le jour & la nuit; qu'ils la déſirent; qu'ils la cherchent; qu'ils la goutent; qu'ils s'en nourriſſent. C'eſt pour cela qu'elle leur met dans la bouche tous les jours ce Pſeaume * admirable qui contient les ſentimens & les déſirs que Dieu avoit donnés à David à l'égard de cette loi ſainte, pour en inſtruire toute l'Egliſe, & pour faire la priere ordinaire de tous ſes enfans.

* *Le Pſ.* 118.



SUR L'ÉVANGILE DU MARDI DE LA I SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 21, 10.

EN ce temps-là, Jesus étant entré dans Jérusalem, toute la ville en fut émue, & chacun demandoit : Qui est celui-ci ? Mais ces peuples qui l'accompagnoient, *disoient : C'est Jesus le Prophete qui est de Nazareth en Galilée. Jesus étant entré dans le temple de Dieu, chassa tous ceux qui vendoient & qui achetoient dans le temple ; il renversa les tables des changeurs & les bancs de ceux qui y vendoient des colombes, & il leur dit : Il est écrit, ma maison sera appellée la maison de la priere, & vous autres, vous en avez fait une caverne de voleurs. Alors des aveugles & des boiteux vinrent à lui dans le temple, & il les guérit. Mais les Princes des Prêtres & les Scribes voyant les merveilles qu'il avoit faites, & les enfans qui crioient dans le temple & qui disoient, Hosanna,* salut & gloire *au Fils de David, en conçurent de l'indignation, & lui dirent : Entendez-vous bien ce qu'ils*

disent? Oui, leur dit Jesus. Mais n'avez-vous jamais lu cette parole : *Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des petits enfans, & de ceux qui sont à la mamelle? Et les ayant laissés là, il sortit de la ville, & s'en alla à Béthanie, où il demeura* pendant la nuit.

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ ayant témoigné un zele extraordinaire contre ceux qui vendoient dans le temple diverses choses destinées au sacrifice, comme des colombes; & en ayant apporté pour raison, que la maison de Dieu étoit la maison de priere, & qu'ainsi tout ce qui ne se rapportoit pas à la priere & à l'adoration de Dieu, en étoit une profanation, nous oblige par-là de bien comprendre quel est ce temple duquel on peut entendre ces paroles, & qui peut être profané par ce commerce ou par d'autres encore plus criminels, figurés par celui que Jesus-Christ condamne dans cet Evangile.

Et premiérement on ne peut nier que le temple dont il est parlé, ne s'entende des temples matériels, c'est-à-dire, des lieux destinés au sacrifice & au culte de Dieu, comme étoit le temple de Jérusalem; & que le même précepte de Jesus-Christ ne regarde, à plus forte raison,

nos Eglises d'autant plus saintes que cet ancien temple, qu'au lieu qu'il ne contenoit que des figures, elles renferment le Sauveur même, la vérité de toutes ces anciennes figures. C'est donc dans ces temples que Jesus-Christ défend d'exercer les actions communes & ordinaires de la vie, & le commerce des choses même nécessaires aux sacrifices, parce qu'ils sont uniquement destinés à l'adoration de Dieu. Or si le commerce de ces choses est défendu dans le temple par cette raison, il est clair que toutes les actions également incompatibles avec la priere, sont de même défendues dans les Eglises ; & par conséquent les entretiens, ou d'affaires ou de nouvelles, les rendez-vous & les parties qui s'y font, les regards vagabonds & déréglés, les égaremens d'esprit volontaires, les pensées même qui regardent les affaires domestiques : tout cela, dis-je, étant encore plus inalliable avec la priere, profane encore davantage la sainteté de ces lieux. C'est un scandale, s'il est apperçu des autres ; parce qu'on leur donne par-là l'exemple de se servir des Eglises pour une autre fin que pour la priere ; & c'est une hypocrisie s'ils ne s'en apperçoivent pas ; puisqu'on leur donne l'idée de gens appliqués à Dieu, lors-

qu'on s'occupe volontairement à des choses qui en sont si éloignées. C'est ce qui fait dire à saint Basile sur ces paroles du Pseaume 28 : *Que tous chanteront les louanges de Dieu dans le temple :* Et *in templo ejus omnes dicent gloriam.* » Que » ceux qui ont de longs entretiens dans » les Eglises entendent ces paroles, & » qu'ils soient couverts de confusion. » Que celui qui est dans le temple de » Dieu, se donne bien de garde d'y pro- » férer des paroles de médisance, des » paroles vaines, des paroles impies. » Le temple, dit le Pseaume, n'est fait » que pour louer Dieu ; ce sont les seuls » discours qui y soient permis. Les An- » ges y sont présens pour y écrire toutes » nos paroles ; & Dieu même y est pré- » sent, qui pénetre les dispositions & » les sentimens de notre cœur. Il voit & » il connoît la qualité de nos prieres. » Il discerne ceux qui prient du cœur, » & qui cherchent avec intelligence les » choses du ciel, de ceux qui prient par » maniere d'acquit & des levres seule- » ment, & dont le cœur est très-éloi- » gné de lui «.

II. Mais si c'est une profanation de vendre dans les temples ce qui pouvoit être légitimement vendu par-tout ailleurs, c'en est une beaucoup plus gran-

de d'y vendre ce qui ne peut être vendu nulle part, & qui est encore plus saint que le temple ; & par conséquent ceux qui se servent des Eglises pour y vendre la parole de Dieu, pour s'en servir à faire fortune, pour s'y attirer des louanges humaines, ou d'esprit ou d'éloquence, commettent une action beaucoup plus criminelle que celle de ces marchands que Jesus-Christ a chassés du temple de Jérusalem. Et il ne sert de rien de dire qu'ils n'en reçoivent pas de l'argent : car outre que l'on se sert de tous ces moyens pour établir sa fortune, qui se mesure par l'argent, il suffit pour commettre une profanation sacrilege, de se servir d'une chose aussi sainte que la parole de Dieu, pour acquérir des biens humains, comme l'amitié des hommes, leur estime, leurs louanges, que les hommes estiment autant que l'argent, & qu'il n'est pas plus permis d'aimer & de rechercher que l'argent. Or on exerce certainement ce trafic, non-seulement quand on rapporte grossiérement la prédication de la parole de Dieu à acquérir des louanges, mais aussi quand de deux manieres de prêcher, dont l'une est plus édifiante, & l'autre plus capable de faire estimer l'esprit & l'éloquence du Prédicateur, on préfere la derniere à la premiere.

III. Tous ceux qui exercent de même les fonctions ecclésiastiques, qui récitent les prieres de l'Eglise, & qui administrent les Sacremens avec un esprit mercenaire, & pour recevoir la rétribution qui y est attachée, & qui ne le feroient point sans cela, sont des profanateurs & des vendeurs de ces fonctions sacrées. Il est permis de vivre du bien de l'Eglise en exerçant ces fonctions; mais il n'est pas permis de les exercer pour vivre; & c'est les exercer avec cet esprit profane, mercenaire & simoniaque, lorsque Dieu voit dans le cœur qu'on ne les exerceroit pas, s'il n'y avoit point de rétribution attachée. Cependant combien y en a-t-il qui ne les exercent qu'en cette maniere, & qui ne s'en cachent pas beaucoup, puisque la précipitation & le peu de recueillement avec lequel ils s'acquittent de ces fonctions sacrées, le découvre à tout le monde? Ils font donc de l'Eglise de Dieu *une caverne de voleurs;* puisque c'est un vol manifeste, de vendre ce qui ne doit point être vendu.

IV. Mais outre les temples matériels, il y a encore deux autres temples où l'on peut exercer des commerces encore plus criminels & plus injurieux à Dieu. L'Eglise prise pour tout le corps des Fi-

deles, eſt un de ces temples, ſelon ſaint
1. Tim. Paul, puiſqu'il l'appelle la *maiſon de*
3, 15. *Dieu.* Cette maiſon & ce temple eſt auſſi
le lieu où il veut être prié, & dans lequel ſeul il exauce nos prieres. On peut être exaucé en priant hors des temples matériels; on ne peut être exaucé en priant hors de l'Egliſe. Mais quel trafic peut-on exercer dans ce temple? Hélas, plût à Dieu qu'il fût poſſible de l'ignorer! Trafiquer, c'eſt donner une choſe pour en avoir une autre. C'eſt donc un trafic que d'obtenir ou de donner les charges de l'Egliſe pour des biens humains. Celui qui emploie ces moyens pour les obtenir, les achete. Celui à qui les choſes temporelles ſervent de motifs pour les donner ou les faire donner, les vend. Enfin tout ce qui ne nous rend point dignes de ces miniſteres, ne peut être légitimement conſidéré par ceux qui les conferent, comme des raiſons de les donner. Tout cela tient lieu de prix offert par ceux qui les obtiennent, de prix reçu par ceux qui les donnent, & rend ainſi les uns & les autres, vrais acheteurs & vrais vendeurs dans le temple de Dieu.

V. Rien n'eſt ſi clair dans l'Ecriture que ce devoir, de ne conſidérer que Dieu dans l'élection aux miniſteres de

l'Eglise. Il n'est permis à personne de s'attribuer l'honneur du sacerdoce, selon saint Paul; Jesus-Christ même ne se l'est point attribué : *Non semetipsum clarificavit ut Pontifex fieret.* Il l'a reçu du choix & de l'élection de son Pere; & l'ayant reçu, il s'est réservé la vocation de tous les Ministres qui l'exercent sous lui & en son nom; & c'est-ce que les Apôtres & les Disciples de Jesus-Christ reconnurent solemnellement dans l'élection de saint Mathias, en demandant à Dieu qu'il leur *fît connoître celui qu'il avoit choisi : Tu, Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris.* C'est donc à Jesus-Christ même à choisir ses Ministres : *Ostende quem elegeris ;* & ce choix ne doit se faire principalement que sur les vertus intérieures du cœur : *Qui corda nosti omnium.* C'est la raison de ce choix. Les Apôtres n'avoient pas moins de droit à l'élection de saint Mathias qu'à celle d'un autre Evêque; & ils ne s'adressent à Jesus-Christ, que pour marquer que c'est à lui qu'appartient l'élection de tous les Ministres de l'Eglise. C'est pour cela qu'ils la remirent au sort, afin de faire voir dans cette premiere élection, que les raisons humaines ne doivent point avoir de part dans ce choix, & qu'on ne devoit y considérer

Heb. 5. 5.

Act. 1. 24.

que les marques de la volonté de Dieu. Que si l'on n'a pas remis au sort dans la suite l'élection des autres Ministres de l'Eglise, ce n'est pas pour se dispenser de suivre dans ce choix la même regle, qui est la volonté de Dieu & le choix de Dieu; mais c'est que l'examen qu'on en fait par la raison, est un moyen plus naturel & plus sûr pour connoître la volonté de Dieu que le sort, qui est un moyen extraordinaire, & qu'il n'est pas ordinairement permis d'employer. Et c'est pourquoi les Apôtres ne l'employerent pas pour le choix des deux qu'ils trouverent les plus dignes de l'Apostolat; mais pour discerner le plus digne entre les deux. Tout ce qui peut donc appartenir aux hommes dans le choix des Ministres de l'Eglise, est d'examiner de bonne foi & avec tout le soin qu'il leur est possible, par les marques qu'ils peuvent avoir de la volonté de Dieu, qui est celui que Dieu a choisi. Ainsi ceux qu'on appelle Collateurs, Patrons, Electeurs, ne sont que des personnes chargées par l'Eglise, de reconnoître celui que Dieu choisit pour le ministere. Rien donc ne peut légitimement les déterminer au choix d'un Ministre de l'Eglise, que ce qui peut leur être une marque du choix & de la volonté

volonté de Dieu; enſorte que toute raiſon qu'ils ne ſauroient attribuer à Dieu, ne peut leur ſervir de motif pour faire ce choix.

Cela ſuppoſé, je demande ſi l'on peut croire avec raiſon, ou plutôt, ſi perſonne a jamais cru que ce ſoit une raiſon à Dieu, qui connoît le fond des cœurs, de choiſir un certain ſujet, parce qu'il eſt de bonne maiſon, qu'il eſt ami, officier, parent d'un Collateur ou d'un Evêque; qu'il a plus de crédit & plus d'amis, plus d'adreſſe & d'aſſiduité auprès de lui. Sont-ce là des raiſons dignes de Dieu ? Sont-ce là des marques de ſa volonté ? Sont-ce là de ces raiſons qu'il n'y a que Dieu qui puiſſe connoître, parce qu'il pénetre le fond des cœurs ? *Qui corda noſti omnium, oſtende quem elegeris.* Certes, s'il étoit permis de ſe déterminer par ces motifs, il n'y auroit rien où la priere fût moins néceſſaire qu'en ce choix des Miniſtres de l'Egliſe. Il n'eſt point beſoin de priere pour connoître ces petites raiſons humaines; & la priere n'eſt néceſſaire que pour demander à Dieu la grace de ne point y avoir d'égard. En un mot, choiſir des Miniſtres de l'Egliſe ſans rapport à Dieu, & ſans ſe mettre en peine de découvrir ceux qu'il choiſit, c'eſt uſurper mani-

festement les droits de Dieu ; & lui attribuer ces raisons frivoles & ces petits intérêts, c'est faire Dieu semblable aux hommes, & s'attirer ce reproche qu'il
Ps. 49, 21. fait aux méchans dans l'Ecriture : *Existimasti, inique, quòd ero tuî similis :* Vous *avez cru, ô homme plein d'iniquité, que je vous serai semblable.*

VI. Ce ne sont point là de ces loix muables qui dépendent des temps & des lieux, & qui peuvent s'observer autrement en un siecle qu'en un autre. Il n'est point question ici d'histoires, ni de titres, ni de possession ; ce sont des loix divines & invariables. Dieu n'a jamais permis & ne permettra jamais de fonder l'élection & le choix d'aucun des Ministres de son Eglise, que sur des raisons divines, qui puissent être des marques de sa volonté & de son choix à un homme spirituel & éclairé. Il ne sera jamais permis à qui que ce soit, de ne point consulter Dieu sur ce choix, ni de conférer les charges de l'Eglise par caprice, par intérêt, par inclination & par des raisons indignes de Dieu. La police de l'Eglise peut varier, & a varié à l'égard de ceux à qui le soin & la charge de reconnoître & de déclarer la volonté de Dieu ont été déférés. Ç'a été tantôt le peuple, tantôt le Clergé,

tantôt les Princes qui ont exercé ce droit ; mais la part de Dieu n'a jamais été conteftée, ni ne peut l'être. On ne prefcrit point contre fes droits, & perfonne n'en peut devenir légitime poffeffeur. Or cette part & ce droit que Dieu s'eft reſervé, c'eft de choifir fes Miniftres par la vue du bien de l'Eglife. Il eft vrai qu'il fouffre que les hommes abufent du pouvoir qu'il leur a donné d'examiner & de déclarer fa volonté, & qu'il permet quelquefois qu'ils ne confultent dans ce choix que leurs intérêts & leur paffion. Mais il le permet en le condamnant, & non pas en l'approuvant. Il le permet comme il permet les autres crimes, en fe réfervant de punir févérement cet attentat, comme un des plus grands péchés que les hommes puiffent commettre.

VII. Enfin le dernier temple qu'il n'eft pas permis de profaner par le trafic, c'eft le temple de notre cœur. Car nous fommes nous-mêmes le temple de Dieu : *Templum enim Dei fanctum eft, quod eftis vos :* & ce temple eft auffi une maifon de priere & de facrifice, puifqu'il nous eft commandé de prier toujours, & que l'on doit offrir à Dieu des facrifices fpirituels fur l'autel du cœur par le feu d'une ardente charité, comme dit faint

1. Cor. 3, 17.

De civit. Dei, l. 10. c. 3, n. 2. Augustin : *In ara cordis igne fervidæ caritatis.* Il est clair enfin que le trafic doit être banni de ce temple, puisqu'il n'y a que la charité qui doive y entrer ; & que la charité étant essentiellement gratuite, n'est jamais intéressée, ni mercenaire. Tout ce qui est charité, est exempt de trafic ; & tout ce qui n'est pas charité, est au contraire mercenaire. Avec la charité, le trafic même cesse d'être mercenaire ; sans charité, les actions qui paroissent les plus relevées, ne sont que des actions de marchands.

VIII. Qu'on examine la vie du monde, & la conduite des gens qui agissent par cupidité, & l'on trouvera que ce n'est qu'un vrai trafic bas & mercenaire. On n'y donne rien pour rien ; & ceux qui n'ont rien à donner, n'ont rien à y espérer. Tout y entre en commerce ; paroles, louanges, services, témoignages, considération, crédit, prieres, sollicitations, autorité. C'est ce qui fait si fort rechercher les charges où l'on peut nuire & servir : car tout cela entrant dans le trafic du monde, rend tout facile à ceux qui les ont. On leur accorde tout sur le prix de ce qu'on espere d'eux, ou que l'on craint d'eux ; mais il n'y a rien de plus abandonné qu'un homme qui n'a que la raison & la justice pour lui.

Personne ne se croit chargé de ses intérêts ; & ceux qui ont assez de conscience pour ne pas l'opprimer, ne manquent guere de prétextes pour s'exempter de le protéger. La justice & l'intérêt de Dieu sont des monnoies qui n'ont presque plus de cours dans le commerce du monde. Il faut, ou des intérêts grossiers de fortune & de plaisir, ou d'autres intérêts plus spirituels, mais qui ne sont pas moins humains, comme sont ceux de la gloire & de la réputation. Ainsi dans la vérité le monde n'est qu'une compagnie de marchands, de toutes robes, de tout rang. Mais si ce trafic ne déroge point à la noblesse de la terre, il déroge à la noblesse du ciel & à la qualité d'enfans de Dieu ; car cette noblesse est incompatible avec cette maniere d'agir, basse, mercenaire, intéressée & indigne de Chrétiens, parce qu'elle est incompatible avec la charité qui ne cherche point ses intérêts : *Non quærit quæ sua sunt.* Il déroge à la sainteté du temple que Dieu veut avoir dans nos ames, où rien de mercenaire & d'intéressé ne peut avoir lieu ; puisque Dieu est charité, & qu'il ne peut approuver que la charité. 1. Cor. 13, 5.

IX. Mais comme les Peres en condamnant l'usure, ont accoutumé d'ex-

horter les Chrétiens à pratiquer une autre espece d'usure, non-seulement légitime, mais nécessaire, qui est de prêter à Dieu en la personne des pauvres, dans l'espérance de recevoir de lui en l'autre vie le centuple de ce qu'ils lui auront prêté en celle-ci ; de même en exhortant les Chrétiens à rejetter ce trafic bas & mercenaire qui s'exerce dans le monde, on doit les exhorter à s'appliquer à une autre sorte de trafic, aussi grand & aussi relevé que l'autre est vil & indigne d'eux. C'est ce trafic & cette marchandise, auxquels saint Grégoire de Nazianze déclare qu'il avoit toujours eu dessein de se donner tout entier. » J'ai toujours désiré, dit-il, de » mourir à la vie présente, pour vivre » d'une vie cachée en Jesus-Christ, & » de devenir ainsi un grand marchand, » en achetant ce précieux diamant au » prix de tout ce que j'ai dans le mon» de & en acquérant les biens stables, » permanens & célestes, en échange de » toutes les choses passageres & fragi» les de ce monde. C'est là le seul trafic » estimable, sûr & véritablement grand » au jugement de tous ceux qui ont du » sens «.

La vie des gens du monde n'est qu'une vie de commerce, comme on l'a

déja dit; mais c'est le plus honteux & le plus indigne commerce du monde. C'est un commerce de boue pour boue, de fumier pour fumier, de bagatelles pour bagatelles. Ce que l'on y donne n'est rien, non plus que ce que l'on y reçoit; ou plutôt, c'est le plus préjudiciable & le plus insensé trafic du monde. Car on y donne tout pour n'acquérir rien. On y donne son temps, sa vie, son éternité, sa félicité, pour acquérir, & encore avec incertitude, des biens si vils & si méprisables, qu'on est bien plus heureux de s'en passer & d'en être privé, que de les posséder & d'en jouir.

Mais il n'y a rien de plus sage & de plus prudent que le commerce des vrais Chrétiens. Ils ne donnent rien, & ils gagnent tout. Ils donnent des choses basses qu'ils n'aiment point, qu'ils ne doivent point aimer, qu'ils ne sauroient aimer sans se nuire, & dont ils doivent nécessairement être privés, pour acquérir tout ce qu'ils peuvent & qu'ils doivent souhaiter, & dont ils jouiront éternellement. C'est donc représenter d'une maniere assez juste la vie des gens du monde & des vrais Chrétiens, que de dire que les uns & les autres sont des marchands: mais que les uns sont des marchands in-

sensés & mal habiles qui exercent un commerce également bas & ruineux, qui se termine à être éternellement esclaves & malheureux; & les autres sont des marchands habiles, intelligens, sensés, qui exercent le plus honnête, le plus profitable & le plus glorieux de tous les commerces, qui les rend Rois, & Rois pour toute l'éternité.

SUR L'ÉVANGILE DU MERCREDI DE LA I SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 12, 38.

En ce temps-là, des Scribes & des Pharisiens vinrent trouver Jesus, & lui dirent : Maître, nous voudrions bien que vous nous fissiez voir quelque prodige. Mais il leur répondit : Cette race méchante & adultere demande un prodige, & on ne lui en donnera point d'autre que celui du Prophete Jonas : car comme Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre de la baleine ; ainsi le fils de l'homme sera trois jours & trois nuits dans le cœur de la terre. Les Ninivites s'éleveront au jour du Jugement contre cette race, & la condamne-

ront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas; & cependant il y a ici plus que Jonas. La Reine du midi s'élevera au jour du Jugement contre cette race, & la condamnera, parce qu'elle est venue des extrêmités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon; & cependant il y a ici plus que Salomon. Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il va dans des lieux arides, cherchant du repos, & il n'y en trouve point. Alors il dit : Je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti; & revenant, il la trouve vuide, nettoyée & parée. En même-temps il va prendre avec lui sept autres esprits plus méchans que lui; & entrant dans cette maison, *ils y demeurent; & le dernier état de cette homme devient pire que le premier. C'est ce qui arrivera à cette race criminelle. Lorsqu'il parloit encore au peuple, sa mere & ses freres* étant arrivés, *& se tenant au-dehors, demandoient à lui parler. Et quelqu'un lui dit: Voilà votre mere & vos freres qui sont dehors, & qui vous demandent. Mais il répondit à celui qui lui dit cela: Qui est ma mere, & qui sont mes freres? Et étendant sa main vers ses Disciples: Voici ma mere, dit-il, & mes freres; car quiconque fait la volonté de mon Pere qui est dans les cieux, celui-là est mon frere, ma sœur & ma mere.*

EXPLICATION.

I. LES Scribes & les Pharisiens ayant demandé à Jesus-Christ qu'il fit un prodige, comme il est rapporté dans cet Evangile, Jesus-Christ le refusa, à cause de leur mauvaise disposition. Cependant en d'autres occasions il a témoigné de la condescendance pour des défiances même injustes : mais c'est qu'il y a de deux sortes de défiances & de deux sortes de recherches des preuves de la vérité. Il y en a qui ne croient pas; mais qui, bien loin de haïr la vérité, voudroient qu'elle fût bien certaine & bien reconnue. C'est ainsi que saint Thomas ne croyoit point la résurrection de Jesus-Christ, quoiqu'il ne souhaitât rien davantage. Ainsi Jesus-Christ ayant plus d'égard à son cœur qu'à son esprit, lui en donna les preuves qu'il avoit demandées, en se contentant de lui faire une légere réprimande. Mais il ne traita pas de même les Pharisiens, parce que leur incrédulité étoit d'un autre genre. Ils étoient ennemis de la vérité, ils ne cherchoient qu'à la détruire; & ils n'en demandoient de nouvelles preuves, que parce qu'ils ne vouloient pas s'appliquer à celles que Jesus-Christ en donnoit tous les jours.

II. Quand Jesus-Christ auroit eu cette complaisance pour les Pharisiens, de leur faire voir ce prodige qu'ils lui demandoient, il ne leur auroit servi de rien, parce qu'ils auroient méprisé cette nouvelle preuve comme les autres. La haine de la vérité leur fermoit l'esprit aux preuves les plus fortes, & aux conséquences les plus justes des miracles de Jesus-Christ. Ils ne vouloient pas en reconnoître la vérité, parce qu'ils ne vouloient pas que cette vérité fût; ils la haïssoient comme contraire à leurs mauvaises œuvres, à leur orgueil, à leur avarice & à leurs autres passions. En reconnoissant Jesus-Christ, il auroit fallu renoncer à tout cela, & se condamner eux-mêmes comme des méchans & des hypocrites. C'est ce qu'ils ne vouloient pas faire. Mais s'ils n'ont pas voulu rendre témoignage à la vérité, Dieu n'a pas laissé de se servir d'eux pour nous faire reconnoître la cause véritable de l'opposition que sa vérité rencontre dans tous les siecles. Elle y trouve de même des Scribes & des Pharisiens, & en trouvera toujours, c'est-à-dire, qu'il y aura toujours des ames corrompues & intéressées, qui s'efforceront de détruire la vérité, parce qu'elle est contraire à leurs intérêts & à leurs passions.

III. Nous n'avons donc pas seulement besoin de la manifestation de la vérité ; mais pour la recevoir comme il faut, nous avons de plus besoin que Dieu
2. Tess. 3. 10. nous donne l'amour de la vérité, *Caritatem veritatis*, ce qui est le fondement de
Contr Faust. l. 32, c. 18. cette maxime de saint Augustin : Que *l'on n'entre dans la vérité que par la charité :* NON *intratur in veritatem, nisi per caritatem.* Car si l'on n'a point cette charité, on ne manquera jamais de trouver des prétextes pour ne pas recevoir les vérités incommodes à l'amour propre. L'amour est le maître de l'esprit ; il en dispose comme il veut. Il a mille adresses pour empêcher de croire ce qu'il n'aime pas. La principale disposition pour recevoir la vérité est donc de l'aimer, & de bannir de son cœur toutes les passions qui nous en donnent de l'éloignement. C'est une erreur Judaïque que de prétendre qu'il suffise, pour croire une vérité, qu'elle nous soit proposée ; & c'est peut être à cause de cette erreur qui régnoit particuliérement dans les Scribes & les Pharisiens, que Jesus-Christ refusa de leur faire voir le prodige qu'ils lui demandoient.

IV. Cet amour de la vérité ne nous est pas seulement nécessaire à l'égard des points de foi, mais encore plus à l'égard

des maximes de la morale chrétienne : car c'eſt particuliérement à l'égard de la morale, que la raiſon qui nous fait embraſſer de fauſſes opinions, eſt que nous n'aimons pas la vérité qui nous découvre la voie de la juſtice, & que nous la regardons comme contraire à nos intérêts. On hait certaines maximes de déſintéreſſement, certaines regles qui éloignent de la recherche des dignités & des biens de l'Egliſe, parce qu'elles ſont incommodes pour la fortune. Un homme de bien attaché aux vérités de l'Evangile, ſe trouve preſque incapable de toutes les actions qui contribuent à s'agrandir dans le monde. Il n'eſt bon à rien. Il ne ſauroit louer, comme l'on fait, ſans diſcernement & ſans meſure, ceux qui ſont puiſſans ; & ſa retenue ſur ce point, comparée avec la profuſion des autres, paſſe toujours pour malignité ou pour envie. Il ne croit pas qu'il ſoit permis de ſervir ſes amis dans des affaires mauvaiſes & injuſtes. Ce qu'il ne croit pas pouvoir demander directement, il ne croit pas auſſi pouvoir le demander par des aſſiduités dont on reconnoît aiſément le but. Rien n'eſt plus incommode à l'amour-propre que toutes ces maximes. On demanderoit volontiers à Jeſus-Chriſt un ſigne du ciel pour s'en

convaincre : mais Jesus-Christ ne promet point d'autre signe à ces gens-là que celui, non de sa résurrection, mais de son dernier avénement, qui les convaincra inutilement de toutes les vérités qu'ils auront méprisées durant leur vie.

V. Il ne faut donc point chercher d'autre source des erreurs si communes dans la morale, que cette corruption de cœur. On n'approuve les opinions relâchées, que parce qu'on aime les choses dont les opinions séveres nous priveroient. Si on ne les aime pas pour soi-même, on les aime pour les autres. On ne veut pas contrister ceux qui nous consultent; parce que c'est une espece de considération qu'ils ont pour nous, que l'on ne hait pas. Donnez-moi un cœur qui n'aime rien de tout cela, qui connoisse le bien de l'humilité, qui sente le poids dont on se charge par des conseils téméraires, qui préfere la sûreté de son ame à la vaine satisfaction d'être consulté par les hommes, & enfin qui craigne ce qu'il faut craindre, & il entrera sans peine dans ces vérités que l'on appelle dures & farouches, & qui ne sont telles que pour les cœurs durs : *Dura duris.*

VI. Après le refus que Jesus-Christ fit aux Phariſiens de leur donner ces preuves qu'ils lui demandoient, il les mena-

te des justes reproches qui leur seront faits au jour de son Jugement, pour avoir méprisé des vérités, que d'autres auront honorées, quoiqu'elles leur aient été annoncées d'une maniere moins capable de les persuader. Il leur dit que *les Ninivites & la Reine de Saba s'éleveront contr'eux au Jugement dernier.* Et ces reproches de Jesus-Christ, qui peuvent de même être appliqués à tous les mauvais Chrétiens, nous font voir que s'il n'y a rien de plus heureux que l'état & la condition des bons Chrétiens, il n'y a rien de plus terrible que l'état & la condition des mauvais, & principalement dans ces derniers tems. Comme Jesus-Christ leur a été manifesté d'une maniere plus claire qu'à tous les Juifs ; qu'ils ont joui de ses Sacremens & de son corps même ; que la foi qui a couté tant de sang aux premiers Chrétiens, leur a été donnée sans aucune peine ; que l'exemple de tant de Saints qui les ont précédés, leur a dû faciliter la pratique de la vie chrétienne ; qu'ils n'ont eu à résister qu'à de petits intérêts, & à souffrir de petites humiliations : non-seulement tous les Juifs & les Païens convertis s'éleveront au Jugement contre eux, mais aussi tous les Saints des premiers siecles, toutes ces troupes innombrables de Martyrs.

& de Religieux, tant Cénobites qu'Anachoretes, à qui la profession de la piété chrétienne a couté tant de sueurs & tant de fatigues. En vérité il faut être bien dur pour n'être point touché de crainte, de la comparaison que Dieu fera de la force & de la générosité de tant de Saints avec notre lâcheté. Car certainement il semble, à nous voir agir, que le ciel ne mérite plus d'être acheté par le renoncement au moindre intérêt humain, ou que Dieu soit maintenant obligé de nous le donner gratuitement sans aucunes bonnes œuvres; tant la conscience est foible & a peu d'action & de force dans la plupart des Chrétiens; & tant les plus petits intérêts paroissent grands & importans aux ames foibles & petites, mais qui ne sont foibles & petites qu'à cause de la grandeur de leur cupidité.

VII. Ce que Jesus-Christ veut nous faire conclure contre les Juifs de l'exemple des Ninivites, qui furent convertis par la Prédication de Jonas, & de celui de la Reine de Saba, qui vint des extrêmités du monde pour éprouver si la sagesse de Salomon répondoit à la réputation qu'il en avoit; c'est que plus les secours de Dieu sont grands, & que les vérités sont annoncées aux hommes avec

une plus grande autorité, plus le refus ou l'abus qu'ils en font est criminel ; qu'ainsi la mesure des graces reçues sera la mesure du supplice de ceux qui en auront abusé. Mais que doivent donc attendre les Chrétiens à qui Dieu aura fait la grace de les délivrer de la puissance du diable, pour les faire entrer dans le Royaume & dans le corps de son Fils bien-aimé, s'ils viennent à perdre cette grace ineffable en retombant sous la puissance du démon ? C'est de quoi Jesus-Christ a voulu nous instruire par une parabole, dans laquelle il décrit de quelle sorte ce funeste accident arrive ordinairement. *Quand*, dit-il, *l'esprit impur a été chassé d'une ame, il marche dans des lieux arides où il ne trouve point de repos.* Sur cela il prend la résolution de s'efforcer de rentrer dans cette ame dont il avoit été chassé ; & l'ayant *trouvée vuide* & préparée à le recevoir, *il y entre en effet avec sept démons plus méchans que lui*, ce qui rend *le dernier état* de cette ame beaucoup *plus malheureux que le premier.* Cette parabole contient trois vérités importantes.

La premiere, que le désir que le démon a de rentrer dans les ames dont il a été banni, fait qu'il les attaque avec plus de violence & plus d'artifice, &

qu'il fait de plus grands efforts pour s'en rendre maître.

La seconde, que cependant ces ames imprudentes, au lieu de se munir contre lui, semblent se préparer à le recevoir en demeurant dans l'oisiveté & dans la paresse, & se laissant aller aux passions & aux actions qui favorisent son entrée.

La troisieme, que cette négligence des ames lui en ayant ouvert l'entrée, l'état où il les réduit, est beaucoup pire que celui où elles étoient lorsqu'il les possédoit la premiere fois.

Il n'y a rien de si terrible que la premiere & la derniere de ces vérités, dont l'une avertit ceux qui ont recouvré la grace, du combat qu'ils ont à soutenir contre le démon, devenu plus furieux, & employant plus d'artifices & plus d'efforts pour s'emparer de leurs cœurs; & l'autre les menace, s'ils lui donnent entrée, d'un état infiniment plus funeste, plus misérable & plus irrémédiable que celui où ils étoient avant que d'avoir reçu la grace. Cependant on voit tous les jours par expérience, ce que Jesus-Christ nous représente de la conduite de ces ames nouvellement retirées de la servitude du démon; car c'est ce qui est décrit par la seconde de ces vérités qui marque leur négligence.

VIII. Pour mieux le concevoir, il n'y a qu'à considérer ce que devroit faire un homme qui auroit un puissant & furieux ennemi qui voudroit le perdre. Il devroit sans doute se préparer à le repousser, & faire provision de tout ce qui est nécessaire pour cela. Il devroit lui fermer toutes les avenues, & se procurer tous les secours qu'il lui seroit possible de se procurer; mais c'est un excès de folie dont personne n'est capable dans les choses temporelles, que de ne faire autre chose pour résister à ce cruel ennemi, que de se dégarnir avec soin de toutes les armes qui pourroient servir à lui résister, de lui ouvrir toutes les portes, & de faire provision de tout ce qui peut faciliter son entrée.

Cependant c'est proprement ce que font beaucoup de ces ames que la bonté de Dieu a tirées de l'esclavage du diable. Après avoir *gouté le don de Dieu*, après avoir participé aux Sacremens, elles se laissent aller aussi-tôt à l'oisiveté & à la paresse; elles laissent évanouir tous les sentimens de crainte & de pénitence dont Dieu s'est servi pour les délivrer. Elles oublient la grace que Dieu leur a faite de leur remettre leurs péchés: *Oblivionem accipiens purgationis veterum suorum delictorum*: elles laissent éteindre les

Heb. 6. 4.

2. Petr. 1. 9.

ſentimens de reconnoiſſance qu'elles devroient en avoir ; elles ne ſe nourriſſent point des vérités de la foi ; elles n'en font point proviſion pour le temps de la tentation ; elles ne ſe muniſſent point contre les attaques de leurs ennemis, par la vigilance, par la priere & par la mortification : elles reprennent leur train ordinaire de vie ; elles rentrent dans les mêmes amuſemens & la même diſſipation. Qui ne voit que tout cela tend à rappeller le démon & à favoriſer tous ſes deſſeins ?

IX. Mais à quoi cela ſe termine-t-il ? A rentrer de nouveau ſous la poſſeſſion du diable, d'une maniere d'autant plus dangereuſe, que ſouvent elles ne s'en apperçoivent pas : car les plus grands efforts que le diable fait pour les ſurmonter, conſiſtent dans les ſoins & les adreſſes qu'il emploie pour ſe cacher davantage, & pour rentrer dans la poſſeſſion de ces ames ſans qu'elles le ſachent. Il change peu de choſes en elles pour l'extérieur. Souvent il ne les porte pas à des actions viſiblement criminelles ; mais il les engage dans des vices ſpirituels, qui ne ſont point ſenſibles à l'ame même qui y eſt engagée. Il les remplit d'envie, d'ambition, d'orgueil ; & par ces paſſions, il affermit beaucoup plus

ſa domination dans les ames, que par tous les vices corporels, qui ſe guériſſent ſouvent par la confuſion même qu'ils attirent.

SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI DE LA I SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 15, 21.

EN ce temps-là, Jeſus étant parti du lieu où il étoit, ſe retira du côté de Tyr & de Sidon; & une femme Chananéenne, qui étoit ſortie de ce pays-là, s'écria en lui diſant : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi; ma fille eſt miſérablement tourmentée par le démon; mais il ne lui répondit pas un ſeul *mot. Et ſes Diſciples s'approchant de lui, le prioient en lui diſant : Accordez-lui ce qu'elle demande, afin qu'elle s'en aille, parce qu'elle crie après nous. Il leur répondit : Je n'ai été envoyé qu'aux brebis de la maiſon d'Iſraël qui ſe ſeront perdues. Mais elle s'approcha de lui & l'adora, en lui diſant : Seigneur, aſſiſtez-moi. Il lui répondit : Il n'eſt pas juſte de prendre le pain des en-*

fans, & de le donner aux chiens. Elle lui repliqua : Il eſt vrai, Seigneur; mais les petits chiens mangent au moins *des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jeſus lui répondant, lui dit : O femme, votre foi eſt grande. Qu'il vous ſoit fait comme vous le déſirez ; & ſa fille fut guérie à l'heure même.*

Explication.

I. Il n'y a point d'autre lieu deſtiné au ſort éternel des hommes, que l'enfer & le ciel : l'un ſera leur ſouveraine miſere, & l'autre leur ſouveraine félicité. Une infinité de chemins conduiſent à l'enfer, & l'on y entre par une infinité de portes ; mais le ciel n'en a que deux, l'innocence & la pénitence ; & qui n'y entre point par l'une ou par l'autre, n'y entre point du tout. Celle de l'innocence eſt particuliérement pour les enfans qui meurent avant l'âge de raiſon, & pour un petit nombre d'autres: mais elle eſt fermée à la plupart des adultes; parce que, comme le remarque ſaint Auguſtin, il y en a peu qui conſervent l'innocence de leur baptême. Il n'y a donc plus pour eux d'autre chemin, ni d'autre entrée au ciel, que le chemin & la porte de la pénitence. C'eſt de cet unique chemin que l'Egliſe veut

nous instruire, par l'exemple d'une femme Chananéenne qu'elle nous propose dans l'Evangile de ce jour : car cette femme l'ayant trouvé & y ayant marché, nous apprend à le trouver & à y marcher : mais elle nous apprend en même-temps que peu de gens le trouvent & y marchent ; parce qu'il y en a bien peu qui aient les dispositions qui paroissent en elle.

II. Cette femme étant Chananéenne, étoit par conséquent païenne d'origine, & propre à représenter l'Eglise des Gentils dont nous faisons partie. Elle s'adresse à Jesus-Christ avec de grands cris, pour lui demander la délivrance de sa fille horriblement tourmentée par le démon. Ainsi elle est le modele & l'image des pénitens qui demandent à Dieu la délivrance de leur ame. Ses dispositions marquent celles qu'ils doivent avoir ; & les moyens qu'elle emploie, ceux qu'ils doivent employer.

Or, la premiere disposition qui paroît en elle, c'est qu'elle est vivement touchée de l'état de sa fille : la douleur qu'elle en a lui fait jetter de grands cris pour en obtenir la guérison ; & cette premiere disposition, qui est le fondement de la pénitence, est ce qui manque le plus à la plupart de ceux

qui veulent passer pour pénitens. Quoiqu'ils disent de bouche qu'ils ont une grande douleur d'avoir péché, il paroît par leur conduite qu'ils ne se trouvent pas trop mal sous l'empire du démon : car bien loin de haïr certains péchés, ils les aiment : ils ne croient pas que le bien d'en être délivré, vaille la peine de se priver de quelque chose. Ils ne crient donc point véritablement à Jesus-Christ pour leur délivrance, ils ne font aucun effort, & il n'est pas étrange qu'ils ne l'obtiennent point en la désirant si foiblement.

III. Il est plus rare qu'on ne pense, de haïr sincérement l'état du péché, & d'en avoir une douleur véritable. Je sais bien qu'il n'est pas nécessaire que cette douleur soit sensible : mais ce doit être au moins une douleur effective. L'ame doit avoir une lumiere qui lui fasse connoître la misere effroyable de cet état, & qui lui découvre ce qui l'y retient, & un désir réel & efficace de se séparer des occasions qui pourroient l'y faire retomber. Voilà ce qui est essentiel, & sans quoi il n'y a point de pénitence.

Il est de plus très-facile d'abuser de cette maxime : Que la douleur qu'on doit avoir des péchés, n'est pas nécessairement sensible : cela est vrai en général ;

néral; parce que ce défaut de ſenſibilité peut venir de quelque autre cauſe; & qu'on peut ſuppléer à cette ſenſibilité par une réſolution forte d'obéir à Dieu. Mais il eſt vrai néanmoins que c'eſt ordinairement un grand défaut en nous, que cette douleur ſoit ſi peu ſenſible. Car cela vient ordinairement de ce que nous concevons foiblement l'énormité du péché, & que nous avons peu d'idée de la ſainteté de Dieu & de l'ingratitude de l'homme. C'eſt une grande preuve que notre ame eſt bien dure, & bien peu capable d'être remuée autrement que par les ſens. Cette douleur étant ſi peu ſenſible, n'a guere de force pour réſiſter aux paſſions. Ainſi à moins que nous n'y joignions une réſolution très-forte fondée ſur la foi, il eſt difficile que nous ne ſoyons emportés par l'habitude du péché que nous aurons contractée; & c'eſt ce qui nous oblige d'avoir d'autant plus recours à Dieu, que nous reconnoiſſons davantage par cette inſenſibilité la profonde corruption de notre nature.

IV. Mais quoique la douleur vive que témoigna cette femme, fût une excellente diſpoſition, elle ne lui auroit pas néanmoins ſuffi, ſi elle n'avoit été jointe à deux autres qui ont mérité les

louanges de Jesus-Christ. L'une est une priere persévérante, & l'autre une humilité ferme & constante. Elle crie à Jesus-Christ. Elle ne se rebute point de ses refus réitérés. Elle s'adresse aux Apôtres. Les Apôtres en priant pour elle, sont eux-mêmes rebutés. Mais rien n'est capable de lui ôter l'espérance, ni par conséquent la priere. Ceux qui se lassent de prier, ne peuvent le faire que sur deux faux principes. L'un seroit de croire que ce qu'ils demandent, ne vaut pas la peine qu'ils se fatiguent à le demander si long-temps : l'autre, de s'imaginer que les retardemens de Dieu sont une marque certaine qu'il ne leur accordera jamais leur demande. L'un & l'autre étant très-faux, tout pénitent doit être établi dans une ferme résolution de prier jusqu'à la fin de sa vie, pour obtenir la rémission de ses péchés & le vrai esprit de pénitence. Je dis jusqu'à la fin de sa vie ; car si cette femme de l'Evangile cessa de prier quand Jesus-Christ lui eût accordé la guérison de sa fille, c'est qu'elle n'en pouvoit plus douter après l'assurance que Jesus-Christ lui en avoit donnée. Il n'en est pas de même des pénitens. Ils n'ont jamais cette assurance parfaite. La mort de leur ame par le péché est certaine, sa résurrection

ne l'est pas ; & ainsi ils ne doivent jamais cesser de la demander jusqu'à la mort.

V. Que peut-on donc penser & juger de ces pénitens impatiens, qui ne sauroient souffrir qu'on les retienne quelque temps dans les liens de la pénitence, pour les porter à prier avec plus d'ardeur ? Combien sont-ils éloignés de cette priere persévérante qui ne se rebute point, & qui ne doit point avoir d'autres bornes que la vie même ? Ils cherchent, disent-ils, l'assurance de la rémission de leurs péchés par l'absolution du Prêtre ; & ils ne voient pas que rien ne peut leur en donner une plus juste assurance, que d'avoir prié long-temps pour l'obtenir. Qui prie long-temps, désire long-temps ; & la persévérance dans la priere renferme la persévérance dans le désir d'une vie nouvelle. Or, ce désir affermit l'ame dans le bien, & rend plus solides toutes ses bonnes résolutions. Rien au contraire ne donne plus lieu de douter de la sincérité de la pénitence, que cette impatience que certains pécheurs font paroître, en ne pouvant souffrir qu'on leur retarde tant soit peu l'absolution, pour s'assurer davantage qu'elle ne leur sera pas inutile. C'est une étrange maniere de désirer la rémission de ses péchés, que de s'éloigner des

moyens les plus propres pour s'en assûrer. Qu'il est à craindre que cette impatience ne naisse de ce que l'on se lasse du peu de contrainte où l'état de pénitence nous tient ! Qu'il est à craindre que les prieres qu'on est obligé d'y faire, ne nous fatiguent & ne nous ennuient, & qu'on ne tâche de s'en décharger le plutôt qu'on peut ; tant on a peu de sentiment de la grandeur de son mal !

VI. C'est une chose étonnante, que les hommes étant si persévérans dans la poursuite de leurs prétentions, basses, incertaines & passageres, soient si impatiens dans la recherche de leur salut, qui renferme la possession de tous les biens & l'exemption de tous les maux. Que ne fait-on point pour se pousser à la Cour, & pour obtenir de ces graces dont les Princes sont les distributeurs ? Quelles adresses, quelles assiduités n'y emploie-t-on pas ? Quel soin n'a-t-on point de se faire voir ; ce qui tient lieu d'une priere continuelle, parce qu'on connoît le sens de ce langage d'action ? Quelles difficultés, quels dégouts, quels rebuts n'essuie-t-on point dans cette poursuite ? A quels périls ne fait-on point gloire de s'exposer ? Et après tout cela, on se croit bien récompensé, lorsqu'après plusieurs années, on parvient à

l'établissement que l'on désiroit. Quelle est la cause de cette persévérance ? C'est que l'on désire fortement le bien qu'on obtient. N'est-il donc pas visible, que si l'on se lasse & si l'on s'impatiente sitôt à l'égard de ce qui regarde le salut, c'est qu'on le désire foiblement, qu'on est peu touché de la crainte d'en être exclus, & qu'ainsi on se rebute facilement de la moindre difficulté qu'on trouve dans le chemin ? Ce n'est pas là imiter l'exemple de cette femme Chananéene, dont l'espérance & par conséquent la priere, ne se refroidit point par les rebuts de Jesus-Christ.

VII. Outre l'exemple d'une priere persévérante, cette femme nous donne encore celui d'une humilité constante & immobile. Elle ne s'aigrit point par tous les rebuts de Jesus-Christ. Elle ne se décourage point. Elle se sert de tout pour s'humilier, & elle emploie son humilité pour fléchir Jesus-Christ. Il la met au nombre des chiens, & la sépare de celui des enfans. Elle s'y met elle-même, & elle trouve dans cette humiliation un nouveau moyen d'exciter sa compassion. Qu'y a-t-il de plus juste, qu'un pécheur s'humilie ; qu'après s'être élevé avec insolence au-dessus de Dieu, il se rabaisse par humilité au-dessous des

hommes ? Il s'est lui-même mis par son péché au dernier rang des créatures, en se rendant esclave du démon. N'est-ce pas beaucoup pour lui, que Dieu en le délivrant de cet état, ne l'oblige qu'à se mettre au dernier rang des hommes ? Il est d'autant plus juste qu'il s'y réduise, que n'étant pas assuré de la rémission de ses péchés, il peut craindre avec raison d'être encore dans cette effroyable rabaissement; & cette incertitude ne durant pas moins que toute la vie, son humiliation doit continuer toute sa vie.

VIII. On ne sauroit obtenir la rémission de ses péchés qu'en quittant le péché. Or tout pécheur est un orgueilleux; car c'est un grand orgueil de préférer sa volonté à celle de Dieu; ce qui se rencontre dans tout péché. C'est un grand orgueil que de refuser d'obéir à Dieu, & tout pécheur le refuse. C'est un grand orgueil que de secouer le joug de Dieu & de Jésus-Christ; & tout pécheur le
Ps. 2, 3. secoue, & dit par ses actions : *Rompons les chaînes dont ils veulent nous lier, & rejettons leur joug loin de nous.* Il faut donc que tout pécheur s'humilie pour être justifié, puisqu'il faut qu'il renonce à son orgueil. Il faut, pour être justifié, cesser d'être contraire à la justice, & embrasser ce qu'elle ordonne. Or, la

justice condamne tout orgueilleux à l'humiliation, puisqu'il est juste qu'un orgueilleux soit humilié, selon cet oracle de Jesus-Christ : *Quiconque s'éleve sera abaissé, & quiconque s'abaisse sera élevé* : & l'on ne sauroit devenir juste sans consentir à cet arrêt de la justice divine. *Luc.* 18, 14.

IX. Mais si cela est, que peut-on dire d'une infinité de gens, qui prétendent être pénitens, & qui avouent qu'ils ont besoin de pénitence? Car quelle marque voit-on en eux de cette disposition d'humilité ? Où sont ceux en qui l'esprit de pénitence étouffe le desir de s'élever dans le monde? Où sont ceux qu'il fait renoncer à quelques marques de grandeur, & qui diminuent la pompe de leur train, ou la magnificence de leurs meubles, ou le luxe de leur table ? Où sont ceux qui en sont plus patiens dans les injures, & moins aigres dans leurs ressentimens ? L'humilité de ces prétendus pénitens est si spirituelle, qu'il n'y a point de marques extérieures de vanité & d'orgueil avec lesquelles elle ne s'accorde. Une femme pénitente n'en diminue rien de l'immodestie de ses habits, de la fierté de son air. Est-ce là cette humilité qui est marquée dans cette femme Chananéenne ? Est-ce là se mettre comme elle au rang des chiens,

qui est le nom que l'Ecriture donne aux pécheurs ? Et doit-on s'étonner, après cela, que ces personnes n'obtiennent rien de ce que cette femme obtint de la miséricorde de Jesus-Christ ?

SUR L'ÉVANGILE DU VENDREDI DE LA I SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Jean, 5, 1.*

EN ce temps-là, la fête des Juifs étant arrivée, Jesus s'en alla à Jérusalem. Or il y avoit à Jérusalem la piscine des brebis, qui s'appelle en Hébreu Bethsaïda, qui avoit cinq galeries, dans lesquelles étoient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux, & de ceux qui avoient les membres desséchés, qui tous *attendoient que l'eau fût remuée. Car l'Ange du Seigneur en un certain temps descendoit dans cette piscine, & en remuoit l'eau; & celui qui y entroit le premier, après que l'eau avoit été* ainsi *remuée, étoit guéri de quelque maladie qu'il eût. Or il y avoit là un homme qui étoit malade depuis trente-huit ans. Jesus l'ayant vu couché, & con-*

noissant qu'il étoit malade depuis fort long-temps, lui dit : Voulez-vous être guéri ? Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jetter dans la piscine après que l'eau a été troublée, & pendant le temps que je mets à y aller, un autre y descend avant moi. Jesus lui dit : Levez-vous, emportez votre lit, & marchez ; & cet homme fut guéri à l'instant, & prenant son lit, il commença à marcher. Or ce jour-là étoit un jour de sabbat. Les Juifs dirent donc à celui qui avoit été guéri : C'est aujourd'hui le sabbat, il ne vous est pas permis d'emporter votre lit. Il leur répondit : Celui qui m'a guéri, m'a dit, emportez votre lit, & marchez. Ils lui demanderent : Qui est donc cet homme-là qui vous a dit, emportez votre lit, & marchez ? Mais celui qui avoit été guéri, ne savoit pas lui-même *qui il étoit ; car Jesus s'étoit retiré de la foule du peuple qui étoit là. Depuis, Jesus trouva cet homme dans le Temple, & il lui dit : Vous voyez que vous êtes guéri ; ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. Cet homme s'en alla trouver les Juifs, & leur dit, que c'étoit Jesus qu'il l'avoit guéri.*

Explication.

I. JEsus-Christ étant la fin de la loi & l'objet de tout ce qui s'y est fait, ce n'est point une pensée sans fondement, que de dire que cette multitude de malades qui environnoient la piscine, dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour, représentoit tout le genre humain, c'est-à-dire Adam & toute sa postérité, que saint Augustin appelle le grand malade, pour la guérison duquel le grand Médecin est descendu du Ciel : *Si venit de cœlo magnus Medicus, magnus per totum orbem terræ jacebat ægrotus* : Que cet Ange qui remuoit l'eau représentoit Jesus-Christ même, qui communique au Baptême, à la Pénitence & à tous les Sacremens, la force de guérir les ames ; & que cet unique malade qui étoit guéri après le mouvement de l'eau, figuroit l'unité de l'Eglise que Dieu sanctifie par ses Sacremens, & qui n'est à l'égard de tous les hommes, que ce qu'étoit un seul malade à l'égard de cette multitude de malades qui environnoient cette piscine.

Aug. Ser. 9. de verb. Apost. nov. edit. Ser. 175. c. 1. n. 1.

II. On peut dire de plus, que ce miracle ne se faisoit à Jérusalem, qu'afin de donner lieu au Messie d'y signaler son pouvoir ; & que ce malade n'avoit été

trente-huit ans dans son infirmité, qu'afin que la puissance de Jesus-Christ éclatât davantage dans sa guérison, comme il est dit expressément de l'aveugle-né. Car il est certain que Dieu avoit préparé toutes choses par rapport à son Fils, & pour contribuer à sa gloire; qu'il n'avoit permis, par exemple, qu'il y eût de son temps ce grand nombre de possédés, qu'afin qu'il les délivrât; & ce sera dans le ciel un des principaux sujets de la joie des bienheureux, d'avoir servi par les accidens de leur vie, & de servir par leur bonheur éternel, à relever la gloire de la grace de Jesus-Christ: *In laudem gloriæ gratiæ suæ.* Cette raison Eph. 1, 6. fera même que leurs péchés passés ne leur feront aucune peine, parce qu'il paroîtra clairement qu'ils auront servi à faire éclater la gloire de Dieu. Que si cette consolation sera solide dans le ciel, elle l'est aussi sur la terre, & doit calmer les pécheurs que Dieu a guéris de leurs maladies spirituelles, quelque grandes qu'elles aient été.

III. Cet homme choisi de Dieu pour manifester la puissance de Jesus-Christ, étoit travaillé de son infirmité depuis trente-huit ans, & la durée de ce mal étoit une marque certaine qu'il étoit entiérement incurable. Mais ce qui l'a-

voit empêché d'être guéri dans la piscine, de même que plusieurs autres, c'est, comme il le déclare lui-même, qu'il n'avoit eu *personne pour le jetter dans l'eau après que l'Ange l'avoit remuée.* Dieu remue ainsi souvent les ames par des mouvemens de grace, qui leur font concevoir quelque désir de se convertir. Mais ces mouvemens avortent & deviennent inutiles; parce qu'il ne se trouve personne qui les entretienne, & qui soit capable de régler la pénitence de ces gens qui commencent à désirer leur conversion. La voie ordinaire de la conversion des ames ne consiste pas dans les seuls mouvemens de la grace, mais dans l'union de la conduite d'un bon Directeur avec cette grace. C'est lui qui doit appliquer les ames à leurs devoirs, leur faire connoître leurs dangers, régler leur pénitence, les préserver des excès, les retirer des occasions, leur prescrire les remèdes convenables à leurs maladies. Cependant on peut dire que le secours d'un Directeur éclairé, autrefois si ordinaire, est présentement plus rare que la grace même, & qu'il est bien plus commun de trouver des ames touchées de Dieu, que des gens capables de les aider à se retirer du vice, & à marcher dans la voie de Dieu. Il faut faire

ſouvent de grandes recherches pour trouver un Directeur vraiment éclairé, & capable de jetter les ames dans la piſcine de la pénitence. Avila veut qu'on le cherche entre mille ; & ſaint François de Sales, entre dix mille. Il y a apparence qu'à meſure qu'on avancera vers la fin des ſiecles, cette diſette de Directeurs deviendra toujours plus grande.

IV. On ne peut douter que ce manque des ſecours ordinaires, ne ſoit une grande marque de la colere de Dieu ſur les hommes, & l'un des plus grands châtimens qu'il puiſſe exercer ſur eux. Car, comme il ne s'éloigne pas ſouvent de ſa conduite ordinaire, quand les moyens ordinaires de converſion ſont rares, les converſions le ſont auſſi. C'eſt ce qui fait qu'il nous repréſente dans ſes Prophetes la rareté des Paſteurs, comme un des plus grands maux de ſon peuple, & qu'il fait parler en ces termes ceux qui ſe trouvent en ces mauvais temps : *Non* *Iſa.* 3, 7. *ſum medicus, & in domo mea non eſt panis neque veſtimentum : Je ne ſuis pas médecin, & je n'ai, ni pain, ni habits dans ma maiſon.* Mais c'eſt encore bien pis, quand non-ſeulement on a à chercher des Directeurs, mais que les vrais Directeurs étant rares, il s'en trouve une infinité de faux qui s'offrent d'eux-mê-

mes, & qui tiennent un langage tout contraire, en disant : je suis médecin, j'ai abondance de pain, j'ai des vêtemens de reste ; & qui cependant au lieu des vrais remedes, de la nourriture convenable, & des habits propres à nous couvrir, ne nous donnent que de faux remedes, de vrais poisons, & des habits qui nous déshonorent. C'est là ce qui est le plus à craindre. Mais comme rien néanmoins n'empêche le salut des ames que Dieu s'est choisies par son élection éternelle, il sait bien remédier à cet inconvénient à leur égard. Ou il les conduit par lui-même, & supplée ainsi au peu de lumiere de leurs Pasteurs ; ou il leur fait trouver la lumiere dont elles ont besoin, dans les ténebres mêmes de leurs Directeurs, qu'il éclaire pour elles & non pour eux-mêmes. Il les instruit ainsi de ce qu'elles doivent faire dans leur pénitence, & après leur pénitence ; comme Jesus-Christ, après avoir guéri ce paralitique de trente-huit ans, l'instruisit de ce qu'il devoit faire après sa guérison.

V. Pour les autres, il est vrai que la disette des Pasteurs éclairés, leur est étrangement préjudiciable, & que rien ne contribue davantage à leur perte ; mais elle ne les excuse en aucune sorte

dans leurs péchés, parce que ce sont eux qui l'attirent par leur négligence. Ils ne manquent de bons Directeurs, que parce qu'ils n'en désirent pas, qu'ils n'en cherchent pas, & qu'ils n'en demandent pas à Dieu *autant qu'une aussi grande chose doit être demandée :* QUANTUM *res tanta petenda est*, dit saint Augustin. Ils n'en manquent, que parce qu'ils ne les discernent pas, & que leur aveuglement ou le peu de soin qu'ils ont de leur salut, fait qu'ils prennent le premier venu, & qu'ils se livrent aussi facilement aux plus aveugles qu'aux plus éclairés. Le mauvais choix qu'ils font, vient de ce qu'ils sont très-peu intelligens dans les vérités de l'Evangile ; de ce qu'ils ont le cœur corrompu & dépravé, ce qui les rend capables d'approuver une infinité de fausses maximes. Qu'ils aient le cœur pur & droit, comme ils devroient l'avoir, ils reconnoîtront aisément la mauvaise doctrine des faux Prophetes : & Dieu tireroit plutôt des eaux des rochers, & *des* *Matth.* *enfans d'Abraham des pierres* les plus dures, que de permettre qu'ils manquassent de gens capables de les conduire. *3, 9.*

VI. Jesus-Christ commanda à ce malade qu'il avoit guéri, d'emporter son lit & de s'en aller ; & les Juifs s'en scan-

daliserent, parce que c'étoit un jour de sabbat : mais leur scandale étoit injuste & mal entendu. La loi du sabbat avoit
1. Mach. 2, 41. ses exceptions. Les Machabées conclurent fort bien, qu'il leur étoit permis de se défendre le jour du sabbat. Il étoit permis de faire le jour du sabbat dans le temple, certaines œuvres appartenantes à l'honneur de Dieu, qu'il n'auroit pas été permis de faire ailleurs. Si la nécessité pouvoit bien donner cette dispense, comme les Machabées le jugerent avec raison ; si ce que les Prêtres faisoient dans le temple n'étoit point contraire à la loi du sabbat, parce que c'étoit pour glorifier Dieu ; pourquoi Jesus-Christ, à qui la multitude de ses miracles devoit donner à l'égard des Juifs une autorité plus que prophétique, ne pouvoit-il pas donner permission à cet homme d'emporter son lit, pour glorifier Dieu par ce miracle en le rendant plus certain ?

Les Juifs expliquoient la loi du sabbat en leur maniere ; Jesus-Christ l'expliquoit autrement qu'eux. Mais l'explication de Jesus-Christ fortifiée par ses miracles, devoit être bien plus forte sur leur esprit, que leurs simples pensées sans preuves, ou fondées sur de pures traditions humaines. Aussi Jesus-Christ n'eut jamais d'égard à cette sorte de scan-

dale ; & quoiqu'il prévît qu'il s'éleveroit en cette occasion, il ne laissa pas de commander à cet homme d'emporter son lit, pour faire paroître clairement sa guérison.

VII. Il vouloit de plus nous instruire par-là, que la vraie marque que nos passions sont guéries, est lorsque nous n'y succombons plus ; qu'elles ne nous portent plus, comme un lit porte un malade ; mais que nous en sommes les maîtres, & que nous les tenons assujetties. Voilà la plus solide preuve de la guérison des ames. Un malade qui a besoin de son lit pour se soutenir, n'est point guéri ; & un homme qui porte son lit n'est plus malade. Ne nous flattons donc point d'être guéris, tant que nous serons dominés par nos passions ; & si nous faisons encore le mal que nous ne voulons pas, reconnoissons que nous ne sommes pas encore guéris.

VIII. Il paroît par ce que les Juifs dirent à ce malade de trente-huit ans que Jesus-Christ avoit guéri, qu'ils étoient scandalisés de ce qu'il portoit son lit le jour du sabbat, quoique ce fût pour marquer la vérité de sa guérison, & qu'ils faisoient un crime à Jesus-Christ de le lui avoir ordonné ; & c'est pourquoi l'une de leurs plus ordinaires calomnies contre Jesus-Christ, étoit qu'il

Joan. 9. 16. violoit le Sabbat : Non *est hic homo à Deo, qui sabbatum non custodit*. Le diable laisse ainsi, ou plutôt il cause dans l'esprit de ceux qu'il possede, de vains scrupules ; & il en tire de grands avantages. Par ces vains scrupules, il les porte à faire des péchés très-effectifs, & il leur ôte le scrupule qu'ils auroient dû en avoir. Ces Juifs, par exemple, qui faisoient à cet homme scrupule de porter son lit, n'en faisoient point de condamner Jesus-Christ, & de se juger plus éclairés & plus intelligens que lui.

Par le moyen de ces scrupules, le diable affermit ces personnes dans leur malignité ; & leur fait mépriser ceux qui jugent autrement qu'eux. Il anime leur passion & la rend plus hardie. Elle est mêlée de quelque défiance quand la conscience s'y oppose : mais elle est fiere, lorsqu'elle peut se flatter d'agir par un motif de religion. Enfin le diable ne désire rien davantage, que de cacher le mal qu'il fait faire, & d'entretenir les gens dans l'idée qu'ils ont d'être des gens de conscience & de probité, qui ne se proposent que la gloire de Dieu. Ils s'applaudissent eux-mêmes dans cette disposition ; & tant qu'ils y sont, ils n'ont garde de se repentir de leurs actions, qui est ce que le diable craint le plus.

IX. Ce malade qui avoit été guéri, obéit bien à Jesus-Christ en emportant son lit : mais il paroît qu'il étoit peu touché de reconnoissance ; puisqu'il n'eut aucun soin de s'informer qui étoit celui qui l'avoit guéri, & qu'ainsi il ne put répondre aux Juifs qui lui demanderent qui il étoit. Nous recevons ainsi tous les jours une infinité de bienfaits de Dieu, & nous oublions aussi-tôt que c'est de lui que nous les avons reçus. Cet homme étoit si occupé de sa guérison par rapport à lui, qu'il n'eut aucun soin de penser à celui de qui il l'avoit reçue ; & c'est pourquoi Jesus-Christ l'ayant *trouvé dans le temple*, l'avertit *de ne plus pécher, de peur de retomber dans un état pire* que celui dont il l'avoit retiré. Les rechutes sont toujours pires que le mal dont on avoit été délivré ; parce qu'elles sont jointes à l'ingratitude, & que l'ingratitude éloigne plus les graces de Dieu, que tous les péchés qu'on pouvoit avoir commis.

C'est même par miséricorde, selon saint Bernard, que Dieu refuse ses graces aux ingrats ; de peur que s'il les leur donnoit, elles ne les rendissent encore plus criminels. Et c'est pourquoi on trouve bien des gens guéris la premiere fois par Jesus-Christ ; mais on n'en

Serm. 27. de div. n. 6.

trouve point à qui il ait accordé une nouvelle guérison, après qu'ils avoient abusé de la premiere : pour nous montrer par-là que rien n'est plus dangereux que les rechutes dans le péché, & pour nous imprimer dans l'esprit l'instruction importante qu'il donne à ce malade par ces paroles : *Vous voyez que vous êtes guéri ; ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire :* Ecce *sanus factus es, jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat.*

SUR L'ÉVANGILE DU SAMEDI DE LA I SEMAINE DE CARÊME, ET DU II DIMANCHE.

Évangile. *S. Matth.* 17, 1.

En ce temps-là, Jesus ayant pris avec lui Pierre, Jacques & Jean son frere, les mena à l'écart sur une haute montagne, & il fut transfiguré devant eux ; son visage devint brillant comme le soleil, & ses vêtemens blancs comme la neige. En même-temps ils virent paroître Moïse & Elie, qui

s'entretenoient avec lui. Alors Pierre dit à Jeſus : Seigneur, nous ſommes bien ici ; faiſons-y, s'il vous plaît, trois tentes, une pour vous, une pour Moïſe, & une pour Elie. Lorſqu'il parloit encore, une nuée lumineuſe les couvrit, & il ſortit une voix de cette nuée, qui fit entendre ces paroles: Celui-ci eſt mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection, écoutez-le. Les Diſciples les ayant entendues, tombèrent le viſage contre terre, & furent ſaiſis d'une grande crainte : mais Jeſus s'approchant, les toucha, & leur dit : Levez-vous, & ne craignez point. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jeſus ſeul. Lorſqu'ils deſcendoient de la montagne, Jeſus leur fit ce commandement, & leur dit : Ne parlez à perſonne de ce que vous avez vu, juſqu'à ce que le Fils de l'homme ſoit reſſuſcité d'entre les morts.

EXPLICATION.

I. JEſus-Chriſt en rendant trois de ſes Apôtres ſpectateurs d'une partie de ſa gloire dans ſa Transfiguration n'avoit pas tant en vue leur utilité préſente, que celle qu'ils devoient en tirer dans la ſuite. Il ſavoit fort bien que nonobſtant la vue de ſa gloire, ils ne laiſſeroient pas de l'abandonner dans ſa Paſſion : mais il ſavoit auſſi qu'après la

Pentecôte, il leur en feroit tirer de grands avantages ; & que non-seulement il fortifieroit par-là leur foi, & celle de tous les Chrétiens, mais qu'il les affermiroit contre tous les maux de cette vie par l'espérance de cette gloire. C'est une chose commune, & à Dieu, & au démon, d'avoir des vues éloignées dans ce qu'ils operent sur le cœur des hommes. Dieu y jette des semences de vie, pour les faire fructifier en leur temps ; & le diable y jette des semences de mort, pour y produire des fruits de mort, quand les occasions les feront germer. Il y a seulement cette différence, que le diable ne sauroit anéantir les desseins de Dieu, & que Dieu anéantit quand il veut les desseins du diable.

II. Cette conduite de Dieu peut servir d'une grande consolation & d'un grand soutien, aux Pasteurs qui ne voient pas un grand fruit de tout ce qu'ils font dans l'exercice de leur ministere : ce qui fait qu'ils sont souvent tentés de découragement, & de désirer de tout quitter pour se retirer dans la solitude, & n'être chargés que d'eux-mêmes. Car elle leur fait voir qu'il ne faut pas toujours conclure du présent au futur, & qu'il n'est pas juste de croire que les instructions soient inutiles, quoiqu'on n'en voie

point de fruit apparent. Car que ſavent-ils ſi Dieu ne leur cache point ce fruit, pour ne point les mettre en danger de le gâter & de le perdre par une mauvaiſe complaiſance? Que ſavent-ils ſi Dieu ne conſerve point ces ſemences, pour les faire germer en leur temps? Que ſavent-ils ſi elles n'ont point arrêté dans certaines bornes la malice des méchans qui paroiſſent n'en avoir point profité, & ſi elles n'ont point ſoutenu les bons dans le bien qu'ils font? Ce ſont des conſidérations que ſaint Chryſoſtome allegue, pour empêcher les Paſteurs de croire leur travail inutile. Il faut examiner avec grand ſoin ſi l'on eſt appellé à ce miniſtere : mais après cet examen, il ne faut pas ſe rebuter facilement pour les difficultés qu'on y trouve, ni pour le peu de fruit qu'il ſemble que l'on y fait; parce qu'après tout il y a bien de l'incertitude en ce point, & qu'il n'eſt pas permis de juger de ce que Dieu opere, ou a deſſein d'opérer dans les ames par les paroles des Paſteurs.

III. Ce que Jeſus-Chriſt fit voir à ſes Apôtres ſur cette ſainte montagne, n'étoit qu'un léger échantillon de ſa gloire, &, pour le dire ainſi, une goutte de cette mer de délices qu'il réſerve à ſes

élus pour l'autre vie. Cependant cette goutte fut suffisante pour les transporter hors d'eux-mêmes, pour leur faire oublier toutes les choses du monde, & leur faire désirer de demeurer toujours en ce lieu-là : *Bonum est nos hîc esse* : Il
Marc. 9, *fait bon ici*, disoit saint Pierre. *Si vous*
5. Luc. 9, *voulez, nous y ferons trois tentes : ce qu'il*
33. *disoit*, remarque l'Evangile, *en ne se possédant pas*. Quel aveuglement est-ce donc aux hommes de mépriser cette gloire toute entiere, dont la moindre partie suffit pour enivrer l'ame, & mérite d'être préférée à toutes les joies du monde, & à tous les plaisirs fades & languissans que l'on peut y éprouver ! C'est, dit-on, que nous ne l'avons pas éprouvée comme les Apôtres. Mais pourquoi la foi ne supplée-t-elle pas au défaut de cette épreuve ? & pourquoi ne reconnoissons-nous pas que Dieu ne nous favorise pas moins en cela que ces trois Apôtres ? Car Dieu en la leur faisant éprouver, en a établi la certitude à notre égard aussi-bien qu'au leur ; & en nous privant de cette épreuve, il augmente le mérite de notre foi, & la rend plus pure & plus digne de récompense. Ainsi c'est par miséricorde pour nous, & que ces Apôtres l'ont éprouvée, & que nous ne l'éprouvons pas.

IV. L'une

IV. L'une des principales fins de la Transfiguration a été de faire entendre à ces trois Apôtres, & par eux à nous, ce témoignage céleste que le Pere rendit à son fils : *C'est mon Fils bien-aimé, l'objet de ma complaisance : écoutez-le.* Témoignage bien digne de la charité de Dieu envers nous; puisqu'il comprend tout ce que nous devons faire pour opérer notre salut! Car tous nos devoirs ne consistent qu'à écouter ce Fils en la maniere que nous devons l'écouter, c'est-à-dire avec soumission & obéissance. C'est là, non-seulement l'abrégé de nos devoirs, mais tout le bonheur de l'homme dans cette vie & dans l'autre. La vérité fera la félicité des Saints, lorsque le Verbe pénétrera parfaitement leurs esprits par sa lumiere ; & elle fait dans cette vie le plus grand bonheur des hommes, en les préservant de leur plus grand malheur, qui est d'être le jouet de la fausseté & de l'erreur.

V. Il n'y a proprement que deux prédicateurs au monde, Jesus-Christ & le diable. C'est Jesus-Christ qui nous enseigne tout ce que nous y connoissons de vrai, tout ce qui nous rappelle à nous-mêmes, tout ce qui nous découvre l'illusion des choses du monde, tout ce qui nous donne quelque vue & quelque gout

des biens éternels. C'eſt du diable que nous entendons tout ce qui nous jette hors de nous-mêmes, tout ce qui nous fait eſtimer & aimer les choſes préſentes, tout ce qui nous fait oublier l'avenir. Jeſus-Chriſt parle lui-même au fond des cœurs, & il le fait ſouvent enſuite de la parole extérieure de ſon Evangile, des bonnes lectures, des bons exemples, & des paroles qu'il met dans la bouche de ceux qui parlent en ſon nom & par ſon eſprit. Mais le diable ne pouvant parler immédiatement au cœur, & ne devant pas ſe manifeſter à nous, emprunte le langage des créatures & celui de notre chair & de nos paſſions, & nous fait entendre par-là tout ce qu'il déſire. Il nous dit, par les diſcours d'un vindicatif, qu'il eſt bon de ſe venger; par ceux d'un ambitieux, qu'il eſt bon de s'élever; par ceux d'un avare, qu'il eſt bon de s'enrichir; par ceux d'un voluptueux, qu'il eſt bon de jouir du monde. Il les fait parler en agiſſant ſur leur imagination, & en y excitant les idées qu'ils expriment par leurs paroles, & il joint en même-temps à cette inſtruction extérieure le langage de nos déſirs qu'il excite. Celui des exemples des perſonnes déréglées lui ſert encore plus que celui de leurs paroles : & enfin la ſeule

vue muette des objets du monde qu'il nous présente, lui sert encore d'un langage pour nous dire que le monde est aimable, & qu'il est digne d'être recherché.

VI. Cette prédication du démon est presque continuelle. Il est toujours en chaire pour nous séduire, & il substitue sans cesse des prédicateurs qui tiennent sa place & qu'il anime par son esprit. C'est de cette chaire empestée dont parle David, en déclarant heureux ceux qui ne s'y sont point assis : *Et in cathedra pestilentiæ non sedit.* Cette chaire est en même-temps la chaire des moqueurs, comme porte le texte original ; puisque le diable qui y préside se moque également, & de ceux qu'il trompe, & de ceux dont il se sert à tromper les autres ; & c'est afin que nous soyons préservés de cette moquerie, que le Roi Prophete nous apprend à dire à Dieu : *Que mes ennemis ne se moquent point de moi ; car tous ceux qui esperent en vous ne seront point confondus.*

Ps. 1, 1.

Ps. 24, 3.

L'homme trompé à l'égard des biens humains, est le propre objet de la moquerie des hommes ; mais l'homme trompé à l'égard de son salut, est le propre objet de la moquerie des démons qui ne se plaisent qu'à cela. Il en est

d'autant plus digne, que son illusion est plus grossiere. Il croit se rendre heureux par ce qui le perd; il s'imagine s'honorer par ce qui le réduit au dernier avilissement ; il prend pour plaisir ce qui lui donne la mort. Voilà le spectacle que le diable aime ; c'est son unique joie, & c'est à quoi tendent toutes ses tentations. Qu'est-ce donc que la conversation du monde, que l'on prend pour un si grand bien, & dont on regarde la privation comme un si grand mal ? C'est être presque continuellement à l'école du diable ; c'est, ou parler en son nom, ou écouter ceux qui lui servent de truchemens & d'interpretes. Horrible & misérable ministere, mais le plus commun & le plus continuel de tous les ministeres du monde ! Car que fait-on autre chose dans le monde, que de porter dans l'esprit des autres l'image de ses propres passions, & d'y imprimer l'estime de ce qu'on estime, le mépris de ce qu'on méprise, l'amour de ce qu'on aime, la haine de ce qu'on hait ? Or, on n'estime & on n'aime que le monde, c'est-à-dire, l'éclat, les richesses, le plaisir ; & l'on ne hait & on ne méprise que la pauvreté, l'abaissement & la souffrance. Ainsi inspirer aux autres ces passions, c'est proprement servir d'organe

& de truchement au diable ; & écouter ceux qui les inſpirent, c'eſt être à cette déteſtable école. Quand on dit donc d'une jeune perſonne, qu'elle eſt entrée dans le monde, on dit en effet qu'elle eſt entrée dans l'école du démon, qu'elle y reçoit ſes inſtructions depuis le matin juſqu'au ſoir : car il ne ceſſe jamais de parler. Il fait leçon par-tout ; il ſe ſert de tout pour nous corrompre le jugement ; il emploie même quelquefois pour nous ſéduire, des vérités très-ſaintes en ſoi, mais qu'il nous fait propoſer indiſcrétement & à contre-temps pour nous les rendre odieuſes. Les diſcours mêmes qui paroiſſent ſimplement inutiles & curieux, lui ſont de grand uſage pour accoutumer les hommes à l'inutilité, à la curioſité & à l'amuſement : enfin tout lui eſt bon, pourvu qu'il nous nuiſe, & qu'il nous rempliſſe l'eſprit de principes & de ſemences d'erreur.

VII. Ce qui augmente le danger de cette malheureuſe école, c'eſt que preſque perſonne n'en a la défiance qu'il devroit en avoir. On y envoie de jeunes gens ſans expérience & ſans lumiere, dans la vue, dit-on, de leur former l'eſprit. On s'en fait une néceſſité indiſpenſable, & l'on ne croit pas qu'il ſoit

besoin pour cela d'aucune précaution. Chacun se croit assez fort pour s'en défendre, ou plutôt personne ne croit qu'il soit nécessaire d'avoir quelque lumiere pour découvrir ces pieges, & quelque force pour y résister. Ainsi l'on va sans crainte affronter le diable avec toutes ses tentations ; on y va sans préservatif, sans préparation, sans défiance, sans crainte : on y va avec plaisir & avec inclination ; on en fait son divertissement & son devoir : on écoute par-tout le démon dans ses diverses leçons qu'il fait continuellement, & on n'a aucun soin de se réserver au moins quelque temps pour écouter Jesus-Christ : enfin on ne peut mieux faire pour être bon disciple du diable, ni plus mal faire pour pratiquer le commandement que le Pere Eternel nous fait d'écouter son Fils.

VIII. Mais que faut-il donc faire pour éviter ce danger ? Est-il absolument nécessaire de rompre avec les hommes, & de se cacher dans quelque solitude inconnue ? Non : une retraite entiere n'est, ni possible, ni utile à tout le monde. Il y en a bien qui y trouveroient des tentations encore plus dangereuses que celles que l'on trouve dans le monde ; parce que Dieu ne les y appelle pas ; & la charité même n'autoriseroit pas toujours

ce dessein. Que deviendroit le monde, si tous les gens de bien s'en séparoient ? Et quelle espérance de salut y resteroit-il, puisque les vrais Chrétiens étant la lumiere du monde, selon l'Evangile, il demeureroit dans des ténebres épaisses, s'ils se portoient tous à s'en retirer ? Il y en a donc qui peuvent & qui doivent même demeurer dans ce commerce du monde. Il y en a qui y sont attachés par des liens qu'il ne leur est pas permis de rompre ; il y en a qui n'ont pas la force de s'en séparer : mais ce qui est certain néanmoins à l'égard de tous, c'est qu'il n'est permis à aucun de suivre l'esprit du monde, ni de se laisser gâter l'esprit & le cœur par les sentimens faux & corrompus qui sont mêlés dans la plupart des discours des hommes. Il faut donc allier nécessairement ces deux choses, si l'on ne veut pas périr en demeurant dans le monde. Mais comment les allier ? La chose est difficile ; mais elle n'est pas impossible. En voici quelques moyens dont on tireroit sans doute un très-grand fruit, si l'on avoit soin de les pratiquer.

Matth. 5, 14.

Premiérement, il ne faudroit jamais entrer dans le commerce du monde, ni dans les professions qui y engagent, avant que de s'être rempli l'esprit des

vérités oppoſées à la corruption qui y regne : car le moyen de reconnoître les erreurs que par la vérité ? Et que peut-il arriver à ceux qui l'ignorent, que de ſe laiſſer emporter aux opinions populaires & corrompues, ſur-tout ſi elles ſont favoriſées par la pente de la nature ?

Ceux qui ſont dans un air & dans des lieux infectés de peſte, ont ſoin de ſe munir de contre-poiſon. Ils ne ſe contentent pas d'en avoir pris en entrant, ils en renouvellent l'uſage chaque jour, & ils en fortifient tous les organes de leurs ſens. Or, le contre-poiſon de l'erreur, c'eſt la connoiſſance, l'amour & la pratique de la vérité. Bien loin donc que ceux qui vivent dans le monde, ſoient moins obligés que les autres de s'inſtruire continuellement des vérités chrétiennes, par la lecture, par la méditation & par les autres exercices dans leſquels on écoute Dieu ; ils y ont au contraire une double obligation. Une perſonne qui vit dans la retraite, n'eſt obligée de lire que pour ſe nourrir ; & les images de ce qu'elle a appris ne s'effaçant pas ſi-tôt, elle n'eſt pas obligée de les retracer & de les renouveller ſi ſouvent. Mais ceux qui vivent dans le monde ſont obligés de s'inſtruire de la vérité, & pour s'en nourrir, & pour

ſe guérir, & pour ſe fortifier, & pour en retracer le ſouvenir, que les objets du monde confondent & effacent continuellement.

Plus on entend ſouvent dans le monde la voix du diable, plus on eſt obligé d'écouter ſouvent au fond de ſon cœur la voix de Dieu qui parle à ceux qui s'y rendent attentifs. Plus le monde fait d'efforts pour ébranler l'ame, & la renverſer, plus on eſt obligé de recourir à Dieu, afin qu'il l'affermiſſe & la ſoutienne par ſes graces & par ſon ſecours.

IX. Qu'on demeure donc dans le commerce des hommes tant que l'on voudra, pourvu que l'on faſſe en ſorte que les ſentimens qu'il inſpire, paſſent toujours dans notre eſprit pour des illuſions & des fables, & que l'on puiſſe dire véritablement avec David : *Les injuſtes m'ont raconté leurs fables ; mais rien n'eſt ſemblable à votre loi.* Qu'on ne ſe ſépare pas de la converſation du monde, pourvu qu'on prenne toujours ſes diſcours pour des impoſtures & des calomnies : car il ne faut pas s'y tromper. Si l'Evangile du monde étoit vrai, l'Evangile de Jeſus-Chriſt ſeroit faux : ſi le monde avoit raiſon d'aimer & d'inſpirer l'amour des richeſſes, de l'élévation, de la grandeur, des plaiſirs, &

Pſ. 118. 85.

de tout ce qui y conduit, Jesus-Christ auroit tort de nous éloigner de tout cela, & de nous commander, ou de nous conseiller tout le contraire. Il auroit été envieux de notre bonheur; il nous auroit chargés d'un poids inutile, & en un mot, il nous auroit trompés. Les maximes du monde tendent donc directement à détruire l'Evangile, à décrier Jesus-Christ, & à le faire passer, non pour le Docteur de la vérité & pour le Sauveur des hommes, mais pour un docteur d'erreur & pour l'ennemi des hommes. Or quelle plus grande calomnie que celle-là? Calomnie qui outrage Jesus-Christ même, & avec lui tous les Saints qui sont dans le ciel & sur la terre, & qui tend à les faire regarder comme des fous. Car on ne peut pas en avoir d'autre idée, si l'on entre dans l'esprit & les sentimens du monde. Il est vrai que le monde ne se sert pas de ces paroles: mais il exprime ces sentimens par un langage très-précis & très-expressif, qui est celui des actions; & il ne le fait que trop entendre, en béatifiant sans cesse les riches & les heureux selon le monde, & en ne parlant qu'avec mépris de ceux qui ne le sont pas. Il faut donc par nécessité, en demeurant dans le monde, ou participer à ses ca-

somnies, ce qui seroit embrasser le parti du diable, le prince des calomniateurs; ou demander sans cesse à Dieu qu'il nous en préserve, en lui disant avec David: *Délivrez-moi des calomnies des hommes, afin que je garde vos commandemens.* Ps. 118, 134.

SUR L'ÉPÎTRE DU II DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPÎTRE. 1. *Thess.* 4, 1.

Mes Freres, nous vous supplions & vous conjurons par le Seigneur Jesus, qu'ayant appris de nous comment vous devez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire, vous y marchiez en effet de telle sorte, que vous vous y avanciez de plus en plus. Vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de la part du Seigneur Jesus: car la volonté de Dieu est que vous soyez saints & purs, que vous vous absteniez de la fornication, que chacun de vous sache posséder le vase de son corps *saintement & honnêtement, & non point en suivant les mouvemens de la concupiscence, comme les Païens qui ne connoissent point Dieu. Que personne n'opprime son frere, ni ne lui*

fasse tort dans aucune affaire ; parce que le Seigneur est le vengeur de tous ces péchés, comme nous vous l'avons déja déclaré & assuré de sa part : car Dieu ne nous a pas appellés pour être impurs, mais pour être saints.

EXPLICATION.

I. On peut former sur les paroles de S. Paul, qui sont le commencement de l'Epître de ce jour, trois questions importantes pour la pratique de la vie chrétienne.

La premiere, si cet avancement que S. Paul souhaite aux Thessaloniciens, regarde les préceptes ou les conseils. La seconde, de quelle sorte on peut avancer dans l'accomplissement des préceptes. Et la troisieme, si cet avancement est de précepte, ou seulement de conseil. Toute la suite de l'Epître décide nettement la premiere de ces questions. Car S. Paul conjurant les Thessaloniciens de marcher dans ce qu'ils avoient appris, ajoute, pour faire entendre ce que c'étoit : *Vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de la part du Seigneur* JESUS. Il parle donc de s'avancer dans la pratique des préceptes, & non dans celle d'œuvres qui seroient de surérogation & purement de conseil. Aussi tous les exemples

qu'il apporte, regardent des préceptes, & des préceptes indispensables, comme de s'abstenir de la fornication, de ne point opprimer ses freres, & de ne point leur faire de tort. Il n'y a point, à l'égard de ces articles, d'excuse ni de dispense; & c'est pourquoi il déclare, *que le Seigneur sera le vengeur de tous les péchés* que l'on commettroit contre ces préceptes. Or Dieu ne venge pas l'omission des conseils. Il est donc clair que l'avancement qu'il leur souhaite, est celui qui a lieu dans l'observation des préceptes; & c'est aussi sur cette doctrine qu'est fondée la décision des Théologiens, qui enseignent que la perfection consiste dans l'accomplissement des préceptes, & non dans l'accomplissement des conseils. Accomplir parfaitement les préceptes, c'est être parfait; & cette perfection peut se rencontrer dans tous les états. On y arrive plus sûrement & plus facilement par la pratique des conseils; mais c'est pourtant dans la pratique des préceptes qu'elle consiste, & non dans celle des conseils. La raison en est, que la perfection consiste dans la charité. Or la charité est tellement un précepte, qu'elle n'est jamais matiere de conseil, selon saint Thomas. Car quoique Dieu ne nous impute point de ce qu'on n'a pas en cette

vie la perfection de l'amour qui fera la récompense des bienheureux, comme dit saint Augustin; on peut dire néanmoins que ce degré d'amour que nous n'aurons que dans le ciel, n'est pas de simple conseil : & la raison en est que l'on peut renoncer à l'observation des conseils, quand même on pourroit les observer; au lieu qu'on ne peut renoncer à aucun degré d'amour de Dieu, & que l'on est obligé de l'étendre sans bornes, & d'aimer toujours Dieu le plus parfaitement que l'on peut. Ainsi l'on ne peut conclure de la pratique d'aucun conseil, que ceux qui le suivent soient plus parfaits que ceux qui ne le suivent pas; mais seulement qu'il leur est plus facile de parvenir à la perfection de la vie chrétienne, qu'à ceux qui ne le pratiquent pas.

De Spir. & lit. c. ult.

II. Mais comment avancer dans la pratique des préceptes, puisqu'il semble, sur-tout à l'égard des préceptes négatifs, tels que ceux que l'Apôtre allegue en exemple, qu'il n'y ait point lieu à divers degrés, n'étant permis de faire les actions mauvaises en aucun degré ? On doit considérer néanmoins à l'égard de ces sortes de préceptes, que quoiqu'ils aient pour objet des actions dont il faut entiérement s'abstenir, c'est néanmoins

par la volonté que l'on s'en abstient, & par une résolution de l'ame qui s'en éloigne. Car on est obligé non-seulement à ne pas faire ces actions, mais aussi à avoir une volonté positive de ne pas les faire : or cette volonté est susceptible de divers degrés ; elle peut être plus foible ou plus forte : & la raison en est, que l'on s'éloigne de ces actions par la haine de l'injustice qu'elles renferment. Or à mesure que l'on aime plus ou moins la justice, on a aussi plus ou moins d'éloignement & de haine pour l'injustice. L'amour de la justice pouvant donc recevoir une infinité de divers degrés, la haine de l'injustice en reçoit autant. C'est donc dans cet accroissement d'amour de la justice & de la haine de l'injustice, que consiste l'avancement que S. Paul souhaite aux Thessaloniciens. Il y a toujours lieu d'avancer dans cette voie ; parce que la charité n'a point de bornes précises, & que l'on peut toujours y faire du progrès, sans que jamais ce progrès soit de conseil, & cesse d'être de précepte.

III. Ce sont ces divers degrés d'amour de la justice, qui font les divers progrès & les différens avancemens des ames : c'est ce qui les rend plus foibles ou plus fortes, moins capables ou plus capables de résister aux tentations ; & c'est de-là

qu'il arrive ordinairement qu'entre plusieurs justes attaqués des mêmes tentations, les uns demeurent fermes & les autres sont renversés : de sorte que comme on ne sait pas précisément la mesure des tentations par lesquelles Dieu permettra que nous soyons éprouvés, chacun est obligé de travailler toujours à se fortifier dans la vertu, qui n'est autre que l'amour de la justice. Il est bien vrai qu'on doit espérer que Dieu ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces : mais pour obtenir cette grace, il faut travailler fidélement & fortement à nous avancer, à nous fortifier, & à nous enraciner dans la charité. Autrement, il est clair que c'est à notre négligence qu'il faut imputer de ce que les tentations nous renversent & se trouvent au-dessus de nos forces : car elles n'y auroient pas été, si nous avions eu soin de nous fortifier par une charité plus abondante. Dieu ne promet cette proportion des tentations aux forces de l'ame, qu'à ceux qui sont fidèles à travailler & à s'avancer dans la voie de Dieu, & qui lui demandent cet avancement avec persévérance & avec ardeur ; & ceux qui ne le font pas, doivent s'imputer leur chute & leur ruine.

IV. Ces principes enferment la déci-

ſion de la troiſieme queſtion, qui eſt de ſavoir ſi l'avancement & le progrès dans la vie chrétienne eſt de précepte ou de conſeil. Car comme il eſt de précepte de ne pas tenter Dieu ; comme il eſt de précepte de ſe préparer à réſiſter aux tentations ; il eſt auſſi de précepte de travailler à s'avancer, & d'avoir une volonté ſincere de croître en lumiere & en charité. Dieu eſt le maître de ſes graces ; il faut ſe contenter de la part qu'il lui plaît de nous en faire ; & l'on peut croire même que lorſqu'il nous tient dans une eſpece de diſette & de pauvreté de graces, il peut avoir en cela des vues de miſéricorde ſur nous, & avoir deſſein de nous guérir de l'orgueil par la baſſeſſe & l'imperfection où il nous retient. Mais cela n'empêche pas que comme c'eſt l'impureté de notre cœur, notre lâcheté & notre tiédeur, qui arrêtent le cours des graces de Dieu, on ne ſoit obligé de haïr en ſoi ces défauts, & de faire effort pour les ſurmonter. Perſonne n'eſt diſpenſé de cette ſainte violence par laquelle on ravit le Royaume de Dieu ; & quiconque voudroit renoncer à ces efforts, ſe priveroit par-là, non d'un accroiſſement de grace, mais du Royaume même de Dieu, qui eſt la récompenſe de ces efforts.

V. La cupidité qui ne meurt jamais dans cette vie, étant d'elle-même sans bornes, & tendant toujours à s'accroître, il ne faut que cesser de travailler & de la réprimer, pour trouver ensuite qu'elle aura fait des progrès considérables. C'est une pente qui nous fait toujours glisser en bas, à moins que nous ne fassions un effort continuel pour nous élever en haut: c'est un torrent qui nous entraîne, à moins que nous ne nous roidissions contre son cours: c'est un poids malheureux qui est toujours en action: c'est une racine amere qui pousse toujours des rejettons, qui défigureroient en peu de temps notre ame, si nous n'avions un soin continuel de retrancher ces mauvaises productions. Voilà notre œuvre, dit S. Augustin, notre devoir & notre milice. Demander donc si l'on est obligé de tâcher de s'avancer, c'est demander si l'on est obligé de satisfaire à son devoir, & de faire son œuvre en ce monde; c'est demander si l'on est obligé de ne pas se laisser entraîner dans l'enfer; c'est demander s'il est permis de reculer & de retourner en arriere: car ne point travailler à nous avancer, c'est reculer, c'est se laisser entraîner dans le précipice, c'est suivre le courant qui nous porte dans l'abyme; &

en un mot, c'eſt tendre à la mort éternelle où la cupidité nous conduit.

VI. Enfin c'eſt une ſuite néceſſaire du principe que nous avons établi ci-deſſus, que la charité n'eſt jamais de conſeil : car le ſens de ce principe n'eſt pas, que nous ſoyons coupables dans cette vie, lorſque nous n'aimons pas Dieu avec la perfection dont il ſera aimé par les bienheureux; parce que, ſelon ſaint Auguſtin, Dieu ne nous impute pas comme une faute, de ce que notre amour ne peut pas en cette vie être ſi grand, qu'il réponde à cette connoiſſance pleine & parfaite que nous aurons de Dieu dans le ciel : mais il ſignifie ſeulement que nous ſommes obligés de ne nous point borner à un certain degré d'amour de Dieu, & de tendre, & de travailler toujours à l'aimer plus parfaitement, & enfin de faire toujours effort pour nous avancer dans les vertus qui ne ſont que de différentes formes de l'amour de » Dieu. » Qu'aucun des fideles, dit ſaint » Auguſtin, quelque avancement qu'il » ait fait dans la piété, ne diſe : C'eſt » aſſez : car s'il le dit, il s'arrête & de» meure en chemin avant la fin de ſa » courſe. » Ainſi il ne perſévérera pas juſqu'à la fin; & c'eſt dans la vue de cette même vérité, que S. Auguſtin nous

De Spir. & lit. c. ult. n. 65.

Auguſt. apud Proſp. in Sent. 234.

enseigne, que toute la vie chrétienne n'est autre chose qu'un saint désir, qui porte à oublier, comme dit S. Paul, tout ce qui est derriere, pour s'avancer dans la voie de Dieu : *Tota vita Christiani boni, sanctum desiderium est.* Enfin c'est par le même principe qu'il dit aussi : » Que nul en sortant de la terre, n'arrivera au ciel pour y être rassasié d'une » éternelle justice, s'il n'a une faim & » une soif divine qui le fasse sans cesse » courir vers elle tant qu'il est en ce » monde. C'est pourquoi il est écrit : » *Heureux ceux qui ont faim & soif de la* » *justice, parce qu'ils seront rassasiés.* Et » ainsi tant que nous sommes ici éloi- » gnés du Seigneur, marchant par la » foi & non par la claire vision, selon la » parole de l'Ecriture, *que le juste vit de* » *la foi* : la justice que nous possédons » dans le pélerinage de cette vie, con- » siste proprement à tendre toujours par » la rectitude & la perfection de notre » course, vers cette perfection souve- » raine & cette plénitude de justice, » en laquelle la charité sera parfaite & » accomplie par la claire vue de la beau- » té de Dieu. »

August. tr. 4. in Epist. Joan. n. 6. De Perf. just. c. 8. n. 17 & 18.

VII. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce désir continuel que nous devons avoir de nous avancer dans la justice,

consiste dans une idée toute spéculative d'un amour plus parfait & plus ardent, sans qu'il produise aucun effet extérieur. C'est une illusion que S. Augustin détruit en ajoutant, que » nous tendons à » cette perfection de la justice, en châtiant notre corps & le tenant dans la » soumission & la servitude, en donnant » l'aumône avec joie & du fond du cœur, » soit que nous fassions du bien aux autres, soit que nous leur pardonnions » le mal qu'il nous ont fait. » Et c'est pourquoi aussi l'Apôtre, après avoir conjuré les Thessaloniciens de travailler à acquérir une abondance de justice, applique cette doctrine aux préceptes les plus communs & entr'autres à celui de la pureté, en les fortifiant contre deux illusions dans lesquelles on peut tomber sur cette matiere. *Aug. ib. n. 13.*

VIII. La premiere de ces illusions, est de se borner tellement à la pureté extérieure, que l'on n'ait aucun soin de la sainteté intérieure : la seconde, c'est de se renfermer au contraire tellement dans une prétendue sainteté intérieure, & dans une attache spirituelle à Dieu, qu'on ne fasse aucun état de la chasteté du corps, ni des égards que la bienséance & la modestie exigent. L'un & l'autre de ces abus a eu des exemples dans tous

les siecles. Il s'est toujours trouvé des chastetés superbes qui ont méprisé & négligé les autres vertus, & des spiritualités charnelles de gens qui se prétendant exempts de l'amour du corps, se sont abandonnés à toutes sortes d'infamies. Saint Paul a dessein de préserver les Thessaloniciens de l'un & de l'autre de ces désordres. Car il représente la chasteté comme une suite de la sainteté, dans laquelle Dieu veut que les Chrétiens vivent : *Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra, ut abstineatis vos à fornicatione.* Le dessein de Dieu est que les Chrétiens vivent dans la sainteté qui les attache à lui. Mais le premier fruit & le premier effet de la sainteté, c'est de leur faire éviter toute sorte d'impureté. Il faut donc, & sainteté, & chasteté. La sainteté n'est pas véritable, si elle ne produit la chasteté; & la chasteté n'est pas suffisante, si elle ne naît de la sainteté.

IX. C'est pour confirmer cette pensée, & pour empêcher que l'on ne s'imagine que la véritable sainteté puisse subsister en suivant la concupiscence, que l'Apôtre ajoute expressément, que de s'abandonner à ses concupiscences, c'est le caractere des païens, qui ne connoissent point Dieu : *Non in passione desiderii, sicut & gentes quæ ignorant Deum.* Cela

veut dire que s'abandonner aux désirs de la chair, est une chose incompatible avec la connoissance & l'amour de Dieu, & que la source de tous ces excès que l'on remarque sur ce point dans les païens, est la privation de cette connoissance. La même ignorance où ils étoient du véritable Dieu qu'il faut adorer, leur a caché les désordres qu'il faut fuir, & les a précipités dans tous les plus horribles déréglemens. Aussi rien ne distingue tant la morale du Christianisme de celle des païens & de toute la philoso phie païenne, que l'éloignement qu'elle donne de toutes ces abominations. Si les païens ont dit quelque chose en faveur de la chasteté, ils l'ont fait très-foiblement dans la spéculation même, & leur pratique a presque toujours démenti leurs principes, y ayant peu d'exemples d'une véritable chasteté parmi les païens. Ainsi comme saint Paul fait de ces excès contre la chasteté le caractere des païens, on peut faire du soin de se conserver dans une parfaite pureté, le caractere du Christianisme.

Sur l'Evangile du second Dimanche de Carême, voyez ce qui est dit sur l'Evangile du Samedi précédent, p. 237, & ce qui est dit dans les pensées sur les Mysteres touchant la Transfiguration.

SUR L'ÉVANGILE
DU LUNDI
DE LA II SEMAINE
DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Jean, 8, 21.*

EN ce temps-là, Jesus dit aux Juifs : Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché ; vous ne sauriez venir où je vais. Les Juifs disoient donc : N'est-ce point qu'il se tuera lui-même, qu'il dit : Vous ne sauriez venir où je vais ? Et il leur dit : Pour vous autres, vous êtes d'ici-bas ; mais pour moi je suis d'en-haut : vous êtes de ce monde, & moi je ne suis pas de ce monde. Je vous ai donc dit, que vous mourrez dans vos péchés, parce qu'en effet si vous ne me *croyez ce que je suis, vous mourrez dans votre péché. Ils lui dirent : Et qui êtes-vous donc ? Jesus leur répondit : Je suis le principe* de toutes choses, *moi-même qui vous parle. J'ai beaucoup de choses à dire de vous, & à condamner en vous ; mais celui qui m'a envoyé est véritable, & je ne dis dans le monde que ce que j'ai appris de lui ; & ils ne comprirent point qu'il disoit que Dieu*

Dieu étoit son Pere. Jesus leur dit donc : Quand vous aurez élevé en haut le Fils de l'homme, alors vous connoîtrez qui je suis, & que je ne fais rien de moi-même ; mais que je dis ce que mon Pere m'a enseigné. Et celui qui m'a envoyé est avec moi, & ne m'a point laissé seul ; parce que je fais toujours ce qui lui est agréable.

EXPLICATION.

I. C'Est une grande marque de l'insensibilité où l'attachement aux choses temporelles a réduit les hommes à l'égard de leur salut, qu'il ne suffise pas de leur proposer ces paroles pour les remplir de terreur, & qu'il soit besoin d'en augmenter l'impression, en développant ce qu'elles renferment. Il ne seroit pas besoin de tout cela, si cette menace regardoit, ou leur fortune, ou leur vie. Si l'on publioit un Edit de la part d'un Prince, qui donnât lieu à une partie de ses Sujets, de craindre la perte de leurs biens ou de longs & de rigoureux supplices, comme il arriva autrefois à Antioche, ensuite de l'injure que les habitans de cette ville firent à la statue de l'Impératrice, dans quelle consternation tout le monde ne seroit-il point? Et que peut-on ajouter à l'image que saint Chrysostome fait de l'é-

tat de cette grande ville, dans la frayeur qu'elle eut de la colere de l'Empereur Théodose ? Mais quand on ne menace les Chrétiens que de la colere de Dieu, quoique les effets en soient infiniment plus terribles que ceux de la colere des hommes, on écoute ces menaces sans effroi, sans émotion, sans sentiment. Il suffit même pour rassurer les gens du monde, de leur dire qu'il ne s'agit que de l'enfer, & qu'ils n'ont rien à craindre pour cette vie. Ce discours est plus consolant pour eux que terrible, & les met en état d'écouter tranquillement un Prédicateur, & de juger de la qualité de son esprit & de l'arrangement de ses paroles.

Cette disposition est-elle naturelle, & tient-elle quelque chose de la raison ? N'est-elle pas au contraire monstrueuse & incompréhensible, & ne devroit-elle pas nous être un nouveau sujet de terreur, en nous faisant voir dans quelle stupidité nous sommes plongés ? Car le danger de se perdre pour l'éternité, est d'autant plus grand, qu'on a moins de moyens de s'en garantir. Or l'un des principaux moyens de s'en garantir, est la crainte même d'y tomber ; ce qui
Prov. 14, 16. fait dire à Salomon, que *le Sage craint & qu'il s'éloigne du mal, & que l'insensé*

par la folle confiance dont il est rempli, se rend prévaricateur : Sapiens *timet & declinat à malò ; stultus transilit, & confidit.* Moins on a donc de crainte, plus on a sujet d'en avoir. Ainsi notre plus grande sûreté est de craindre beaucoup. Qu'on ne dise donc point des vérités contenues dans l'Evangile de ce jour, qu'elles sont propres à porter les ames au désespoir. Elles n'ont pour but au contraire, que de les conduire à une juste confiance, & de les remplir d'une espérance solide. C'est où elles tendent & où elles se terminent : mais la voie pour y arriver, est la crainte salutaire des jugemens terribles de Dieu, qui sont marqués par les paroles de cet Evangile.

II. Il n'est pas besoin de dire que ces paroles, *Je m'en vais, & vous me chercherez, & vous mourrez dans votre péché*, ne s'adressent pas seulement aux Juifs; mais que Jesus-Christ avoit en vue tous les hommes qui seroient dans la disposition de ces Juifs, selon la déclaration expresse qu'il en a fait à ses Disciples par ces paroles : *Ce que je vous dis, je le dis* *Marc,*
à tous. C'est la différence du langage de *13, 37.*
Dieu & de celui des hommes. Les hommes ayant l'esprit borné, ne parlent qu'à ceux qui sont présens & qui les écoutent, & ne sauroient avoir en vue en

particulier tous ceux qui peuvent lire leurs paroles quand elles ſont écrites. Mais Jeſus-Chriſt étant Dieu, & voyant diſtinctement tous les hommes & leurs différentes diſpoſitions, a eu un deſſein formel de parler à eux. Ainſi chacun doit écouter ſes paroles comme s'adreſſant à lui, & comme s'il les entendoit de la bouche même de Jeſus-Chriſt.

Il eſt vrai que perſonne ne doit s'appliquer cette prédiction de la mort dans le péché : *In peccato veſtro moriemini* : Vous *mourrez dans votre péché;* puiſqu'elle ne s'entend que de ceux qui doivent mourir dans l'impénitence : ce que perſonne ne doit croire de ſoi-même. Mais chacun doit ſavoir qu'il eſt du nombre de ceux à qui Jeſus-Chriſt a voulu que cette menace fût propoſée, & qu'il eſt par conſéquent du nombre de ceux qui doivent la craindre. Que s'il eſt de ceux, ou qui remettent leur pénitence à la mort, ou dont la pénitence eſt fauſſe & inſuffiſante, étant par-là de ceux, ou qui ne cherchent point Jeſus-Chriſt, ou qui le cherchent inutilement, il a très-grand ſujet de craindre qu'elle ne s'entende de lui. Elle eſt à craindre pour tout le monde, & principalement pour les pécheurs : mais elle eſt horriblement à craindre pour les faux

pénitens, & pour ceux qui attendent à la mort à se convertir.

III. L'état de voyageur, qui est celui de cette vie & qui ne se termine que par la mort, exclut toute certitude absolue de la prédestination, ou de la réprobation. Il n'y a que des hérétiques qui puissent flatter les hommes d'une certitude du salut; & c'est une des plus grossieres erreurs de ceux de notre temps, justement condamnée par le Concile de Trente : mais il n'y a aussi que des démons qui puissent inspirer des pensées de désespoir; & de telles pensées ne choquent pas seulement la bonté de Dieu, mais encore l'infinité de sa science, qui s'est réservé ce secret, & le rend impénétrable à tous les hommes.

Ainsi l'espérance & la crainte sont comme deux contrepoids, par lesquels Dieu veut que les hommes se soutiennent en cette vie entre deux précipices qui les environnent, la présomption d'un côté, & le désespoir de l'autre; & elles ont toutes deux, à l'égard de tous les hommes, des fondemens solides & inébranlables.

Il suffit pour espérer, que nous sachions que la miséricorde de Dieu est infiniment plus grande que tous les crimes des hommes; que sa puissance est

plus grande que notre foibleſſe ; que Dieu n'a voulu donner en cette vie aucune marque certaine de la réprobation de qui que ce ſoit ; & qu'il eſt prêt de recevoir dans ſa grace tous ceux qui auront recours à lui avec *un cœur contrit* *& humilié.* Pſ. 50. 19.

Il ſuffit, pour craindre, que le fond de notre cœur nous ſoit inconnu, & que nous ne ſoyons pas aſſurés ſi nous ſommes dignes d'amour ou de haine ; que nous ſachions que la perſévérance dans la grace, eſt un don ſpécial que Dieu ne doit à perſonne ; & que Dieu, par un ordre ſecret de ſa providence, mêle parmi ceux mêmes qu'il rend juſtes, des perſonnes qui ne le ſont que pour un temps, & qui viennent enfin à déchoir de la juſtification ; qu'il n'y a point d'état & de dégré de juſtice dont on ne puiſſe tomber ; & que les hommes abandonnés à eux mêmes, ſont capables de toutes ſortes de crimes. Et c'eſt pourquoi Jeſus-Chriſt ayant prédit à ſes Apôtres qu'un d'eux devoit le trahir, il n'y en eut aucun d'eux qui ſe crût incapable de ce comble de tous les crimes : ce qui fit que chacun d'eux demanda à Jeſus-Chriſt, *ſi ce n'étoit point* *lui :* NUMQUID *ego ſum, Domine ?* Matth. 26, 22.

Mais il ne faut pas s'imaginer néan-

moins que cette menace de Jesus-Christ soit également à craindre à tous les Chrétiens. Il s'en faut bien que cela ne soit. S'il n'est pas de l'ordre de Dieu de conduire les ames à lui par une certitude absolue, il l'est aussi peu de les conduire par une incertitude entiere, qui ne donne pas plus de sujet aux uns qu'aux autres, ni d'espérer, ni de craindre.

Quiconque reconnoît en soi les marques que l'Ecriture donne de l'habitation du Saint-Esprit dans le cœur ; quiconque peut avoir une juste confiance, ou d'avoir conservé l'innocence de son baptême, ou de l'avoir réparée par une solide pénitence ; quiconque éprouve en soi les mouvemens naturels de la charité, peut avoir aussi une confiance très-légitime, que Dieu qui a commencé en lui l'œuvre de sa sanctification, ne la laissera pas imparfaite : & cette confiance doit augmenter à proportion du temps qu'il y a qu'il marche dans cette voie de justice, & de la fidélité qu'il a eue à y avancer toujours, & à s'enraciner dans la charité, à proportion qu'il se sent détaché du monde, & du désir qu'il a des choses du Ciel.

Si cette confiance ne bannit pas entiérement toute crainte, elle exclut au moins le trouble & l'inquiétude. Il est

rare que l'on tombe d'un tel état : & ceux qui y sont, ont droit de dire avec
Rom. 8, 35. le grand Apôtre : *Qui nous séparera de la charité de Jesus-Christ ? Sera-ce l'affliction ou les déplaisirs, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le fer ou la violence ?*

IV. Mais on est obligé de parler un langage bien différent, à ceux qui étant tombés, ne se sont point encore relevés, & ne pensent point à se relever. On ne prétend point leur ôter toute espérance : mais la charité oblige de leur ouvrir les yeux sur les sujets qu'ils ont de trembler dans cet état.

Quand on n'auroit à leur représenter sur cela que le danger où ils sont de mourir à tout moment, & d'être surpris par quelque accident, qui leur ôte le moyen de donner ordre à leur conscience ; hélas ! n'en seroit-ce pas plus qu'il n'en faudroit pour les jetter dans l'effroi ? Et n'est-ce pas un aveuglement qui tient du prodige, que de pouvoir demeurer un moment en repos dans cet état ? On est si persuadé de l'incertitude de la vie, que l'on ne voudroit pas hazarder sur sa vie, ni sur celle d'autrui, un bien temporel tant soit peu considérable. On prend des précautions contre ces accidens, parce qu'on ne sait, dit-

on, ce qui peut arriver; & l'on n'en prend point quand il ne s'agit de rien moins que de périr pour l'éternité.

Ces pensées ſont communes, dit-on, & elles ſont dans la bouche de tout le monde. Mais en ſont-elles moins vraies pour être communes? A-t-on trouvé quelque ſecret pour ſe garantir d'être ſurpris de la mort, depuis qu'on les propoſe aux hommes? Horrible, mais déplorable aveuglement de l'homme, qui ſans que les choſes ſoient changées, ſans qu'il y ait rien de diminué dans ce qui le faiſoit craindre, ſe raſſure ſans raiſon par la ſeule accoutumance à regarder les mêmes objets! Ce n'eſt pas la raiſon qui nous effraie ou qui nous raſſure; c'eſt la nouveauté des objets, ou l'accoutumance à les voir. Ce n'eſt là, ni courage, ni fermeté d'eſprit; c'eſt foibleſſe, c'eſt ſtupidité, c'eſt étourdiſſement, c'eſt folie. Elle eſt telle, qu'il y en a à qui ces diſcours de l'incertitude de la vie, donnent plutôt de l'aſſurance que de la frayeur. Enfin, diſent-ils, je n'ai donc à craindre qu'une mort ſubite. J'en veux bien courir le hazard. C'eſt un accident qui arrive rarement; & j'eſpere de n'être pas de ces malheureux. Cela ſuffit à bien des gens pour les mettre dans un repos, qu'on

peut appeller justement un repos de brutalité.

V. Mais je veux que leur mort ne soit pas subite; je veux qu'ils aient du temps pour penser à eux; je veux même qu'ils y pensent. Qui leur a dit qu'ils y penseront comme il faut, principalement s'ils n'y pensent que dans leur vieillesse & dans leur derniere maladie ? C'est cette fausse assurance qui leur est retranchée par les paroles de l'Evangile de ce jour. Jesus-Christ ne dit point aux Juifs, qu'il s'en va, & qu'ils seront surpris d'une mort subite. Il leur dit au contraire, qu'ils s'en va, & qu'ils le chercheront : *Ego vado, & quæretis me.* Ils chercheront Jesus-Christ, & ils ne laisseront pas de mourir dans le péché. Il y a donc une recherche de Jesus-Christ, qui ne laisse pas d'être suivie de la mort dans le péché. On cherche Jesus-Christ, & on ne le trouve point ; parce qu'on le cherche mal. Mais parce que le monde se flatte encore de cette ressource, qu'il ne sera pas du nombre de ceux qui le cherchent mal ; il faut ajouter, pour leur ôter ce vain retranchement, que la plupart de ceux qui ne le cherchent que dans leur vieillesse & dans leur derniere maladie, le cherchent mal & ne le trouvent

point. L'expérience ne confirme que trop cette vérité. Rien n'eſt plus rare qu'un changement effectif dans les vieillards. Ils meurent preſque toujours comme ils ont vécu. Leurs jugemens deviennent en quelque ſorte inflexibles & invariables ; & par conſéquent leurs erreurs, irrémédiables ; leurs préventions ineffaçables ; leurs habitudes perſévérantes juſqu'à la mort. Que s'ils ſont frappés de quelque légere idée de la néceſſité de changer de vie, il paroît par le peu de fermeté qu'ils ont à la ſuivre, que leur cœur n'eſt point véritablement touché, & que tout ce qu'ils faiſoient paroître de pénitence, étoit faux & un pur effet d'une crainte toute humaine.

VI. Mais malgré toutes ces expériences, on ne laiſſe pas de ſe promettre une exception ; & ſur cette eſpérance, on marche avec aſſurance vers la mort, & on continue de ſuivre ſes paſſions. Il y en a peu même de ceux qui le font qui ſe mettent en peine d'établir leur conduite ſur quelque apparence de raiſon : & ce ſeroit bien en vain à leur égard, qu'on tâcheroit de la deviner. La plupart ne ſont occupés que de cette penſée. Qu'il eſt bon de jouir des biens préſens, & de remettre le ſoin de l'a-

venir à un autre temps, s'imaginant; non par raiſon, mais par l'exemple d'un grand nombre de gens qu'ils voient marcher dans la même voie qu'eux, qu'il faut bien qu'il y ait quelque reſſource pour ſe garantir des maux dont on les menace; puiſqu'autrement tant de gens ne s'y engageroient pas. Ils ſe mettent ſur cela, ſans autre examen, dans cette foule, & veulent bien courir lá même fortune. Ils ne craignent point, parce qu'ils voient les autres exempts de crainte: & la confiance ſans raiſon de cette troupe inſenſée, eſt l'unique raiſon qui les empêche de craindre.

VII. D'autres, à la vérité, vont plus avant, & remarquant que quelque vie que l'on ait menée, Dieu accorde néanmoins à la plupart du monde de recevoir les Sacremens à la mort, ils ſe perſuadent qu'il ſuffit, pour mourir de la mort des Juſtes, de pratiquer ces devoirs extérieurs & de participer aux Sacremens comme eux. C'eſt pourquoi il eſt très-important d'inſtruire ces perſonnes des ſentimens de l'Egliſe ſur ces pénitences à la mort, afin d'empêcher ceux qui ont encore quelque ſoin de leur ſalut, de ſe fonder ſur cette aſſurance téméraire. Il n'eſt pas néceſſaire de chercher ces ſentimens dans les li-

vres des anciens Peres; on les trouve dans les livres les plus communs. Il n'y a qu'à voir ce qu'en dit Grenade dans le Guide des Pécheurs. Il y prouve au long dans tout le vingt-cinquieme chapitre du premier livre, par l'autorité de l'Ecriture, des Peres, des Scholastiques, combien la pénitence à la mort est peu assurée; & il réfute les vaines raisons dont se flattent ceux qui y mettent leur confiance: » Vous vous fiez, » dit-il, aux larmes que vous répandrez alors. Les larmes sont certainement en tout temps de grande efficace; & bienheureux celui qui les » verse de bon cœur! Mais souvenez-vous combien en répandit celui qui » pour son intempérance vendit son » droit d'aînesse. Selon l'Apôtre, *il n'y* » *eut point de lieu à la pénitence*, encore » que son repentir fut accompagné de » beaucoup *de larmes;* parce qu'il ne » pleuroit pas pour Dieu, mais pour la » perte qu'il souffroit. Vous vous fiez » aussi peut-être aux bonnes résolutions » que vous prendrez alors. Elles sont » aussi de grande utilité, lorsqu'elles » sont fideles & sinceres. Mais souvenez-vous de celles d'Antiochus, qui » étant réduit à l'extrêmité, promit à » Dieu de si grandes choses, qu'elles

Gren. l. 1. c. 25. p. 42.

Hebr. 12, 17.

» causent de l'admiration à tous ceux
» qui lisent cette histoire. Et cependant
2. Mach. 9. 13. » l'Ecriture dit : *Que ce méchant faisoit*
» *des prieres à Dieu, duquel il ne devoit*
» *pas espérer de miséricorde ;* parce que
» toutes ces prieres & tous ces projets
» ne naissoient point de l'amour de
» Dieu, mais d'une crainte servile,
» qui, quoique bonne, n'est pas néan-
» moins suffisante pour gagner le Ciel ;
» la crainte de l'enfer pouvant être cau-
» sée par l'amour naturel que l'homme
» a pour soi-même, & cet amour de
» l'homme pour soi-même n'étant pas
» un moyen pour acquérir à personne
» le Royaume des Cieux. De sorte que,
» comme nul n'entroit dans le Palais
» d'Assuérus étant vêtu grossiérement ;
» nul n'entre au Royaume de Dieu avec
» une robe d'esclave, c'est-à-dire par la
» seule crainte servile ; mais il faut y por-
» ter la robe de noces, qui est l'amour. »

VIII. On peut éclaircir cette doctrine de Grenade par cette considération : que l'ordre que Dieu garde dans la conversion des pécheurs, est de les faire passer pour l'ordinaire, de la crainte à l'amour, & de les retenir même longtemps dans les divers degrés de ces deux dispositions : car ce changement ne se fait pas tout d'un coup : il faut que l'a-

mour du monde s'affoibliſſe peu à peu par la ceſſation des actions, & que l'amour de Dieu, qui eſt ordinairement très-foible au commencement, s'augmente & ſe fortifie peu à peu juſqu'à ſe rendre le maître du cœur. Qui n'a pas le loiſir de paſſer par ces degrés, n'a pas proprement le loiſir de ſe convertir. Tout ce qui arrête donc la pénitence dans le premier degré, qui eſt celui de la crainte, la rend inutile pour le ſalut. C'eſt une pénitence ſtérile & avortée, qnand on en demeure-là. La pénitence à laquelle on ſe porte dans les autres âges, a auſſi bien de la foibleſſe dans ce commencement; mais elle a le temps de ſe fortifier peu-à-peu, & d'arriver à ſa maturité, c'eſt-à-dire, au degré néceſſaire pour juſtifier l'ame. Au contraire, la pénitence des mourans n'ayant point le temps de paſſer par ces degrés, devroit, pour être bonne, être parfaite dès le commencement. Or c'eſt ce que Dieu ne fait pas ſouvent, ni dans l'ordre de la nature, ni dans celui de la grace. Il a ſes regles dans l'un & dans l'autre, dont il ne s'éloigne pas ſouvent; & non-ſeulement il n'a point promis de le faire en faveur de ceux qui different juſqu'à la mort à ſe convertir; mais il a menacé au contraire de ne pas le

Prov. 1. 26. faire : *Ego quoque in interitu vestro ridebo :* Je *rirai à votre mort*, dit-il aux pécheurs, sa miséricorde même l'obligeant à accorder très-rarement cette grace, de peur de donner occasion aux pécheurs de différer leur conversion de jour en jour sur cette attente.

IX. Mais enfin, dira quelqu'un, la conversion étant une œuvre de la volonté, on se convertit quand on le veut. Or le moyen de ne pas vouloir ce qui est nécessaire pour être sauvé ? C'est là encore une très-dangereuse illusion. On se convertit, à la vérité, quand on le veut, puisque la volonté pleine de se convertir est une véritable conversion. Mais cette volonté pleine de se convertir devant renfermer un véritable retour à Dieu, une volonté sincere de le prendre pour sa derniere fin, & pour son souverain bien, & une détestation effective du péché, comme péché, c'est-à-dire, comme opposé à la justice & à la sainteté de Dieu ; il est très-facile de prendre le change & de se tromper, ou dans la nature de ce désir de conversion, ou dans le degré de ce désir. L'erreur, dans l'essence de ce désir, consiste en ce que l'on prend souvent des désirs purement naturels, pour des mouvemens naissans d'une grace surnaturelle.

Car il faut remarquer sur ce sujet, qu'il y a des mouvemens équivoques dans la volonté, qui portent les mêmes noms, qui produisent extérieurement les mêmes effets, & ne se discernent pas sensiblement, quoiqu'ils naissent de principes étrangement différens. L'amour-propre forme des résolutions de quitter le péché, & la charité en forme aussi: l'amour-propre prie, & a recours à la miséricorde de Dieu; la charité prie, & a recours à la miséricorde de Dieu. Tout cela s'appelle conversion, & ne se distingue pas facilement. Ce qui arrive donc, dans ces prétendues conversions à la mort, est que l'on prend ordinairement des conversions naturelles pour des conversions surnaturelles, des mouvemens d'amour-propre pour des mouvemens de charité. Une plus longue vie donneroit lieu de les discerner, parce que la charité a des marques qui donnent lieu de la reconnoître dans un juste espace de temps: mais tout cela demeure confus lorsque les désirs de conversion ne se font paroître qu'à l'extrêmité de la vie, & l'on n'en peut alors juger que par les apparences, qui portent toutes à croire que ces marques de pénitence que les mourans donnent, sont presque toujours de purs effets d'une crainte na-

turelle, quoique pouvant être quelquefois des effets de la grace. Les Ministres de Jesus-Christ ne refusent pas à ces mourans les Sacremens de l'Eglise, mais sans leur donner une assurance que l'Eglise n'a pas, & que les Peres déclarent qu'elle ne peut avoir.

Enfin, quoique l'on ne se trompe pas dans la nature de ce désir, c'est-à-dire, que l'on ait effectivement quelque mouvement de grace, on peut encore se tromper dans le degré de cet amour & de ce désir, en prenant un léger commencement d'amour, qui laisse encore le cœur sous la domination du péché, pour un amour capable de le délivrer de cette malheureuse servitude, & sans lequel il en demeure toujours esclave, & ne sauroit ainsi obtenir la rémission de ses pechés; & c'est encore ce qui arrive souvent à la mort, où l'imagination étant fortement occupée des objets de terreur, on croit souvent que les sentimens dont on est alors frappé, sont absolument les maîtres du cœur, quoiqu'ils ne dominent que l'imagination, & que le cœur y ait peu de part.



SUR L'ÉVANGILE
DU MARDI
DE LA II SEMAINE
DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 23, 1.

EN ce temps-là, Jesus parla au peuple & à ses Disciples, en leur disant : Les Scribes & les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Observez donc, & faites tout ce qu'ils vous disent ; mais ne faites pas ce qu'ils font : car ils disent ce qu'il faut faire, *& ne* le *font pas. Ils lient des fardeaux pesans & insupportables, & les mettent sur les épaules des hommes, & ils ne veulent pas les remuer du bout du doigt : ils font toutes leurs actions, afin d'être vus des hommes. C'est pourquoi ils portent* les paroles de la Loi écrites dans *des bandes de parchemin plus larges que les autres, & ont aussi des franges plus longues : ils aiment les premieres places dans les festins & les premieres chaires dans les synagogues ;* ils aiment *qu'on les salue dans les places publiques, & que les hommes les appellent maîtres. Mais pour vous, ne désirez point qu'on vous appelle maîtres, parce*

que vous n'avez qu'un seul maître, & que vous êtes tous freres. N'appellez aussi personne sur la terre votre pere, parce que vous n'avez qu'un Pere qui est dans les Cieux ; & qu'on ne vous appelle point docteurs, parce que vous n'avez qu'un Docteur & qu'un Maître, qui est le CHRIST. *Celui qui est le plus grand parmi vous, sera votre serviteur : car quiconque s'élevera, sera abaissé ; & quiconque s'abaissera, sera élevé.*

EXPLICATION.

I. LEs hommes n'aiment guere ordinairement à distinguer ceux qu'on est obligé d'écouter avec respect, de ceux dont on doit estimer la vertu & imiter les exemples : & c'est pourquoi ils sont portés à passer dans l'excès de côté ou d'autre ; à refuser d'écouter ou de respecter ceux dont ils ne sauroient estimer la conduite, ou à croire être en droit de suivre l'exemple de ceux qu'ils sont obligés d'écouter avec respect. C'est qu'ils aiment naturellement la facilité, & que l'obligation de discerner si souvent la vérité de l'erreur, les incommode & les fatigue. Mais Dieu n'a pas voulu s'accommoder à cette inclination des hommes. Il veut qu'ils aient besoin d'user de discernement à chaque

pas ; qu'ils ouvrent les yeux à tout ce qui ne ſurpaſſe pas leur intelligence, & qui peut ſe connoître par une application ſincere ; & enfin qu'ils honorent la vérité en tout, & qu'ils tâchent de la ſuivre en tout. Il y a des Miniſtres de l'Egliſe dont les défauts ſont manifeſtes. Faut-il les ſuivre & les imiter dans leur conduite ? Non. L'eſprit humain voudroit bien pouvoir en conclure, qu'on n'eſt donc pas obligé de les écouter, de les reſpecter, ni de faire ce qu'ils diſent. Mais Jeſus-Chriſt s'oppoſe à cette concluſion. *Les Docteurs de la Loi & les Phariſiens*, dit-il, *ſont aſſis ſur la chaire de Moïſe. Faites donc ce qu'ils vous diſent.* La vérité ne leur appartient pas, mais à Dieu. Elle ne mérite donc pas moins d'être reſpectée & ſuivie, quoiqu'elle ſoit annoncée par de mauvais Miniſtres. La chaire & l'autorité de Moïſe méritent toujours d'être honorées, & elles rendent dignes d'honneur ceux qui en ſont en poſſeſſion, pendant qu'ils n'en ont pas encore été dépouillés par une autorité légitime : autrement il faudroit ſoumettre les Supérieurs au caprice de tous les inférieurs. La doctrine de la vérité eſt incapable d'approuver ce déſordre. Elle veut donc qu'on reſpecte dans tous les Miniſtres de Dieu l'autorité

de Dieu dont ils ſont revêtus, & qu'on reçoive avec reſpect les vérités qu'ils annoncent.

II. Jeſus-Chriſt vouloit que l'on écoutât les Miniſtres de la Synagogue ; mais c'eſt à cauſe qu'ils étoient aſſis ſur la chaire de Moïſe. C'eſt la place qu'ils occupoient, & l'autorité dont ils étoient revêtus, qui les rendoit dignes d'être écoutés. *Les Scribes & les Phariſiens ſont aſſis ſur la chaire de Moïſe. Obſervez donc, & faites toutes les choſes qu'ils vous diſent.* Cela eſt clair & à la portée de tout le monde ; & diſtingue nettement ceux qu'il faut écouter de ceux qu'il ne faut pas écouter. Dans la Religion établie par Moïſe, ceux qui étoient aſſis ſur ſa chaire méritoient d'être écoutés ; tous ceux qui n'étoient point aſſis ſur cette chaire, ne méritoient point d'être écoutés. De même dans la Religion Chrétienne, établie par Jeſus-Chriſt, il faut écouter les Paſteurs qui tiennent ſa place & ſont aſſis ſur ſa chaire. Mais tous ceux qui ne ſont point aſſis dans la chaire de l'Egliſe Chrétienne, ne méritent point d'être écoutés. Cette chaire étant unique, quiconque eſt aſſis dans une autre, ne doit être, ni écouté, ni ſuivi. Ainſi tous les hérétiques n'étant point aſſis dans cette chaire d'unité, & en ayant voulu établir

une autre, n'ont point dû être écoutés, & par conséquent n'ont point dû être suivis. Car il est très-clair que quiconque n'a pas droit de se faire écouter, n'a pas droit de se faire suivre. Tous ceux donc qui les ont écoutés & suivis, ont renversé l'ordre de Jesus-Christ, en écoutant & en suivant ceux qui n'étoient point assis sur la chaire que Jesus-Christ a établie dans son Eglise.

III. Il est remarquable que Jesus-Christ n'ordonne point aux Juifs de suivre la doctrine des Scribes & des Pharisiens, pourvu qu'ils enseignassent des vérités conformes à l'Ecriture; mais qu'il leur ordonne généralement de faire tout ce qu'ils diront dans la chaire de Moïse. Il ne soumet pas la doctrine des Scribes & des Pharisiens à l'examen du commun des Juifs : il savoit que cela surpassoit l'intelligence commune. Il veut qu'ils fondent leur soumission & leur créance sur l'autorité de la chaire de Moïse, & non sur leur propre discernement. Ce n'est pas qu'il les obligeât par-là à embrasser toutes les traditions pharisaïques ; car elles n'étoient point universellement reçues, & n'étoient pas ainsi publiées par l'autorité de la chaire de Moïse. La chaire de l'Eglise n'autorise que les vérités reçues par toute l'Eglise,

& qui font partie de la foi ; & il en étoit de même de la chaire de la Synagogue. Si un Scribe ou un Pharisien proposoit quelque chose outre cette doctrine commune de la chaire de Moïse, on n'étoit pas obligé de la suivre, & on devoit même la rejetter ; mais ce n'étoit pas en se fondant sur l'examen particulier que l'on en faisoit par l'Ecriture, mais en s'appuyant sur l'autorité du corps de l'Eglise Judaïque. C'est donc toujours sur l'autorité de l'Eglise que la créance du peuple étoit fondée. Ainsi, par cette instruction que Jesus-Christ a donnée aux Juifs, il a établi la vraie regle de la foi, qui est de s'arrêter à la plus grande autorité visible.

IV. Il ne s'ensuit donc nullement delà, que les Juifs auroient été obligés d'adhérer au jugement rendu par le corps de la Synagogue contre Jesus-Christ même ; car cette regle de suivre l'autorité du corps de l'Eglise, n'est véritable que lorsque l'autorité de ce corps est la plus grande autorité visible : & ainsi elle sera toujours véritable dans l'Eglise Chrétienne ; parce qu'il n'y aura jamais d'autorité plus grande & plus visible que la sienne ; & que ne devant jamais périr, jamais aucune autorité visible n'obligera de la rejetter.

Mais il n'en étoit pas de même de l'Eglise Judaïque. C'étoit une Eglise qui devoit périr & qui devoit être rejettée ; & ainsi il falloit par nécessité, qu'au temps où cela devoit arriver, il se rencontrât une plus grande autorité visible qui obligeât à ne pas la suivre. Or ce temps fut justement celui de la condamnation de Jesus-Christ : car l'autorité de Jesus-Christ fondée sur des prophéties claires, sur sa sainteté extraordinaire, sur ses miracles certains & éclatans, étant infiniment au-dessus de celle de la Synagogue ; la Synagogue en le rejettant, se condamna elle-même : & bien loin que les Juifs dussent adhérer à son jugement, au contraire, selon la vraie regle de la raison & de la foi, qui est d'établir sa créance sur la plus grande autorité visible, ils devoient condamner la Synagogue, & adhérer à Jesus-Christ. Ainsi cet exemple ne fait que confirmer la regle de la nécessité de former sa créance sur la plus grande autorité visible, & cette regle est la seule qui soit proportionnée au peuple, & qui puisse unir les fideles en un corps de société d'une maniere raisonnable : car de prétendre les unir par des discussions infinies, c'est une voie visiblement impossible ; & de vouloir fonder cette

union ſur des inſpirations & des mouvemens ſecrets, dont on ne puiſſe apporter aucune preuve, c'eſt une voie de viſionnaires, contraire à toute raiſon, & à tout ce que nous connoiſſons de la conduite de Dieu dans l'établiſſement de la vraie Religion.

V. Les hommes ſuivant l'inclination de la nature, auroient bien déſiré que Jeſus-Chriſt, en leur donnant un moyen ſi facile de connoître la vraie foi, qui eſt de la régler ſur la plus grande autorité viſible, leur eût auſſi permis de régler leur conduite ſur une autorité extérieure, & de ſuivre toujours l'exemple de leurs Paſteurs. Par ce moyen ils n'auroient jamais été commis avec eux; ils n'auroient jamais été dans aucune incertitude; leur voie leur eût toujours été clairement marquée, & ils auroient eu une grande facilité à y marcher : mais Dieu ne leur a pas voulu faire cette grace, & il ne pouvoit la faire ſans détruire tout l'état de cette vie, & la maniere dont il vouloit que les hommes y opéraſſent leur ſalut.

Cet état devant être un état de foi, tout doit y être obſcur. On ne devoit point y voir de miracles viſibles & continuels. Or c'en ſeroit un très-viſible, ſi Dieu faiſoit enſorte que les miniſteres

de son Eglise ne fussent occupés que par des gens de bien, qui ne donnassent dans leurs actions que des exemples dignes d'être imités. Ces Ministres seroient tirés par-là de la condition des autres hommes; & ce seroit le plus grand de tous les miracles, de voir des gens qui, par une certaine profession & un certain genre de vie, deviendroient exempts de toutes les passions & de tous les défauts des hommes. Tout le monde voudroit être Ministre de l'Eglise à ce prix-là; & au lieu que Jesus-Christ a voulu que le soin qu'on doit avoir de son ame portât les Chrétiens à fuir les charges ecclésiastiques, il n'y auroit personne qui ne dût faire son possible pour y arriver, afin d'avoir part à un si grand privilege.

Il falloit donc, par nécessité, que Dieu permît qu'il y eût de méchans Pasteurs. Et comme les méchans ne doivent jamais être imités, il étoit nécessaire que Jesus-Christ avertît les hommes qu'ils ne devoient pas les imiter; & c'est ce qu'il a fait en prescrivant également aux Juifs, & de suivre toujours les Pasteurs en ce qui regarde la foi, & de ne pas les suivre en imitant leurs actions lorsqu'elles sont mauvaises & déréglées: *Secundùm opera verò illorum nolite facere:*

Mais *ne faites pas ce qu'ils font.* Il a fallu obliger les peuples à croire les Pasteurs à l'égard de la foi ; parce qu'étant incapables des discussions & des examens, ils n'avoient point d'autre moyen de s'assurer de la vraie foi, que celui de l'autorité. Mais Jesus-Christ ne pouvoit pas leur imposer la même obligation à l'égard de l'imitation des actions des Pasteurs ; parce qu'elles pouvoient être mauvaises, & que d'ailleurs ils pouvoient en juger par les regles mêmes qu'ils auroient tirées de la doctrine des Pasteurs : car c'est par ces regles qu'il faut juger des actions des Pasteurs particuliers, & non par les actions de ces Pasteurs, qu'il faut juger des regles qu'on est obligé de suivre.

VI. Il est vrai que c'est une terrible tentation pour les foibles, que d'être souvent dans la nécessité de ne pas suivre leurs propres Pasteurs, & c'est un des plus terribles jugemens de Dieu, & une des plus grandes marques de sa colere contre un peuple, que de permettre que de tels Pasteurs soient chargés de sa conduite : car par-là ce peuple est non-seulement privé du secours qu'il recevroit des prieres & de la vigilance d'un bon Pasteur, mais il est encore porté & sollicité au vice par ce qu'il y

a de plus capable de l'y engager. La pente de la nature, jointe à l'exemple d'un Pasteur, ôte l'horreur de tous les vices, & décrédite toutes les vertus. Si l'on ne se porte pas à justifier positivement les actions criminelles, on s'accoûtume à les regarder comme des défauts ordinaires & supportables, & dont il est facile d'obtenir de Dieu le pardon. Les Pasteurs emportent ordinairement la multitude; & les jugemens de la multitude étant connus à chacun des particuliers, leur causent une tentation continuelle. Les vertus paroissent par-là à la plupart du monde, des idées outrées & hors de la portée du commun des hommes. Or rien n'est plus difficile que de marcher dans un chemin désert & abandonné, où l'on n'a presque point de soutien, & où l'on est obligé de se mettre presque toujours au-dessus du jugement de ceux mêmes qu'on est obligé de respecter. Il est très-rare que l'amour de la vérité soit assez fort pour nous soutenir contre le torrent des mauvais exemples; & c'est pourquoi les Pasteurs qui le favorisent par leur mauvaise conduite, au lieu de s'y opposer, sont d'étranges obstacles au salut des peuples.

VII. Mais ce jugement de Dieu est attiré souvent par le déréglement des

peuples mêmes : car il eſt encore plus ordinaire à l'égard des Paſteurs que des Rois, que Dieu les donne en punition
Job. 34. 30. des péchés des peuples : *Qui regnare facit hominem hypocritam propter peccata populi :* C'EST *lui qui fait regner l'homme hypocrite, à cauſe des péchés du peuple.* Ainſi comme tous les jugemens de Dieu ſont juſtes, on n'eſt pas moins obligé dans ces rencontres que dans toutes les au-
Pſ. 118, 137. tres, de lui dire : *Seigneur, vous êtes juſte, & votre jugement eſt plein d'équité & de droiture :* JUSTUS *es, Domine, & rectum judicium tuum.* S'il exerce même par cette conduite ſa juſtice ſur les méchans, il ne laiſſe pas d'exercer en même-temps ſa miſéricorde ſur les élus. Il procure à certaines ames de très-grands biens, par les mêmes moyens qui ſont l'occaſion de la perte de pluſieurs autres. Dieu a plus ſouvent deſſein d'honorer ſon Egliſe par des vertus éminentes, que de la rendre abondante par une multitude de Chrétiens foibles & imparfaits ; parce que les vertus communes & médiocres ne ſont bonnes que pour ceux qui les ont ; au lieu que les vertus éminentes ſont l'inſtruction de pluſieurs ſiecles. Or la vertu qui réſiſte au torrent de la multitude & au mauvais exemple des Paſteurs mêmes, &

qui étant sans appui humain, subsiste par sa propre force, est bien plus forte & plus pure que celle qui ne se conserve que par une infinité de soutiens humains. Lorsque tout conspire à engager à la vertu, l'exemple des Pasteurs, les louanges des hommes, la crainte de se déshonorer, on ne sait presque quelle part l'amour de la vérité & de la justice a dans les actions vertueuses; & l'on a raison de craindre qu'il n'y en ait pas beaucoup, & que ces vertus si honorées ne s'évanouissent dès qu'elles seront privées de tous ces appuis. Mais quand la vérité est peu honorée, & qu'elle est fortement combattue, ou par des persécutions ouvertes, ou par le jugement de la multitude & des Pasteurs mêmes, l'attache qu'on y a, est bien plus sincere & plus indépendante. Elle a bien plus de force & de fermeté; & l'on a bien plus de sujet de croire que ces édifices spirituels sont bâtis sur la pierre solide, & non sur le sable des opinions humaines, & qu'ainsi ils sont bien plus en état de résister aux vents, aux inondations & aux tempêtes dont ils pourroient être attaqués.

VIII. Il est donc indubitable par l'autorité de l'Evangile, que bien loin qu'on soit obligé de suivre toujours l'exem-

ple de ses Pasteurs, on est souvent obligé de ne pas le suivre : *Secundùm autem opera illorum nolite facere :* MAIS *ne faites pas ce qu'ils font*. Mais s'ensuit-il delà qu'on doive les condamner, qu'on doive se rendre juge de leurs actions, qu'on doive s'informer de leur conduite, qu'on puisse les décrier, s'élever contre eux, & se dispenser de les honorer ? C'est ce que Jesus-Christ ne dit nullement, ou plutôt c'est ce qu'il interdit en ne le disant pas. Il ne donne point d'autre permission aux peuples à l'égard des Pasteurs, que de ne pas suivre leur exemple. Or pour ne pas le suivre, il n'est pas nécessaire de s'informer de leurs actions, ni de les condamner. Il suffit que leurs actions ne soient pas notre regle. Chacun est obligé de se conduire par la vérité qne l'on apprend de l'Eglise. Voilà la regle, & cette vérité n'est, ni la coutume, ni l'exemple des Pasteurs. S'ils l'observent, à la bonne heure : s'ils ne l'observent pas, ils ont un juge qui les jugera. Il n'est point nécessaire que les inférieurs s'attribuent ce jugement : ils doivent le remettre à Dieu & à ceux à qui il appartient. Ce seroit donc une erreur visible, de prétendre se dispenser d'honorer les Pasteurs, dont on ne croiroit pas devoir imiter les

actions : car les motifs qu'on a de les honorer, subsistent avec toutes les raisons qu'on peut avoir de ne pas imiter leur conduite.

IX. Rien n'est plus important & plus difficile dans la vie chrétienne, que de retenir les vertus mêmes dans leurs justes bornes, & de s'empêcher de blesser certaines vérités en voulant en suivre d'autres. Le respect & la déférence pour les Pasteurs, portent souvent à l'approbation & à l'imitation de leurs défauts : & l'on peut aussi être engagé par un prétexte spécieux de l'amour de la vérité, à des procédés trop libres & trop peu respectueux envers les Pasteurs. Le seul remede à cela, est de ne pas aimer fortement certaines vertus & certaines vérités au préjudice des autres. Il faut les aimer toutes dans le dégré qu'elles doivent être aimées. C'est une vérité, qu'il ne faut pas imiter les défauts des Supérieurs : mais c'est aussi une vérité, qu'il faut toujours honorer, respecter, épargner les Supérieurs autant que l'on peut. Ces vérités, bien loin d'être contraires, sont jointes & inséparables dans la vérité souveraine. Il ne faut pas imiter les déréglemens des Pasteurs, parce qu'il faut être souverainement attaché à Jesus-Christ : mais par

cette même regle il faut honorer dans les Pasteurs, tels qu'ils soient, l'autorité de Jesus-Christ dont ils sont revêtus; parce que cette autorité est toujours à Jesus-Christ, & que c'est Jesus-Christ que l'on honore par les respects qu'on leur rend. Jesus-Christ ne laisse pas d'être en eux, non pour les sanctifier, mais pour y recevoir les respects que nous lui devons en la personne de ses Ministres. Il n'y est pas pour eux; il y est pour nous. Cherchons-l'y donc, puisqu'il daigne y être pour nous; & ne le fuyons pas, parce qu'il n'y est pas pour eux.

SUR L'ÉVANGILE DU MERCREDI DE LA II SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 20, 17.

EN ce temps-là, Jesus s'en allant à Jérusalem, prit à part ses douze Disciples, & leur dit: Nous allons à Jérusalem, & le Fils de l'Homme sera livré aux Princes des Prêtres & aux Scribes, qui le condamneront à la mort, & le livreront aux

Gentils, afin qu'ils le traitent avec moquerie, & qu'ils le fouettent & le crucifient; & il ressuscitera le troisieme jour. Alors la mere des enfans de Zébédée s'approcha de lui avec ses deux *fils, & l'adora, en témoignant qu'elle vouloit lui demander quelque chose. Il lui dit: Que voulez-vous? Ordonnez, lui dit-elle, que mes deux fils que voici, soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, & l'autre à votre gauche. Mais Jesus* leur *répondit: Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? Ils lui dirent: Nous le pouvons. Il leur repartit: Il est vrai que vous boirez le calice que je boirai; mais pour ce qui est d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le donner; mais ce sera pour ceux à qui mon Pere l'a préparé. Les dix autres* Apôtres *ayant entendu ceci, en conçurent de l'indignation contre les deux freres. Et Jesus les ayant appellés à lui, leur dit: Vous savez que les Princes des nations les dominent, & que ceux qui sont grands parmi eux les traitent avec empire. Il n'en doit pas être de même parmi vous: mais que celui qui voudra devenir le plus grand parmi vous, soit votre serviteur; & que celui qui voudra être le premier d'entre vous, soit votre esclave: comme le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi,*

mais pour servir & donner sa vie pour la rédemption de plusieurs.

EXPLICATION.

I. PEndant que Jesus-Christ avertissoit ses Apôtres de sa mort prochaine, & des outrages qu'il devoit recevoir des Juifs, Jean & Jacques, enfans de Zébédée, du nombre de ces Apôtres, faisoient agir leur mere pour obtenir les deux premieres places dans son royaume, s'imaginant, selon l'idée commune que les Juifs avoient du Messie, qu'il devoit regner dans le monde avec l'éclat & la grandeur des Princes du monde; & cela fait voir que Jesus-Christ a passé toute sa vie avec des gens pleins de vues & de passions humaines, & qui ne pensoient qu'à leur propre élévation, pendant qu'il n'avoit dans l'esprit, que l'opprobre de sa croix. Quelle différence des pensées de Jesus-Christ, & des pensées intéressées de ses Apôtres! Et quelle patience que celle de Jesus-Christ, dans la vue continuelle qu'il a eue de ces pensées basses & charnelles, dont il pénétroit toute la corruption! Qu'on juge par-là de l'injustice des hommes, qui étant eux-mêmes pleins de passions, & concevant très-foiblement la corruption de celles

des autres, ont peine néanmoins à souffrir ce qu'ils en conçoivent. Jesus-Christ souffroit ces défauts de ses Apôtres dans leur état de perfection & de foiblesse, parce qu'il prévoyoit qu'ils passeroient à un autre état; & qu'alors ces imperfections passées serviroient à l'affermissement de leur vertu, en les tenant dans l'humilité, & en leur donnant lieu de connoître ce qu'ils étoient par eux-mêmes, si Dieu les eût abandonnés à leur foiblesse. Pourquoi ne pensons-nous pas de même, que les foiblesses & les imperfections de nos freres contribueront peut-être à leur sanctification, & qu'au moins elles seront entiérement détruites, lorsque Dieu, après leur mort, s'emparera pleinement de leur cœur, & y regnera totalement?

II. Ce fut la mere de Jean & de Jacques qui se chargea de cette requête ambitieuse; & Jesus-Christ le permit pour nous faire voir en cette mere, d'ailleurs bonne & pieuse, le naturel de plusieurs peres & meres, qui n'ont pour leurs enfans que des vues d'ambition & d'intérêt, & auxquels par conséquent on pourroit bien répondre ce que Jesus-Christ répondit à la demande de cette mere & de ses enfans : *Vous ne savez ce que vous demandez*, ni vous, ni vos

enfans. En effet, ces demandes & ces poursuites des biens & des dignités de l'Eglise qu'on voit en tant de peres & de meres, sont de grandes preuves de leur peu de lumiere sur le bien de leurs enfans & sur leurs propres intérêts. Ils ne savent ce qu'ils demandent, ni de quoi ils se rendent responsables par ces poursuites. En demandant des bénéfices pour leurs enfans, ou pour d'autres qui leur appartiennent, ils se rendent juges de leur vocation, & ils en rendent témoignage à l'Eglise ; ils déclarent aux Collateurs qui sont chargés de les donner en son nom, qu'ils en sont dignes. Ils s'en rendent caution à l'Eglise & à Dieu même, & Dieu leur en faisant rendre compte, leur imputera tout le mal qui aura été fait par ces Ministres indignes qu'ils auront proposés à l'Eglise, & à qui ils auront procuré ses biens & ses ministeres. Voilà à quoi l'on s'engage en demandant des bénéfices pour ses enfans & pour ses amis, & en employant son crédit pour leur en obtenir. C'est néanmoins ce qui passe pour un grand bien dans le monde, & ce que l'on considere comme l'un des plus grands avantages des grandes fortunes. Quel étrange avantage pour des peres, d'avoir à répondre à Dieu de tous les

péchés que commettent des Ministres mal appellés ; d'avoir des gens qui pechent sur leur compte ! comme si l'on n'étoit pas assez chargé de ses propres dettes. Et quel étrange avantage pour des enfans, d'être engagés dans une voie, qui par le peu de disposition & de vocation qu'ils ont pour l'Eglise, est pour eux une voie qui mene à la mort !

III. En vain prétendroit-on excuser ces demandes, sur l'amour des peres pour leurs enfans ; parce que c'est cet amour même qui devroit les empêcher de les charger d'un poids si terrible, & de leur donner par-là occasion de commettre une infinité de fautes énormes : car il est impossible de comprendre toutes celles où des Ecclésiastiques mal appellés s'engagent par l'abus de leur ministere ; & combien ces fautes s'augmentent & se multiplient, à proportion que les ministeres qu'ils exercent sont plus importans & plus relevés.

Mais la vérité est, que ce n'est, pour l'ordinaire, rien moins qu'une véritable affection qui porte les peres à engager leurs enfans dans l'Eglise, & à employer leur crédit pour leur en faire obtenir les revenus & les dignités. Ce ne sont que des intérêts de famille, & un pur amour d'eux-mêmes. Ils cherchent à décharger

leur maison par les biens de l'Eglise, ou à la rendre considérable par ses dignités. C'est à quoi se réduit cette charité des peres pour leurs enfans. Les plus équitables sont ceux qui se contentent de faire nourrir leurs enfans par l'Eglise : & c'est une grande louange quand on peut dire d'un pere, qu'il ne fait rien entrer dans son bien du revenu des bénéfices de ses enfans. Il y a donc bien des peres & des meres semblables à cette mere des Apôtres, Jean & Jacques, & dont on peut dire qu'ils ne savent ce qu'ils font, ni ce qu'ils demandent : & entre ceux-là, il n'y en a point de plus malheureux que ceux qui réussissent le mieux dans leurs desseins.

IV. Jean & Jacques étoient sans doute blâmables de cette demande ambitieuse à laquelle ils avoient engagé leur mere : mais il s'en faut bien que cette ambition ne fût aussi mauvaise, que celle de ceux qui recherchent maintenant par ambition les charges & les dignités de l'Eglise. Ces Apôtres étoient des Juifs imparfaits, qui tenoient encore de l'esprit Judaïque, parce que la loi nouvelle n'étoit pas encore parfaitement établie. Ainsi leur imperfection étoit supportable. Mais ceux-ci, après que cette loi a été rendue si publique & si manifeste,

à tout le monde, qu'on ne sauroit l'ignorer que par un aveuglement volontaire, & après que l'Eglise a été instruite par tant d'exemples édifians du désintéressement & de l'humilité que Dieu demande dans ses Ministres, ne laissent pas de porter leur ambition jusques sur les autels. Jean & Jacques considéroient par erreur le royaume de Jesus-Christ, comme devant être établi dans ce monde même. Ils croyoient que ces sortes de récompenses devoient faire partie de celle que Jesus-Christ donneroit à ses serviteurs, & qu'ainsi ils avoient le droit d'y prétendre. Ils avoient même le courage de vouloir souffrir pour y arriver, quoiqu'ils n'en eussent peut-être pas encore la force. Mais ceux-ci aspirent aux dignités de l'Eglise, dans un temps qu'ils savent être destiné à l'humiliation & à la pénitence, & où Jesus-Christ veut être encore humilié dans ses membres & dans ses Ministres : & au contraire ils n'ont guere de zele pour cet autre royaume de Jesus-Christ, auquel on ne parvient que par l'humilité & par la souffrance, & enfin bien loin de chercher à souffrir en prétendant aux dignités de l'Eglise ; leur but en y aspirant, est de se mettre en état de ne rien souffrir.

V. Quoique Jesus-Christ condamnât l'ambition de ces deux freres, il ne se sert pas néanmoins, pour leur faire connoître le déréglement de leur cœur, de plusieurs raisons que la Religion fournit contre l'orgueil & l'ambition. Il ne leur dit point, que les avantages & les prééminences de l'autre vie ne consisteront pas dans une grandeur temporelle, mais en une plus grande abondance de justice & de sainteté : il ne leur dit point, qu'il est impossible d'être élevé au dessus des autres dans le royaume du Ciel, si on ne les surpasse ici en humilité & en charité : il ne leur dit point, que tout Chrétien doit se croire trop heureux que Dieu l'ait appellé à la grace de l'Evangile, & lui ait donné place dans son corps, & que c'est un grand orgueil d'aspirer, par une ambition déréglée, aux premieres places de ce corps, dans lequel il n'est permis de rechercher que la santé, comme dit S. Augustin : *Non quæras in corpore Christi nisi sanitatem.* Il ne les reprend point fortement de leur présomption, de leur ignorance, & du peu de profit qu'ils avoient fait des exemples d'humilité qu'il leur avoit donnés. Il se sert seulement de deux raisons qui étoient plus proportionnées à leur peu d'intelligence. L'une, que ces places

qu'ils demandoient, doivent s'acheter au prix de grandes souffrances; l'autre, que quand ils les auroient obtenues, ils n'en feroient que plus obligés à se rendre serviteurs de tous les autres, & n'en auroient pas plus de droit à cette domination à laquelle ils aspiroient. Cela nous apprend que pour corriger les hommes de leurs défauts, on ne doit se servir que des raisons qui sont à la portée de ceux que l'on veut instruire. La conduite de Jesus-Christ nous en est un exemple admirable: & c'est peut-être pour cela qu'il a voulu vivre toute sa vie avec des Apôtres imparfaits, afin de donner aux Pasteurs de son Eglise des Exemples de la condescendance chrétienne, dont la pratique est beaucoup plus difficile que celle d'une conduite plus forte, qui, sous prétexte d'être plus conforme à la pureté du Christianisme, le feroit moins à la charité d'un Ministre de Jesus-Christ.

VI. Les autres Apôtres se blesserent de l'ambition des deux freres, mais ce fut par une autre espece d'ambition. Il faut extrêmement prendre garde aux secrets mouvemens qui excitent notre zele: car souvent l'intérêt & l'amour-propre y ont plus de part que le désir de la gloire de Dieu. Or il n'y a rien de plus

dangereux qu'un faux zele voilé d'un prétexte de piété ; parce qu'il nous porte à suivre consciencieusement nos passions, & qu'il se flatte d'une apparence de religion, lorsque dans le fond il n'y a que la cupidité qui nous fait agir. C'est pourquoi l'instruction de Jesus-Christ touchant la nature des charges ecclésiastiques, regarde autant les autres Apôtres que ces deux freres ; & ce fut même de la jalousie des autres Apôtres, que Jesus-Christ prit sujet de la leur donner. Nous ne devons point désirer notre propre élévation, mais nous ne devons point aussi nous opposer par ambition à l'élévation des autres, & comme on doit croire que la puissance ecclésiastique oblige à plus de travail & plus d'humilité, on ne doit point s'imaginer que ceux qui y sont élevés en soient plus heureux, ni avoir de la jalousie du rang qu'ils tiennent. Que craignoient les Apôtres, & quel étoit le sujet de l'indignation qu'ils firent paroître contre ces freres ? Craignoient-ils que Jesus-Christ ne leur accordât ce qu'ils demandoient, quoiqu'ils en fussent indignes, ou sans les en rendre dignes ? C'auroit été soupçonner Jesus-Christ, ou d'injustice, ou de foiblesse. Ils craignoient donc absolu-

ment l'élévation de Jean & de Jacques au-dessus d'eux, de quelque maniere qu'elle s'obtînt. Ils ne vouloient pas qu'ils leur fussent préférés. Ils regardoient le ministere du royaume de Dieu, comme une grandeur temporelle. Ainsi ils étoient dans la même erreur que les enfans de Zébédée, & ils n'étoient pas moins ambitieux qu'eux.

VII. L'instruction que Jesus-Christ donna à ses Apôtres sur la nature des charges ecclésiastiques, s'étend naturellement beaucoup plus loin, & elle donne lieu de conclure nettement, que quiconque les recherche par ambition en est indigne. Car il n'y a point d'indignité plus manifeste, que de rechercher une charge sans en connoître les obligations & les engagemens, & lorsqu'on doit se croire incapable d'y satisfaire. Les charges ecclésiastiques renfermant donc une obligation à s'humilier & à pratiquer la patience plus que le commun des Chrétiens, les rechercher pour se rehausser & pour jouir du repos, c'est en être manifestement indigne : parce que c'est n'en pas connoître la nature, & être dans des dispositions opposées à celles qu'elles demandent. Il faut qu'un Pasteur s'humilie devant Dieu, parce qu'il doit se regarder

comme chargé des péchés des peuples. Il faut qu'il s'humilie devant les hommes, parce qu'il doit leur donner l'exemple de l'humilité, & qu'il doit tâcher de les gagner & de se faire aimer d'eux: ce qu'on ne peut faire qu'en s'humiliant. Il faut qu'il pratique à leur égard une grande patience; qu'il évite de les choquer; qu'il les ménage; qu'il les tolere; qu'il ne les scandalise en rien; qu'il évite d'envenimer leurs plaies par des duretés. Quiconque donc est possédé du desir de dominer, ne connoît point les devoirs de l'état ecclésiastique, & ne se connoît point soi-même, s'il se croit capable d'y satisfaire. Or comment un homme qui ne connoît, ni l'état qu'il veut embrasser, ni l'incapacité où il est de s'en acquitter, pourroit-il avoir de la vocation pour cet état?

VIII. Il en est de même du repos. Quiconque le désire & le cherche dans l'état ecclésiastique, n'y est pas propre, puisque c'est au contraire l'état du monde qui demande le plus de travail & le plus de sollicitude. L'Apôtre en fait la
Rom. 12, 8. principale qualité d'un Pasteur: *Qui præest, in sollicitudine:* Que *celui qui a la conduite de ses freres, s'en acquitte avec vigilance.* Et pour concevoir quelle doit être la sollicitude de la vie pastorale,

il ne faut qu'avoir dans l'esprit ces paroles du livre des Proverbes touchant ceux qui se sont rendu caution des autres : *Mon fils, si vous avez répondu pour votre ami, & si vous avez engagé votre foi & votre main à un étranger :* (c'est ce que font tous les Pasteurs en répondant pour les ames) *faites ce que je vous dis, mon fils, & délivrez-vous vous-même ; parce que vous êtes tombé entre les mains de votre prochain. Courez de tous côtés, hâtez-vous & réveillez votre ami ; ne laissez point aller vos yeux au sommeil, & que vos paupieres ne s'assoupissent point.* Voilà quelle doit être la vie d'un Pasteur, & l'on peut juger par-là du repos qu'il peut y trouver. C'est un Médecin environné de malades, & obligé sur peine de sa vie même de travailler sans cesse à les guérir, & à leur donner, & la nourriture, & les remedes dont ils ont besoin. Il en voit mourir une infinité à ses yeux : car il y a toujours de ces malades qui périssent ; & il n'y va pas moins que de la vie du Médecin, s'ils périssent par sa négligence, par son ignorance, ou par son peu de charité. Il doit les guérir par ses prieres, par l'exemple de sa vie, par ses instructions. Il doit diversifier ses remedes selon leurs différentes maladies, & par conséquent il doit sans cesse

Prov. 6. 1. & suiv.

les étudier, & s'informer de tout ce qui leur arrive. N'eſt-il donc pas clair que de chercher du repos dans cet état, c'eſt ne le pas connoître ?

IX. Enfin la recherche des emplois de l'Egliſe renferme une extinction de foi à l'égard de pluſieurs vérités capitales & néceſſaires à cet emploi.

Celui qui les déſire par ambition, ou croit qu'il n'a pas beſoin de la grace de Dieu pour s'en acquitter, ou s'imagine qu'il ne peut la refuſer aux préſomptueux & aux téméraires. L'un & l'autre eſt une erreur contre la foi.

Celui qui recherche les dignités de l'Egliſe, ou ne croit point le jugement de Dieu, & par-là eſt hérétique ; ou le croyant & ne ſe mettant point en peine du poids dont il ſe charge en s'engageant dans ces miniſteres, il témoigne qu'il eſt endurci, & par conſéquent qu'il en eſt indigne.

Celui qui recherche les dignités de l'Egliſe, ou ne croit pas que c'eſt à Dieu à y appeller, & non pas à nous à nous y ingérer, & par conſéquent il manque de foi ; ou le croyant, il ne s'en met pas en peine, & il eſt impie.

Celui qui recherche les dignités de l'Egliſe, ou connoît qu'il n'a point les talens néceſſaires pour s'en acquitter ; & s'il

s'il les recherche dans cette disposition, il faut qu'il n'ait point de conscience; ou il ne le connoît pas, & croit que ces fonctions lui seront faciles, & il est absolument sans lumiere : & ainsi il est toujours, ou impie, ou aveugle, & peut-être tous les deux ensemble.

SUR L'ÉVANGILE
DU JEUDI
DE LA II SEMAINE
DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 16, 19.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Il y avoit un homme riche qui étoit vêtu de pourpre & de lin, & qui se traitoit magnifiquement tous les jours. Il y avoit aussi un pauvre appellé Lazare, tout couvert d'ulceres, couché à sa porte, qui eût bien voulu pouvoir se rassasier des miettes qui tomboient de la table du riche; mais personne ne lui en donnoit, & les chiens venoient lui lécher ses plaies. Or il arriva que ce pauvre mourut, & fut emporté par les Anges dans le sein d'Abraham; le riche mourut aussi, & eut l'enfer pour sépulcre. Et lorsqu'il étoit dans les tour-

mens, il leva les yeux en haut, & vit de loin Abraham, & Lazare dans son sein; & s'écriant, il dit ces paroles : Pere Abraham, ayez pitié de moi, & envoyez-moi Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour me rafraîchir la langue, parce que je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme. Mais Abraham lui répondit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, & que Lazare n'y a eu que des maux; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, & vous dans les tourmens. De plus, il y a pour jamais un grand abyme entre nous & vous; de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut passer ici du lieu où vous êtes. Le riche lui dit : Je vous supplie donc, Pere Abraham, *de l'envoyer dans la maison de mon pere, où j'ai cinq freres, afin qu'il leur atteste ces choses & les empêche de venir aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourmens. Abraham lui repartit : Ils ont Moïse & les Prophetes, qu'ils les écoutent. Non, dit-il, Pere Abraham; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence. Abraham lui répondit : S'ils n'écoutent, ni Moïse, ni les Prophetes, ils ne croiront pas non plus quand quelqu'un des morts ressusciteroit.*

EXPLICATION.

I. COmme les hommes ne jugent des crimes que par rapport à eux-mêmes, & par le dommage qu'ils en reçoivent, ils ont de la peine à concevoir dans ce riche dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour, le crime par lequel il a mérité la damnation. *Il étoit riche*, diront-ils; mais il ne s'étoit point enrichi du bien d'autrui. *Il faisoit tous les jours bonne chere, il étoit vêtu magnifiquement;* mais c'étoit sans faire tort à personne, & il ne paroît pas que ce fût avec des excès qui altérassent sa santé, ni qu'il s'élevât par-là au-dessus de sa condition. Il ne secourut pas Lazare : mais on ne sauroit assister tous les pauvres, & cela pouvoit venir de l'oubli de ses gens, & non pas du sien. Qu'y a-t-il de criminel en tout cela? On ne lui reproche point d'adulteres, de vols, de calomnies, d'injustices. Il étoit bon parent; & cette inclination paroît même par la priere qu'il fait après sa mort, qu'on avertisse ses freres de ne pas venir en ce lieu de tourmens. Il contribuoit par sa magnificence, à l'entretien & à la subsistance de divers pauvres. Il avoit quantité d'amis, puisqu'il tenoit grande table; & cela n'est pas

inutile à la société. Qu'il y a de gens qui se croiroient vertueux, s'ils pouvoient en dire autant d'eux-mêmes! Les grandes richesses ne s'acquierent, ni ne se conservent point d'ordinaire sans de grandes injustices. Le luxe de la table & la bonne chere engagent dans d'autres excès encore plus criminels. Il y a une infinité de vices qui sont des suites de la vie molle & voluptueuse, & dont l'énormité fait que cette vie molle qui en est la source, n'est presque comptée pour rien. Celui que nous appellons le mauvais-riche, étant donc exempt de tout cela, auroit passé en ce temps-ci pour un homme de probité, & auroit attiré les louanges du commun du monde. Cependant Jesus-Christ a voulu former notre jugement sur son sujet, en nous découvrant celui de Dieu. *Ce riche mourut*, dit-il, *& il fut enseveli dans l'enfer.* Voilà comment Dieu en a jugé. Et comme il n'est pas permis de douter de la justice de son jugement, c'est à nous à chercher sur quoi il est fondé, & quelles en sont les raisons.

II. Pour comprendre le crime du mauvais-riche, il ne faut que se demander à soi-même quel jugement on devroit faire d'un homme qui tiendroit ce discours à Dieu : Seigneur, vous êtes la

fin de mon être, & vous ne m'avez créé que pour vous. Il n'y a rien en moi qui ne vous appartienne, & qui ne vous soit dû par une infinité de titres. Vous m'avez destiné à la possession des biens éternels & ineffables, qui ne sont autres que vous-même. Vous voulez être vous-même ma récompense, & vous ne m'ordonnez pour l'obtenir que de vous aimer, à quoi je suis obligé par toutes les loix de la raison, de la reconnoissance & de la justice. Vous ne me défendez qu'une chose, qui est de me dégrader, de m'abaisser, de m'avilir, de me rendre malheureux en aimant les créatures qui sont au-dessous de moi, & dont je serai nécessairement séparé pour toujours après la mort. Cependant, Seigneur, il faut vous le dire; je ne vous aime point, ni tout ce que vous me promettez dans l'autre vie. Je ne suis point touché de tous ces devoirs de justice qui m'attachent à vous. Je ne saurois me passer d'un plaisir présent que je ne trouve point en vous; & je n'en conçois point d'autres que celui de la bonne chere, de l'éclat & de la magnificence du monde. J'en fais donc mon partage & mon souverain bien. Donnez votre paradis à qui vous voudrez. Pour moi j'y renonce. Je préfere le temps à

l'éternité, les biens ſenſibles aux biens ſpirituels, & le monde à vous. C'eſt au monde que je conſacre tout mon amour, tous mes ſoins, toutes mes actions, tout mon être : & pour vous, trouvez bon que je ne vous conſidere qu'autant que vous pouvez me procurer les plaiſirs que j'aime, & dont je fais mon bonheur, mon repos & mon Dieu.

N'y a-t-il point de crime dans ce diſcours ? Ne paroît-il pas au contraire qu'il eſt plein d'impiété, d'ingratitude, d'injuſtice, d'extravagance ? Cependant il ne fait qu'exprimer la diſpoſition de ceux qui menent une vie de bonne chere, de plaiſir & de luxe. Car ils diſent effectivement à Dieu tout ce que je viens de dire. Il y a diverſes ſortes de langages. On parle par les actions auſſi-bien que par les paroles, On parle par ſes deſirs, par ſes paſſions, par ſes ſecretes intentions. Si les hommes n'entendent pas toujours ce langage du cœur, parce qu'ils n'en pénetrent pas le fond, Dieu ne manque jamais de l'entendre, parce qu'il le pénetre toujours. Quiconque n'aime point Dieu & aime beaucoup le plaiſir, dit à Dieu : Je ne vous aime point, & je n'aime que le plaiſir. Quiconque ne penſe qu'au monde & à s'y établir, dit à Dieu : Je ne me ſoucie point de votre

Paradis, & je prends le monde pour mon partage. Quiconque ne pense qu'à la vie présente & aux plaisirs de la vie présente, & ne fait rien pour acquérir la vie éternelle, dit à Dieu : Je préfere le temps à l'éternité. Quiconque vit pour le monde & rapporte tout au monde, dit au monde : Vous êtes mon Dieu & mon souverain bien.

Voilà le crime essentiel du mauvais-riche. Voilà le crime de tous les amateurs du monde, de tous les Citoyens de Babylone, c'est-à-dire de tous ceux qui cherchent leur félicité dans ce monde-ci.

III. Mais ne pourroit-on point, dira-t-on, entrer en quelque composition avec Dieu ; &, en évitant ce terrible excès, travailler également pour être heureux en ce monde & en l'autre ; aimer à jouir du monde dans cette vie, & de Dieu dans l'autre ; accorder à l'amour de Dieu l'exclusion de toutes les actions criminelles, des injustices, des adulteres, des médisances ; & donner à l'amour du monde la jouissance tranquille de tous les plaisirs que l'on appelle permis ? C'est justement le partage qu'avoit fait le mauvais-riche ; mais c'est ce qui ne l'a pas empêché d'être damné. En effet, ce partage supposeroit qu'on peut

servir deux maîtres, le plaisir, & Dieu ; & c'est ce que Jesus-Christ déclare impossible. Ce n'est pas connoître la nature de l'amour du monde, que d'avoir cette pensée. Il tend par lui-même à se rendre maître du cœur, & l'on ne sauroit empêcher qu'il ne s'en empare, que par une forte résistance. Or, cette résistance ne se fait que par une vie de pénitence & de mortification, & par le retranchement de ce qui nourrit, allume, entretient la concupiscence ; & ce n'est plus là une vie de plaisir, mais une vie dure, laborieuse & pénitente.

IV. L'amour dominant du monde, tel que celui que Jesus-Christ reproche à ce mauvais-riche, renfermant donc nécessairement la privation de l'amour de Dieu, renferme par conséquent, non un seul crime, mais une multitude de crimes.

Celui qui n'aime point Dieu est un ingrat, puisqu'il n'a point de reconnoissance des graces que Dieu lui a faites.

Il est coupable d'une énorme injustice, puisque devant à Dieu tout son être & toutes ses actions, il les soustrait toutes à Dieu pour les rapporter au monde.

C'est un sujet rebelle & désobéissant,

puifqu'il reconnoît le monde pour fon Seigneur.

Il dérobe à Dieu la qualité de Seigneur, de fin derniere, de fouverain bien, de Dieu : ce qui eft le plus criminel de tous les vols.

Il eft effectivement idolâtre de la créature ; car la reconnoiffant pour fa fin, c'eft en quelque forte la reconnoître pour fon Dieu.

Il trouble tout l'ordre du monde, qui en fait la principale beauté ; puifque cet ordre eft que les créatures intelligentes foient foumifes à Dieu feul, & ne s'affujettiffent pas aux corps auxquels elles font fupérieures par leur nature.

Il défigure l'image de Dieu en lui, cette image confiftant principalement dans l'amour de l'ordre & de la juftice. Or c'eft ce que l'homme s'ôte à lui-même en fe privant de l'amour de Dieu ; & c'eft une des chofes dont, felon les Peres, Dieu le punira plus févérement.

V. Mais peut-être qu'on fera encore plus touché de l'injuftice de cette vie fenfuelle qui fait le crime du mauvais-riche & le fujet de fa damnation, fi on la confidere par rapport à la juftice que l'homme fe doit à lui-même. Je dis à la juftice que l'homme fe doit : car il ne faut pas s'imaginer que la juftice ne

s'exerce qu'envers les autres. L'amour de soi-même est la regle de l'amour qu'on doit au prochain, & la justice qu'on se doit à soi-même, est aussi la regle de celle qu'on lui doit. Ainsi, comme c'est un grand crime que d'ôter la vie au prochain, c'en est encore un plus grand de se l'ôter à soi-même.

Suivant cette regle chacun est obligé de penser que Dieu lui a confié son corps & son ame pour en avoir soin, & de leur procurer tout ce qui est nécessaire pour les faire arriver à leur fin, qui est le souverain bonheur, dont il les a rendu capables, & qu'il leur a destiné. Voilà le devoir de l'homme envers soi-même, & le commandement indispensable que Dieu lui a fait en le mettant au monde. Il doit regarder son ame, selon l'expression de saint Grégoire de Nazianze, comme une Princesse que Dieu a mise en sa garde, & aux besoins de laquelle il l'oblige de pourvoir. Cette Princesse est malade; il doit lui procurer toutes sortes de secours & de remedes. Elle est foible; il doit lui donner la nourriture qui lui convient. Elle est exilée; il doit l'aider à retourner en son pays. Elle a des ennemis; il doit l'en défendre. Mais que devroit-on juger de ce gardien, si au lieu de pratiquer

ces devoirs, il laiſſoit cette Princeſſe ſans remedes dans ſes maladies, & ſans alimens dans ſes beſoins ordinaires; ſi au lieu de la nourrir, il ne lui donnoit que des poiſons; ſi au lieu de la défendre de ſes ennemis, il la leur livroit; ſi au lieu de lui aider à retourner en ſon pays, il lui ôtoit cruellement la liberté & la vie? Ne ſeroit-ce pas inconteſtablement le plus infidele, le plus cruel & le plus déteſtable de tous les hommes? Cependant ce n'eſt encore là qu'une très-légere image de l'injuſtice & de la cruauté qu'exerce envers ſoi-même & envers ſon ame, celui qui la livre à la vie ſenſuelle & à la vie de plaiſir.

VI. On n'attache pas ordinairement à la jouiſſance du monde ces idées de cruauté & d'injuſtice: mais c'eſt qu'on ne conçoit pas aſſez que la plus étroite obligation que Dieu impoſe à l'homme, eſt de ſe rendre heureux; que c'eſt là ſa volonté la plus expreſſe & la plus indiſpenſable. C'eſt le principal devoir de juſtice & d'obéiſſance qu'il exige de nous. Ainſi y manquer, en nous rendant malheureux, & en nous privant du ſouverain bien qu'il nous avoit préparé, eſt la plus grande déſobéiſſance, la plus grande injuſtice, le plus grand vol, le plus grand meurtre que nous puiſſions com-

mettre, & enfin c'eſt la plus grande cruauté que nous puiſſions exercer. Ce riche voluptueux étoit donc coupable de tous ces crimes, par ſa ſeule attache aux plaiſirs dans leſquels il paſſoit ſa vie. Il étoit du nombre de ceux qui avoient
Pſ. 23, 4. reçu leur *ame en vain*; puiſqu'il ne l'employoit à aucun des uſages auxquels Dieu l'avoit deſtinée. Il abuſoit de ſa vie & de tout ſon être, en ne les rapportant point à Dieu; & il n'eſt pas étrange qu'étant ſi cruel envers ſoi-même, il le fût auſſi envers le prochain. C'eſt encore une des cauſes que l'Evangile rapporte de ſa damnation; & cette cruauté paroît par le peu de ſoulagement que reçut Lazare à la porte du riche où il étoit.

Les biens dont ce riche jouiſſoit, n'étoient point à lui. Ils ne lui étoient point donnés pour ſervir de matiere à ſon orgueil, à ſon luxe, à ſes plaiſirs. Dieu en les lui accordant & les mettant en ſa garde, lui en avoit preſcrit l'uſage, qui étoit de s'en ſervir pour ſatiſfaire à ſa néceſſité & à une juſte bienſéance; & d'employer le reſte, dont il n'étoit plus que dépoſitaire & diſpenſateur, au ſoulagement des pauvres, ſelon les ordres de la Providence. Ainſi en s'en ſervant à d'autres uſages, il en devenoit uſurpateur à l'égard de Dieu,

comme c'est l'être d'user d'un dépôt contre l'intention de celui qui l'a confié. Il étoit donc par-là non-seulement injuste, mais homicide des pauvres qu'il n'assistoit pas : & Lazare lui ayant été adressé par la Providence, il lui ravissoit ce qui lui étoit dû, en négligeant de le soulager. L'oubli & la dureté de ses gens ne pouvoient l'excuser. C'étoit à lui à s'en informer & à s'en mettre en peine. Il n'avoit point de plus grande affaire que celle d'obéir à Dieu, & de dispenser son bien selon ses ordres. Si les Rois ne souffrent point qu'on néglige l'exécution de leurs ordres, & qu'on s'en remette à d'autres pour s'occuper à se divertir, Dieu le souffre encore moins; parce que ses ordres sont bien plus importans que ceux des Rois. C'est même la dureté de ce riche qui causoit celle de ses gens envers Lazare. Un maître charitable inspire la douceur & la charité à tous ceux qui lui appartiennent, & un maître dur leur inspire la dureté. Ainsi il n'est pas étrange que ce riche ait été rendu responsable du mauvais traitement, & du peu de soulagement que Lazare reçut à sa porte.

VII. Il n'est donc pas difficile de trouver les crimes de ce riche malheureux; mais ce qui est difficile, c'est de ne pas

les trouver de même dans la plupart des riches du monde, qui entendent sans crainte ce qui est dit de ce riche, comme une histoire qui ne les regarde point. Car qu'y a-t-il de plus ordinaire que cette vie molle & sensuelle, cette vie plongée dans le luxe & dans le plaisir ? Que fait-on autre chose dans le monde que ce qu'il faisoit ? Et si l'on ne le fait pas toujours par impuissance, que désire-t-on y faire autre chose si on le pouvoit ? Est-ce qu'on prétendra se distinguer de lui, parce que, outre la passion du plaisir, on est encore possédé de plusieurs autres ; qu'on brûle d'ambition, d'avarice, de jalousie ; qu'on travaille sans cesse à s'élever, & à porter plus loin sa fortune & celle de ses parens ? Mais ces passions sont un surcroît & une augmentation, & non une excuse des péchés qui ont causé la damnation de ce riche. Surtout comment en distinguera-t-on ces Dames du monde, qui s'imaginent que la vie molle, la vie de plaisir, de paresse & d'oisiveté, est de l'essence de leur condition, & fait en quelque sorte leur vocation & leur métier ? Le travail, l'application, les soins, sont des choses qu'elles regardent comme étrangeres à leur état ; & elles se font pitié à elles-mêmes quand elles y sont réduites. Ce-

pendant on ne voit pas que Jesus-Christ les ait exemptées de la pénitence générale des hommes, ni ce qu'elles pourront lui répondre lorsqu'il leur dira ce qu'il fait dire par Abraham au mauvais-riche, qu'ayant reçu les biens du monde en partage durant leur vie, elles n'ont plus à attendre dans l'autre que des supplices.

VIII. Dieu, dit saint Augustin, pour discerner les riches d'avec les pauvres, n'interrogeant point les coffres, mais les cœurs, il s'ensuit qu'on peut être réellement pauvre, & être en même-temps riche & mauvais riche par ses desirs. On peut de même être voluptueux & sensuel par le seul desir des voluptés sensuelles, sans en jouir actuellement; & enfin la possession des richesses peut être exempte de tous les défauts dont on accuse le mauvais-riche, pourvu qu'on les possede sans les aimer. Il est vrai qu'il est si facile de passer de la possession à l'amour des richesses, & qu'il est si difficile, étant riche & dans le pouvoir de jouir des plaisirs du monde, de s'en priver, que la condition de ceux qui les désirent sans pouvoir les obtenir, est encore meilleure que celle de ceux qui ont moyen de satisfaire ce desir. Ainsi de deux hommes également possédés du de-

ſir de la fortune, celui qui réuſſit dans ſes deſirs eſt indubitablement le plus malheureux. Les deſirs de l'autre ſont ralentis par le mauvais ſuccès; & quoiqu'il ſoit coupable devant Dieu, néanmoins le dégout qu'il conçoit du monde, par les difficultés & les obſtacles qu'il y trouve, l'approche en quelque ſorte de la voie du ſalut. Mais ceux à qui tout réuſſit, qui ſont comblés des proſpérités & des biens du monde, s'y plongent d'ordinaire ſi profondément & s'y attachent ſi fortement, qu'ils s'éloignent de Dieu de plus en plus, & s'approchent de plus en plus de cette fin funeſte marquée par ces paroles de l'Evangile: *Le riche mourut auſſi, & eut l'enfer pour ſépulcre:* MORTUUS *eſt autem & dives, & ſepultus eſt in inferno.* Ainſi c'eſt encore un jugement faux que celui qu'on forme dans le monde. Voilà, dit-on, un homme bien malheureux. Il aime le monde, & il ne ſauroit y réuſſir. Il cherche la fortune, & la fortune le fuit. Il eſt vrai qu'il eſt malheureux en effet, de déſirer les biens du monde: mais il eſt encore plus heureux que ceux qui les obtiennent, & qui ſe trouvent ainſi en état de ſatisfaire tous leurs deſirs.

IX. L'exemple du mauvais-riche prouve donc clairement, qu'il ſuffit, pour

être exclus du salut, ou de mener effectivement une vie délicieuse, une vie de plaisir, une vie sans pénitence & sans travail; ou d'en avoir un tel desir, que l'on n'en soit empêché que par l'impuissance. Mais il nous donne lieu d'étendre cette conclusion beaucoup plus loin. Car comme ce n'est pas tant la nature des objets auxquels cette vie nous attache, que l'omission des devoirs essentiels à l'homme, comme celui d'aimer Dieu & de chercher son royaume & sa justice, qui la rend criminelle: toute autre passion qui produit les mêmes effets sur le cœur, qui le domine également, qui l'attache autant à la vie présente, qui le rend de même citoyen du monde, qui lui cause un égal oubli de la vie future, suffit de même pour notre perte, & est presque également criminelle. Ainsi il faut mettre au même rang l'avarice, l'ambition, la curiosité, la vanité des sciences & des arts, & enfin toute vie de passion qui domine l'homme. Comme nous ne sommes pas au monde pour mener une vie de plaisir; nous n'y sommes pas aussi pour amasser des richesses, pour remplir notre esprit de sciences curieuses & stériles, pour faire des Vers, pour bâtir des palais, ni pour jouir d'aucun bien créé.

Dès qu'un objet dont on jouit dans le monde, occupe le cœur & le remplit, & que Dieu voit qu'il y tient la premiere place, qu'il fait ses richesses, sa félicité, son bien principal, l'attache qu'on y a est criminelle. C'est ce qui doit donner une grande crainte de toutes les attaches, quelque innocentes qu'elles paroissent; car ces attaches devenant plus grandes, peuvent devenir maîtresses du cœur, & nous exclure ainsi du salut.

SUR L'ÉVANGILE DU VENDREDI DE LA II SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 21, 33.

EN ce temps-là, Jesus dit aux Juifs cette parabole : Il y avoit un pere de famille, qui ayant planté une vigne, l'enferma d'une haie; & creusant la terre, il y fit un pressoir, & y bâtit une tour : puis l'ayant louée à des vignerons, il s'en alla en un pays éloigné. Or le temps des fruits étant proche, il envoya ses serviteurs aux vignerons pour recueillir le fruit de sa vi-

gne. Mais les vignerons s'étant ſaiſis de ſes ſerviteurs, battirent l'un, tuerent l'autre, & en lapiderent un autre. Il leur envoya encore d'autres ſerviteurs en plus grand nombre que les premiers, & ils les traiterent de même. Enfin il leur envoya ſon propre *fils, diſant* en lui-même : *Ils auront quelque reſpect pour mon fils. Mais les vignerons voyant le fils, dirent entre eux : Voici l'héritier, venez, tuons-le, & nous ſerons maîtres de ſon héritage. Ainſi s'étant ſaiſis de lui, ils le jetterent hors de la vigne, & le tuerent. Lors donc que le Seigneur de la vigne ſera venu, comment traitera-t-il ces vignerons? Ils lui répondirent : Il ſera périr miſérablement ces méchans, & il louera ſa vigne à d'autres vignerons, qui lui en rendront les fruits en leur ſaiſon. Jeſus ajouta : N'avez-vous jamais lu* cette parole *dans les Ecritures : La pierre qui a été rejettée par ceux qui bâtiſſoient, eſt devenue la principale pierre de l'angle? C'eſt le Seigneur qui l'a fait, & nos yeux le voient avec admiration. C'eſt pourquoi je vous déclare que le royaume de Dieu vous ſera ôté, & qu'il ſera donné à un peuple qui en produira les fruits. Celui qui ſe laiſſera tomber ſur cette pierre, s'y briſera; & elle écraſera celui ſur qui elle tombera. Les Princes des Prêtres & les Phariſiens ayant entendu ces paroles de*

Jesus, connurent que c'étoit d'eux qu'il parloit; & voulant se saisir de lui, ils appréhenderent le peuple, parce qu'ils le regardoient comme un Prophete.

EXPLICATION.

I. JAmais Jesus-Christ ne parla aux Scribes & aux Phariſiens d'une maniere plus capable de pouſſer leur malice aux extrêmités, que lorſqu'il fut proche de tomber entre leurs mains. Il ſavoit qu'ils avoient tenu un Conſeil où ils avoient réſolu ſa mort. Il ſavoit que le lendemain il devoit être pris. Car ce fut trois jours après ſon entrée triomphante dans Jéruſalem, qu'il fit le diſcours rapporté dans cet Evangile, & il fut pris le quatrieme. Il ſavoit que l'effet de ce diſcours devoit être d'augmenter en eux l'envie de ſe ſaiſir de lui. Cependant jamais il n'uſa moins de ménagement envers eux. Il les repréſente ſous l'image de vignerons ingrats, rebelles & meurtriers, qui, après avoir tué diverſes fois les ſerviteurs que le maître de la vigne leur avoit envoyés pour leur en demander les fruits, font encore mourir ſon fils & ſon héritier. Et ainſi il marque clairement la mort qu'ils devoient lui faire ſouffrir; & il en parle comme d'un excès d'ingratitude

& de méchanceté auquel il leur prédit qu'ils se porteroient. Un homme qui auroit craint la mort, ne leur auroit jamais tenu ce discours. Un homme prudent selon le siecle, après l'avoir tenu, se feroit soustrait à leur cruauté. Jesus-Christ ne fait, ni l'un, ni l'autre. Il s'étoit plusieurs fois dérobé à leur fureur; il s'y expose maintenant, parce qu'il le falloit faire pour obéir à son Pere. La vertu chrétienne ne consiste, ni à conserver sa vie, ni à courir à la mort; mais elle consiste à suivre la volonté de Dieu dans la vie & dans la mort. Il faut vivre quand Dieu le veut; il faut mourir de même quand il le veut. Ainsi Jesus-Christ étoit généreux quand il ménageoit sa vie, & il étoit humble quand il s'exposoit à la mort; parce que dans l'un & dans l'autre il suivoit les ordres de Dieu son Pere.

II. La générosité que Jesus-Christ a témoignée en cette occasion, lui est particuliere, & les hommes ne sauroient la pratiquer. Lors même qu'ils s'exposent aux plus grands dangers, ils se flattent presque toujours de l'espérance d'en échapper : Jesus-Christ ne s'est point soutenu par cette fausse espérance. Il voyoit sa mort certaine : étant lié par l'ordre de son Pere & par le desir d'a-

chever ſon ſacrifice, il ne laiſſoit pas que de faire les actions qu'il ſavoit avec certitude devoir l'y conduire. Dieu ne demande pas même ordinairement des hommes une ſi haute générosité, & il leur permet de faire tout ce qu'ils peuvent pour éviter la mort, & de ne la ſouffrir que lorſque la néceſſité les y contraint.

III. On pourroit croire encore, ſelon le ſens humain, que Jeſus-Chriſt voyant le mauvais effet que ſon diſcours devoit faire dans l'eſprit des Juifs, pouvoit le leur épargner. Mais ſi les hommes font bien de pratiquer ce ménagement, ils doivent en même-temps reconnoître qu'il y a en Dieu une ſageſſe plus élevée, par laquelle il juge que quoique ſes créatures doivent faire un mauvais uſage de ſes graces, il eſt cependant meilleur de les leur faire, lorſqu'il voit en même-temps qu'il en peut tirer quelque grand bien. Il a donné à Adam & à Eve un précepte qu'il ſavoit qu'ils violeroient, & dont le violement devoit cauſer la perte éternelle d'une infinité de leurs enfans. Il les a remis à leur libre arbitre dont il ſavoit qu'ils abuſeroient; parce qu'il ſavoit en même-temps que la chute d'Adam donneroit lieu à l'Incarnation de Jeſus-Chriſt, & à la fondation de

l'Eglise, qui répareroit cette chute d'une maniere très-glorieuse. C'est ainsi qu'il agit ici envers les Juifs. Il savoit qu'ils abuseroient du discours qu'il leur faisoit ; mais il savoit en même-temps que ce seroit une instruction utile pour toute l'Eglise, & qu'il y auroit des Juifs même à qui elle serviroit quelque jour. Ainsi il ne crut pas devoir s'abstenir de le leur faire. Dieu étoit miséricordieux envers Adam, lorsqu'il lui donnoit un précepte dont il savoit qu'il abuseroit, & une grace soumise à son libre arbitre dont il prévoyoit qu'il ne se serviroit pas. Jesus-Christ étoit de même miséricordieux envers les Juifs, en leur disant des vérités dont il prévoyoit qu'ils se scandaliseroient par leur malice. Il n'est point juste que la corruption du cœur de certains hommes, empêche la miséricorde de Dieu de faire ce qui peut être avantageux à d'autres hommes, quoiqu'il prévoie que quelques-uns doivent en abuser. Il suffit qu'il ait des voies pour en tirer sa gloire & l'avantage de son Eglise.

IV. Mais quel avantage, dira-t-on, Jesus-Christ tiroit-il de ce discours qu'il faisoit aux Juifs ? Il vouloit montrer aux hommes qu'il alloit volontairement à la mort, & qu'il avoit des voies de l'évi-

ter, s'il eût voulu. Il vouloit faire connoître le progrès de la malice du cœur humain, lorſqu'il eſt préoccupé de quelque paſſion maligne. Les Scribes & les Phariſiens avoient le cœur corrompu par l'ambition & par l'avarice ; & au lieu de rapporter à Dieu les inſtructions qu'ils donnoient aux peuples, ils ne cherchoient que leur propre gloire & leurs propres intérêts. Ils les ſouffroient dans leurs déſordres, & ils les y autoriſoient par leur exemple. Divers Prophetes de temps en temps les avoient avertis par l'ordre de Dieu, de leur injuſtice. Au lieu de profiter de leurs avis, ils les avoient perſécutés juſqu'à les faire mourir. C'eſt ce que cette ſource d'injuſtice avoit produit. Enfin le Fils de Dieu étant venu lui-même redemander le fruit de l'inſtruction de ſon peuple, ils ſe ſaiſiſſent de lui & le font auſſi mourir. Voilà le comble de cette injuſtice. Il eſt vrai qu'ils ne dirent pas formellement : *Voici l'héritier, mettons-le à mort*, puiſqu'ils ne reconnoiſſoient pas Jeſus-Chriſt pour Fils de Dieu ; mais ils le dirent en effet, puiſqu'ils avoient ſans ceſſe dans l'eſprit le témoignage d'une lumiere qui leur diſoit que Jeſus étoit Fils de Dieu, & qu'ils la rejettoient ſans ceſſe. Ainſi ces paroles ; *Voici l'héritier*, nous marquent

quent ce que leur dictoit cette lumiere qu'ils ne pouvoient s'empêcher de voir & de sentir; & celles-ci, *Mettons-le à mort*, marquent ce que leur malice leur suggéroit, & qu'ils ont accompli en effet. C'est donc ce langage du cœur que Jesus-Christ exprime, selon la coutume de l'Ecriture, & non leur langage extérieur. Ils voyoient, & ils ne voyoient pas. Ils connoissoient que Jesus-Christ étoit Fils de Dieu, & ils ne le connoissoient pas, parce que l'effet de la malice consommée est d'obscurcir les vérités les plus claires, & de réussir même à se procurer un faux repos dans ces ténebres volontaires. C'est un grand sujet pour tous les hommes d'appréhender la corruption de leur cœur. Il n'y a point de crime qui ne puisse être commis par ceux que Dieu y abandonne, jusqu'à détruire, s'ils pouvoient, & Dieu, & sa vérité. Quand on voit donc en soi une passion injuste, on y voit une source de toutes sortes de crimes. Quelque douce qu'elle paroisse, elle n'est pas bien éloignée de s'armer de poignards, & d'avoir recours au poison; parce que voulant venir à bout de ses desseins, elle tend naturellement à détruire tout ce qui s'y oppose. Reconnoissons donc notre propre corruption dans celle de ces

Juifs. Ils n'ont fait que ce que nous pouvions faire. Mais demandons en même-temps à Dieu qu'il nous préserve de ces funestes effets de nos passions ; & c'est l'usage que les Juifs n'ont point fait de la connoissance que Jesus-Christ leur en donna par ce discours.

V. Jesus-Christ qui prévoyoit ce mauvais usage, les menace que le *royaume de Dieu leur seroit ôté ;* c'est-à-dire, que Dieu leur ôteroit le dépôt de la vraie Religion, qui n'avoit été jusqu'alors que parmi les Juifs. Dieu punit les crimes des hommes en diverses manieres, & il est bon d'en considérer de trois sortes. Il y a quelques-unes de ces punitions, qui étant visibles & destinées à frapper les sens, s'exercent dès cette vie même. Les autres s'exercent bien encore dans cette vie, mais s'apperçoivent plus par l'esprit que par les sens. Et les troisiemes sont celles de l'autre vie, que Dieu ne fait qu'annoncer aux hommes en celle-ci, mais que l'on n'éprouvera que dans l'autre.

Tout l'Ancien Testament retentit des menaces du premier genre de punitions, qui sont les sensibles. Ce sont celles que les Prophetes proposent ordinairement aux Juifs ; & il est remarquable, que dans ce Cantique admira-

ble où Moïse a ramaſſé toutes celles par leſquelles il a voulu détourner les Juifs d'abandonner la loi de Dieu, il n'y en a que de celles-là.

Il y en a quelques-unes du ſecond genre en d'autres endroits de l'Ecriture, comme quand les Prophetes les menacent qu'ils ceſſeroient d'être le peuple de Dieu; qu'ils ſeroient ſans ſacrifice & ſans temple. Mais il n'y a que l'Evangile qui contienne des menaces de peines de ces trois genres différens. La prédiction claire que Jeſus-Chriſt a faite du ſiege & de la ruine de Jéruſalem, eſt du premier. Celle qu'il fait ici aux Juifs, eſt du ſecond. Et enfin celle qu'il fait en divers lieux des ſupplices de l'enfer, eſt du troiſieme. Or entre ces punitions il y a un ordre de grandeur bien différent de celui des ſens. Les punitions ſenſibles qui conſiſtent en maux temporels, frappent beaucoup davantage les hommes charnels : & c'eſt pourquoi elles ſont bien plus fréquentes dans l'Ancien Teſtament, où Dieu exerçoit des punitions viſibles par la déſolation de l'état temporel des Juifs. Cependant elles ſont tellement les moindres de toutes, que ceux qui paroiſſent les plus punis en cette maniere, le ſont quelquefois beaucoup moins que ceux qui paroiſſent en-

tiérement exempts de ces châtimens visibles. Et c'est pourquoi, encore qu'il soit certain que les plus coupables sont les plus punis, l'on ne peut pas toujours conclure de la grandeur de la punition temporelle, la grandeur des crimes commis.

La plus grande & la plus éclatante de toutes les punitions temporelles, par lesquelles il ait plu à Dieu de manifester aux hommes la rigueur de sa justice, est celle qu'il exerça sur Jérusalem coupable du meurtre de son Fils. Rien n'égala jamais les calamités qui accablerent cette ville criminelle pendant le siege qu'elle souffrit, & dans sa prise par les Romains. Cependant ce châtiment, tout affreux qu'il paroisse, n'est rien dans le fond en comparaison des peines de l'autre vie. Aussi du temps de la prise de Jérusalem, la plupart de ceux qui avoient participé à la mort de Jesus-Christ, étoient morts assez paisiblement dans leur lit par des accidens ordinaires ; & ces punitions extraordinaires ne s'exercent guere que sur leurs enfans. Est-ce donc que les vrais meurtriers de Jesus-Christ furent moins punis que ceux qui par eux-mêmes n'y avoient point eu de part, & qui avoient seulement soutenu ce qui avoit été fait

par leurs peres? Nullement. Mais c'est qu'il ne faut pas toujours juger de la grandeur réelle des châtimens, par la grandeur de ceux que l'on souffre en cette vie.

Ceux qui avoient fait mourir Jesus-Christ, étant morts les premiers, quoique sans éclat & sans ces marques apparentes de la colere de Dieu, étoient damnés les premiers. Or un jour, une heure des châtimens de l'autre vie, surpasse infiniment tous les maux de celle-ci. La condition des Juifs enfermés dans Jérusalem par les Romains, qui nous paroît si terrible, auroit paru à ces Juifs morts avant le siege, une espece de félicité. Ils auroient envié leur état, & se feroient tenu heureux d'y être réduits, quoique pour un peu de temps. Ainsi la conclusion que l'on doit tirer de ces grands exemples de sévérité qu'il plaît à Dieu d'exercer aux yeux des hommes, n'est pas que ceux qui les éprouvent soient plus malheureux que ceux qui ne les éprouvent pas; car c'est très-souvent tout le contraire: mais c'est qu'il faut que la justice de Dieu soit bien terrible, lorsqu'elle se fera sentir aux hommes selon toute sa rigueur, puisque les ombres que Dieu nous en montre dans ce monde-ci sont si effroyables.

VI. Le second genre de punitions temporelles, qui consiste dans la destruction de la vraie Religion en certains Royaumes, est encore plus à craindre que tous les maux sensibles; puisque les peuples où la vraie Religion est détruite, périssent presque infailliblement dans l'infidélité. Ils font donc voir la grandeur de la colere de Dieu contre les crimes des hommes : mais ils s'exercent encore souvent sur ceux qui sont moins coupables, ceux qui attirent ces punitions par l'abus qu'ils font des choses saintes, l'étant beaucoup plus que ceux qui périssent simplement par l'infidélité où ils se trouvent enveloppés depuis leur naissance. Mais ce qui est remarquable dans ce genre de punition, c'est qu'on en est souvent d'autant plus proche, qu'on en paroît plus éloigné, & que ce qui semble devoir nous en exempter, est ce qui l'attire. Il semble que l'on n'ait jamais moins sujet d'appréhender le renversement de la vraie Religion dans un Etat, que lorsqu'elle y paroît soutenue par de plus grands hommes, & que Dieu y répand plus de lumiere. Cependant c'est souvent le temps où l'on en est le plus proche; parce que c'est le temps auquel les hommes abusent le plus des graces de Dieu. Jamais

l'Eglise d'Afrique ne reçut de plus abondantes bénédictions de Dieu en ce genre, que du temps de saint Augustin, par le grand nombre de saints Evêques qui la gouvernérent en ce temps-là, dont le zele paroît encore dans les Conciles qui nous en restent. Néanmoins parce qu'en ce temps-là même le déréglement des peuples étoit très-grand, comme il est remarqué par Salvien qui en fait une peinture très-affreuse; la vraie Religion y fut presque entiérement détruite quelque temps après, par les Vandales qui s'emparerent de l'Afrique.

Jamais Dieu n'a fait paroître de plus grands prodiges de sainteté, que ceux qu'il a exposés aux yeux des hommes dans l'Egypte, la Palestine, la Syrie, par cette foule de Religieux Cénobites & Anachoretes qu'il y suscita. Cependant ce furent ces pays-là même qui furent les plus ravagés par les grandes héréfies de l'Orient, l'Arianisme, le Nestorianisme, l'Eutychianisme. Rien n'irrite Dieu davantage que l'abus que l'on fait de ses graces, & l'on n'est jamais si proche des ténebres de l'erreur, que lorsqu'on ne fait pas l'usage qu'on devroit faire des lumieres de la vérité.

VII. Jesus-Christ confirme cette me-

nace qu'il fait aux Juifs, par une autre parabole tirée d'un Pseaume, où il est
Ps. 117, 22. dit, que *la pierre qui avoit été rejettée par ceux qui bâtissoient, étoit devenue la principale pierre de l'angle :* LAPIDEM *quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli.* Et il ajoute, que *celui qui tombera sur cette pierre s'y brisera ;* & que *celui sur qui elle tombera, sera écrasé :* ET *qui ceciderit super lapidem illum, confringetur ; super quem verò ceciderit, conteret eum.*

Il est certain que cette pierre de l'angle est Jesus-Christ même, unique fondement de l'Eglise, qui réunit en lui les Juifs & les Gentils élus, pour n'en faire qu'une même ville & une même maison, dont il est le soutien, le fondement & le lien; & il est clair encore qu'il est cette pierre qui brise ceux qui s'y heurtent, & qui écrase ceux sur qui elle tombe, parce que tous ceux à qui la doctrine de Jesus-Christ sera une pierre de scandale, seront écrasés par sa justice.

Ainsi Jesus-Christ est toujours pierre pour les bons & pour les méchans; mais une pierre qui soutient, qui porte & qui unit les bons, & une pierre qui brise & qui écrase les méchans. Il est toujours la cause du salut, ou l'occasion

de la ruine des hommes; mais cause de
salut par sa grace & par sa miséricorde,
& occasion de ruine par la malice des
hommes, selon qu'il fut prédit peu
après sa naissance par saint Siméon:
Cet enfant que vous voyez, est pour la *Luc.* 2.
ruine & la résurrection de plusieurs: & au- 34.
paravant par Isaïe: *Le Seigneur deviendra* *Isaïe* 8.
votre sanctification; & il sera une pierre 14.
*d'achoppement, une pierre de scandale pour
les deux maisons d'Israël.* Jesus-Christ ne
sera donc indifférent à personne: si on
ne l'a pour ami, on l'aura pour ennemi.

VIII. Il est aisé de comprendre comment Jesus-Christ est la pierre angulaire à l'égard des Justes: car il n'est pas seulement le fondement de toute l'Eglise en général, mais il est l'unique appui, l'unique soutien, l'unique espérance de
chaque fidele. C'est lui qui est *l'auteur &* *Heb.* 12.
le consommateur de leur foi, la source & 2.
l'objet de leur espérance & de leur charité. Toute piété qui n'est pas fondée sur Jesus-Christ, qui n'a point Jesus-Christ pour regle, pour modele & pour objet, est fausse & trompeuse. Loin ces vaines spiritualités, ou plutôt ces illusions, qui nous éloignent de Jesus-Christ, & qui nous portent à croire que les pensées de Jesus-Christ & de ses mysteres diminuent la perfection, qui

tendent à nous faire approcher de Dieu sans médiateur, & qui retombent par-là dans la propre justice qui ne sauroit être que fausse & trompeuse. Que personne ne prétende s'approcher du trône de la justice de Dieu que par Jesus-Christ, comme partie de son corps, comme revêtu de sa justice. Que son nom soit dans notre bouche. Que ses mysteres occupent notre esprit. Que son amour regne dans nos cœurs. Qu'il soit le lait des enfans, la viande solide des forts, la nourriture de tous. Que tous vivent pour lui & de lui, comme tous vivent par lui. Qu'ils soient tous unis en lui.
Rom. 12, 5. *Multi unum corpus sumus in Christo*. Qu'il n'y ait point de schisme, point de division dans ce corps, & qu'étant uni au chef, on ne soit séparé d'aucun de ses membres. Voilà comment on peut participer à Jesus-Christ en qualité de fondement & de lien de l'Eglise, & avoir place ainsi dans cette sainte Cité, qui se bâtira dans le Ciel jusqu'à la fin du monde pour y subsister éternellement.

IX. Qui n'appartient point à Jesus-Christ en cette maniere, est du nombre de ceux qui se heurtent contre lui comme pierre de scandale. L'Ecriture le compare à une pierre, à cause de sa solidité inflexible : car rien n'est plus solide

& plus inébranlable que la vérité. En vain les méchans s'efforcent de la corrompre, pour substituer leurs fantaisies en sa place. La vérité subsiste toujours dans sa pureté & dans son inflexibilité. Qui la choque & la contredit par ses actions ou par ses paroles, en se heurtant contre elle, se brise contre elle; mais il ne la détruit pas, il ne la fait pas plier, il n'en entame aucune partie. Ce qui est vrai est vrai; & cette vérité est Jesus-Christ. Rendons-nous donc conformes à elle; évitons de la choquer en la moindre chose; car l'on ne peut que se briser en la choquant. Il est vrai que pendant cette vie on se brise souvent sans le sentir; mais on le sentira dans l'autre vie d'une maniere effroyable, lorsque le poids de la vérité tombant du haut du ciel sur les pécheurs, les accablera; ensorte qu'il n'y aura aucune partie de leur ame qui ne soit écrasée par la vérité, qui les pénétrera & les brisera de toutes parts.



SUR L'ÉVANGILE DU SAMEDI DE LA II SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Luc* 15, 11.

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Un homme avoit deux fils ; dont le plus jeune dit à son pere : Mon pere, donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien ; & le pere fit le partage de son bien. Peu de jours après, le plus jeune de ces deux enfans ayant amassé tout ce qu'il avoit, s'en alla dans un pays étranger fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès *& en débauches. Après qu'il eut tout dépensé, il survint une grande famine en ce pays-là, & il commença à tomber en nécessité. Il s'en alla donc, & s'attacha* au service *d'un des habitans du pays, qui l'envoya en sa maison des champs pour y garder les pourceaux. Et là il eût été bien-aise de remplir son ventre des écosses que les pourceaux mangeoient ; mais personne ne lui* en *donnoit. Enfin étant rentré en lui-même, il dit : Combien y a-t-il dans la maison de mon pere de serviteurs à gages, qui*

ont plus de pain qu'il ne leur en faut ; & moi je suis ici à mourir de faim ! Il faut que je me leve, & que j'aille trouver mon pere, & que je lui dise : Mon pere, j'ai péché contre le ciel & contre vous, & je ne suis plus digne d'être appellé votre fils ; traitez-moi comme l'un des serviteurs qui sont à vos gages. Il se leva donc, & s'en vint trouver son pere : & lorsqu'il étoit encore bien loin, son pere l'apperçut, & en fut touché de compassion, & courant à lui, il se jetta à son col, & le baisa ; & son fils lui dit : Mon pere, j'ai péché contre le ciel & contre vous, & je ne suis plus digne d'être appellé votre fils. Alors le pere dit à ses serviteurs : Apportez promptement sa premiere robe, & l'en revêtez, & mettez-lui un anneau au doigt & des souliers à ses pieds. Amenez aussi le veau gras, & le tuez : mangeons & faisons bonne chere ; parce que mon fils que voici étoit mort, & il est ressuscité ; il étoit perdu, & il est retrouvé. Ils commencerent donc *à faire festin. Cependant son fils aîné qui étoit dans les champs, revint ; & lorsqu'il fut proche de la maison, il entendit les concerts &* le bruit *de ceux qui dansoient. Il appella donc un des serviteurs, & lui demanda ce que c'étoit. Le serviteur lui répondit : C'est que votre frere est reveu ; & votre pere a tué le veau gras, parce qu'il*

le revoit en santé. Ce qui l'ayant mis en colere, il ne vouloit point entrer daus le logis; mais son pere étant sorti pour l'en prier, il lui fit cette réponse : Voilà déja tant d'années que je vous sers, & je ne vous ai jamais désobéi en rien de ce que vous m'avez commandé ; & cependant vous ne m'avez jamais douné un chevreau pour me réjouir avec mes amis : mais aussi-tôt que votre autre fils qui a mangé son bien avec des femmes perdues, est revenu, vous avez tué pour lui le veau gras. Alors le pere lui dit : Mon fils, vous êtes toujours avec moi, & tout ce que j'ai est à vous : mais il falloit faire festin, & nous réjouir; parce que votre frere étoit mort, & il est ressuscité ; il étoit perdu, & il a été retrouvé.

EXPLICATION.

I. CE qui est représenté comme séparé de temps dans la parabole figurante de cet Evangile, est réuni en un même instant dans la vérité figurée. Ce jeune homme, selon la parabole, demande en un temps la portion de bien qui devoit lui revenir, il la reçoit en un autre, & il s'en va en un pays éloigné. Il dépense ensuite son bien en débauches. Il est réduit à une extrême pauvreté. Il est contraint de se mettre au service d'un habitant de ce pays-là. Ce

ſont divers temps. Mais tout cela, regardé dans la vérité qui nous eſt repréſentée par cette image, ſe fait dans le même moment. L'homme frappé du deſir de l'indépendance, veut trouver ſon bonheur dans ſoi-même & dans ſa propre excellence. Il ne veut plus chercher en Dieu ſa félicité. Cette premiere démarche le met dans un pays étrangement éloigné de Dieu. Car la fauſſeté eſt bien éloignée de la vérité, l'injuſtice de la juſtice, la folie de la ſageſſe, la privation de tout bien de la poſſeſſion du ſouverain bien. Etant donc privé de tous les biens, c'eſt-à-dire de la connoiſſance, & de l'amour de la vérité, & de la juſtice, il eſt dégradé de ſon état naturel. Il tombe dans un vuide effroyable & dans une faim terrible. Il ſent un deſir inſatiable du bien, qui eſt une ſuite de ſa nature, étant créé pour le poſſéder; mais il ne le connoît plus. Ainſi, au lieu du vrai & ſolide bonheur qu'il a perdu, il cherche à raſſaſier ſa faim par la jouiſſance des biens & des vanités du monde, qui ſont comme les viandes des pourceaux, c'eſt-à-dire des ames charnelles & terreſtres. Tout cela ſe fait dès que le pécheur s'eſt livré à l'amour de ſoi-même en ſe ſéparant de Dieu; mais reçoit néanmoins divers ac-

croissemens, selon qu'il cherche à remplir le vuide de son cœur par la possession de divers objets. Car il s'éloigne de plus en plus de Dieu; il augmente continuellement sa faim, sa misere & sa pauvreté.

II. Il faut néanmoins distinguer dans les pécheurs, la misere effective, du sentiment de leur misere. Ils sont misérables dès qu'ils sont séparés de Dieu; mais ils ne sentent pas encore pleinement cette misere. Le desir & l'espérance des biens du monde leur ôtent pour quelque temps le sentiment de leur mal. Ce sont comme des gouttes d'eau qui s'enflent & qui s'étendent, & qui occupent pour un temps la capacité de leur cœur. S'ils ne possedent pas le bien, ils l'esperent. Si un seul objet ne leur suffit pas, ils en embrassent plusieurs. Si la félicité à laquelle ils prétendent, manque par quelque endroit, ils tâchent d'y suppléer & de la soutenir par d'autres. Il y en a beaucoup qui passent toute leur vie dans cette agitation perpétuelle, qui les trompe, & qui fait qu'ils ne sentent jamais leur pauvreté & leur misere effective, par l'espérance des biens imaginaires où ils esperent toujours trouver ce qu'ils ne trouvent pas dans ceux qu'ils possedent. Ils sont

comme des gens qui ayant perdu un trésor immenſe, paſſeroient toute leur vie à chercher des mines d'or dans un pays où il n'y en a point, & ſe ſoutiendroient ainſi par cette vaine eſpérance.

III. Mais quand Dieu a des deſſeins de miséricorde ſur ces pécheurs, il fait deux choſes qui contribuent beaucoup à les faire retourner à lui.

Premiérement, il permet qu'ils ſoient privés de ces choſes temporelles qui ſont l'objet de leur paſſion; qu'ils éprouvent l'infidélité & l'injuſtice des hommes; qu'ils ſentent la dureté du joug auquel ils ſe ſont aſſujettis; qu'ils apprennent par leurs diſgraces, que ces biens qu'ils recherchent ne ſont pas en leur puiſſance, & qu'ils en ſeront totalement privés par la mort; & par-là ils commencent à en ſentir l'incertitude, le néant & le mal qu'il y a à les aimer.

Sécondement, il ſe ſert de ce vuide qu'il leur fait ſentir, pour les faire reſſouvenir des biens véritables, réels & ſolides qu'ils poſſédoient dans la maiſon de leur pere, c'eſt-à-dire dans le ſervice de Dieu. C'eſt le ſentiment qui eſt marqué par ces paroles de ce fils déréglé qui commence à ſe reconnoître: *Combien y a-t-il de ſerviteurs aux gages de mon pere, qui ont du pain plus qu'il ne leur*

en faut; & moi je suis ici à mourir de faim! Ces paroles, par lesquelles il fait la comparaison de sa vie présente avec celle que l'on menoit chez son pere, nous représentent les premiers sentimens par lesquels un pécheur commence à être touché de la misere & de la honte de son état, & à le comparer avec le bonheur de la vie des justes: & c'est ce qui fait voir que le plus misérable état d'un pécheur & le plus éloigné de Dieu, est celui où les succès heureux & les grandes prospérités l'empêchent de se dégouter du monde, & où il croit être le plus en état d'augmenter ses richesses & ses honneurs, & de procurer de plus grands établissemens dans le monde, à soi, à ses enfans, à ses amis & à tous ceux qu'il joint à l'idée qu'il a de lui-même: ce qu'il conçoit en quelque sorte comme une perpétuité de bonheur. Ainsi le plus misérable état des hommes, est proprement celui qui passe dans le monde pour le plus heureux; & la premiere marque d'un regard favorable de Dieu sur une ame, est quand
Ps. 40, 4. il lui fait la grace de *renverser tout son lit*, comme parle le Prophete Roi, c'est-à-dire, de bouleverser tous les objets de ses attaches, & toutes les espérances trompeuses qui l'amusent, pour le dis-

poser par-là à s'en séparer, & à en reconnoître le néant. » Malheur à l'ame » audacieuse, dit saint Augustin, qui » croit pouvoir arriver à la félicité, en » se séparant de vous, Seigneur! « Malheur à celle qui ne sent pas sa misere, & qui, par de fausses espérances, court après des biens qui ne peuvent rassasier sa faim! Heureuse donc celle qui, au moins dans cet état, sent sa misere & sa pauvreté, & à qui les disgraces du monde font concevoir le desir de retourner à Dieu! Plus heureuse encore celle qui quitte effectivement ce pays de malédiction, qui se sépare du péché, qui embrasse les exercices de la vie Chrétienne, quelque pénibles qu'ils lui paroissent d'abord, & qui reconnoît sincérement devant Dieu son indignité & sa misere.

Conf. l. 6, c. 16.

IV. Après cet état de dégout pour le monde, & le desir d'une vie nouvelle, le pécheur fait une autre démarche marquée par cette parole, *il faut que je me leve*, SURGAM, qui signifie la résolution de quitter le péché. Cette résolution est encore imparfaite au commencement, parce qu'il y entre des motifs humains. Car comme l'ame est encore pleine de foiblesses & d'impureté, le desir qu'elle conçoit de se convertir, ne sauroit être

bien fort, ni bien pur. Cependant il faut toujours commencer par se lever, & par quitter le péché. La cessation des actions criminelles, même avec ces motifs imparfaits, est toujours un très-grand bien. Elle affoiblit les passions ; elle accoutume l'ame à reconnoître que ce n'est pas un si grand mal que d'être privé du plaisir du péché. Ce qu'il y a de bon dans les résolutions de l'ame se fortifie ; ce qu'il y a d'impur se purifie ; l'attache au péché diminue, & l'amour du bien s'accroît. Il faut donc toujours se séparer du péché & des occasions du péché, quand ce ne seroit que par des motifs humains. » Faites, dit saint Augustin, » au moins par la crainte de la peine, » ce que vous ne pouvez encore faire » par l'amour de la justice : « *Fac, vel timore pœnæ, si nondum potes amore justitiæ.* Dieu veut que dans la guérison spirituelle de l'ame il y ait un progrès, & qu'elle ne soit délivrée de ses maladies que par dégrés ; que les commencemens en soient foibles & imparfaits, & qu'ils se perfectionnent dans la suite.

Serm. 13, de verb. Apost. c. 156, n. 14.

Le monde prend souvent pour une conversion parfaite, ce qui n'en est encore que le commencement, & c'est ce qui fait qu'il y a si peu de solidité dans la conversion de la plupart des pécheurs;

parce que croyant avoir tout fait quand ils ont quitté le péché, ils cessent de travailler à rendre leur conversion parfaite. Cependant cette cessation n'est que le premier dégré. Elle étoit nécessaire, même pour le premier ordre de pénitence : & l'Eglise néanmoins dans les premiers siecles, ne laissoit pas de leur faire encore passer plusieurs années dans ce dégré & dans les autres, afin de perfectionner leur conversion.

V. C'est donc cette premiere disposition qui nous est marquée par cette parole de ce fils déréglé qui commence à se repentir : *Il faut que je me leve :* Surgam. Mais il ne se contente pas de se lever & de quitter les actions criminelles. Il se considere, tout levé qu'il est, comme étant encore éloigné de Dieu, & comme ayant besoin d'un grand voyage pour s'en rapprocher. C'est ce qu'il marque par les paroles suivantes : *Il faut que j'aille trouver mon pere :* Ibo *ad patrem meum.* Le cours de ce voyage est proprement le temps qu'il prend pour éprouver, pour affermir, pour purifier sa conversion. Car on ne sauroit être trop persuadé qu'elle ne se fait ordinairement que par dégrés & par divers progrès. Dieu use lui-même par des vues de miséricorde, de divers retarde-

mens dans la guérison des ames. Il les laisse long-temps combattre avec leurs maladies, pour leur faire mieux connoître la grandeur des maux où elles s'étoient précipitées. » Car, comme dit » saint Augustin, on ne se met guere en » peine des maux dont on guérit si faci- » lement; & l'on conserve au contraire » avec plus de soin la santé, quand on » a eu plus de peine à la recouvrer: » *Quòd enim facilè sanatur, non multùm* » *cavetur: ex difficultate autem sanationis,* » *erit diligentior custodia receptæ sanitatis.* » On estime beaucoup plus la possession » de ce que l'on a long-temps désiré; & » ce que l'on obtient aussi-tôt qu'on le » demande, devient vil: *Diù desiderata,* » *dulciùs obtinentur; citò autem data vilescunt.* « Ainsi c'est par bonté que Dieu differe long-temps la conversion des pécheurs. Par-là il veut la leur rendre plus chere & plus précieuse, après qu'ils l'auront obtenue. La priere continuée étend & élargit l'ame, & la rend plus capable des dons de Dieu: *Petendo & quærendo crescis, ut capias.* Elle augmente l'idée du bien que nous demandons à Dieu. Elle y attache plus fortement la volonté, & elle nous fait désirer les dons de Dieu d'une maniere proportionnée à leur grandeur. Il y a donc beau-

August. in Ps. 6, n. 4.

De verb. Evang. Serm. 61, n. 6.

Ibid.

coup d'utilité dans ces retardemens de Dieu, & dans la longueur de ce voyage. Il est vrai qu'il est pénible, parce qu'il se fait dans la pauvreté & dans la disette des vertus qui font l'abondance & les richesses de l'ame chrétienne : mais ces difficultés diminuent peu à peu, pourvu qu'on marche avec courage dans cette voie laborieuse.

VI. Mais l'Evangile n'oublie pas de nous marquer une condition essentielle de ce voyage & de ce retour vers Dieu, sans quoi tout ce qu'on feroit seroit absolument inutile. C'est celle qui est signifiée par ces mêmes paroles : *Il faut que j'aille trouver mon pere :* Ibo *ad patrem meum ;* c'est-à-dire, qu'il faut que l'ame tende par ses desirs, qui sont ses pieds, à Dieu comme à son pere : ce qui ne peut se faire que par cet esprit qui nous fait crier, *Mon pere, mon pere*, c'est-à- *Rom. 8, 15.*
dire, par l'esprit de charité. La crainte peut nous faire recourir à Dieu comme à notre Juge, à notre Maître, à notre Roi. Il n'y a que la charité qui nous fasse avoir recours à lui comme à notre pere. L'amour est donc le principe de la vraie conversion. L'ame ne se détourne de Dieu qu'en cessant de l'aimer, & en aimant autre chose. Elle ne retourne à Dieu, qui est ce qu'on appelle conver-

ſion, que par le renouvellement de cet amour.

Demander donc ſi l'on peut ſe réconcilier avec Dieu & ſe convertir, ſans aimer Dieu, c'eſt demander ſi l'on peut retourner à Dieu en demeurant détourné de lui.

C'eſt demander ſi l'on peut rentrer en grace avec Dieu, par le ſeul amour de la créature. Car tout mouvement de l'ame ayant l'amour pour principe, ſi notre converſion ne naît de l'amour de Dieu, ce ſera néceſſairement de l'amour de la créature, & de l'amour dominant de la créature, qu'elle tirera ſa naiſſance; puiſque, comme dit S. Auguſtin, *la cupidité charnelle regne par-tout où l'amour de Dieu ne ſe trouve point:* REGNAT *enim carnalis cupiditas ubi non eſt Dei caritas.*

Enchir. c. 118, n. 31.

C'eſt demander ſi l'on peut ſe réconcilier avec Dieu, ſans avoir fait aucune action qui puiſſe paſſer pour bonne. Car *il n'y en a point de bonne qui n'ait pour racine l'amour de Dieu:* NON *fructus eſt bonus, qui de caritatis radice non ſurgit.*

D. Spir. & lit. c. 14, n. 26.

C'eſt demander ſi l'on peut ſe réconcilier avec Dieu en demeurant ennemi de Dieu; car quiconque aime encore quelque créature plus que Dieu, eſt ennemi de Dieu, & l'on ne ſauroit ceſſer d'aimer quelque créature plus que Dieu,

qu'en

qu'en aimant Dieu plus que la créature.

Enfin, c'est demander si l'on peut recouvrer la vie de l'ame, en demeurant dans la mort. Car *quiconque n'aime point* Dieu, *demeure dans la mort*, selon saint Jean : *Qui non diligit, manet in morte.* Or, celui qui demeure dans la mort, n'est point ressuscité, ni converti, & ne peut pas dire comme cet enfant prodigue ; *Il faut que je me leve, & que j'aille trouver mon pere :* SURGAM, *& ibo ad patrem meum.* 1. Joan. 3, 14.

VII. Il faut donc de l'amour pour se convertir à Dieu ; & le retour du pécheur à Dieu, doit être un retour d'amour. Mais pour ne pas s'y tromper, & ne pas prendre un faux amour pour un amour véritable, il en faut bien connoître la nature. Dieu est la justice éternelle & souveraine. Ainsi tout amour de Dieu doit être un amour de la justice, & nous rendre aimable ce qui est juste. Or l'ordre de la justice de Dieu à l'égard de l'homme, est, ou qu'il ne peche point, ou qu'il soit puni. » Tout péché, petit » ou grand, dit saint Augustin, doit » être puni, & il faut, ou que Dieu en » fasse le châtiment, ou que l'homme » pénitent le punisse lui-même. Si nous » voulons donc obtenir miséricorde de » Dieu, punissons nos péchés. Dieu ne

In Psal. 58, n. 13, *in Psal.* 41, n. 5, & 44, n. 18, & *in Ps.* 80, n. 19, & *Ser.* 29, *de div.* n. 3.

» sauroit exercer sa miséricorde sur ceux
» qui pechent en flattant leurs péchés. Il
» faut nécessairement, ou que nous les
» punissions, ou qu'il les punisse : & la
» seule voie que nous ayons pour em-
» pêcher qu'il ne les punisse, est de les
» punir nous-mêmes.

In Ps. 50, n. 7. » Implorons, dit encore ce saint Doc-
» teur, sa miséricorde : mais considé-
» rons aussi sa justice. Il est de sa miséri-
» corde de pardonner au pécheur; il est
» de sa justice de punir le péché. Gar-
» dons-nous donc bien de prétendre
» qu'il nous fera miséricorde, ensorte
» que le péché demeure impuni. Ainsi,
» que chacun réponde avec David : **Non,**
» Seigneur, mon péché ne demeurera
» point impuni. Je connois la justice de
» celui dont je cherche la miséricorde.
» Je ne prétends m'exempter de la pu-
» nition que vous ferez de mon péché,
» que parce que je le veux punir moi-
» même.

» En un mot, la loi de la justice de
» Dieu est, que personne ne reçoit la ré-
» mission d'une peine plus grande qui
» lui étoit due, s'il ne satisfait à Dieu
» par quelque sorte de peine, quoique
De contin. c. 6, n. 15. » beaucoup moindre : *Nullus debitæ gra-*
» *vioris pœnæ accipit veniam, nisi qua-*
» *lemcumque, & si longè minorem quàm*
» *debeat, solverit pœnam.*

Il eſt vrai que Jeſus-Chriſt a ſatisfait pleinement pour nos péchés : mais il a plû à la juſtice de Dieu de n'appliquer la ſatisfaction de Jeſus-Chriſt qu'à ceux qui ſe conformeroient à cette loi de ſa juſtice, ce qui n'empêche pas la plénitude de la ſatisfaction de Jeſus-Chriſt ; puiſque la volonté même que les hommes ont de ſatisfaire à la juſtice de Dieu, ne leur eſt donnée que par les mérites de Jeſus-Chriſt ; que notre pénitence n'eſt capable de plaire à Dieu, qu'en tant qu'elle eſt unie aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt ; & qu'elle n'obtient la rémiſſion de la peine due à nos péchés, que par les mérites de Jeſus-Chriſt.

Cette néceſſité que le péché ſoit puni, eſt la ſource de ce déluge de maux dont Dieu a inondé tout le genre humain, qui ne ſont pas ſeulement des effets de la juſtice de Dieu, mais qui, ſuppoſé cette juſtice, ſont de grands dons de ſa miſéricorde & de ſa libéralité ; puiſque ce ſont des moyens qu'il nous accorde pour nous acquitter envers lui de nos dettes, & pour éviter les peines auxquelles ſa juſtice nous condamneroit dans l'autre vie. Dieu ſe ſert de ces maux pour pluſieurs autres fins. Ce ſont des remedes de nos maladies ſpirituelles, des préſervatifs contre les rechutes :

& l'on en peut dire autant des œuvres de pénitence auxquelles il nous oblige. Mais ces fins de Dieu ſuppoſent toujours la premiere, qui eſt la punition du péché : car ſi l'homme n'avoit point péché, Dieu ne ſe ſerviroit point de ces moyens pour le préſerver des rechutes, & pour achever ſa guériſon.

VIII. Cet amour de la juſtice, eſſentiel à la pénitence, renferme néceſſairement la diſpoſition d'une profonde humiliation devant Dieu. C'eſt celle qui paroît le plus dans le fils prodigue, & qui lui fit dire lorſqu'il ſe préſenta devant ſon pere : *Mon pere, j'ai péché contre le ciel & contre vous, & je ne ſuis plus digne d'être appellé votre fils. Traitez-moi comme l'un des ſerviteurs qui ſont à vos gages.* Car l'humiliation étant la peine la plus due à l'orgueil du pécheur, il eſt impoſſible que le vrai pénitent ne l'accepte & ne l'aime. Il eſt juſte que le pécheur ſoit humilié, puiſqu'il s'eſt élevé inſolemment contre Dieu. Quiconque aime donc la juſtice, comme tout pénitent doit l'aimer, doit approuver & aimer cet ordre de Dieu ſur les pécheurs ; & c'eſt pourquoi ce fils pénitent y conſent de tout ſon cœur, qu'il entre dans les intérêts de cette juſtice, qu'il s'avoue indigne du nom de fils, & qu'il demande

en grace d'être traité en mercenaire. Qui ne ſent pas en ſoi ces diſpoſitions, a grand ſujet de douter de ſa pénitence. Or c'eſt ne pas les ſentir, que de ne ſe condamner ſoi-même à aucune humiliation, & de ne pouvoir ſouffrir qu'on nous y condamne; de ne rien corriger de ſon luxe & de ſa fierté, de ne pouvoir même ſouffrir les retardemens ſalutaires dont on uſe envers nous, pour nous faire mieux entrer dans les ſentimens de pénitence.

IX. Mais une des principales diſpoſitions d'une converſion véritable, & qui eſt encore renfermée dans l'exemple & les paroles de ce fils pénitent, eſt que ce zele pour la punition du péché & cet amour de l'humiliation, ne ſoient point des mouvemens paſſagers, mais une diſpoſition permanente, par laquelle on ſe propoſe de paſſer toute ſa vie dans un eſprit de pénitence & dans la pratique des actions qui y ſont conformes. C'eſt pourquoi ce fils pénitent ne conſent pas ſeulement à une humiliation paſſagere; mais il témoigne être diſpoſé à ſouffrir des humiliations d'état qui renferment une eſpece de dégradation. Il s'offre à être traité comme un mercenaire, & à être privé du nom de fils. C'eſt par cet eſprit qu'il y avoit dans les premiers ſie-

cles de l'Eglise plusieurs pratiques de pénitence qui s'étendoient à toute la vie. La pénitence enfermoit, par exemple, une exclusion perpétuelle des Ordres sacrés, & la privation de plusieurs autres choses qu'on accordoit aux innocens. Or quoique cela ne se pratique plus maintenant, néanmoins comme l'esprit de l'Eglise est immuable, on doit conserver dans l'intérieur de son cœur la disposition que l'Eglise désiroit d'imprimer aux pénitens par ces pratiques extérieures ; & c'est cette disposition intérieure qu'on appelle l'esprit de penitence, & qui comprend diverses vues & diverses dispositions qu'un pénitent doit avoir toute sa vie.

Tout pénitent doit supposer que la vie qu'il reçoit par le Sacrement de Pénitence, principalement en ce temps-ci, où l'absolution n'est pas précédée par de grandes œuvres de pénitence & par de longs exercices de piété ; que cette vie, dis-je, étant extrêmement foible, la grace qu'il a acquise par l'absolution, ne lui donne pas le pouvoir de conserver cette vie, s'il n'a le soin de l'augmenter par de continuels exercices de piété. Les grands péchés sont comme des maladies mortelles & des fievres continues : l'absolution en ôte le danger ;

mais il reste dans l'ame de grandes suites & de longues infirmités qu'il faut travailler à guérir.

Mais quand même, par les exercices de la pénitence, on auroit acquis une santé ferme & une grande force contre les tentations, on doit toujours se traiter en pécheur & se tenir dans un grand rabaissement intérieur par lequel on se mette au dernier rang de l'Eglise; & ce rabaissement doit être fondé sur plusieurs vérités.

Premiérement, sur l'incertitude du pardon : car il y a certitude que l'on a perdu la grace par le péché mortel; mais il n'y a pas de certitude qu'on l'ait recouvrée : & cette incertitude qui n'empêche pas la juste confiance, doit humilier les pénitens, & les obliger à se rabaisser au-dessous des innocens.

Cette incertitude est beaucoup plus grande, si l'on n'a pas fait une pénitence longue & austere. » Car si, dit S. Gré- *Lib. 3, in 1, Reg.*
» goire, ceux même qui font une pé-
» nitence rigoureuse, ont à peine la
» confiance que leurs péchés leur soient
» remis, comment ceux qui l'ont faite
» d'une maniere négligente pourront-
» ils avoir une forte espérance de leur
» salut ? »

Secondement, il est fondé sur ce que

les Peres ont cru qu'il étoit rare que la grace dans laquelle on est rétabli par la Pénitence, soit égale à celle du Baptême : ce qui a fait dire au Concile de Trente, qu'on ne parvient point sans de grands travaux & beaucoup de larmes, par la pénitence, à ce renouvellement entier que l'on a acquis par le Baptême ; & à S. Chrysostome, que la pénitence ne rétablit point l'ame dans cette splendeur qu'elle avoit reçue dans le Baptême.

Sess. 14, c. 2. Vide Greg. hom. 20, Chrys. hom. 8, in Ep. ad Heb.

Troisiémement, il doit être fondé sur ce que l'homme s'étant rendu indigne par le péché de l'usage de toutes les créatures, ce droit d'user des créatures lui est rendu en un plus grand dégré dans le Baptême que dans la Pénitence. C'est pourquoi ç'a toujours été la doctrine des Peres, qu'il y a bien des choses dont les innocens peuvent user, & que les pénitens doivent s'interdire.

Quatriémement, les Peres ordonnent aux pénitens de ne pas oublier leurs péchés après en avoir obtenu le pardon ; & S. Chrysostome, entr'autres, inculque fortement cette vérité au peuple d'Antioche. Or ce souvenir des péchés n'a pour fin que d'entretenir l'esprit des pénitens dans une humiliation continuelle, étant inutile de se souvenir de

Hom. 12, & l. de compunc. cordis, p. 152 &c.

ſes péchés, ſi l'on ne s'en humilie.

Cinquiémement, il eſt juſte que les pénitens conſiderent, que ſi l'on n'impoſe pas préſentement des pénitences auſſi rigoureuſes que l'on faiſoit autrefois; ce n'eſt pas que l'Egliſe juge qu'il y eût de l'excès dans la ſévérité de la primitive Egliſe, ni que les crimes ne méritaſſent pas d'être punis avec cette rigueur qu'on pratiquoit autrefois : mais c'eſt qu'elle trouve les Chrétiens d'à préſent trop foibles pour la porter. Or quand on n'adoucit la rigueur de la pénitence que par condeſcendance pour la foibleſſe des hommes, il eſt juſte qu'ils ſe croient obligés de payer, quand ils ſont fortifiés, ce dont ils n'ont été diſpenſés qu'à cauſe de leur foibleſſe. Ainſi s'agiſſant de ſatisfaire le même Dieu pour les mêmes crimes, ſi on ne le fait pas par des exercices auſſi pénibles qu'autrefois, il faut au moins tâcher de compenſer cela par une humiliation plus longue.



SUR L'ÉPITRE DU III DIMANCHE DE CARÊME.

ÉPÎTRE. *Ephes.* 5, 1.

MEs Freres, soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfans bien-aimés, & marchez dans l'amour & la charité, comme Jesus-*Christ nous a aimés, & s'est livré* lui-même *pour nous*, en s'offrant *à Dieu comme une oblation & une victime d'agréable odeur. Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous, ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, comme on n'en doit point ouir parler parmi des Saints. Qu'on n'y entende point de paroles déshonnêtes, ni de folles, ni de bouffonnes, ce qui ne convient pas* à votre vocation ; *mais plutôt des* paroles d'*actions de graces : car sachez que nul fornicateur, nul impudique, nul avare, ce qui est une idolâtrie, ne sera héritier du royaume de* Jesus-*Christ & de Dieu. Que personne ne vous séduise par de vains discours ; car c'est pour ces choses que la colere de Dieu tombe sur les hommes rebelles à la vérité. N'ayez donc rien de commun avec*

eux : car vous n'étiez autrefois que *ténebres, mais maintenant vous êtes lumiere en notre Seigneur. Marchez comme des enfans de lumiere : or le fruit de la lumiere consiste en toute sorte de bonté, de justice & de vérité.*

EXPLICATION.

I. IL n'est pas étrange que Dieu qui veut bien nous appeller ses enfans & nous en donner les droits, nous ait déclaré par son Apôtre, qu'il veut que nous soyons ses imitateurs ; car il est bien juste & bien naturel que des enfans imitent leur pere : mais ce qui est étrange, c'est que les Chrétiens appellés à être les imitateurs de Dieu, menent une vie si disproportionnée à cette éminente vocation.

Il ne faut que se la remettre devant les yeux pour reconnoître, en une infinité de points, les illusions où la coutume, l'exemple & nos passions nous engagent. Toutes les actions dans lesquelles on n'oseroit dire qu'on imite Dieu, ne sont point des actions conformes à cette vocation. Or il y a bien des actions où il est rare que la conscience soit assez éteinte pour nous faire cette réponse. Je ne sais, par exemple, si elle oseroit dire qu'on va à la Comédie & aux Spectacles

pour imiter Dieu ; qu'on mene une vie inutile & fainéante , à l'imitation de Dieu ; qu'on désire & qu'on recherche avec ardeur les plaisirs & les richesses , à l'imitation de Dieu.

Mais peut-on dire aussi , repliquera-t-on , que l'on imite Dieu dans les actions de la vie commune , en mangeant , en buvant , en dormant , en travaillant ? Qu'est-ce que toutes ces actions ont de commun avec Dieu ? Oui , on peut le dire , quand toutes ces actions se font d'une maniere sage & réglée , & qu'on ne s'y porte que parce que la raison & la justice y obligent : car la regle qui les prescrit , est la vérité & la justice. Ainsi en la suivant on suit Dieu & on l'imite ; on fait ce qu'il approuve , & l'on en juge comme lui ; & c'est une espece d'imitation , puisqu'on prend son jugement pour modele du nôtre. Mais ce seroit une impiété que de dire qu'on imite Dieu dans les choses que nous avons marquées : car il n'y a point de regle , ni de volonté en Dieu qui les autorise ; & ainsi ces actions doivent être regardées comme profanes , puisque nous n'oserions dire que nous nous y portons pour imiter Dieu.

II. L'Apôtre applique particuliérement cette imitation de Dieu , à laquelle

il nous oblige, à la charité du prochain; & il veut que nous l'aimions comme Dieu l'aime : *Et ambulate in dilectione, &c.* Ainsi ce précepte de l'Apôtre est le même dans le sens, que celui de l'Evangile par lequel Jesus-Christ nous recommande *d'être miséricordieux, comme notre Pere céleste est plein de miséricorde.* Or cette miséricorde de Dieu à l'égard des hommes, consiste principalement en deux choses : dans la patience avec laquelle il les souffre, & dans les graces qu'il leur fait, nonobstant leur indignité & leurs péchés. Tous les pécheurs ont une indignité réelle de toute grace, de toute faveur & de toute tolérance de Dieu. Ils méritent d'être punis sur le champ & sans retardement : cependant Dieu les souffre tout le temps de leur vie voyagere; il les invite à la pénitence; il tolere leurs insultes & leurs insolences; il est toujours prêt de les recevoir en sa grace, s'ils se convertissent sérieusement; il se tait dans leurs plus grands déréglemens, & il ne rompt jamais son silence par aucune impatience, mais seulement quand sa justice le demande. C'est l'exemple de patience envers les pécheurs, que Dieu nous propose. Leurs déréglemens ne surmontent jamais la patience de Dieu, & ils ne

Luc, 6, 36.

doivent jamais surmonter la nôtre.

Dieu exerce encore sa bonté & sa miséricorde envers les pécheurs, en leur faisant à tous, quelque indignes qu'ils en soient, diverses graces qui tendent toutes au salut, & qui les en rendent capables, les unes d'une maniere plus éloignée, & les autres d'une maniere plus prochaine : & nous devons imiter cette bonté de Dieu par un désir général du salut de tous les hommes, qui nous porte à leur en procurer les moyens autant que nous le pouvons, sans que jamais leur indignité doive altérer, ni étouffer cette disposition de notre cœur. C'est en ces deux manieres de pratiquer la charité, que consiste cette imitation de Dieu à laquelle l'Apôtre nous invite en qualité d'enfans de Dieu : *Estote imitatores Dei, sicut filii carissimi.*

III. Mais parce qu'on pourroit encore douter jusqu'où doivent aller ces œuvres, où la charité doit nous engager pour le service du prochain, l'Apôtre a voulu aussi nous lever cette difficulté, en nous imposant pour modele & pour regle de nos œuvres de charité, celle que Jesus-Christ a pratiquée envers nous, qui consiste à avoir sacrifié sa vie pour nous. *Marchez*, dit-il, *dans l'amour* & *la charité, comme* Jesus-*Christ nous a aimés,*

& s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant à *Dieu comme une oblation & une victime*. Voilà notre regle. Jesus-Christ a offert sa vie pour nous. Notre charité pour nos freres doit donc aller jusqu'à exposer notre vie pour eux : & c'est ce que S. Jean dit encore plus expressément; *Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous, & nous devons aussi donner notre vie pour nos freres*. Ce n'est point un conseil, mais un précepte : *Debemus* : Nous *devons*; & ce précepte est prescrit par l'ordre même de la charité. Le salut du prochain vaut infiniment mieux que notre vie. Il faut donc donner notre propre vie pour le salut du prochain, s'il se trouve qu'elle lui soit nécessaire. Que s'il faut donner sa vie, que ne faut-il point faire de ses biens, de son repos, de son temps ? De quelles satisfactions humaines n'est-on point obligé de se priver ? de quelle réserve & de quelles précautions n'est-on point obligé d'user, pour ne point le scandaliser & ne point lui nuire ? Enfin quels exemples de vertus n'est-on point obligé de lui donner ? L'obligation de donner notre vie, qui nous est prescrite par l'exemple de Jesus-Christ, emporte celle de donner tout pour servir à son salut, & de s'abs-

1. Jean, 3, 16.

tenir de tout, de peur d'y être un obstacle.

IV. *Qu'on n'entende pas seulement parler parmi vous, ni de fornication, ni de quelque impureté que ce soit, ni d'avarice, comme on n'en doit pas ouir parler parmi des Saints.* v. 3.

Il n'est pas étrange que l'Apôtre ordonne qu'on n'entende point parler parmi les Chrétiens, de fornication, ni d'impureté : car l'image même de ces vices est contagieuse ; & l'esprit en s'accoutumant à les voir & à en parler, en perd insensiblement l'horreur, & se dispose à les regarder avec complaisance. Il ne faut donc jamais parler de ces vices que par nécessité, & il ne faut même le faire qu'en les couvrant & les noircissant d'une maniere qui en imprime de l'aversion : ce qui ne condamne pas seulement les entretiens trop libres, où l'image de ces vices pourroit entrer d'une maniere enjouée, mais encore les spectacles qui les représentent, & les livres qui contiennent de ces sortes de discours. On a beau dire que les vices y sont toujours condamnés : on auroit beau même rétablir dans les Tragédies l'usage des Chœurs qui étoient destinés à donner de l'aversion des vices, & à inspirer les maximes de la vertu. Il suffit

que dans le corps de la Piece ou du Livre, ces vices y ſoient repréſentés d'une maniere qui n'en donne pas d'horreur. L'impreſſion qu'ils font ſur l'imagination étant vive & prompte, n'attend pas les remedes lents que l'Auteur croit y apporter dans des diſcours ſéparés, ou dans la concluſion de la Piece. On ne peut nier qu'en attendant ce remede, on n'ait parlé de ces vices d'une maniere qui a donné lieu de les voir avec plaiſir, & par conſéquent qu'on n'ait fait le contraire de ce que dit l'Apôtre : *Fornicatio & omnis immunditia nec nominetur in vobis :* Qu'on *n'entende pas ſeulement parler parmi vous de quelque impureté que ce ſoit.*

V. Mais pourquoi ajouter encore qu'*on ne doit pas non plus entendre parler d'avarice* parmi les fideles ? C'eſt qu'il y a bien des avares qui n'en portent pas le nom, dont la conduite n'eſt guere moins contagieuſe que les idées d'impureté. Il ſuffit de parler avec eſtime de ceux qui ne travaillent qu'à s'établir dans le monde, pour inſpirer la même paſſion à toutes les ames foibles, en qui l'amour du monde eſt encore bien vivant. Cette paſſion même eſt bien plus aiſée à colorer, & ainſi on s'y laiſſe plus facilement ſurprendre. Il faut donc évi-

ter comme des discours scandaleux, les louanges des richesses & de ceux qui les recherchent avec passion. Il faut se fortifier par des principes de vérité contre cette corruption secrete, & ne pas accoutumer l'esprit à regarder comme innocente, la conduite ordinaire des gens du monde dans l'acquisition & dans l'usage qu'ils en font.

VI. On peut faire la même réflexion sur ce que l'Apôtre ajoute, que l'on ne doit point entendre parmi les Chrétiens *de paroles folles & bouffonnes, qui ne conviennent pas*, dit-il, *à notre vocation.* L'Apôtre trouve donc de la contrariété entre la vocation des Chrétiens & les paroles folles & bouffonnes. Or quelles sont ces paroles folles & bouffonnes ? Ne doit-on mettre de ce genre que celles qui seroient grossieres & sans esprit ? Les railleries fines & délicates en seront-elles excluses, parce que l'esprit dont elles sont accompagnées, les rend plus pénétrantes & plus capables d'entrer dans le cœur ?

La folie est contraire à la sagesse, & non à l'esprit. Quelque ingénieuses que soient les paroles, elles sont folles quand elles ne sont pas accompagnées du sel de la vérité & de la sagesse. Or quelle sagesse y a-t-il à remplir son esprit des

maximes du monde, toutes fondées sur les idées fausses qu'on y a des biens & des maux de cette vie? Quelle vérité y a-t-il à faire regarder les grandes choses comme petites, & les petites comme grandes; les malheureux comme heureux, & les heureux comme malheureux? Donc tous les discours qui donnent de fausses idées, doivent être mis au rang des paroles folles. V. to. 1, pag. 43, & suiv.

VII. Il y a encore une infinité d'autres discours que l'on peut mettre au même rang, comme tous ceux qui ne plaisent à l'esprit que parce qu'ils excitent & remuent des passions vicieuses, sa curiosité, sa malignité, sa vanité. Car tous ces discours ne conviennent point à la sagesse chrétienne. Ce n'est point parler sagement que d'augmenter, en parlant, les maladies de ceux à qui l'on parle, & les siennes propres. Or que font autre chose les louanges & les vaines complaisances, que d'augmenter l'orgueil de ceux à l'égard de qui l'on en use, & de les empoisonner davantage? Tous les discours qui peuvent nuire, ou au prochain, ou à nous-mêmes, sont donc compris dans ce que l'Apôtre appelle *paroles folles;* parce qu'il n'y a rien de moins sage que de se faire des plaies par ses paroles, selon qu'il est dit:

Prov. 10, 8. *Le fou est blessé par ses paroles :* Stultus *caditur labiis.* Quand elles n'apporteroient point d'autre dommage que celui d'accoutumer l'ame à se plaire dans la fausseté & dans la vanité, de diminuer en elle le gout de la vérité, de la rendre plus dissipée, plus remplie d'imaginations vaines & inutiles, ç'en est assez sans doute pour être comprises dans ce que l'Apôtre condamne par les termes de *paroles folles :* Stultiloquium.

VIII. Les hommes qui ne considerent le déréglement du péché que par rapport à eux, ne trouvant pas dans la fornication, l'impudicité, l'avarice, une malignité qui les blesse, ne se feroient pas portés d'eux-mêmes à exclure du royaume de Dieu, ceux qui en sont coupables. C'est pourquoi l'Ecriture y a voulu suppléer en marquant cette exclusion par des termes clairs & sans équivoque. *Sachez*, dit l'Apôtte, *qu'aucun fornicateur, aucun impudique, aucun avare, ce qui est une idolâtrie, ne sera héritier du royaume de* Jesus-*Christ.* Et il répete la même doctrine en termes également clairs en plusieurs endroits de ses Epîtres, afin d'opposer cette digue à la Enchir. c. 78, n. 21. licence des opinions des hommes : & cela nous apprend, dit S. Augustin, à ne pas juger des péchés par les lumieres

trompeuses de l'esprit humain ; mais par ce qu'il a plu à Dieu de nous faire connoître dans ses Ecritures, du jugement qu'il en porte. Il n'y a que l'ouvrier qui sache jusqu'à quel point son ouvrage est gâté & défiguré par les péchés que l'on commet contre ses loix. On voit bien que l'on n'est pas maître des autres hommes ; & ainsi on compte pour quelque chose les outrages qu'on leur fait, & les dommages qu'on leur cause : mais on se croit maître de son corps & de son ame, & qu'ainsi l'on peut en disposer comme l'on veut ; & c'est une grande erreur. Nous ne sommes pas plus à nous-mêmes que les autres sont à nous, parce que nous appartenons totalement à Dieu, qui nous donne notre ame & notre corps en dépôt pour en user selon ses regles. Jesus-Christ comme Rédempteur de l'un & de l'autre, s'en est acquis la propriété par le prix 1. Cor.
inestimable de son sang. *Empti enim estis* 6, 20.
pretio magno. Ainsi l'usage que nous en faisons contre sa volonté, est une injustice, un larcin, & une usurpation criminelle d'un bien qui ne nous appartient pas.

IX. L'Apôtre joint l'avarice à la fornication & à l'impudicité, parce qu'elle consiste de même dans le mauvais usage de biens qui appartiennent à Dieu, &

qu'il ne nous accorde que pour nous en servir selon les regles qu'il nous a prescrites. L'illusion des fornicateurs & des impudiques consiste, comme il a été dit, à se croire maîtres de leurs corps ; & l'illusion des avares consiste à se croire maîtres de leurs richesses, & à s'imaginer qu'ils peuvent en disposer selon leur volonté. C'est la pente & l'inclination des hommes, de s'imaginer qu'ils peuvent disposer à leur fantaisie de tous les biens à l'égard desquels les autres hommes n'ont pas droit de les troubler. Cependant Dieu n'accorde à personne, ni sur les royaumes, ni sur les richesses, ni sur son ame, ni sur son corps, cette sorte d'empire indépendant de sa justice & de ses loix. L'usage de toutes ces choses dépend de loix fixes & immuables, sur lesquelles ceux qui les ont en garde seront jugés : & ces loix ne sont point de vaines idées ; ce sont des loix invariables & d'une force invincible, parce qu'elles sont la justice même & la volonté de Dieu. Un avare amasse des biens pour soi, les garde pour soi, en jouit pour son seul plaisir. Quel mal fait-il ? Il fait le mal de se rendre usurpateur de ses biens, de les soustraire à Dieu, & à ceux à qui Dieu veut qu'il les distribue. Il fait le mal de s'en rendre

esclave, d'y attacher son bonheur, & d'en faire son Dieu. Voilà le mal qu'il fait. Il est injuste, il est voleur, il est usurpateur des droits de Dieu; & il attire sa colere & ses châtimens, qui sont particuliérement destinés à tirer vengeance du mauvais usage que les hommes font des biens qu'il leur a accordés. *C'est pour ces choses*, dit ici l'Apôtre, *que la colère de Dieu tombe sur les enfans de desobéissance, sur les hommes rebelles à la vérité:* PROPTER *hæc enim venit ira Dei in filios diffidentiæ.*

SUR L'ÉVANGILE
DU III DIMANCHE
DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 11, 14.

EN ce temps-là, Jesus chassa un démon qui étoit muet: & lorsqu'il eut chassé le démon, le muet parla, & tout le peuple fut ravi en admiration. Mais quelques-uns d'entre eux dirent: Il ne *chasse les démons* que *par Béelzébut, prince des démons. Et d'autres voulant le tenter, lui demandoient* qu'il leur fît voir *un prodige dans l'air. Mais Jesus connoissant leurs pensées, leur dit: Tout royaume divisé contre lui-même*

sera détruit, & toute maison divisée contre elle-même tombera en ruine. Si donc satan est aussi divisé contre lui-même, comment son regne subsistera-t-il? Car vous dites que c'est par Béelzébut que je chasse les démons. Que si je chasse les démons par Béelzébut, par qui vos enfans les chassent-ils? C'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, il est donc visible que le royaume de Dieu est venu jusqu'à vous. Lorsque le fort-armé garde sa maison, tout ce qu'il possede est en paix: mais s'il en survient un autre plus fort que lui qui le surmonte, il emportera toutes ses armes dans lesquelles il mettoit sa confiance, & distribuera ses dépouilles. Celui qui n'est point avec moi, est contre moi: & celui qui n'amasse point avec moi, dissipe au lieu d'amasser. *Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides cherchant du repos; & comme il n'en trouve point, il dit: Je retournerai en ma maison d'où je suis sorti; & y venant, il la trouve nettoyée & parée. Alors il s'en va prendre avec lui sept autres esprits plus méchans que lui, & entrant dans cette maison, ils en font leur demeure: & le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Lorsqu'il disoit ces choses, une femme élevant sa voix du milieu du peuple, lui dit:*

Heureuses

Heureuses sont les entrailles qui vous ont porté, & les mamelles qui vous ont nourri. Jesus lui dit : Mais plutôt heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu & qui la pratiquent.

EXPLICATION.

I. CE démon qui produisoit sur le corps l'effet de le rendre muet, étoit une image sensible que Dieu exposoit aux hommes, pour leur faire concevoir l'effet spirituel que le démon produit sur les ames, infiniment plus commun que le premier : car au lieu qu'on en trouve peu qui aient la langue du corps liée par l'opération du démon, on en trouve peu au contraire qui n'aient la langue du cœur liée par ses impressions. On ne voit que des muets spirituels : & pour en être persuadé, il ne faut que considérer que la parole nous ayant été donnée de Dieu pour certaines fins, toutes celles qui ne sont point employées pour quelqu'une de ces fins, ne sont comptées pour rien devant Dieu. Ce ne sont pas des paroles raisonnables ; ce sont des bruits confus, privés de raison ; ce sont des cris de frénétiques agités par une imagination trompée, & qui n'expriment que les vaines fantaisies qui leur passent par l'esprit,

& les mouvemens des passions qui les remuent. A l'exception des paroles qui entrent dans les fins pour lesquelles Dieu nous en a accordé l'usage, toutes
1. Cor. 13, 1. celles que l'on dit ne sont que *des sons de cymbales retentissantes*, comme parle saint Paul; & les plus grands parleurs sont souvent les plus muets, comme dit
Confess. l. 1, c. 4. saint Augustin : *Et væ tacentibus de te, quoniam loquaces muti sunt.* En un mot, pour être muet selon Dieu, il suffit de ne point faire servir la parole à l'exécution de ses volontés.

II. Pour concevoir plus en détail le grand nombre de ces muets spirituels, il ne faut que considérer que le premier, le plus naturel, & le principal usage de la parole, est de bénir Dieu, & de lui offrir un sacrifice de louanges, selon ce
Ps. 49, 23. qu'il dit lui-même par le Prophete : *Le sacrifice de louanges m'honorera :* SACRIFICIUM *laudis honorificabit me.* Ce devoir est compris dans la sanctification du nom de Dieu. Aussi saint Augustin en fait un commandement exprès, comme quand il dit sur ces paroles d'un
In Psal. 134, n. 1. Pseaume, *Louez le Seigneur, vous qui êtes ses esclaves :* » Qu'y a-t-il de plus » juste, de plus convenable, de plus » doux que cette obligation? Si les es» claves ne louent pas leur Seigneur, ils

» sont superbes, ingrats, irréligieux : & » ce qu'ils gagnent en ne le louant pas, » est qu'ils l'obligent à leur faire éprou- » ver sa sévérité. Un esclave ingrat, qui » ne veut pas louer son maître, ne laisse pas » que d'être esclave. Vous êtes également » esclaves en le louant & en ne le louant » pas : mais en le louant, vous vous le » rendez favorable ; & si vous ne le louez » pas, vous l'offensez. Dieu veut être » loué, parce qu'il nous est utile de le » louer. Ses biens n'augmentent pas par » nos louanges ; mais ce sont les nôtres » qui augmentent : « *Non enim laudibus nostris crescit Deus ; sed nos.* Ainsi ceux qui manquent à ce devoir, sont d'autant plus coupables, que ce que Dieu leur commande n'est que pour leur bien.

Ces louanges sont des moyens qu'il nous donne d'obtenir de lui de nouveaux bienfaits. Ce sont des remedes & des soulagemens de nos maux ; puisque, comme dit encore saint Augustin, la louange de celui qui nous châtie est le remede des plaies qu'il nous fait : *Laus flagellantis medicina est vulneris.*

Enfin, les louanges de Dieu sont le seul moyen de satisfaire à la fin de notre être : car nous ne sommes au monde que pour cela. Dieu n'a fait l'ancien monde que pour faire louer sa puissance

& sa justice ; & il n'a créé le monde nouveau que pour faire louer sa miséricor-
Eph. 1, 6. de, & pour en faire donner la *gloire à sa grace : In laudem gloriæ gratiæ suæ.* Ainsi la louange de Dieu est la fin de toutes choses ; & ce sera l'unique occupation
Ps. 83, 5. des Bienheureux dans l'éternité : *In sæcula sæculorum laudabunt te.* De sorte que, comme la vie présente ne doit être que l'apprentissage de l'autre, & que nous n'y avons pas une autre fin que dans l'autre, ce doit être sans doute la principale occupation de notre vie voyagere. Quiconque donc n'use pas, pour louer Dieu, du don qu'il lui a fait de la parole, doit passer pour un muet & pour un homme possédé d'un démon muet ; puisqu'il n'y a que l'impression du démon qui l'empêche de faire cet usage de la parole.

III. On peut comprendre sous les louanges de Dieu, les prieres qu'on lui fait pour obtenir son secours, puisque ces prieres sont en même-temps une confession & une louange publique de sa miséricorde & de sa puissance. Mais en prenant même la louange de Dieu dans cette étendue, c'est-à-dire, en y comprenant les prieres ; combien y a-t-il de muets parmi les Chrétiens, puisqu'il y en a si peu qui donnent chaque jour à

la priere & aux louanges de Dieu, des temps réglés; & qu'entre ceux qui y en donnent, il y en a si peu qui l'emploient comme il faut? Cependant, & ceux qui ne louent, ni ne prient point Dieu, & ceux dont les louanges & les prieres ne sont pas accompagnées d'une charité sincere, sont regardés de Dieu comme des muets, parce qu'ils ne font point de la parole l'usage pour lequel elle leur a été donnée. Vous louez toujours, si vous aimez toujours, dit saint Augustin; & par conséquent ceux qui n'aiment jamais, ne louent jamais, quand ils ne cesseroient point de prononcer de bouche les louanges de Dieu : *Quoniam loquaces muti sunt.*

IV. Outre le devoir de louer Dieu & de le prier, qui fait le plus saint usage de la parole, il y en a encore un autre qui est également nécessaire. C'est celui de confesser ses péchés à Dieu & aux hommes. En manquant à observer ce devoir, on tombe, plus que par aucun autre crime, en la possession du démon muet. Car comme l'impénitence a été jointe à son crime dès le commencement, il est devenu par-là le roi des impénitens. Il n'a jamais confessé ses péchés; il ne hait rien tant que la confession des péchés, & il n'y a rien dont

il donne plus d'éloignement à ceux qui lui sont assujettis. Il le fait en remplissant l'ame d'une fausse honte, qui fait rougir de confesser ce qu'on n'a pas rougi de commettre ; qui nous fait concevoir de la confusion du remede, lorsque l'on n'en a pas eu du mal même ; qui fait craindre de découvrir ce qui ne peut être caché : & c'est par cette fausse honte qu'il engage les hommes dans le plus faux de tous les partis, qui est de cacher pour un temps ce qui sera éternellement découvert, & qui auroit été effectivement caché pour l'éternité, si on l'avoit découvert durant le temps. Voilà les muets du diable, c'est-à-dire ceux que le diable rend muets. Non-seulement il les empêche par-là de recevoir la rémission de leurs péchés ; mais il fortifie leurs mauvaises habitudes & les
Ps. 31, 3. endurcit dans le mal. *Parce que je me suis tu*, dit David, *mes os se sont envieillis.* C'est pour s'opposer à ces desseins du démon muet, que les pénitens vraiment touchés de Dieu, font des efforts généreux pour rompre ce silence ; ce qui est marqué par ces paroles du même
Ibid. v. David : *J'ai dit : Je confesserai contre*
5. *moi-même mon iniquité au Seigneur, & vous avez*, mon Dieu, *remis l'impiété de mon péché.* Un effort commun & une

résolution ordinaire, ne suffit pas pour éloigner ce démon muet. Il faut une résolution forte & une sainte violence. *J'ai dit : Je confesserai contre moi-même.* Mais en récompense, si nous nous faisons cette sainte violence qui ravit le ciel, afin d'entrer dans le sanctuaire de l'humilité, notre péché nous sera remis aussi-tôt, parce qu'il est écrit que *Dieu accorde sa grace aux humbles*, & qu'il remet l'impiété des péchés à ceux qui la lui confessent contre eux-mêmes : *Et tu remisisti impietatem peccati mei.*

V. Enfin il y a encore une autre maniere d'être muet devant Dieu, à laquelle le démon n'a pas moins d'envie de nous engager. C'est la suppression de la vérité, lorsqu'il s'agit de lui rendre témoignage, de la soutenir, & d'en instruire ceux qui ont besoin de la connoître. C'est par ce silence, auquel la timidité ou l'intérêt réduisent la plupart des hommes, qu'il arrive que la justice & l'équité sont si abandonnées dans une infinité de rencontres ; que tant d'innocens sont opprimés par la calomnie ; que ceux qui ont affaire à de plus puissans qu'eux, trouvent si peu de support & de protection dans le monde, que le Sage dit, *que personne ne les y console :* Eccl. 4, 1.

Vidi *calumnias quæ sub sole geruntur*. . . . *& neminem consolatorem*. Presque tous les hommes ont la langue liée par leur cupidité, & par le démon qui en est le maître. Ils n'ont jamais de paroles à donner à la charité & à la vérité; ils les donnent toutes à l'intérêt. Ce n'est jamais à eux à soutenir les innocens mal-
Isaïe, 57, 1. heureux. Ainsi le *juste périt*, non-seulement sans qu'on en parle, mais aussi *sans qu'on y pense* : Justus *perit*, *& non est qui recogitet in corde suo*. On est même ingénieux à trouver des raisons pour se prouver à soi-même que ces innocens malheureux ont tort, & qu'ils ne souffrent que ce qu'ils méritent; car par ce moyen on s'épargne la honte qu'il y a à les abandonner : ainsi l'on fait tout ce qu'il faut pour demeurer tranquillement en la possession de ce démon muet, qui nous lie la langue, & qui fait que tout le commerce de la parole, qui n'est destiné qu'à s'instruire les uns les autres de la vérité, s'emploie à se tromper l'un l'autre, & à confirmer dans l'erreur ceux qui sont trompés, selon qu'il est dit dans le Pseaume :
Ps. 11, 3. *Chacun ne dit que des choses vaines à son prochain. Leurs levres sont trompeuses : ils parlent avec un cœur double.*

VI. Les muets sont d'ordinaire sourds;

& ils ne sont muets, que parce qu'ils sont sourds, & que l'idée du son ne frappant point leur imagination, ils ne sont point excités à l'imiter par la langue. Il en est de même de ce qui rend les ames muettes. Le diable leur procure d'abord une surdité spirituelle par le tumulte du monde. La vérité ne se fait point entendre au fond de leur cœur : ainsi ne la connoissant point, ils ne pensent point à en faire part aux autres par leurs paroles. Que s'ils connoissent certaines vérités, ils ne connoissent point la vérité qui les oblige à les défendre. L'unique moyen qui peut nous empêcher d'être muets, est donc de remédier à notre surdité ; c'est de nous retirer du tumulte des créatures, pour être en état d'entendre la voix de Dieu ; c'est d'écouter moins les hommes, pour écouter Dieu davantage. Sans cela nous serons toujours muets devant Dieu, parce que nous ne cesserons jamais d'être sourds.

VII. Mais avec quelle disposition est-on obligé d'écouter Dieu, afin de cesser d'être sourd? C'est ce que nous pouvons apprendre des dernieres paroles de cet Evangile. Il y est dit qu'une femme toute transportée des paroles de Jesus-Christ, élevant sa voix du milieu du

peuple, s'écria : *Heureuſes les entrailles qui vous ont porté, & les mamelles qui vous ont allaité!* & Jeſus-Chriſt lui répondit : *Mais plutôt heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui la pratiquent!* Par où il nous marque en peu de mots en quoi conſiſte le vrai bien des hommes, & nous donne ainſi la plus importante de toutes les inſtructions.

Ce ne ſont pas ſeulement les Philoſophes qui ſe ſont mis en peine de chercher en quoi conſiſte le ſouverain bien : ce ſont généralement tous les hommes, ſavans, ignorans, éclairés, ſtupides. Il n'y a perſonne qui ne prenne parti ſur cette importante queſtion ; & quand l'eſprit demeureroit indifférent, le cœur ne ſauroit s'empêcher de faire un choix. Il pouſſe de ſon fonds un cri ſecret qui dit à l'égard de quelque objet : Heureux celui qui en eſt le poſſeſſeur ! Les richeſſes tiennent lieu de cet objet à l'égard de quelques-uns, les plaiſirs aux autres, la grandeur & la puiſſance humaine à d'autres. Il y en a qui ſe propoſent des bonheurs philoſophiques.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas:
Atque metus omnes, & inexorabile fatum
Subjecit pedibus!

Heureux *celui qui a pu connoître les causes de toutes choses, & qui a mis sous ses pieds toutes sortes de craintes & le destin inexorable!* D'autres se bornent au plaisir d'une vie privée & inconnue. *Felix quisquis tacitum vitæ securus iter tenet, ignotus rerum dominis, nec potenti cognitus aulæ!* Heureux *celui qui mene en assurance une vie cachée, inconnue aux Princes & aux Courtisans!* Entre les ames qui s'attachent aux vrais biens & qui les recherchent, les unes s'attachent à un moyen, les autres à un autre : & dans le commencement de ce discours incomparable que Jesus-Christ fit à ses Apôtres sur la montagne, il leur propose les moyens qui nous conduisent à ce souverain bonheur, sous huit formes différentes, qui est ce qu'on appelle les huit béatitudes : *Bienheureux les pauvres d'esprit,* &c! *Bienheureux ceux qui sont doux,* &c! L'Ecriture les propose en d'autres lieux sous d'autres idées, comme sous celle de la crainte de Dieu : *Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur!* Beati *omnes qui timent Dominum!* Sous celle de l'espérance : *Heureux celui qui met toute son espérance au nom du Seigneur!* Beatus *vir cujus est nomen Domini spes ejus!* Sous celle de l'observation des commandemens de Dieu, & de la re-

Matth. 5, 3, & suiv.

Ps. 127, 1.

Ps. 39, 5.

Ps. 118, 1, 2. cherche de sa loi : *Heureux ceux qui sont purs dans la voie, qui marchent selon la loi du Seigneur! Heureux ceux qui tâchent de pénétrer ses ordonnances, & qui le cherchent de tout leur cœur!* Mais Jesus-Christ ne réduit en aucun lieu cette voie qui conduit au ciel, à une idée si précise, si nette, si générale, si étendue, qu'il le fait dans ces paroles : *Heureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui la pratiquent!* BEATI *qui audiunt verbum Dei, & custodiunt illud!* Ce n'est point là une partie de la voie qui conduit au bonheur souverain : c'est cette voie toute entiere & dans toute son étendue. Ce n'est point la voie de quelques-uns : c'est la voie de tous. Quiconque ne marche point par cette voie, n'y arrive point; & quiconque y marche, y arrive. Ce n'est pas la voie des seuls Martyrs, des seules Vierges, des seuls Apôtres, des seuls Confesseurs ; c'est la voie de tous les Saints. En un mot, c'est la voie de tout le corps de Jesus-Christ.

VIII. Or cette parole de Jesus-Christ qui nous apprend la voie de la vraie béatitude, nous apprend en même-temps le vrai remede de cette surdité qui nous rend muets. On n'est plus sourd quand on entend la parole de Dieu. Mais pour l'entendre, il faut y mettre son bonheur,

& la désirer ardemment ; il faut crier dans son cœur : *Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu, & qui la pratiquent !* Voilà le moyen d'éviter cette surdité spirituelle, qui nous rend non-seulement sourds devant Dieu, mais aussi muets, soit à l'égard des louanges de Dieu, soit à l'égard de la confession de nos péchés, soit à l'égard du devoir de rendre en toutes choses témoignage à la vérité.

Il faut que cette parole de Jesus-Christ nous plaise : *Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, & qui la pratiquent !* Il faut qu'elle ait retenti aux oreilles de notre cœur, & qu'elle lui ait fait jetter ce cri : *Heureux !* Beati ! C'est la premiere des paroles qu'il faut écouter ; & elle ouvre la porte du cœur à toutes les autres. L'écouter d'une maniere qui nous fasse regarder comme un bonheur de l'écouter, n'est pas l'écouter d'une maniere froide. C'est l'écouter en l'aimant & en l'observant. L'écouter sans l'aimer & sans l'observer, ce n'est pas même l'écouter, puisque ceux qui ne l'observent pas, n'ont pas appris de l'Ecriture cette parole importante : *Qu'il ne faut pas aimer Dieu de parole ou de la langue seulement, mais qu'il faut l'aimer dans la vérité & par des œuvres réelles &* 1. Joan. 3, 18.

effectives : Non *diligamus verbo, neque linguâ, sed opere & veritate.*

IX. Enfin, quand Jesus-Christ déclare heureux ceux qui entendent la parole de Dieu & qui l'observent, il n'entend pas une partie de ses paroles, mais il entend l'assemblage de toutes les vérités qui marquent à chaque homme ce que Dieu demande de lui pour être sauvé. Car c'est à quoi Dieu nous commande d'être continuellement attentifs.
Eccli. 3, 22. Pensez *toujours*, dit l'Ecriture, *à ce que Dieu vous a commandé:* Quæ *præcepit tibi Deus, illa cogita semper.* On peut écouter une partie de la parole de Dieu, & observer une partie de cette parole sans être heureux, puisque l'omission d'un devoir essentiel suffit pour nous perdre. C'est pourquoi Jesus-Christ nous dit dans cet Evangile, que *celui qui n'est point pour lui, est contre lui :* Qui *non est mecum, contra me est ;* & que *celui qui ne recueille point avec lui, dissipe,* & n'amasse rien. C'est-à-dire que celui qui n'est pas pour Jesus-Christ dans l'observation de tous ses préceptes, est contre lui, & est du parti de ses ennemis. Il ne faut que l'omission d'un seul devoir essentiel & capital, pour nous rendre ennemis de Jesus-Christ ; & l'on ne sauroit être à lui que par l'accomplissement

fidele & entier de tous ses préceptes; car *quiconque ayant gardé toute la loi*, dit saint Jacques, *la viole en un seul point*, *est coupable comme l'ayant violée toute entiere.* Jac. 2. 10.

SUR L'ÉVANGILE
DU LUNDI
DE LA III SEMAINE
DE CARÊME.

Dans l'Explication, on prend l'Evangile suivant dès le verset 16 du chap. 4 de saint Luc, au lieu qu'il ne commence qu'au verset 23. On a cru que cela serviroit à mieux faire entendre le sens de cet Evangile.

ÉVANGILE. *S. Luc, 4, 23.*

EN ce temps-là, Jesus dit aux Pharisiens : Sans doute que vous m'appliquerez ce proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même ; & que vous me direz, *Faites ici en votre pays d'aussi grandes choses que nous avons oui dire que vous en avez faites à Capharnaüm. Mais je vous assure*, ajouta-t-il, *qu'aucun Prophete*

n'est bien reçu en son pays. Je vous dis & je vous en assure, qu'il y avoit beaucoup de veuves dans Israël au temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé durant trois ans & six mois, & qu'il y eut une grande famine dans toute la terre; & néanmoins *Elie ne fut envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve de Sarepte dans le pays des Sidoniens. Il y avoit de même beaucoup de lépreux dans Israël au temps du Prophete Elisée;* & néanmoins *aucun d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman qui étoit de Syrie. Tous ceux de la synagogue l'entendant parler de la sorte, furent remplis de colere; & se levant, ils le chasserent hors de leur ville, & le menerent jusques sur la pointe de la montagne sur laquelle elle étoit bâtie, pour le précipiter : mais il passa au milieu d'eux, & se retira.*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ a voulu nous instruire dans l'Evangile de ce jour par ses paroles & par son exemple, qu'il n'y a point de lieu où les Ministres de Dieu trouvent moins de créance & d'approbation que dans leur propre pays; & trois choses concourent à produire ce mauvais effet. La premiere est que ceux qui les ont vu jeunes, & qui connois-

ſent ce qu'il y a de foible & de commun dans leur vie précédente, s'accoutument tellement par-là à ne les regarder que par ces endroits, qu'ils ne ſauroient enſuite changer cette idée qu'ils en ont conçuë, ni les conſidérer comme Miniſtres de Dieu, & comme remplis de ſon Eſprit. Ils reviennent toujours à leurs idées baſſes & charnelles. *N'eſt-ce pas*, diſoient ceux de Nazareth en parlant de notre Seigneur, *le fils de ce Charpentier?* C'eſt qu'ils ne l'avoient jamais conſidéré autrement. On conçoit beaucoup plus facilement, qu'un homme qu'on n'a jamais vu, eſt un homme extraordinaire, que l'on n'ajoute à une idée conçue depuis long-temps de quelqu'un, de nouvelles qualités qu'on n'y avoit pas reconnues. Jeſus-Chriſt n'avoit pas fait paroître ſa puiſſance & ſa ſageſſe, lorſqu'il n'étoit pas encore temps qu'il ſe manifeſtât au monde : & ceux de Nazareth n'étoient pas capables de comprendre cette conduite. Ils ſuppoſoient donc que ce qu'il ne leur avoit point fait connoître, n'étoit point, & ils ſe faiſoient de leur ignorance une preuve contre tout ce qu'on leur rapportoit de Jeſus-Chriſt.

II. Les actions ordinaires & indiſpenſables de la vie ſont une eſpece d'em-

pêchement au commun du monde, de concevoir des Miniſtres de l'Egliſe l'idée qu'ils devroient en avoir en cette qualité. On voudroit preſque qu'ils fuſſent exempts de toutes les néceſſités humaines. Un Prédicateur ſe rabaiſſe en mangeant avec les autres, en converſant avec eux, & en parlant de choſes communes. L'eſprit des hommes n'a point cette facilité de paſſer d'une idée à une autre, & de conſidérer tantôt un homme dans l'ordre des autres hommes, & comme aſſujetti à toutes les néceſſités des hommes; & tantôt comme un homme ſéparé des autres par la vocation de Dieu, & deſtiné à être interprete de ſes volontés. Cette humeur des hommes eſt ſans doute injuſte : mais il eſt néanmoins de la prudence des Miniſtres de l'Egliſe d'y avoir beaucoup d'égard, & d'avoir ſoin, pour conſerver le reſpect qui leur eſt dû, de ſe commettre peu avec le commun du monde. Car ſi c'eſt un rabaiſſement pour eux de ſe faire voir dans des actions attachées à la condition commune des hommes; combien en eſt-ce un plus grand de ſe faire voir dans des défauts réels que l'on ne ſauroit cacher dans les converſations qu'on a avec eux? Il ne faut pas prétendre qu'ils ne s'en apperce-

vront pas. La ſubtilité des plus groſſiers eſt très-grande, quand il s'agit de découvrir les défauts des Eccléſiaſtiques. On n'en avoit jamais pu remarquer aucun en Jeſus-Chriſt ; & cependant ceux de Nazareth étoient les moins diſpoſés de tous les Juifs, à l'écouter & à le reconnoître pour ce qu'il étoit ; parce qu'ils l'avoient vu vivre & travailler parmi eux à un métier ordinaire. Combien doit-on donc ſuppoſer que ceux qui ſont toujours ſpectateurs de nos défauts, de nos impatiences, de nos imprudences, ſeront moins diſpoſés à ne voir en nous, quand nous leur parlerons de la part de Dieu, que ce qui doit attirer leur créance & leur reſpect ? C'eſt une des raiſons de prudence chrétienne, qui doit obliger les Paſteurs à mener, autant qu'ils peuvent, une vie retirée & ſéparée du commerce des hommes.

III. La ſeconde raiſon qui eſt encore fort naturelle, c'eſt que l'envie eſt bien plus ordinaire & plus forte entre les gens de même pays qu'entre les autres. L'eſprit humain ne ſauroit ſouffrir d'être obligé d'honorer ceux qu'il n'a pas toujours honorés : & comme il eſt ennemi de l'élévation de qui que ce ſoit, il exerce particuliérement cette paſſion

ſur ceux qui ayant été égaux aux autres dans un certain temps, viennent enſuite à s'élever au-deſſus d'eux.

Enfin on prétend un certain droit ſur les gens de ſon pays. On croit qu'ils ſont obligés d'avoir plus d'égards & de conſidération pour ceux de leur ville que pour d'autres, en toutes ſortes de choſes. Ceux de Nazareth ſuppoſoient donc qu'étant de la patrie de Jeſus-Chriſt, ils avoient plus de droit que d'autres de lui demander des miracles; & ils ne conſidéroient pas que les miracles étant des graces de Dieu, il peut les diſpenſer comme il veut, ſans y garder de regles certaines. C'eſt ce que Jeſus-Chriſt leur apprend par l'exemple de Naaman le Syrien, & de la veuve de Sarepte qui fut nourrie par Elie durant la famine.

IV. Ces diſpoſitions qui ſe rencontrent dans les gens du pays de chacun, ſont une raiſon pour un Prédicateur évangélique, s'il n'y eſt point obligé par quelque néceſſité, d'aimer mieux exercer ſon miniſtere en tout autre lieu qu'en celui de ſa naiſſance. C'eſt une des inſtructions que Jeſus-Chriſt a voulu nous donner par ce qui lui arriva à Nazareth. Il eſt vrai que Dieu ne laiſſe pas toujours au choix de ſes Miniſtres de travailler

où ils veulent. Il les applique quelquefois à certains lieux, & ne leur laisse pas la liberté d'en choisir d'autres. Dieu oblige ses Ministres à travailler dans des terres ingrates, par certains desseins cachés qu'il a d'en tirer des fruits que nous ne connoissons pas. Jesus-Christ nous donne l'exemple de tout cela dans sa conduite envers ceux de Nazareth. Il ne commence point à prêcher par Nazareth. Il établit sa réputation & sa créance en d'autres lieux; mais il ne laissa pas d'y venir lorsque l'ordre de Dieu l'y conduisit; & ce fut la malice de ceux de Nazareth qui l'en fit sortir.

V. Une des choses les plus importantes qu'il y ait pour obtenir les graces de Dieu, est de bien connoître qu'elles ne nous sont pas dues, & que Dieu peut avec justice nous les refuser, afin que nous mettions toute notre confiance, non en nous-mêmes, mais en la bonté de Dieu. Ce qui éloigna la bénédiction de Dieu de dessus les Juifs, fut qu'ils croyoient qu'en qualité d'enfans d'Abraham, ils étoient infiniment au-dessus des autres. Leur temple, leurs cérémonies, leurs sacrifices, la qualité de peuple de Dieu, les élevoient tellement, qu'ils s'imaginoient devoir être préférés en tout aux Gentils; & ils sortoient par-là de l'é-

tat d'humiliation où ils devoient être à l'égard de Dieu. C'est la principale instruction que Jesus-Christ donna à ceux de Nazareth, & cette instruction les choqua tellement, qu'ils résolurent de le précipiter. Une résolution si désespérée fait voir que les passions de ces gens-là étoient plus aigres & plus violentes que celles du commun des Juifs, & qu'ayant moins d'estime pour Jesus-Christ, ils étoient plus disposés à le persécuter. Le mépris dispose à la colere, & la colere à la violence; & cela nous apprend qu'il faut principalement éviter certaines passions qui sont les sources des autres, parce qu'elles nous disposent aux plus grandes & aux plus criminelles: & comme nous en avons toujours quelques-unes en nous, il faut reconnoître que c'est une miséricorde de Dieu, de ce qu'il ne permet pas qu'elles soient excitées par les occasions & par les objets, & qu'il les empêche ainsi de produire tous les effets qui pourroient en naître.

VI. Saint Matthieu & saint Marc qui ont fait le récit de ce que Jesus-Christ fit à Nazareth, aussi-bien que saint Luc, y ajoutent cette circonstance, que Jesus-Christ *n'y fit pas beaucoup de miracles, à cause de l'incrédulité des habitans de cette ville* : Et *non fecit ibi virtutes multas*

Matth. 13, 58.

propter incredulitatem eorum, dit saint Matthieu. *Il ne put faire en ce lieu aucun miracle*, dit saint Marc, *sinon qu'il y guérit un petit nombre de malades, en leur imposant les mains.* Or il est bien clair qu'on ne sauroit entendre par cette impuissance de faire des miracles à Nazareth, marquée par cet Evangéliste, une impuissance entiere & absolue. On ne peut donc concevoir autre chose par-là, sinon que Jesus-Christ, à cause de l'incrédulité de cette ville, ne jugea pas à propos d'y faire beaucoup de miracles.

Marc, 6, 5.

Il faut nécessairement distinguer en Jesus-Christ deux sortes de puissance: l'une sans bornes, & à laquelle il n'y a rien qui soit impossible; l'autre bornée par sa sagesse, & selon laquelle on dit que Jesus-Christ ne peut pas ce que sa sagesse ne trouve pas à propos de faire: & ce n'est que de cette impuissance réglée par la sagesse divine, qu'il est dit que Jesus-Christ ne put opérer beaucoup de guérisons corporelles dans Nazareth; parce qu'il avoit résolu de n'accorder cette grace qu'à ceux qui n'étoient pas, comme les habitans de Nazareth, dans un esprit d'incrédulité opposé entiérement à la foi.

Or ce que ces Evangélistes disent en ce lieu-là des miracles, on peut le dire

de la distribution de ses graces. Il n'en pouvoit pas donner, lorsqu'il n'étoit pas dans l'ordre de sa sagesse qu'il en donnât. Ainsi, quoiqu'il pût, absolument parlant, convertir tous les Juifs, & Judas même; quoiqu'il pût l'empêcher de faire le crime qui attira sa perte; quoiqu'il pût rendre dès le commencement ses Apôtres aussi parfaits qu'ils le furent depuis : néanmoins comme il a été empêché de faire toutes ces choses par des raisons divines qui étoient le principe de sa conduite, on peut dire qu'il ne pouvoit les faire, au même sens que les Evangélistes nous disent ici, qu'il ne put opérer beaucoup de guérisons corporelles dans Nazareth.

VII. Lorsqu'on représente le danger qu'il y a dans certains états, comme, par exemple, dans des Monasteres peu réglés, où l'on place des enfans; dans la vie commune du monde; dans des établissemens ecclésiastiques, qui paroissent peu proportionnés à l'âge & aux forces de ceux que l'on y engage; on croit faire une réponse solide, d'alléguer qu'il n'est pas impossible de se sauver dans tous ces états. On dit qu'il y a du danger par-tout, quand on n'a pas bonne volonté, & qu'on se sauve partout, quand on l'a. Mais il y a bien de l'illusion dans cette réponse. Il

Il est bien vrai qu'on peut se sauver dans tous ces états que l'on marque ; mais on ne s'y sauve pas sans des efforts que peu de gens font. Il est vrai que ceux qui y sont, pourroient se sauver par le moyen des graces qu'ils recevroient de Dieu : mais Dieu n'est pas toujours disposé à donner à ceux qui s'engagent dans ces états, de ces graces puissantes, sans lesquelles on ne s'y sauve pas effectivement. Il est donc vrai que quoiqu'on puisse s'y sauver, on s'y sauve rarement, & que Dieu guérit peu de malades spirituels dans ces sortes de conditions. C'est même une miséricorde à lui d'agir de la sorte. Car s'il répandoit également ses graces en toutes sortes d'états, il n'y auroit point de prudence à choisir un état plutôt qu'un autre ; & si le salut étoit également facile dans les états commodes à la nature & dans les plus incommodes, on ne choisiroit jamais un état austere, puisqu'on n'y trouveroit pas plus de sûreté que dans un état plus facile. Ainsi c'est un effet de la bonté de Dieu, que sa grace soit rare dans ces conditions que l'on a choisies par des vues charnelles ; afin que ceux qui le cherchent sincérement, soient portés à chercher & à se procurer une plus grande sûreté.

VIII. La vraie finesse chrétienne est donc de ne pas examiner, si absolument parlant le salut est impossible en certains états, mais de se mettre dans ceux où l'on se sauve plus ordinairement, & où il est rare de se damner, & d'éviter au contraire tous ceux où il est rare de se sauver, & très-commun de se perdre. Il ne faut point d'autre raison que celle-là, pour préférer une maison religieuse bien réglée à un Monastere relâché, la vie de retraite à la vie du monde, la vie pénitente & laborieuse à la vie aisée & commode; enfin la vie pauvre & obscure à la vie de splendeur & d'éclat. Peu de gens se sauvent dans les grands emplois & dans les grandes dignités; &, comme dit saint Bernard, cette parole de
Ep. 1, n. 1. l'Apôtre, *Non multi potentes, non multi*
1. Cor. *nobiles.* IL *y en a peu de puissans, il y en*
1, 26. *a peu de nobles*, se vérifie dans la suite de tous les siecles. Cela suffit pour éviter, autant que l'on peut, d'être de ce nombre. Ces états devroient donc être suspects dans le Christianisme; & il faudroit apporter bien plus de soin pour les éviter, que l'on n'en apporte d'ordinaire pour y parvenir. Que si la naissance y met quelques-uns, ils doivent tellement se séparer par leurs bonnes actions, du commun de ceux de

leur condition, que comme il est rare en général qu'on se sauve dans ces états si élevés, il soit rare au contraire qu'on ne s'y sauve pas en pratiquant ce que pratiquent ceux dont je parle. Car s'il est rare en général qu'un grand & un riche parvienne au salut, comme l'E- *Matth.*
vangile l'assure ; il est rare aussi qu'un *19, 23.*
grand & un riche qui est humble, dont la vie est pleine de bonnes œuvres, qui se met dans son cœur au dernier rang des Chrétiens, qui est toujours prêt de perdre sa fortune & son rang pour Jésus-Christ, n'y parvienne pas; puisqu'il n'est devant Dieu, ni riche, ni grand; *Matth.*
& qu'il est au contraire du nombre de *5, 3 &*
ces pauvres & de ces petits à qui le *19, 14.*
royaume des cieux appartient.

IX. Il y a de certains états dans le monde que l'on croit favorables pour s'élever aux établissemens, ou du siecle, ou de l'Eglise, parce que les Rois y choisissent ordinairement ceux qu'ils élevent aux emplois importans de l'Eglise, ou de l'Etat ; & c'est pourquoi l'on voit que ces états sont fort recherchés. Quand les élections canoniques étoient encore en usage, les personnes de la premiere qualité tenoient à honneur de faire nommer leurs enfans aux moindres Prébendes : & l'on

voit que la même chose se pratique encore dans les Chapitres d'Allemagne. Il y a de même dans l'Eglise certains états favorables pour faire fortune en l'autre monde; & ce sont ceux qui devroient être les plus recherchés : & s'ils ne le sont pas, cela ne vient que de ce qu'il y a peu de gens qui se conduisent par l'esprit de la foi. Il est facile de juger quels sont ces états, par ce que nous avons dit; & l'on peut dire en un mot, que ce sont ceux qui sont les plus éloignés de la vie du monde, & les plus conformes à la vie de Jesus-Christ.

SUR L'ÉVANGILE DU MARDI DE LA III SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 18, 15.

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Si votre frere a péché contre vous, allez lui représenter sa faute en particulier entre vous & lui. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frere; mais s'il ne

vous écoute point, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit confirmé par l'autorité de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute pas non plus, dites-le à l'Eglise; & s'il n'écoute pas l'Eglise même, qu'il soit à votre égard comme un païen & un publicain. Je vous dis & je vous en assure, que tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié aussi dans le ciel; & que tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans le ciel. Je vous dis encore, que si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, elle leur sera accordée par mon Pere qui est dans les cieux. Car en quelque lieu que se trouvent deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je m'y trouve au milieu d'eux. Alors Pierre s'approchant, lui dit : Seigneur, pardonnerai-je à mon frere toutes les fois qu'il péchera contre moi, le ferai-je *jusqu'à sept fois ? Jesus lui répondit : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.*

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ nous prescrit dans cet Evangile de quelle sorte nous devons nous conduire envers le prochain dans les fautes qu'il commet contre nous : d'où nous devons conclure de quelle

maniere nous devons en user à son égard généralement dans toutes ses fautes. Car elles sont toutes en quelque façon contre nous, par la part que nous devons prendre aux intérêts de Dieu; & parce qu'en péchant, il nous fait tort par le scandale qu'il nous cause. Quiconque peche, porte les autres à pécher : ainsi il fait tort au prochain & peche contre lui : & comme il y a sur ce point à considérer, & la disposition intérieure où l'on doit être à l'égard de ceux qu'on reprend, & la maniere extérieure de les reprendre, Jesus-Christ nous marque l'une & l'autre. Il nous marque la premiere, en nous disant, qu'il faut pardonner au prochain, *non-seulement sept fois, mais septante fois sept fois*; c'est-à-dire, qu'il faut lui pardonner sans bornes, & que quelques fautes qu'il commette, il ne faut pas laisser de conserver envers lui la charité intérieure par laquelle on lui souhaite le salut, & tout ce qui lui est utile pour réparer effectivement ses fautes, & pour en obtenir le pardon de Dieu. De sorte que si la punition lui étoit plus utile, on pourroit la lui souhaiter par ce motif. Ainsi cette loi de Jesus-Christ doit éteindre dans notre cœur toute aigreur, toute aversion, tout désir de vengeance, &

régler tous nos mouvemens par la ſeule utilité du prochain. Il s'enſuit de-là que ſi nous devons être intérieurement dans cette diſpoſition de paix & de charité envers le prochain, nous devons être diſpoſés auſſi à lui pardonner intérieurement toutes les fois qu'il nous en priera, & qu'il nous donnera des marques d'un changement effectif. C'eſt ce que la charité demande de nous. Mais elle ne demande pas que nous prévenions toujours par des civilités ceux qui nous ont offenſés; parce qu'il ne leur eſt pas toujours utile que nous en uſions ainſi. C'eſt la regle que nous devons ſuivre, & qui accorde la diverſité apparente de ſentimens qu'il y a ſur ce point entre les Peres. S. Auguſtin n'oblige point, ce ſemble, celui qui eſt offenſé à faire des avances pour adoucir celui qui l'a offenſé. Saint Chryſoſtome au contraire ſemble l'y obliger; & le dénouement de cette contrariété apparente, eſt qu'on n'y eſt pas toujours obligé, parce qu'il n'eſt pas toujours utile de le faire; & qu'on y eſt obligé, quand on a ſujet de croire que cela eſt utile ou néceſſaire pour gagner le cœur du prochain.

II. Pour ce qui regarde la maniere de reprendre extérieurement le prochain, Jeſus-Chriſt en preſcrit auſſi les regles,

& il donne lieu d'en conclure que c'eſt un devoir très-important dans la vie chrétienne, que celui de pratiquer la correction. Il eſt vrai que tout le monde n'y eſt pas également propre. Car il y a des gens qui n'ont aucun talent pour faire impreſſion ſur l'eſprit des autres par les corrections. Il y en a qui n'ont point en eux le ſel de la ſageſſe pour les aſſaiſonner, & qui ne doivent pas s'y haſarder, parce qu'ils n'ont pas aſſez de prudence pour les faire comme il faut; & c'eſt pourquoi ſaint Baſile défend au commun des Religieux de ſe mêler de reprendre les autres; parce que, dit-il, tous n'en ont pas le don.

Mais ſouvent, ſi ce n'eſt pas une faute de ne point faire la correction au prochain, c'eſt une très-grande faute de s'être mis dans l'impuiſſance de la faire. On mene une vie de paſſion & d'intérêt. On montre par toutes ſes actions qu'on n'aime que ſoi-même; on n'a aucun ſoin de ſe corriger de ſes défauts, & on rebute ceux qui nous en avertiſſent. Qui doute que dans cet état on ne ſoit fort peu propre à corriger les défauts d'autrui? C'eſt donc une charité générale que nous devons à tous les Chrétiens, de vivre avec tant de modération, de bonté & de déſintéreſſement, que nous

nous rendions par-là capables de leur faire connoître leurs défauts dans les occasions que nous en aurons.

III. Mais comme il arrive quelquefois qu'on est obligé de faire la correction au prochain, & qu'on ne peut s'en dispenser, parce qu'il n'y en a pas d'autres qui puissent la faire, Jesus-Christ nous en marque les conditions dans cet Evangile : car par une seule qu'il nous exprime, il nous fait entendre toutes les autres. Jesus-Christ veut que nous le prenions à part & seul à seul, pour lui épargner la confusion qu'il recevroit si nous rendions sa faute publique ; & nous devons conclure de-là, que pour faire utilement la correction au prochain, il ne faut lui rien faire voir en nous qui en empêche l'effet. Il faut éviter d'exciter son aigreur par la dureté de nos paroles, sa colere par des exagérations, son orgueil par des marques de mépris. Il ne faut pas l'accabler par une multitude de repréhensions, qui lui ôtent l'espérance de pouvoir se corriger des défauts qu'on lui reproche. Il ne faut pas lui faire paroître qu'on est prévenu, de peur qu'on ne lui donne lieu de se défendre par-là des défauts qu'on lui marque, & de n'attribuer nos avertissemens qu'à notre prévention. Il ne

faut pas qu'il ait lieu de croire qu'on les lui donne par quelque intérêt, ou par quelque passion particuliere, & enfin par un autre motif que par celui de son bien. Il faut lui faire poroître, si l'on peût, qu'on étoit plus obligé qu'un autre à lui donner ces avis; afin qu'il ne semble pas qu'on s'y soit porté gratuitement, & par un secret désir de l'incommoder & de lui déplaire. Enfin, comme on a toujours divers défauts qui se présentent en foule à l'esprit de celui qu'on reprend, il faut que celui qui fait la correction l'accompagne de tant d'humilité, qu'il ne paroisse pas qu'il en prenne aucun ascendant sur celui qu'il reprend, ni qu'il se croie exempt des défauts qu'il se trouve obligé de reprendre dans les autres.

Il est vrai que tout cela doit se pratiquer fort diversement, & que les différentes qualités des personnes leur donnent droit de reprendre fort différemment. Un Supérieur de Religion, un Evêque, un Curé, un Magistrat, un pere de famille, un maître, un ami, un inférieur, une personne familiere, une personne inconnue, doivent reprendre en des manieres fort différentes. C'est la prudence & la charité qui doivent régler tout cela. Jesus-Christ s'est contenté de

nous prescrire la regle générale dans un exemple particulier, en ordonnant d'épargner la confusion à celui qu'on reprend.

IV. Il paroît par tous ces égards qu'on doit avoir, qu'il n'y a guere d'actions plus difficiles, dans la vie chrétienne, que celle qu'on appelle correction fraternelle; & chacun peut aisément s'en convaincre par le peu de bons effets qu'il en a tirés quand il a voulu la pratiquer. La cause de cette difficulté est, qu'il s'y agit de faire voir à des gens ce qu'ils ne veulent pas voir, & d'attaquer l'amour-propre dans ce qu'il a de plus cher & de plus sensible, en quoi il ne cede jamais sans beaucoup de combat & de résistance. On s'aime tel que l'on est, & l'on veut avoir raison de s'aimer. Ainsi l'on a soin de se justifier dans ses défauts par diverses couleurs trompeuses; & l'on ne doit pas s'étonner si l'on trouve mauvais d'être contredit & condamné, puisqu'on attaque en même-temps la raison qui est trompée, & le cœur qui est corrompu.

Il n'appartient qu'à la grace de dissiper ces ténebres volontaires, & de dompter cette révolte de l'esprit & du cœur contre ceux qui veulent les guérir d'un mal qu'ils ne veulent pas reconnoître

pour un mal : & ainsi il est clair qu'on ne doit pas présumer d'y pouvoir réussir par ses raisons, & encore moins par son autorité, & qu'on ne doit l'entreprendre qu'autant qu'on a droit de croire que Dieu veut se servir de nous pour procurer ce bien à notre prochain, & en ne se regardant à son égard que comme un simple instrument de Dieu, qui veut l'instruire & aider par notre moyen.

Il s'ensuit de-là qu'on ne doit jamais reprendre personne, ni lui mettre ses défauts devant les yeux par humeur, par dépit, ni par aucun autre mouvement humain : car, outre que la correction est toujours maligne & choquante quand elle est jointe à ces dispositions, on témoigne de plus par-là, qu'on se croit capable par soi-même de remédier aux maux spirituels du prochain : ce qui est une grande erreur, & pire d'ordinaire que la faute que l'on reprend. C'est pourquoi le principe que l'on doit avoir, est que c'est à la charité, & non à la nature, d'entreprendre de faire la correction.

V. La difficulté de cette action fait voir de plus, qu'on ne doit pas ordinairement la faire sans préparation, sans avoir invoqué la lumiere & le secours de Dieu, sans avoir pris toutes les pré-

cautions, & étudié tous les ménagemens capables d'empêcher le soulévement de l'amour-propre, & sans avoir retranché autant qu'on a pu, tous les prétextes dont il a accoutumé de se servir quand il est attaqué : & ainsi c'est agir contre la prudence, que de surprendre une personne en lui mettant tout-d'un-coup devant les yeux quelque défaut qui lui est sensible, sans qu'elle y soit préparée, & sans qu'on ait pris aucune mesure pour adoucir son esprit.

Que diroit-on d'un Chirurgien, qui, n'étant point appellé pour traiter un abcès, iroit surprendre celui qui l'auroit, en lui donnant un coup de poing sur son mal; & cela sans que cet abcès eût été mis par des remedes préparatifs en état d'être percé, & sans que le malade fût disposé à une opération si douloureuse ? On diroit sans doute que cet homme seroit très-imprudent & très-mal habile. C'est néanmoins à peu près ce que font ceux qui, sans préparation, font connoître à ceux à qui ils parlent, qu'ils les croient engagés dans quelque défaut considérable : car ce défaut est un abcès spirituel ; en cela différent de celui du corps, qu'on reconnoît volontiers celui-ci, & qu'on est bien aise d'en être délivré ; au lieu que l'on ne

veut point être délivré de celui de l'a-
me, & qu'on ne veut pas même le re-
connoître.

VI. Comme Jesus-Christ dit à ses parens, qui n'avoient que des pensées charnelles, que *leur temps étoit toujours prêt, & que le sien ne l'étoit pas toujours*, parce qu'il suivoit le temps de Dieu ; on peut dire de même que dans chaque homme le temps de l'amour-propre est toujours prêt, parce qu'il est toujours préparé à se soulever, & à faire paroître son aigreur contre ceux qui le choquent ; mais qu'au contraire le temps de la raison & de la crainte de Dieu n'est pas toujours prêt, parce qu'il faut que l'esprit & le cœur soient touchés par certains objets, qui ne sont pas toujours présens : & cela fait voir que si l'on surprend les gens, en leur mettant sans aucune préparation leurs défauts devant les yeux, on n'en doit ordinairement attendre que de l'aigreur & de la révolte ; & qu'afin qu'ils reçoivent la correction comme il faut, il est nécessaire d'avoir auparavant excité en eux ce qu'ils ont de raison & de crainte de Dieu.

VII. Ces précautions sont particuliérement nécessaires dans les avertissemens que les égaux donnent à leurs égaux ; car l'avertissement en est plus dur d'une

part, & de l'autre il laisse à celui qui est repris, plus de liberté de se soulever. L'autorité d'un Supérieur imprimant des mouvemens de respect, a beaucoup de force pour réprimer le soulévement de l'amour-propre; parce que les mouvemens de respect que l'idée d'un Supérieur excite, s'élevent aussi-tôt que ceux de révolte & de dépit, & y servent de contre-poids: mais la qualité d'égal excite au contraire le soulévement, & ne le réprime point, parce qu'il semble qu'en reprenant on se mette au-dessus de celui qui est repris: ce qui est dur à l'amour-propre. De plus, un Supérieur étant obligé de reprendre ses inférieurs, il est excusable de ne pas étudier avec tant de soin les temps favorables pour le faire, parce qu'il lui est commandé de *presser les hommes à temps & à contre-temps*: & les inférieurs mêmes lui pardonnent plus aisément le dépit qu'il leur cause; parce qu'ils savent que c'est son devoir & son obligation. Mais on n'a pas la même impression à l'égard des égaux. On attend d'eux des ménagemens & des égards: on ne veut pas qu'ils s'attribuent le droit de reprendre par autorité: ainsi quand ils le font à contre-temps, l'amour-propre a beaucoup plus de peine à le souffrir.

2. *Tim.* 4, 2.

VIII. L'usage qu'on doit faire de ces regles, n'est pas d'être moins porté à la pratique de la correction fraternelle ; c'est de mieux connoître la nature de ce précepte, & la maniere de le pratiquer. Car il ne faut pas s'imaginer qu'il consiste seulement à avertir le prochain de ses défauts. Comme il a la charité pour source, il a le bien du prochain pour fin, & il oblige à prendre toutes les voies propres pour rendre la correction utile à celui à qui on la fait. Ainsi il oblige quelquefois à souffrir long-temps ses défauts, à prier Dieu long-temps pour lui, à s'acquérir créance dans son esprit pour être en état de lui profiter par ses avis. Il oblige à prendre, autant qu'on le peut, les temps & les momens favorables pour lui donner le remede qu'on lui a préparé : & enfin il oblige à ne rien faire par humeur, & à n'agir que par raison & par charité.

Mais on ne doit pas prendre ces avis si à la lettre, que l'on en conclue qu'il n'est jamais permis d'avertir le prochain de ses défauts, qu'après y avoir long-temps pensé. Car il y a des rencontres où l'on est obligé de le faire sur le champ. Si, par exemple, quelqu'un avançoit devant nous quelque maxime, ou quelques médisances que l'on jugeât pou-

voir nuire à d'autres ; ou si l'on avoit éprouvé qu'on est à l'égard de quelqu'un dans un degré de confiance qui peut donner cette liberté, on pourroit le faire sans autre préparation. Mais il faut toujours que, soit qu'on differe à donner ces avertissemens, soit qu'on les donne sur le champ, ce soit la raison qui les donne, & non la passion, l'humeur, l'indiscrétion, la légéreté.

IX. Tout cela fait voir qu'une personne qui n'est point chargée par un devoir particulier de reprendre les autres, & de les avertir de leurs défauts, ne doit s'y porter qu'avec beaucoup de précaution ; qu'elle ne doit jamais le faire avec promptitude & d'une maniere qui surprenne celui qui est repris ; & qu'ordinairement elle ne doit s'y porter qu'après avoir consulté Dieu & ceux dont elle peut prendre conseil, & après avoir bien pensé aux voies & aux moyens propres pour y réussir.

En agissant autrement, on court risque de faire perdre aux autres la charité, sous prétexte de leur procurer la correction de quelque défaut ; & d'augmenter leur mal au lieu de le diminuer : on se met même en danger d'éteindre ou de diminuer en soi-même la charité, par les paroles aigres que l'on s'attire de la

part de ceux que l'on reprend ; & l'on témoigne que ce qui a porté à cette correction n'est pas tant la charité, qui est toujours prudente, que quelque saillie d'humeur & d'impatience.

SUR L'ÉVANGILE
DU MERCREDI
DE LA III SEMAINE
DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Matth.* 15, 1.

EN ce temps-là, des Scribes & des Pharisiens qui étoient venus de Jérusalem, s'approcherent de Jesus, & lui dirent : Pourquoi vos Disciples violent-ils la tradition des anciens ; car ils ne lavent point leurs mains lorsqu'ils prennent leurs repas ? Il leur répondit : Pourquoi vous-mêmes violez-vous le commandement de Dieu pour suivre *votre tradition ? Car Dieu a fait ce commandement : Honorez votre pere & votre mere. Et cet autre : Que celui qui aura outragé de paroles son pere ou sa mere, soit puni de mort. Mais vous autres, vous dites : Quiconque aura dit à son pere ou à sa mere : Tout don que je fais à Dieu vous est utile,* satisfait à la

loi, *encore qu'après cela il n'honore, &* *n'assiste point son pere ou sa mere : & ainsi vous avez rendu inutile le commandement de Dieu par votre tradition. Hypocrites, Isaïe a bien prophétisé de vous, quand il a dit : Ce peuple m'honore des levres; mais son cœur est loin de moi : & c'est en vain qu'ils m'honorent, enseignant des maximes & des ordonnances humaines. Puis ayant appellé le peuple, il leur dit : Ecoutez & comprenez bien* ceci : *Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; mais c'est ce qui sort de la bouche de l'homme qui le souille. Alors ses Disciples s'approchant, lui dirent : Savez-vous que les Pharisiens ayant entendu ce que vous venez de dire, s'en sont scandalisés ? Mais il répondit : Toute plante que mon Pere céleste n'a point plantée, sera arrachée. Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles ; que si un aveugle conduit un autre aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse. Pierre prenant la parole, lui dit : Expliquez-nous cette parabole. Et Jesus lui répondit : Quoi, êtes-vous encore vous-mêmes sans intelligence ? Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche descend dans le ventre, & est jetté ensuite au lieu secret : mais que ce qui sort de la bouche part du cœur, & que c'est ce qui rend l'hom-*

me impur ; car c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les meurtres, les adulteres, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les blasphêmes & les médisances ? *Ce sont là les choses qui rendent l'homme impur : mais de manger sans avoir lavé ses mains, ce n'est point ce qui rend un homme impur.*

EXPLICATION.

I. LA lumiere de la vérité peut nous être proposée en diverses manieres, par forme d'instruction, & par forme de repréhension ; d'une maniere qui ne choque point notre amour-propre, d'une maniere qui le choque. Mais de quelque maniere qu'elle le soit, elle est toujours vérité, elle est toujours lumiere. Elle nous apprend toujours à nous conduire, & par conséquent elle mérite toujours d'être reçue avec respect & avec reconnoissance. Qui ne veut point recevoir la vérité lorsqu'elle le reprend, est injuste, de quelque maniere que cela arrive : car si c'est par l'imprudence de l'homme qui la propose, il a tort de rejetter la vérité que Dieu lui fait connoître, parce que l'homme y mêle quelque défaut : & si c'est avec sagesse qu'on le reprend, c'est un étrange orgueil de ne pouvoir souffrir qu'on nous reproche une

faute, lors même qu'on eſt convaincu qu'on le fait avec juſtice & avec charité. C'eſt ce que l'on voit aujourd'hui dans l'exemple des Scribes & des Phariſiens. Ils font à Jeſus-Chriſt un reproche frivole, que *ſes Diſciples ne lavoient point leurs mains avant que de manger.* Il leur en fait un ſolide qui contenoit une inſtruction importante, en leur apprenant l'abus qu'ils faiſoient d'un des préceptes du Décalogue; & leur orgueil s'en bleſſe & s'en ſcandaliſe.

II. Si nous étions dans la diſpoſition où nous devrions être, la vérité ne nous paroîtroit jamais plus aimable que lorſqu'elle nous eſt propoſée par forme de repréhenſion. Car nous ne devons pas ſeulement apprendre la vérité lorſque nous ne la ſavons pas; mais nous devons auſſi ſatisfaire à la vérité quand nous l'avons bleſſée. Or celui qui nous reprend, nous donne moyen de faire l'un & l'autre : car il nous apprend la vérité; & il nous humilie pour nous donner lieu de réparer notre faute. Il nous fait donc un double bien. Il nous montre un tréſor, & il nous donne de l'argent pour l'acheter. A moins que d'être dans cette diſpoſition, on éloigne tous ceux qui pourroient nous avertir de nos défauts; parce que perſonne ne

veut s'exposer au risque de déplaire aux autres, ni s'assujettir à toutes les conditions que leur délicatesse exige pour recevoir favorablement la vérité. On trouve plus court de les laisser là. Ainsi ne recevant la vérité qui nous sauve qu'avec tant de conditions & de réserves, il se trouve qu'on est exclus, & de la vérité, & du salut.

III. La grande adresse du diable est d'avoir des voies & des moyens pour attirer toutes sortes de personnes, afin qu'aucun n'échappe à ses pieges. Il tente les uns par les plaisirs, les autres par l'avarice, les autres par l'ambition : mais il y en a d'autres sur qui la Religion fait des impressions plus fortes que toute autre chose, & qui ont quelque désir de mener une vie plus pure & plus sainte que les autres. Il a donc ses pieges aussi pour ces sortes de gens ; & le piege qu'il leur tend, c'est de leur donner le change, & de les tromper par l'image d'une fausse piété, en leur faisant négliger la véritable. C'est par cet artifice qu'il avoit introduit parmi les Juifs quantité de pratiques extérieures auxquelles il les portoit à s'attacher comme à des œuvres d'un grand mérite, en même-temps qu'il leur faisoit négliger par de fausses subtilités, des commandemens de Dieu im-

portans & essentiels. Pour cela, il ne faisoit que ménager une inclination qu'il trouvoit dans le cœur des hommes. Comme ils aiment naturellement à connoître leur bien, ils aiment aussi à faire consister la piété, quand ils en font leur bien, dans certaines œuvres extérieures dont ils soient parfaitement sûrs. C'est une œuvre fort agréable à Dieu que de laver ses mains devant le repas, disoient les Pharisiens : cela est net & précis. On ne doute point qu'on n'ait lavé ses mains, quand on les a effectivement lavées. Ainsi cette doctrine étoit fort au gout des Juifs, qui se flattoient de l'idée d'une piété extraordinaire par la pratique de ces sortes d'œuvres. Le diable les amusoit donc par-là ; & content de les avoir fait tomber dans le violement de quelque précepte important, il les laissoit courir dans la voie de ces pratiques inutiles.

IV. C'est cet abus que Jesus-Christ découvre aujourd'hui aux Juifs, & sur lequel nous devons faire réflexion aussi-bien qu'eux. Car quoique ceux qui ont quelque lumiere, ne mettent pas si grossiérement que les Juifs, leur confiance dans des pratiques extérieures, & qu'ils évitent même les abus visibles qui se glissent sur ce point parmi le peuple ;

néanmoins si nous y prenons garde, on est naturellement plus attaché à l'extérieur de la piété qu'à l'intérieur. Il y en a qui sont plus touchés d'avoir manqué à quelque dévotion non commandée, que d'avoir violé la charité par des jugemens téméraires, ou par des médisances pleines de malignité. On ne s'étend pas davantage sur ce sujet : mais pour peu qu'on y fasse de réflexion, on trouvera dans la conduite des Chrétiens une infinité de choses semblables à ce que Jesus-Christ reprend dans les Juifs ; & même, que certaines dévotions qui s'introduisent parmi des personnes qui ont quelque piété, & que l'Eglise est contrainte de condamner de temps en temps, ne sont fondées que sur des pensées humaines qui flattent l'esprit par une apparence de facilité.

V. Cependant le jugement que Jesus-Christ porte de ces Scribes & de ces Pharisiens, c'est qu'ils étoient du nombre de ceux dont Isaïe dit : *Ce peuple*
Isa. 29, 13. *m'honore des levres, & son cœur est loin de moi.* Mais pour bien entendre ces paroles, il ne faut pas supposer que ceux dont parle Isaïe, fussent des hypocrites qui connussent leur hypocrisie ; ni qu'honorant Dieu de paroles, ils les désavouassent ensuite formellement. Ils croyoient

au

traire honorer Dieu sincérement. désaveu consistoit dans leurs actions, & dans les passions dont ils étoient possédés. L'amour violent des créatures étoit le désaveu de l'amour de Dieu. C'est en cela que consistoit leur hypocrisie. Or il y a bien des hypocrites de cette sorte. Ceux en particulier qui ne sont éloignés des actions criminelles que par la crainte, sont nécessairement hypocrites en cette maniere : car n'ayant point d'amour de Dieu, ils ne sauroient aimer que la créature, & ils sont par conséquent aussi éloignés de Dieu, que la créature est éloignée du Créateur. Ils ne peuvent donc honorer Dieu que des levres, parce que leur cœur n'a point de mouvement pour l'honorer. Ainsi ils sont bien éloignés de pouvoir être justifiés dans cet état; puisque c'est celui que Jesus-Christ reproche aux Pharisiens, & pour lequel il les condamne comme hypocrites.

VI. Jesus-Christ joint à ce jugement qu'il porte des Scribes & des Pharisiens, une instruction générale & très-importante, que *ce qui entre dans la bouche est incapable de souiller l'homme, &* qu'*il ne sauroit être souillé que par ce qui sort de la bouche,* parce qu'il sortoit de la bouche du cœur, & que le cœur étoit la

source de toute la corruption des [illegible] om-mes. Mais ce ne feroit pas entendre cette doctrine de Jesus-Christ, que d'en conclure qu'on ne peut donc se souiller par un excès de délicatesse & de bonne chere, par l'ivrognerie & les débauches, parce que ces vices ne regardent que des choses qui entrent dans la bouche ; ni que ce ne soit pas un péché que de manger des viandes défendues par l'Eglise en certains jours, ou de ne pas observer les jeûnes qu'elle prescrit. Toutes ces conclusions sont fausses & mal tirées : car il est bien vrai que jamais les viandes ne rendent l'homme souillé par leur nature même, & parce qu'elles entrent simplement dans le corps ; mais comme on n'en use que par la volonté, & que les volontés sortent du cœur, les alimens ne sont pas seulement regardés comme étant du nombre des choses qui entrent par la bouche : mais ils sortent aussi du cœur en quelque maniere, par cette volonté qui en commande l'usage, & qui est une production du cœur. Or cette volonté est mauvaise & corrompue lorsqu'elle se trouve contraire aux regles de la tempérance & à celles de l'Eglise. La volonté de contredire l'Eglise en mangeant ce qu'elle défend, est mauvaise ; & sortant du cœur, elle l'in-

fecte & le corrompt. *Celui-là fait mal*, Rom. 14. 20.
dit S. Paul, *qui en mangeant, scandalise les autres.* Malheur de même à l'homme qui mange contre la défense de l'Eglise, en se retirant de la pénitence de l'Eglise, & en ne lui obéissant pas dans une chose si facile. *Malum est homini qui per offendiculum manducat.* Si l'Eglise de même ordonne certaines pratiques extérieures, c'est un mal de ne pas les observer : mais c'est un mal qui vient du cœur, dans lequel se forme cette négligence ou cette révolte volontaire, qui empêche d'observer les pratiques que l'Eglise juge utiles.

VII. C'est donc une chose bien importante que ce qu'on appelle le cœur ; c'est-à-dire le fond de la volonté. C'est le siege unique de tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans le monde ; c'est le trône de Dieu ou du diable ; c'est ce qui contient le mérite du paradis ou de l'enfer. Qu'on entasse dans une créature intelligente quelques qualités & quelques talens qu'on voudra, si le fond de la volonté est mauvais, elle est horrible aux yeux de Dieu. Or être horrible aux yeux de Dieu, c'est l'être en effet, l'être véritablement, l'être réellement. Au contraire, si le fond en est bon, elle est l'objet de la complaisance de Dieu ;

elle est son temple, son trône & le lieu de ses délices. Les hommes qui ne voient point ce fond, ne sauroient distinguer les autres hommes que par des qualités humaines & extérieures : & ainsi leur discernement ne peut être qu'incertain. Car on peut être très-bon sans ces qualités qu'ils estiment tant ; & l'on peut être très-mauvais, quoiqu'on les possede. Ainsi il n'y a que de la témérité & de l'incertitude dans la plupart des jugemens des hommes ; & il n'y a que le jugement de Dieu qui soit certain, parce qu'il pénetre ce fond du cœur, qui seul peut rendre les hommes, ou bons, ou mauvais.

VIII. On ne doit donc pas s'étonner de ce que le Sage nous ordonne d'apporter toute sorte de soin & de vigilance à *la garde de notre cœur;* ni de la raison qu'il en allegue, qui est, que *c'est la source de la vie :* OMNI *custodia serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit.* Quand le cœur est corrompu, il ne vit plus que d'une vie animale ; & toutes ses œuvres, quelque vivantes qu'elles paroissent, sont des œuvres mortes, semblables à ces fruits qui croissent au bord de la mer-morte, qui paroissent à l'extérieur aussi beaux & aussi bons que les autres, & qui se réduisent en poudre quand on

Prov. 4, 23.

les touche. Mais on reconnoît au moins la différence de ces fruits & des autres en les touchant; au lieu que celle qui est entre les œuvres mortes & les œuvres vivantes, est bien plus cachée & plus difficile à découvrir. » On ne sauroit, dit S. Paulin, percer les ténebres » & les replis obscurs de notre cœur, » dans lesquels se cachent les ennemis » de notre salut, à moins que de se » dégager de tous les soins du dehors, » & de rentrer dans nous-mêmes, pour » veiller, selon l'avis du Sage, à la garde de notre cœur. C'est-là, dit ce » Saint si éclairé, le plus grand travail » & le plus important de notre vie, » d'observer ainsi ce qui se passe dans » notre cœur, & d'en retrancher ce qui » est contraire à la piété. » *Totus labor & plenum opus nobis in observantia & exspoliatione nostri cordis est, cujus tenebras, vel abstrusas in eo inimici latebras videre non possumus, nisi defæcato ab externarum rerum curis animo, & intùs ad semetipsum converso.* Paulin. Epist. 2.

IX. Cependant cet important ouvrage & ce travail si difficile & si nécessaire est le plus négligé, le plus méprisé & le plus abandonné de tous les ouvrages & de tous les travaux du monde. On met sa félicité dans le bruit & dans le tu-

multe. Plus on ſe voit accablé d'occupations, & plus on ſe croit heureux. On ne cherche qu'à accumuler affaires ſur affaires, emplois ſur emplois; & l'on regarde comme une grande diſgrace d'avoir quelque temps de reſte pour penſer à ſe ſauver. Qui eſt-ce qui compte cette vigilance ſur ſon cœur entre les occupations de ſa vie, & qui regarde comme un malheur d'en être privé? Plût à Dieu même que cela n'eût lieu que dans le monde, & qu'il ne ſe gliſſât rien de cet eſprit dans les monaſteres, c'eſt-à-dire dans ces lieux uniquement deſtinés à veiller ſur ſon cœur! Plût à Dieu que l'emploi de Marthe qui s'empreſſoit à diverſes choſes, ne fût pas plus eſtimé que celui de Marie, & qu'on s'y tînt heureux, pour vaquer à Dieu & pour s'en remplir, d'être délivré des charges qui diſſipent le cœur! Plût à Dieu qu'on n'y regardât point comme un malheur & une diſgrace, de n'être pas élevé aux ſupériorités! Il s'en trouve certainement qui ſont dans cette diſpoſition: mais c'eſt un grand mal qu'il s'en trouve qui n'y ſoient pas: car ces perſonnes parvenant ſouvent à ce qu'elles déſirent, ne peuvent être que de ces aveugles, qui, ſelon la parole de Jeſus-Chriſt, entreprennent de conduire d'autres aveugles, & tombent dans la foſſe avec eux.

SUR L'ÉVANGILE DU JEUDI DE LA III SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Luc*, 4, 38.

EN ce temps-là, Jesus étant sorti de la Synagogue, entra dans la maison de Simon dont la belle-mere avoit une grosse fievre. Ils le prierent pour elle ; & étant debout auprès de la malade, il commanda à la fievre de la quitter, *& la fievre la quitta ; & s'étant levée aussitôt, elle les servoit. Le soleil étant couché, tous ceux qui avoient des malades* affligés *de diverses maladies, les lui amenoient ; & imposant les mains sur chacun d'eux, il les guérissoit. Les démons sortoient du corps de plusieurs, criant & disant : Vous êtes le Fils de Dieu : mais il les menaçoit, & les empêchoit de dire qu'ils sussent qu'il étoit le* CHRIST. *Lorsqu'il fut jour, il sortit dehors, & s'en alla en un lieu désert, & tout le peuple vint le chercher jusqu'où il étoit ; & comme ils s'efforçoient de le retenir, ne voulant*

point qu'il les quittât, il leur dit : Il faut que je prêche aussi aux autres Villes l'Evangile du royaume de Dieu : car c'est pour cela que j'ai été envoyé. Et il prêchoit dans les Synagogues de Galilée.

EXPLICATION.

I. L'Eglise nous représente, dans l'Evangile de ce jour, la guérison de la belle-mere de S. Pierre en particulier, & celle de plusieurs autres personnes affligées de diverses maladies, qui ne sont marquées qu'en général. Il est dit de la belle-mere de S. Pierre, qu'*elle avoit une fievre violente :* TENEBATUR *magnis febribus :* & cette fievre est une image très-vive des passions, que Jesus-Christ est principalement venu guérir. Car comme la fievre est un mouvement du sang contre la nature, qui la trouble par une agitation violente & déréglée ; de même la passion, c'est-à-dire la concupiscence dominante, est un état de l'ame contraire à sa nature, & qui la trouble, l'agite & la renverse jusques dans le fond. L'homme n'est point fait pour mener une vie de passion. Il en étoit parfaitement exempt selon l'institution de sa nature ; & son amour étoit parfaitement conforme à l'état & à l'ordre des choses. Il n'avoit qu'un mouvement

réglé & uniforme qui le portoit vers Dieu, & n'en avoit aucun vers les créatures que par rapport à Dieu. Il n'aimoit point toutes les choses corporelles, parce qu'il savoit qu'il étoit plus noble qu'elles. Il se tenoit dans le milieu où il avoit été établi; assujetti à Dieu comme à son souverain bien, dominant les créatures insensibles, égal à celles qui jouissent de la raison, & les regardant, non comme son bien, mais comme associées à son bonheur. C'est le péché qui a troublé cette divine économie, qui a donné à l'ame ce mouvement déréglé & impétueux vers les créatures corporelles; & c'est là proprement ce qu'on peut appeller la fièvre. Car comme la fievre accompagne presque toutes les maladies particulieres; de même la concupiscence ou la passion est jointe à tous les autres maux de l'ame.

II. L'effet ordinaire de la fievre corporelle est de priver le corps de vigueur & de force, de le réduire à l'impuissance d'agir, & à une foiblesse qui le conduiroit à la mort, si la fievre ne cessoit. C'est aussi l'effet des passions d'ôter à l'ame la force, ou plutôt la volonté de s'élever à Dieu, d'abaisser l'ame vers la terre, & de l'y tenir attachée, de faire

qu'elle ne sauroit plus se soutenir dans sa rectitude, & enfin de lui donner la mort en la privant de la vie de Dieu, & de l'habitation de son Esprit-Saint. Car c'est la différence de la mort corporelle & de la mort spirituelle, que le corps cesse entiérement de se remuer quand il est mort; au lieu que l'ame, toute morte qu'elle soit, a encore un mouvement, ou plutôt divers mouvemens à l'égard de l'objet de sa passion & de toutes les choses qui la favorisent, ou l'empêchent d'en jouir. Ainsi elle est capable de joie dans cet état, mais d'une joie misérable dans des biens faux & indignes d'elle, qui est jointe avec la privation de la véritable joie, c'est-à-dire de celle que lui donnoit la jouissance de Dieu.

III. Le mouvement réglé d'une personne qui se porte bien, entretient la vigueur dans tout le corps, & fait que chaque partie s'acquitte bien de la fonction à laquelle elle est destinée; que l'estomac digere les alimens, que toutes les parties se nourrissent, que ce qui doit se séparer se sépare, & que la masse du sang se purifie & se décharge des parties vicieuses capables de nuire au corps. Au contraire, le mouvement déréglé d'une fievre violente trouble les fonctions de

toutes les parties du corps; l'estomac ne digere presque plus; tous les membres demeurent sans nourriture; il se fait des séparations de parties qui devroient demeurer unies, des unions de celles qui devroient demeurer séparées. La même chose arrive dans nos ames, selon qu'elles sont saines ou malades. Quand la volonté n'est remuée que par la raison & par l'amour de ce qui est véritablement aimable; comme cet amour s'accorde toujours avec le vrai intérêt de l'homme, il n'y a rien que de réglé dans sa vie & dans ses actions. Tout y est juste, tout y est raisonnable, tout y est saint. Mais quand l'ame vient à être agitée par la fievre de quelque passion déraisonnable, tout le corps de ses actions se déregle & se trouble; rien ne demeure dans son état; les actions les plus essentielles à la vie de l'ame, ou ne sauroient plus se pratiquer, ou se pratiquent d'une maniere pleine de défauts; parce que l'ame est toute occupée de cette action violente qui fait son déréglement & sa maladie.

IV. La fievre change le gout de ceux qui en sont travaillés, & fait que les meilleurs alimens & les plus agréables dans la santé, deviennent insipides & de mauvais gout aux malades; parce

qu'il y a des parties de l'humeur qui cause la fievre, qui se répandent dans les organes du gout. Les passions font le même effet sur le gout spirituel. Elles l'alterent & le corrompent, & font que ce qui est le plus agréable à une ame saine, paroît amer & insupportable à celle qui est malade de quelque passion. L'homme passionné ne se plaît que dans l'objet de sa passion, & il n'a que du dégout pour tout ce qui n'y a point de rapport. On ne voit & on ne sent les choses telles qu'elles sont, que quand on est exempt de la fievre des passions.

V. Les divers degrés des fievres alterent diversement les corps. Les petites fievres ne font pas voir les choses autrement qu'elles ne sont : mais les plus violentes agissent même sur l'imagination, & dégénérant en phrénésie, troublent absolument la raison. Les petites passions laissent subsister dans les pécheurs le jugement spéculatif du bien & du mal. Ils se laissent aller au vice, en suivant la pente de la nature & le mouvement de la passion : mais ils ne laissent pas de le condamner en eux-mêmes & dans les autres. Au contraire les fortes passions changent même le jugement spéculatif, & font prendre le bien pour le mal, & le mal pour le bien : & c'est même le

progrès ordinaire des passions, que d'en venir par degrés jusqu'à ôter à ceux qui en sont possédés, le discernement du bien & du mal. La raison soutient encore quelque combat contre les passions naissantes; mais elle est pleinement assujettie aux passions qui sont dans leur force & leur violence.

VI. Ce furent ceux qui étoient avec Jesus-Christ, qui le prierent de guérir la belle-mere de saint Pierre, qui avoit cette fievre violente; & il n'est pas dit qu'elle ait fait elle-même aucune priere pour cela. Peut-être que la violence de son mal l'empêchoit de le connoître & d'en désirer la guérison. Mais ce qui arrive rarement dans les fievres corporelles, qui est que l'on perd le discernement de son état & que l'on s'y trouve bien, arrive presque toujours dans la fievre spirituelle des passions. C'en est presque toujours un symptome que d'aimer son mal, & de ne plus désirer d'en guérir. Ainsi on n'a guere recours aux prieres pour obtenir de Dieu sa guérison. On trouve toujours quelque moyen de justifier ses passions, & de se persuader que rien ne nous oblige d'y renoncer. Cette raison devroit nous porter à demander à Jesus-Christ avec plus d'ardeur la guérison des maladies spirituel-

les des autres, que celle de leurs maladies corporelles; parce qu'elles leur sont d'ordinaire plus inconnues, & qu'ils sont moins en état de la demander. Et en pratiquant cette charité envers les autres dans leurs maladies spirituelles, nous n'obtiendrons pas seulement de Dieu ce que nous demanderons pour eux, mais nous l'engagerons de plus à nous faire rendre par d'autres cette même charité dans nos maux spirituels.

VII. Voilà la maladie qui nous est représentée par la fievre de la belle-mere de saint Pierre. Jesus-Christ en la guérissant, fait voir ce qu'il opere dans une ame qu'il délivre de la servitude de ses passions. Car comme cette femme étant guérie, se leva aussi-tôt & se mit à servir Jesus-Christ & ses Disciples; une ame délivrée du joug des passions qui la dominoient, reçoit en même-temps la force de servir Dieu, & de s'occuper aux ministeres qu'il lui a confiés. Voilà la marque d'une vraie conversion. Toutes les autres sont trompeuses. Quand on voit une personne fidele à s'acquitter de tous ses devoirs, on a sujet d'en avoir bonne opinion, & de la croire guérie: mais quand on ne s'en acquitte qu'imparfaitement, & qu'on en néglige

plusieurs, cela se ressent encore de la fievre & du déréglement des passions; & il est à craindre qu'elles n'aient que changé d'objet, & que l'on ne continue encore dans le fond à mener une vie de passion. Car le propre effet de la vraie conversion est celui qui est marqué par saint Pierre, *de ne plus suivre les desirs des hommes, mais de passer tout le reste de sa vie dans l'exécution* fidele *de la volonté de Dieu.* 1. Petri 4, 2.

VIII. La guérison de la belle-mere de saint Pierre excita tous ceux qui avoient des malades à les amener à Jesus-Christ, & *il les guérit tous*, dit l'Evangile, *en leur imposant les mains.* Il arrive souvent de même que Dieu ayant converti un grand pécheur, lui donne plusieurs compagnons en faisant plusieurs guérisons spirituelles dans le même lieu : & il est rare de voir des gens convertis d'une maniere extraordinaire, sans que Dieu les rende le principe & le motif de la conversion de plusieurs. Dieu suit dans l'ordre de la grace celui qu'on remarque dans la nature, afin qu'on ne les distingue pas. Et comme il y a une certaine contagion dans le mal & dans les vices, & qu'il n'y a guere de gens extraordinairement déréglés qni ne communiquent leurs déréglemens à plusieurs,

Dieu veut aussi que les conversions & les vertus extraordinaires soient imitées par plusieurs personnes ; & il s'en sert d'ordinaire pour leur donner un mouvement efficace de changer de vie. Ainsi nous devons tâcher de faire un bon usage de toutes celles que Dieu expose à nos yeux, & qui viennent à notre connoissance : car ce sont des occasions favorables pour obtenir les graces qui nous sont nécessaires. Nous devons faire ce que font les pauvres. Quand ils entendent dire qu'on fait des largesses & des aumônes dans quelque maison, ils se pressent aussi-tôt pour y avoir part. Il y a aussi des temps de graces, où il semble que Dieu soit plus disposé à en donner, & c'est à nous à les ménager.

IX. Jesus-Christ guérissoit les malades, comme il est marqué dans l'Evangile, par l'imposition de ses mains, qui étoit une cérémonie ordinaire parmi les Juifs. Mais dans ces cérémonies Judaïques que Jesus-Christ a fait passer dans la pratique de son Eglise, il faut toujours remarquer que la raison n'en est pas, que Jesus-Christ ait voulu en cela imiter les Juifs en pratiquant leurs cérémonies : mais c'est que Dieu a voulu qu'elles fussent pratiquées par les Juifs,

parce qu'elles devoient l'être dans l'Eglise Chrétienne. L'Eglise est toujours la fin des pratiques de la Synagogue, comme Jesus-Christ est la fin de la loi. Il faut donc juger de ces cérémonies, non par les fins que les Juifs s'y sont proposées, mais par celles que Jesus-Christ a eues en les établissant dans son Eglise. L'imposition des mains qu'il joignoit à la guérison des malades, étoit un signe que c'étoit par son humanité qu'elle s'opéroit, c'est-à-dire par Jesus-Christ homme, & qu'il n'en falloit point chercher d'autres causes. Et quand les Prêtres ou les Evêques se servent du même signe, soit dans l'administration de la Pénitence, soit dans celle de la Confirmation & du Sacrement de l'Ordre, elle signifie de même, que l'effet de ces Sacremens est opéré par la puissance de Jesus-Christ Dieu & homme, dont les Prêtres & les Evêques tiennent la place, & au nom duquel ils agissent en administrant les Sacremens. Il ne faut donc point s'informer de ce que cette cérémonie signifioit parmi les Juifs, puisque l'usage qu'en fait l'Eglise est la vérité de celui qui en a été fait par les Juifs.

SUR L'ÉVANGILE DU VENDREDI DE LA III SEMAINE DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Jean, 4, 5.*

EN *ce temps-là, Jesus vint en une ville de Samarie, nommée Sichar, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Or il y avoit là* un puits qu'on appelloit la *fontaine de Jacob. Et Jesus étant fatigué du chemin, s'assit sur cette fontaine* pour se reposer. *Il étoit environ la sixieme heure* du jour. *Il vint alors une femme de Samarie pour tirer de l'eau. Jesus lui dit : Donnez-moi à boire; car ses Disciples étoient allés à la ville pour acheter à manger. Mais cette femme Samaritaine lui dit : Comment vous, qui êtes Juif, vous me demandez à boire, à moi qui suis Samaritaine; car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains? Jesus lui répondit : Si vous connoissiez le don de Dieu, & qui est celui qui vous dit, donnez-moi à boire, vous lui* en *auriez peut-être demandé* vous-même, *& il vous auroit donné de l'eau vive. Cette femme lui dit : Seigneur, vous*

n'avez point de quoi en puiser, & le puits est profond : d'où auriez-vous donc de l'eau vive ? Etes-vous plus grand que notre pere Jacob, qui nous a donné ce puits, & en a bu lui-même, aussi-bien que ses enfans & ses troupeaux ? Jesus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif; au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif : mais l'eau que je lui donnerai, deviendra dans lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusques *dans la vie éternelle. Cette femme lui dit : Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, & que je ne vienne plus ici pour en puiser. Jesus lui dit : Allez, appellez votre mari, & venez ici. Cette femme lui répondit : Je n'ai point de mari. Jesus lui dit : Vous avez raison de dire que vous n'avez point de mari ; car vous avez eu cinq maris, & maintenant celui que vous avez n'est pas votre mari ; vous avez dit vrai en cela. Cette femme lui dit : Seigneur, je vois bien que vous êtes un Prophete. Nos peres ont adoré sur cette montagne, & vous autres vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer. Jesus lui dit: Femme, croyez-moi, le temps va venir que vous n'adorerez plus le Pere, ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connoissez point : pour nous nous ado-*

rons ce que nous connoissons ; car le salut vient des Juifs. Mais le temps vient, & il est déja venu, que les vrais adorateurs adoreront le Pere en esprit & en vérité : car ce sont là les adorateurs que le Pere cherche. Dieu est esprit, & il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit & en vérité. Cette femme lui répondit : Je sais que le Messie, (c'est-à-dire le CHRIST) *doit venir : lors donc qu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses. Jesus lui dit : C'est moi-même qui vous parle. En même-temps ses Disciples arriverent, & ils s'étonnoient de ce qu'il parloit avec une femme. Néanmoins nul ne lui dit : Que lui demandez-vous ? ou d'où vient que vous parlez avec elle ? Cette femme cependant laissant là sa cruche, s'en retourna à la ville, & commença à dire à tout le monde : Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait ; ne seroit-ce point le* CHRIST ? *Ils sortirent donc de la ville pour venir le trouver. Cependant ses Disciples le prioient* de prendre quelque chose, *en lui disant : Maître, mangez. Et il leur dit : J'ai une viande à manger que vous ne connoissez pas. Les Disciples se disoient donc l'un à l'autre : Quelqu'un lui auroit-il apporté à manger ? Jesus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, & d'accomplir son œuvre. Ne dites-vous*

pas vous-mêmes, que dans quatre mois la moiſſon viendra? Mais moi, je vous dis: Levez vos yeux, & conſidérez les campagnes qui ſont déja blanches, & prêtes *à moiſſonner: & celui qui moiſſonne reçoit la récompenſe, & amaſſe les fruits pour la vie éternelle; afin que celui qui ſeme ſoit dans la joie auſſi-bien que celui qui moiſſonne. Car ce que l'on dit d'ordinaire, eſt vrai en cette rencontre. Que l'un ſeme & l'autre moiſſonne. Je vous ai envoyé moiſſonner ce qui n'eſt pas venu par votre travail: d'autres ont travaillé, & vous êtes entré dans leurs travaux. Or il y eut beaucoup de Samaritains de cette ville-là qui crurent en lui ſur le rapport de cette femme, qui les aſſuroit qu'il lui avoit dit tout ce qu'elle avoit jamais fait. Les Samaritains étant donc venu le trouver, le prierent de demeurer chez eux; & il y demeura deux jours. Et il y en eut beaucoup davantage qui crurent en lui pour l'avoir entendu parler; de ſorte qu'ils diſoient à cette femme: Ce n'eſt plus ſur ce que vous nous en avez dit que nous croyons* en lui; *car nous l'avons oui nous-mêmes, & nous ſavons qu'il eſt vraiment le Sauveur du monde.*

EXPLICATION.

I. CEt Evangile qui contient l'entretien de Jesus-Christ avec une femme de Samarie, renferme tant d'instructions, qu'il faut nécessairement se borner à quelques-unes, sans entreprendre de les marquer toutes. Nous nous arrêterons à celles qui suivent.

Jesus-Christ, après avoir demandé à boire à cette femme, lui fit ouverture des vérités qu'il avoit à lui annoncer : *Si vous connoissiez*, lui dit-il, *le don de Dieu, & qui est celui qui vous dit, Donnez-moi à boire, vous lui en auriez demandé vous-même, & il vous auroit donné de l'eau vive.* Il lui marque par ces paroles, qu'elle ne connoissoit pas l'excellence du don qu'il étoit prêt de lui faire ; & que si elle l'avoit connu, elle lui auroit demandé ce don, & qu'il le lui auroit accordé. Il veut dire qu'elle ne connoissoit pas l'excellence du don de la grace évangélique ; qu'elle ne savoit pas que c'étoit à lui à la donner, parce qu'il étoit le Messie : & il éleve ainsi peu à peu son esprit à concevoir & à désirer une autre eau que celle de son puits. Mais ces paroles nous donnent lieu en même-temps de faire réflexion, que presque tous les Chrétiens sont engagés dans le défaut

de cette femme, c'eſt-à-dire, qu'ils ne connoiſſent point l'excellence des dons de Dieu. Cela paroît par le peu de ſoin qu'ils ont de les acquérir, & le peu d'effort qu'ils font pour ſe les procurer. A qui ne peut-on point dire, par exemple, qu'il ne ſait ce que c'eſt que le don de la juſtification qui nous tire de la ſervitude du démon, & nous donne droit au royaume de Dieu, en nous faiſant entrer dans le corps de Jeſus-Chriſt? Car ſi l'on connoiſſoit l'excellence de ce don, on prendroit les voies ſûres pour y parvenir, quand on ne l'a pas reçu; & pour le conſerver, quand on l'a reçu: & l'on ne ſe tiendroit pas en repos ſur des opinions incertaines & douteuſes. Eſt-ce eſtimer ce don comme il faut, que de l'expoſer tous les jours à des voleurs qui l'ont ravi à une infinité de gens plus forts que nous? Et n'eſt-ce pas ce que l'on fait en choiſiſſant des états de vie où très-peu de perſonnes conſervent la grace, ſans que nous ayons aucune raiſon de nous croire plus forts, ni que nous prenions plus de précautions que ceux qui y périſſent?

Les gens de guerre qui ſe piquent de valeur, s'expoſent à la vérité ſouvent à la mort: mais c'eſt que la vie n'eſt pas leur tréſor; c'eſt leur gloire ou leur for-

tune. Mais on ne commet point cette imprudence à l'égard des choses que l'on considere comme son bien principal. Ainsi le peu de crainte que l'on a de perdre la grace, est une grande marque qu'il y a quelque autre objet qui fait plus d'impression sur le cœur. On a donc bien raison de nous dire : *Si scires donum Dei : Si vous saviez* l'excellence de *ce don de Dieu*, vous ne le hazarderiez pas si témérairement ; vous vous retireriez de tant d'occasions de le perdre, vous fuiriez cette vie d'oisiveté, d'inutilité, de dissipation, qui fait périr tant de gens.

II. Il en est de même de tous les autres dons de Dieu. Qui en connoîtroit l'excellence, les acheteroit au prix de toutes choses. Quand on ne le fait pas, c'est qu'on ne les connoît pas. Qui sauroit le bien qu'il y a à se retirer de ce monde, & à consacrer son ame & son corps à Dieu, ne s'engageroit jamais dans les embarras du siecle. Qui sauroit le prix de l'humilité, de la pauvreté, de la vigilance, de la douceur & de toutes les autres vertus, les demanderoit continuellement à Dieu, & ne cesseroit point de s'y exercer. Notre peu d'ardeur à pratiquer les vertus, fait voir que nous n'en connoissons point l'excellence,

lence. Nous devrions donc commencer par demander à Dieu la lumiere pour les connoître : & c'eſt en quelque ſorte la premiere priere dont nous ayons beſoin. Tant que nous n'aurons qu'une connoiſſance froide & obſcure de l'excellence des dons de Dieu & de la néceſſité de ſa grace, nous ne ferons auſſi que des prieres languiſſantes. Ainſi il n'y a point de conſidérations plus utiles que celles qui peuvent rehauſſer en nous l'idée de l'excellence des graces de Dieu. Et pour nous y exciter, nous devrions nous dire ſouvent à nous-mêmes : *Si vous connoiſſiez le don de Dieu :* Si *ſcires donum Dei;* tant pour nous convaincre que nous ne les connoiſſons pas, que pour nous faire déſirer de les connoître. Si nous ſavions le bien de la patience, nous ne nous plaindrions pas des maux de la vie. Si nous ſavions le bien de l'obéiſſance, nous ne nous plaindrions point d'être obligés à l'aſſujettiſſement. Si nous ſavions le bien de l'humilité, nous ne nous plaindrions pas des humiliations, qui ſont la voie pour l'acquérir. Ainſi dans toutes ces occaſions, & autres ſemblables, nous devons nous dire à nous-mêmes : *Si ſcires donum Dei.*

III. Le peu de ſentiment que nous avons de ces dons, ne procede pas ſeu-

lement du peu de connoissance que nous avons de l'excellence des biens qu'ils nous procurent, mais aussi du peu d'idée que nous avons de la grandeur des maux dont ils nous délivrent. Il est donc de notre devoir de tâcher de mieux connoître ces maux dont nous ne saurions être délivrés, que parce que Jesus-Christ appelle *le don de Dieu*. Le péché est le principal de ces maux, & la source de tous les autres. Or le péché est si horrible, que Dieu, dont les jugemens sont toujours pleins de justice, & qui les tempere même par sa miséricorde, voulant le punir, ne trouve point de peine qui lui soit proportionnée, que l'enfer, c'est-à-dire, une peine éternelle dans sa durée, & inconcevable dans sa grandeur; & voulant le pardonner, il n'en accorde le pardon qu'en obligeant son propre Fils de mourir pour réparer l'outrage que le péché a fait à sa sainteté, & la confusion & la difformité qu'il a causée dans le monde. C'est par ces deux terribles jugemens de Dieu, que nous pouvons nous former quelque idée de l'énormité que Dieu connoît dans le péché; & par-là nous pouvons aussi juger de l'excès de l'aveuglement de l'homme. Car quelque énorme que soit le péché, l'homme se fait un jeu & un divertisse-

ment de le commettre. *L'insensé*, dit le Prov. 10, 23.
Sage, *fait le mal en riant* : Quasi *per risum stultus operatur scelus*, parce que l'aveuglement des hommes est encore plus prodigieux que le péché.

IV. Jesus-Christ désigne ce don de Dieu par le mot d'eau vive ; & la qualité qu'il attribue à cette eau vive, est qu'elle appaise pour jamais la soif, au lieu que l'eau du monde ne l'appaise point. *Quiconque*, dit-il, *boit de cette eau*, c'est-à-dire de l'eau du monde, *aura encore soif; au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif : mais cette eau deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusques dans la vie éternelle.* Il a voulu nous marquer par-là l'excellence des biens du ciel au-dessus des biens de la terre. Dans quelque abondance que nous jouissions de ceux-là, ils nous laissent toujours dans la soif & dans l'indigence ; & comme il faut enfin en être privé par la mort, ils nous laisseront dans une soif & une indigence éternelle. Mais l'effet de la grace, quand on la reçoit de Dieu, est premiérement d'appaiser cette soif des choses temporelles, & de nous délivrer ainsi de cette indigence qui tourmente & tourmentera tous les méchans ; & secondement, de contenter éternelle-

ment nos justes désirs par la possession du bien souverain qu'elle nous acquiert.

Ainsi l'on ne désirera plus les choses temporelles, parce qu'on les méprisera ; & le désir des éternelles sera satisfait par la jouissance. Voilà la premiere différence des biens du monde & des biens de Dieu : & cette premiere différence ne nous apprend pas seulement l'excellence de l'eau de Jesus-Christ au-dessus de l'eau du monde, c'est-à-dire, de l'amour de Dieu au-dessus de l'amour des créatures ; mais elle nous apprend encore à reconnoître si nous avons effectivement reçu de cette eau céleste. Car si l'eau du monde continue d'exciter en nous une soif insatiable, puisque l'effet de l'eau de Jesus-Christ est de l'appaiser, on peut juger par-là que ce n'est pas de son eau que notre cœur est rempli. Quand on voit un pénitent qui renonce aux espérances trompeuses du siecle, & qui ne veut plus travailler que pour l'éternité, c'est un grand signe qu'il a reçu de cette eau qui désaltere : mais si on le voit aussi ardent qu'il étoit à la recherche de ses intérêts, aussi occupé & aussi possédé des désirs du siecle, c'est un signe évident qu'il n'a bu que de cette eau dont il est dit : *Quiconque en boira aura encore soif :* OMNIS *qui bi-*

berit ex hac aqua, sitiet iterum. Ce sont d'étranges pénitens, que des pénitens ambitieux, avares, voluptueux, & qui témoignent par toute leur conduite, qu'ils sont possédés autant que jamais de la soif des biens du monde.

V. La seconde différence est une suite de la premiere. Les eaux du monde & la félicité temporelle ne coulent que sur la terre; mais cette nouvelle fontaine que Jesus-Christ forme dans le cœur, porte ses eaux jusques dans le ciel où elle fait fructifier toutes nos œuvres. Qui sauroit l'art d'élever des plantes éternelles, mépriseroit fort les plantes communes & périssables. Qui sauroit l'art de faire des édifices incorruptibles & incapables d'être détruits, mépriseroit fort les édifices communs qui périssent & se détruisent en mille manieres. C'est la grace qui nous apprend cet art merveilleux, ou plutôt qui est elle-même cet art. Sans elle nous ne faisons que des œuvres non-seulement périssables, mais mortes & entiérement privées de vie. Avec elle toutes nos œuvres sont non-seulement vivantes, mais éternelles; car elles nous suivront dans l'éternité, elles y produiront leur fruit, & nous en jouirons à jamais. Comment les hommes peuvent-ils être assez stu-

pides, pour ſonger à autre choſe qu'à acquérir ce tréſor ineſtimable ?

VI. Sans ce don de Dieu rien ne mérite le nom de bien, & avec ce don il n'y a point de mal véritable. Qu'un homme ſoit comblé de tous les biens humains, qu'il jouiſſe de la ſanté, de la force, de la beauté, de l'adreſſe, de l'eſprit, des richeſſes, de la grandeur, de la réputation, du crédit, de l'amour de tous les hommes; ſi Dieu n'y ajoute ſon don excellent, qui eſt celui de ſon amour, tous ces biens humains n'auront point d'autre effet que de le rendre plus malheureux, parce que ſans l'amour de Dieu il abuſera de tous ces biens, & ne s'en ſervira qu'à irriter Dieu, & à s'amaſſer des tréſors de colere pour le jour de la colere. Qu'un homme au contraire ſoit accablé de toutes ſortes de miſeres & de maux, cet unique don en fera des biens très-réels & très-effectifs, parce qu'il les rendra des ſources de mérites & des ſemences de couronnes immortelles & incorruptibles dans le ciel. Avec ce don on eſt bien par-tout, parce qu'on trouve partout ce que l'on aime. On eſt en ſûreté par-tout, parce qu'on trouve par-tout la protection de la juſtice. Il n'y a aucun lieu où elle ne nous délivre des maux,

où elle ne change les maux en biens, comme je l'ai déja dit. Ainsi ce don est le don des dons, qui les comprend tous, qui suffit pour rendre les hommes heureux, & sans lequel ils ne peuvent être que malheureux; & ils n'ont pour l'obtenir qu'à le connoître & le désirer.

VII. Jesus-Christ ayant convaincu cette femme qu'il étoit Prophete, en lui faisant voir qu'il pénétroit le fond de son cœur, & que ses plus secretes actions lui étoient connues, lui donna par-là occasion de lui proposer la question sur laquelle les Samaritains étoient en différend avec les Juifs, touchant le lieu où il étoit permis de sacrifier : car il est clair que dans les paroles par lesquelles cette femme de Samarie exprime sa question, le mot d'*adorer* signifie sacrifier. *Nos peres*, dit-elle, *ont adoré sur cette montagne ; & vous autres vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer :* PATRES *nostri in monte hoc adoraverunt ; & vos dicitis, quia Jerosolymis est locus ubi adorare oportet.*

Je dis qu'il est clair que le mot d'*adorer* signifie ici sacrifier; puisque la prétention des Juifs n'a jamais été, qu'il ne fût pas permis d'adorer Dieu en un autre lieu qu'à Jérusalem; mais seulement qu'il n'étoit pas permis de sacrifier à

Dieu hors de Jérusalem. Jesus-Christ a donc pris aussi dans sa réponse ce terme dans le même sens, & c'est dans ce sens qu'il déclare à cette femme que le temps de la loi nouvelle étoit venu, & que le propre du temps de cette loi étoit qu'on n'y seroit plus obligé de n'*adorer*, c'est-à-dire de ne sacrifier que dans Jérusalem, ou dans quelque autre lieu particulier ; mais qu'il seroit permis d'offrir en tout lieu le sacrifice propre à la loi nouvelle : & par-là il fait voir manifestement que la loi nouvelle auroit aussi un sacrifice extérieur, puisqu'il ne s'agit nullement ici des sacrifices purement intérieurs, & qu'il a toujours été permis d'offrir ces sacrifices en tous les endroits du monde.

Il est clair que cette instruction que Jesus-Christ donna à la Samaritaine, exprime parfaitement la doctrine de l'Eglise touchant le sacrifice ; puisqu'elle établit dans le temps de la loi nouvelle un sacrifice extérieur qui peut s'offrir en tous les lieux du monde, & que rien ne peut être plus contraire à cette doctrine de Jesus-Christ, que celle des Prétendus-Réformés ; Jesus-Christ donnant pour marque de la loi nouvelle, que l'on y offriroit par tout le monde des sacrifices extérieurs ; & les Réformateurs

faisant consister cette loi, en l'abolition de tous les sacrifices extérieurs par tout le monde.

VIII. Mais ces paroles de Jesus-Christ nous marquent aussi clairement de quelle maniere le sacrifice doit s'offrir dans la loi nouvelle, & qui sont ceux qu'il appelle vrais adorateurs & vrais sacrificateurs. Car il ne se contente pas de les marquer par cette qualité d'adorer en tous lieux, & de les distinguer par-là des Juifs & des Samaritains qui n'adoroient qu'en un lieu : il y ajoute, qu'ils adoreront en esprit & en vérité. *Le temps vient*, dit-il, *& il est déja venu, que les vrais adorateurs adoreront le Pere en esprit & en vérité.*

On demande souvent avec quelle disposition il faut offrir le sacrifice de la loi nouvelle, c'est-à-dire celui de la Messe, & par conséquent avec quelle disposition il faut y assister, puisqu'on l'offre en y assistant : & voici Jesus-Christ qui l'enseigne expressément : il faut l'offrir, selon lui, *en esprit & en vérité.* Voilà ce qui peut nous rendre *vrais adorateurs.* Or qu'est-ce que l'offrir en esprit, *in spiritu?* L'Apôtre saint Paul nous l'apprend, lorsqu'il dit du sacrifice de la Croix, que Jesus-Christ *s'est offert lui-même à* Heb. 9, *Dieu par le Saint-Esprit, comme une vic-* 14.

time ſans tache : Qui *per Spiritum ſanctum ſemetipſum obtulit immaculatum Deo.* Ainſi le ſacrifice de nos autels n'étant que la continuation de l'oblation de la même victime offerte ſur la Croix, & Jeſus-Chriſt l'y offrant encore ſur la terre comme il l'a offerte ſur le Calvaire & comme il l'offre dans le Ciel, il eſt clair que pour y être adorateurs en eſprit comme lui, il faut l'offrir par le Saint-Eſprit, c'eſt-à-dire par l'eſprit de charité & d'amour. Sans cela on ne peut être qu'un faux adorateur, ſoit qu'on l'offre comme Prêtre, ſoit que l'on coopere au ſacrifice en qualité d'aſſiſtant. On ne dit pas que tous ceux en qui le Saint-Eſprit n'habite pas encore, & qui ne ſont pas juſtifiés, ſoient de faux adorateurs. Il ſuffit que le Saint-Eſprit remue leurs cœurs, & qu'il les porte à offrir Jeſus-Chriſt par quelque mouvement de charité, quoiqu'elle ne ſoit pas encore juſtifiante. Mais il n'y a point d'adoration, ni de ſacrifice de la loi nouvelle, quand il n'y a point du tout d'amour; & tous ceux qui en ſont abſolument privés, qui n'ont aucun deſir de quitter le péché & de ſe convertir, ne ſauroient offrir à Dieu qu'un culte judaïque. Il eſt vrai que l'adoration & le culte rendu à Dieu par le ſacrifice de

nos autels, eſt toujours un culte & un ſacrifice de la loi nouvelle : mais il l'eſt, parce que Jeſus-Chriſt s'y offre toujours comme premier & ſouverain Prêtre ; parce que toute l'Egliſe coopere & ſe joint toujours à cette oblation : mais de la part de ceux qui aſſiſtent ſans amour à ce ſacrifice, ce n'eſt point un culte de la loi nouvelle, mais un culte de Samaritains ou de Juifs, ſans eſprit & ſans vérité.

IX. Si l'on eſt adorateur & ſacrificateur en eſprit, c'eſt-à-dire, ſi l'on offre Jeſus-Chriſt à ſon Pere par l'eſprit d'amour, il eſt impoſſible qu'on ne le ſoit en vérité, & que l'on ne ſoit ainſi du nombre de ces *adorateurs en eſprit & en vérité*, que le Pere cherche ; *Nam & Pater tales quærit qui adorent eum.* Mais auſſi ſi on l'offre ſans amour, il eſt impoſſible que l'on ſoit adorateur en vérité : car c'eſt l'amour qui fait la vérité du culte & de l'adoration ; & ſans amour il n'y a que fauſſeté. La raiſon en eſt que c'eſt par l'amour que l'ame ſe ſoumet à ce qu'elle regarde comme ſon bien ſouverain. Or c'eſt cette ſoumiſſion de l'ame qui fait l'eſſentiel & la vérité de l'adoration. Sans cette ſoumiſſion d'amour, tout le reſte du culte ne ſauroit être qu'extérieur & judaïque ; & par conſé-

quent du rang de ces taureaux & de ces boucs, que Dieu déclare dans le Pseaume qu'il n'exige point des hommes, &
Ps. 49, 9. qui sont incapables de lui plaire. *Non accipiam de domo tua vitulos, neque de gregibus tuis hircos.*

SUR L'ÉVANGILE
DU SAMEDI
DE LA III SEMAINE
DE CARÊME.

ÉVANGILE. *S. Jean, 8, 1.*

EN ce temps-là, Jesus s'en alla sur la montagne des Oliviers; mais dès la pointe du jour il retourna au temple, où tout le peuple s'amassa autour de lui; & s'étant assis, il commença à les instruire. Alors les Scribes & les Phariseens lui amenerent une femme qui avoit été surprise en adultere; & la faisant tenir debout au milieu du peuple, *ils lui dirent: Maître, cette femme vient d'être surprise en adultere. Or Moïse nous a ordonné dans la loi de lapider les adulteres. Quel est donc sur cela votre sentiment? Ils disoient ceci en le tentant, afin d'avoir de quoi l'accuser: mais Jesus se baissant, écrivoit avec son*

doigt sur la terre. Comme donc ils continuoient à l'interroger, il se leva & leur dit : Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette le premier la pierre. Puis se baissant de nouveau, il continua d'écrire sur la terre. L'ayant entendu parler de la sorte, ils se retirerent l'un après l'autre, les vieillards sortant les premiers. Et ainsi Jesus demeura seul avec la femme qui étoit au milieu de la place. Alors Jesus se relevant, lui dit : Femme, où sont vos accusateurs? Personne ne vous a-t-il condamnée? Elle lui dit : Non, Seigneur. Jesus lui répondit : Je ne vous condamnerai pas non plus. Allez-vous-en, & ne péché plus à l'avenir.

EXPLICATION.

I. CEt Evangile représente une action digne de la charité & de la douceur de Jesus-Christ envers une femme adultere, qui est accompagnée d'une prudence admirable, par laquelle il confondit les Pharisiens qui la lui avoient présentée. Il n'étoit pas convenable que Jesus-Christ, qui n'étoit point venu, comme il le disoit lui-même, *pour condamner le monde, mais pour le* Joan. 3. *sauver*, livrât par son jugement cette 17. femme à la mort. Il ne vouloit pas aussi donner lieu aux Pharisiens de publier

qu'il aboliſſoit la loi de Moïſe, quoiqu'il eût le pouvoir d'en diſpenſer, étant le maître de cette loi. Il uſa donc d'un tempérament, qui fut de ne rien dire préciſément ſur la queſtion que les Phariſiens lui faiſoient, s'il falloit lapider cette femme comme la loi l'ordonnoit. Il fit ſemblant d'avoir l'eſprit occupé à écrire ſur la terre, & ne leur répondit rien. Quand des gens nous interrogent avec mauvaiſe intention & ſans pouvoir, il eſt permis, non de les tromper par des équivoques, mais d'éluder leur demande en ne leur répondant point : c'eſt tout ce qui eſt permis à la prudence chrétienne, & c'eſt l'exemple que Jeſus-Chriſt nous a donné en cette occaſion.

II. Les Phariſiens inſiſtant, il les mit en déſordre par une réponſe pleine de ſageſſe ; car elle ne leur donnoit point lieu de l'accuſer de violer la loi, qui étoit ce qu'ils prétendoient ; & elle ne leur donnoit point auſſi occaſion de lapider cette femme, à quoi ils étoient portés par le deſir de ſe ſignaler par un faux zele pour la loi. *Que celui*, dit-il, *d'entre vous qui eſt ſans péché, lui jette la premiere pierre.* Les Phariſiens ne ſachant donc que conclure de cette réponſe, *s'en allerent les uns après*

les autres ; & Jesus-Christ *qui demeura seul avec cette femme*, lui ayant demandé s'ils l'avoient condamnée : comme elle lui eut répondu que non, il lui dit qu'il ne la condamnoit pas non plus, qu'elle s'en allât, & qu'elle ne péchât plus. C'est le divin artifice par lequel il lui sauva la vie, sans donner prise à la malice de ses ennemis. Et il ne faut pas douter que si nous avions le cœur pur & dégagé de toute passion, l'esprit de Dieu ne nous fournît souvent aussi des tempéramens & des voies pour conserver la vérité, la justice & toutes les vertus, sans choquer les hommes. C'est pour l'ordinaire la chaleur des passions qui se mêlent dans nos actions, qui fait que pour conserver une vertu, nous en choquons une autre, & que nous manquons, ou à la vérité, ou à la charité.

III. Cette parole de Jesus-Christ, *Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la premiere pierre*, doit être bien entendue. Elle ne signifie pas que celui qui est pécheur, perde absolument le droit de punir les pécheurs. Un Juge, un pere, un Roi, un maître, peuvent punir ceux qui leur sont soumis, quoiqu'ils se reconnoissent eux-mêmes pécheurs. Mais elle signifie qu'ils ne doi-

vent pas le faire d'une certaine maniere. On peut faire injustement des actions de justice. On peut se porter par de mauvais motifs à punir ceux qui méritent d'être punis. Quand les gens qui se sentent coupables de grands péchés, sont obligés d'en punir d'autres qui ne sont pas plus coupables qu'eux, ils sont obligés de le faire avec une confusion intérieure, & ils sont très-mal de s'y porter avec joie, & pour se signaler eux-mêmes par une action de zele. Jesus-Christ voyoit que c'étoit en cette derniere maniere que les Pharisiens se portoient à lapider cette femme. Ils eussent été bien aises d'acquérir par son supplice la réputation de zélés; & étant plus coupables qu'elle, ils vouloient paroître à ses dépens religieux observateurs de la loi. Pour empêcher donc cette mauvaise maniere de faire cette action de justice, Jesus-Christ leur dit : *Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la premiere pierre :* ce qui les faisant souvenir de leurs péchés, étoit propre à réprimer ce mauvais desir, de se signaler par la mort de cette femme. Il n'empêcha pas proprement l'exécution de la loi de Moïse; mais en condamnant la mauvaise maniere de l'exécuter, il fit que

ceux qui n'avoient envie de faire mourir cette femme, que par un mauvais motif, s'en désisterent.

IV. La conviction où chacun doit être de la corruption de son cœur, ne lui interdit donc pas absolument la punition des coupables, lorsqu'il y est contraint par les loix divines ou humaines : mais elle retranche le faux zele qui le porte à exercer cette punition, en se préférant à eux, & en se regardant comme innocent en comparaison d'eux.

Ce zele est faux pour plusieurs raisons. Il est faux que les crimes des autres doivent être à qui que ce soit un sujet de se préférer à eux; parce qu'on ne sait si l'on n'est point plus coupable qu'eux. Car encore qu'on puisse être assuré de ne point avoir commis certains crimes visibles, personne ne sait si ses péchés intérieurs ne le rendent point plus criminel devant Dieu, que ceux qui sont coupables de ces crimes extérieurs; un seul péché spirituel, de haine, d'envie, d'orgueil, d'aversion pour la vérité, d'ingratitude envers Dieu, pouvant quelquefois surpasser en énormité une multitude de péchés corporels. Les diables, qui sont les plus coupables de tous les pécheurs, ne le sont point

par des péchés corporels, mais par des péchés conformes à leur nature, & purement ſpirituels.

V. Ce zele eſt faux, s'il nous porte à la punition des méchans avec cette penſée, que c'eſt par notre propre vertu & par notre ſeule volonté que nous ſommes exempts des crimes que l'on punit en eux. C'étoit là proprement la diſpoſition des Phariſiens, qui ſe croyoient vertueux par eux-mêmes. Et c'eſt cette préférence orgueilleuſe que l'Apôtre a
1. Cor. voulu retrancher par ces paroles : *Qui*
4, 7. *eſt-ce qui vous diſtingue des autres? Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu? Que ſi vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme ſi vous ne l'aviez point reçu?* Voûs avez reçu l'exemption des vices, ſi vous en êtes véritablement exempt. Ne vous en glorifiez donc point en vous préférant à ceux qui ne l'ont point reçue de Dieu : car ſi vous ne l'aviez pas reçue, vous y ſeriez tombé
Auguſt. comme eux; *n'y ayant aucun péché,* dit
Ser. 99, ſaint Auguſtin, *qui ſoit commis par un*
n. 6. *homme, que tout autre homme ne pût commettre auſſi-bien que lui, s'il étoit abandonné par celui qui eſt le recteur & le créateur des hommes :* Nullum *eſt peccatum quod facit homo, quod non poſſit facere & alter homo, ſi deſit rector à quo factus*

eſt homo. C'eſt ce qui oblige les vierges les plus pures, de ne jamais parler des femmes les plus abandonnées, avec cette fierté ſuperbe & ce zele amer, qui témoigneroit qu'elles ſe croiroient incapables des mêmes déſordres : & ce qui oblige auſſi les plus modérés, de ne pas inſulter aux plus emportés ; & les plus juſtes, de ne pas s'élever au-deſſus des plus injuſtes ; car s'il y a quelque différence dans les actions des uns & des autres, elles ne procedent pas de leur fonds, mais des dons gratuits qu'il a plu à Dieu de mettre en ceux qui les ont, & qu'il n'a pas accordés aux autres.

VI. Ce zele enfin eſt faux, s'il porte à la punition des pécheurs par un mouvement de haine. Il n'eſt pas encore temps de les haïr pendant qu'ils ſont en cette vie ; parce qu'il eſt encore poſſible qu'ils s'y corrigent : & la charité ne ſauroit ſe porter d'elle-même à leur ôter ce temps. Le temps de cette vie n'étant pas deſtiné de ſoi-même à la punition des crimes, on doit être fâché d'être obligé de les punir du dernier ſupplice. La charité ne porte d'elle-même à exercer contre les pécheurs que des peines médicinales, qui tendent à les corriger de leurs vices ; & ce doit être contre

son desir qu'elle leur abrege le temps de se corriger. C'est pourquoi les Evêques & les Prêtres se sont toujours rendus les intercesseurs des coupables, & ne sollicitent jamais des punitions capitales. Que si la nécessité de retenir les méchans par la crainte des derniers supplices, oblige quelquefois les Magistrats à en venir là ; si ces Magistrats sont animés de l'esprit du Christianisme, ils doivent s'y porter avec douleur & contre leur inclination, & non avec une certaine ardeur qui paroissoit dans ces Pharisiens. Jesus-Christ avoit donc droit d'éluder cette mauvaise maniere de poursuivre la punition de cette femme, quoiqu'elle fût juste en soi : car on peut faire très-injustement & très-mal les choses les plus légitimes & les plus justes.

VII. Cette réponse de Jesus-Christ peut donc nous être de grand usage en une infinité de rencontres, pour réprimer notre aigreur & les saillies impétueuses de nos humeurs. On est frappé des défauts du prochain. On s'en aigrit, & l'on seroit porté à les pousser avec force. Mais le remede de ce zele amer est de faire réflexion sur ses propres défauts, & de se dire à soi-même : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui*

jette la premiere pierre. Nous ſommes choqués qu'on juge témérairement de nous. Plaignons - nous - en fortement, pourvu que nous n'ayons jamais jugé témérairement de perſonne. Mais ſi nous nous ſentons coupables d'un grand nombre de jugemens précipités, n'eſt-ce pas une injuſtice viſible d'être ſi ſenſibles à ceux que l'on fait de nous? Il en eſt de même de tous les autres défauts. Tous ceux dont nous nous ſentons coupables, nous ôtent le droit de nous plaindre qu'on nous les reproche, & encore plus d'inſulter à ceux des autres, & doivent nous faire entrer dans un eſprit de douceur, de patience & de condeſcendance à l'égard de ceux qui en ont de ſemblables. Et quoique cela ne doive pas nous empêcher de tâcher de les en guérir, quand nous le pouvons, cela doit empêcher au moins tout le mépris & toute l'averſion que nous pourrions en concevoir contre eux.

VIII. On ne conſidere ordinairement la charité de Jeſus-Chriſt dans cette rencontre, qu'à l'égard de cette femme adultere, à qui il ſauva la vie : mais celle qu'il pratiqua envers les Phariſiens, ne fut pas moindre. Il les éclaira par le peu de paroles qu'il leur dit, qui déſarmerent leur paſſion : il les arrêta

par ſon ſilence, qui ne leur donnant aucun prétexte d'exercer leur faux zele contre cette femme, les obligea de *s'en aller l'un après l'autre*, ſans avoir pris la réſolution de la lapider. Tout eſt ſage, tout eſt charitable en Jeſus-Chriſt, ſon ſilence auſſi-bien que ſes paroles. Il parloit pour éclairer les hommes; pour jetter dans leur cœur les ſemences de la vérité; pour arrêter leurs paſſions; pour les empêcher de faire ce qui auroit troublé ſes deſſeins, & qui n'étoit pas dans l'ordre de ſa providence. Il ſe taiſoit pour ne pas les aigrir; pour ne pas lès ſcandaliſer par des vérités diſproportionnées à leur foibleſſe; pour ne pas leur donner lieu de ſe porter à des violences. Ainſi ſon ſilence étoit l'effet de ſa ſageſſe & de ſa charité auſſi-bien que ſes paroles. C'étoit un ſilence de raiſon & de volonté, dans lequel il avoit ſes vues & ſes deſſeins, & des vues, & des deſſeins de miſéricorde & de bonté. L'eſprit de charité dont il étoit animé, régloit en lui toutes choſes, & les rapportoit à des fins dignes de lui.

IX. Les hommes font quelque choſe de ſemblable, quand ils ſont pouſſés par quelque paſſion forte & agiſſante. Elle rapporte de même à ſes fins, & leur ſilence, & leurs paroles. C'eſt une

chose admirable combien la cupidité fournit de vues & de desseins cachés à un habile courtisan, pour supprimer certaines paroles qui peuvent nuire à ses intérêts, & pour en dire d'autres qui peuvent y être utiles. Il ne parle point & il ne se tait point au hazard. Il tend toujours à ses fins dans l'un & dans l'autre. Il est raisonnable, parce qu'il agit conformément à la fin qu'il se propose; mais il est misérable, parce que cette fin est mauvaise & déréglée. Un des grands défauts des hommes, c'est que n'étant point animés d'une charité vive & éclairée, qui se répande dans leurs actions & dans la conduite de leur vie, ils perdent d'ordinaire, & leurs paroles, & leur silence. Ils pourroient recueillir, & en se taisant, & en parlant, une moisson abondante de bonnes œuvres, si c'étoit la charité qui les fît parler, & qui les fît taire. Ils pratiqueroient le support du prochain en se taisant, en évitant de le choquer, ou de lui dire des vérités dont il n'est pas encore capable. Ils calmeroient ses passions, & leur ôteroient l'ardeur qui l'engage aux actions déréglées. Ils le serviroient de même par leurs paroles, & ils en feroient des médicamens utiles pour adoucir, ou pour guérir les maux de son ame. Mais on

perd tout cela, parce que la charité n'eſt point le principe de notre conduite. Adreſſons-nous donc à Jeſus-Chriſt parlant & ſe taiſant par charité. Adorons en lui ſon ſilence & ſes paroles, & demandons-lui le bon uſage de l'un & de l'autre.

Fin du Tome dixieme.



TABLE

DES PASSAGES DE L'ÉCRITURE-SAINTE, Expliqués dans ce Volume.

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce dixieme Volume.

A.

B.

C.

D.

F.

G.

H.

L.

M.

N.

R.

S.

T.

Z.

Fin de la Table des Matieres.





